UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITE DE NANCY 2
ECOLE DOCTORALE "LANGAGES, TEMPS, SOCIETES"
U. F. R. LANGUES ET CULTURES ETRANGERES
LABORATOIRE ATILF (UMR 7118 Nancy 2 - CNRS)

Thèse présentée dans le cadre d'une convention de cotutelle
entre l'Université de Nancy 2 et la
Johannes Gutenberg Universität Mainz

Doctorat Nouveau Régime de Langues, Littératures et Civilisations
Germaniques et Scandinaves

par

Anja SMITH
agrégée d'allemand

L'EXPRESSION DE LA FONCTION PHATIQUE EN FRANÇAIS ET EN ALLEMAND :

du concept de *phaticité* au pilotage du coénonciateur à l'aide des *expressions phatiques*

Thèse dirigée par René METRICH et Bruno STAIB

Soutenue le 14 décembre 2007

JURY :
Mme Elisabeth GÜLICH, Professeure émérite à l'Université de Bielefeld (R.F.A.)
M. Heinz-Helmut LÜGER, Professeur à l'Université de Coblence-Landau (R.F.A.)
M. René METRICH, Professeur à l'Université de Nancy 2
Mme Lorenza MONDADA, Professeure à l'Université de Lyon 2
M. Günter SCHMALE, Professeur à l'Université Paul Verlaine de Metz
M. Bruno STAIB, Professeur à l'Université de Mayence (R.F.A)

Pour L. et B.

Remerciements

Comme un travail aussi important qu'une thèse ne pourrait guère être achevé sans l'aide et la bienveillance des autres, c'est de tout mon coeur que je souhaite remercier un certain nombre de personnes qui m'ont apporté leur conseil et leur soutien de façons parfois très différentes : les uns m'ont appris une certaine rigueur sur le plan de la réflexion et de l'organisation de mon travail, les autres m'ont apporté le soutien moral indispensable pour pouvoir mener à terme ce projet. Ainsi, je remercie Mme Zimmermann et M. Gey pour l'énergie et l'enthousiasme avec lesquels ils ont su rendre attrayante l'étude du langage. Par la suite, c'est surtout grâce à Barbara Sandig que j'ai découvert mon intérêt pour la linguistique en tant que discipline universitaire. Sans entrer dans les détails des raisons de ma gratitude envers différentes personnes, je voudrais simplement les nommer : d'abord René Métrich pour sa disponibilité, sa rigueur et ses critiques constructives, ensuite Bruno Staib d'avoir accepté volontiers de me suivre dans le cadre de la cotutelle ; puis le laboratoire de l'ATILF qui m'a beaucoup aidée sur le plan matériel, notamment en m'accordant des aides financières pour ma participation à divers colloques à Lyon, Mannheim et Turku ainsi qu'en mettant à ma disposition un bureau et tout le matériel nécessaire pour pouvoir travailler dans des conditions optimales ; Bertrand Gaiffe de m'avoir parlé du *common ground,* Günter Schmale et Elisabeth Gülich pour quelques indications précieuses en analyse de conversations, Inga Harren, Cecilia Varcasia et Gabriele Palotti de m'avoir cédé leurs enregistrements d'entretiens téléphoniques ainsi que quelques transcriptions, ma fille Léah de m'avoir cédé les quelques « bouts de papier » fournissant l'objet d'analyse de mon introduction, l'équipe du département « Pragmatik » à l'Institut für deutsche Sprache à Mannheim de m'avoir confié l'animation d'un atelier dans le cadre des XIIèmes journées de travail portant sur les recherches en analyses de conversations, l'équipe des relations internationales à l'IUFM de Lorraine pour leur soutien, notamment Jean-Claude Roth qui a su me transmettre à la fois son optimisme et sa combativité, mes amis et membres de la famille qui ont bien voulu se faire enregistrer et Michel Weber pour avoir relu et corrigé l'ensemble de ma thèse. Enfin, je tiens à remercier mon ami et père de mes enfants, Matthew, sans l'aide et l'amour duquel je n'aurais pas pu terminer ce travail.

TABLE DES MATIERES

	INTRODUCTION	6
1	**La *fonction phatique* : fondements théoriques et définitions**	**10**
1.1	*Communion* versus *fonction* phatique (Malinowski et Jakobson)	10
1.2	Jakobson et Bühler	14
1.3	La fonction phatique à travers différents courants de recherche en linguistique	20
1.3.1	Définitions fournies par des ouvrages de référence	21
1.3.2	*Fonction phatique* et théorie de la communication	25
1.4	Pour une définition *indéterminée* de la fonction phatique	29
2	**L'*expression phatique***	**34**
2.1	Qu'est-ce qu'une *expression phatique* ?	34
2.1.1	Quelques principes et partis pris	36
2.1.2	Définition provisoire et explicitation	41
2.2	Polysémie et polyfonctionnalité	45
2.3	Quelques propriétés de l'expression phatique	48
2.4	La place de l'expression phatique au sein d'une typologie des marqueurs d'interaction	65
3	**Méthodes d'analyse de l'*expression phatique***	**71**
3.1	La logique de la complexité	71
3.2	Le concept des *champs de langage* : intérêt et difficultés	74
3.3	Le *parler phatique* ou *Small Talk*	89
3.3.1	A propos de la typologie proposée par K. Züger	93
3.3.2	La *figuration* et le *jeu des voiles*	102
3.3.3	Le *parler phatique* : du *dévoilement de soi* vers la confidence	110
3.4	Principes de base en analyse de conversations	117
3.4.1	L'approche *guidée par les données* et la négociation *en temps réel*	121
3.4.2	Le rôle des expressions phatiques à l'intérieur du *système de l'alternance des tours*	127
3.5	L'analyse pluridimensionnelle	133
3.5.1	Plan de l'organisation thématique et syntaxique	138
3.5.2	L'aspect pragmasémantique : l'*augmentation* de l'action langagière	140
3.6	L'approche contrastive : entre *universalisme* et *relativisme*	144
4	**Analyse contrastive d'expressions phatiques en français et en allemand**	**149**
4. 1	La constitution du corpus d'analyse	149
4.1.1	*Le recueil des données*	150
4.1.2	*La transcription des données*	155
4.2	Choix des expressions à analyser	162
4.2.1	*Expressions françaises « hein », « tu vois », « tu sais », « non », « oui », « d'accord », « okee »*	163

4.2.2	*Expressions allemandes : « ne/ n(e)ich ? », « weißt du ? », « he ? », « oder ? », « ja ? », « okee ? »*	170
4.3	Fréquence des occurrences et distribution au sein des tours	175
4.4	Analyse qualitative et pluridimensionnelle : fonctions spécifiques	184
4.4.1	De l'appel à l'écoute vers l'appel à l'entente	186
4.4.2	L'invitation à partager une présupposition du locuteur	202
4.4.2.1	*L'invitation au partage d'un élément de savoir*	205
4.4.2.2	*L'invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation*	228
4.4.3	L'invitation au partage d'un élément du vécu personnel	245
4.4.3.1	*Vécu personnel et émotion*	245
4.4.3.2	*Analyse comparative de quelques extraits de séquence*	248
4.4.4	La demande de confirmation et la *demande d'accord*	272
4.5	BILAN	283
5	CONCLUSION	**292**
6	**Bibliographie**	**296**
7	**ANNEXES**	**308**
A. I	Inventaire des figures, tableaux et graphiques	309
A. II	Conventions de transcription	311
A. III	Récapitulatif des corpus transcrits	313
A. IV	Transcriptions	316

1 INTRODUCTION

Le linguiste averti a tendance à oublier que la *fonction phatique* représente une notion assez peu connue en dehors du cercle des *initiés* et que, même au sein de ce cercle, l'idée que l'on se fait de cette notion est souvent réduite à ce que l'on pourrait paraphraser par *fonction contactive*. Ainsi, en faisant abstraction du cadre théorique spécifique dans lequel s'insère la première notion, on constate que l'on a affaire à un concept relevant davantage des sciences sociales en général que de la linguistique en particulier. L'association des termes *fonction* et *contact* suscite la question de savoir *qui prend contact avec qui et à quelles fins* ? C'est seulement en associant cette notion à celle d'*expression* que l'on parvient à formuler une question davantage centrée sur la langue en se demandant *quelles expressions utilisons-nous pour entrer en contact avec autrui et à quelles fins* ? L'idée de la *finalité* des actions langagières est d'emblée comprise dans la notion de *fonction*. J'établis, je maintiens, je romps le contact avec quelqu'un parce que je le juge nécessaire en fonction de mes objectifs et besoins. Sachant que « dire c'est faire » (cf. Austin 1970), je cherche ainsi à influencer, à manipuler mon partenaire et à obtenir les réponses dont j'ai besoin pour me sentir acceptée, pour être rassurée à propos de la question de savoir qui je suis. La *fonction phatique/ contactive* se trouve ainsi intimement liée à la question identitaire, fût-elle individuelle ou nationale. Riley (2001), se référant à la *communion phatique* malinowskienne, souligne le rapport avec le rôle identitaire de cette *fonction* dans le cadre du discours :

> « Lors d'une interaction sociale, les participants doivent négocier leurs rôles respectifs, c'est-à-dire *sélectionner les facettes de leurs identités qui sont particulièrement saillantes*. (…) Loin d'être triviale, la communion phatique joue un rôle essentiel dans l'entretien de la structure sociale dans et par le discours, parce qu'elle nécessite de la part des actants des réaffirmations répétées de leurs propres statuts et de ceux de leurs interlocuteurs, ainsi que de leurs identités et positions sociales. » (Riley 2001 : 87)

La dimension psychoaffective liée à ce rôle identitaire s'est très récemment révélée à moi en vidant les poches de l'anorak appartenant à ma fille de neuf ans. Ainsi, j'ai pu mettre la main sur une correspondance visiblement abondante entretenue avec sa meilleure amie de façon manifestement illicite sous forme de petits bouts de papier envoyés et renvoyés pendant la classe. Véritables petits *billets doux* dans lesquels les amies

s'assurent de leur loyauté réciproque de façon quelque peu exubérante, on peut lire les lignes suivantes griffonnées sur un bout de papier :

Tu es trés (*sic*) gentille tu sais !!

Tout d'abord, je note les deux points d'exclamation marquant l'insistance avec laquelle cette *déclaration* (d'amitié, d'amour...) est faite. En effet, la convention voudrait que l'on fasse suivre l'expression « tu sais » plutôt par un point d'interrogation, conforme à l'intonation finale montante et conforme au fait que certains analysent ce type d'expressions en tant que *tag question* (cf. à ce propos sous-chap. 4.2.2). Or, il s'agit d'une convention de langage écrit, et un coup d'oeil rapide sur les productions de *style oral* qui circulent dans les *weblogues* sur internet suffit pour constater que cette convention subit actuellement des changements profonds. Ainsi, je trouve une solution mixte sous la forme d'un « tu sais » suivi d'un point d'interrogation *et* d'un point d'exclamation[1] tout comme des « tu sais » suivis exclusivement d'un point d'exclamation. Ensuite, je note que c'est presque la première fois que ma fille a recours à ce *type* d'expression. Il est possible qu'elle utilise ces expressions tardivement par rapport à d'autres enfants de son âge et que ceci soit dû au fait qu'elle est trilingue. Cependant, une étude portant sur l'acquisition du *marqueur discursif* « you know » montre que l'utilisation de ce type d'expression apparaît assez tardivement vers l'âge de quatre ans (cf. Östman 1981). Le caractère *phatique* de cette *déclaration* consiste dans l'attente d'une réplique rassurant l'auteure de ce message non du fait que son amie « sait bien » qu'elle est « très gentille », mais que l'affection ainsi exprimée est réciproque. Ainsi, l'expression « tu sais » fonctionne comme un opérateur qui *invite* la partenaire à *interagir* avec l'auteure de cet énoncé. Malheureusement, la réponse n'a pas été notée sur le même bout de papier, de sorte qu'il n'est pas absolument certain que la réplique « `c'est même pas vrai !!` » notée sur un autre bout de papier se réfère directement à l'affirmation en question. C'est à l'aide d'un autre *échange* écrit qu'il est possible de démontrer que le but primordial de l'ensemble de cette correspondance consiste à produire des « réaffirmations répétées » des statuts des interactants « ainsi que de leurs identités et positions sociales » (Riley, cf. cit. ci-dessus). Me libérant de ma mauvaise conscience de percer ainsi les secrets intimes de ma fille en me disant qu'elle m'a jusque là toujours confié tous ses sentiments avec une franchise sans limites, je parviens à reconstituer un échange tournant

[1] « T'as de beaux cheveux, tu sais ?! », cf. : http://mabellebulle.mabulle.com/index.php/2007/09/25/89338-t-as-de-beaux-cheveux-tu-sais

autour de la question de savoir si l'amie (LE) de ma fille (LA) lui préfère « Elise »[2] ou non :

((premier bout de papier))

LE : tu est ma meilleur copine !!!
LA : Moi aussi !! Je t'adore ! t'es ((illisible)) gentille. Pardon que je regarde trop la télé. Mais je suis né comme ça ! je peux progresser si tu veux
LE : ce n'est pas grave

((deuxième bout de papier))

LA : C'est que, Elise m'a dit que tu m'aimais moins parce que je regarde trop la télé, je regarde les diddls ((illisible)) Ne dit pas à Elise que je te l'ai dit qu'elle me l'a dit ((verso du papier)) Pourquoi tu m'aimes moins qu'Elise ? Je suis juste jalouse !
LE : Mais non !!! Je t'aime plus que la stupide Elise.[3]

Sans vouloir dresser un psychogramme de ma propre fille, force est de constater qu'elle est entrée dans la phase difficile de la préadolescence où une certaine fragilité identitaire s'affiche à travers le besoin d'affirmer et de réaffirmer constamment son statut (en tant que meilleure amie de LE, en tant que personne regardant « trop la télé » et se passionnant pour les « diddls » mais toutefois prête à « progresser »). L'exemple illustre « l'entretien de la structure sociale dans et par le discours » affirmé par Riley (cf. ci-dessus) qui représente ici en même temps une forme d'activité de subversion tempérée puisqu'il s'agit d'un discours d'élèves se déroulant *en catimini* et parallèlement au discours officiel *piloté* par la maîtresse de la classe. Ainsi, ce ne sont pas seulement les expressions qui peuvent être qualifiées de *phatiques* mais des échanges entiers (cf. à ce propos Jakobson, cf. sous-chap. 1.1).

La complexité de la notion de *fonction phatique,* se référant aussi bien au plan microstructurel (les *expressions* au niveau des énoncés) qu'au plan macrostructurel de l'analyse (les *échanges entiers),* engendre des difficultés quant à son exploitation dans le cadre d'une recherche linguistique. C'est pourquoi la première partie de cette thèse propose de revenir sur les fondements théoriques de la notion aboutissant à une conception inscrivant la *phaticité* dans l'interaction en tant que négociation de la *communion phatique* en temps réel (cf. sous-chap. 1.4). Dans la deuxième partie, la notion *d'expression phatique* est définie et un certain nombre de caractéristiques sont explicitées dans le but de

[2] Il s'agit d'un pseudonyme.
[3] Reproduction avec la permission expresse de ma fille.

restreindre le champ d'investigation ouvert par les notions de *fonction phatique* et de *phaticité* traitées préalablement. Comme la définition et la présentation des propriétés essentielles attribuées aux *expressions phatiques* soulève un questionnement concernant les méthodes d'analyse les mieux adaptées à ce type d'unités linguistiques, la troisième partie explore différentes méthodes et approches permettant d'appréhender les expressions phatiques en tant que moyens du discours interactionnel dont la complexité (cf. sous-chap. 3.1) requiert une analyse pluridimensionnelle (cf. sous-chap. 3.5). Enfin, la dernière partie propose une analyse contrastive de différentes *expressions phatiques* relevées dans des corpus de conversations familières dans le but de dégager les ressemblances et différences de fonctions et d'emplois tout en se posant la question des *variations culturelles* (chap. 4).

1 La fonction phatique : fondements théoriques et définitions

Lorsque R. Jakobson recourait à la notion de *fonction phatique* dans le cadre de son schéma des fonctions linguistiques, il prétendait « élargir le modèle triangulaire » (Jakobson 1963 : 216) de Bühler (1934) en ajoutant aux fonctions « émotive, conative et référentielle » les fonctions *phatique*, *métalinguistique* et *poétique* (ibid.). Or, l'idée selon laquelle Jakobson ne faisait qu'enrichir le modèle bühlérien peut donner lieu à des distorsions voire engendrer des malentendus dont certains sont susceptibles d'affecter la façon dont la notion de *fonction phatique* est appréhendée. C'est pourquoi il paraît indispensable de présenter, dans un premier temps, un bref historique de cette notion avant d'évoquer les aspects que j'entends retenir dans le cadre de la présente étude.

Mais avant de confronter le schéma jakobsonien au modèle bühlérien, il convient de proposer une présentation critique de la notion de *fonction phatique* dans le cadre de ce schéma afin de montrer la complexité et le caractère problématique voire ambigu de cette notion.

1.1 *Communion* versus *fonction* phatique (Malinowski et Jakobson)

La définition de la *fonction phatique* que fournit Jakobson s'inspire directement de la notion de *communion phatique*, utilisée par l'anthropologue Malinowski dans ses travaux portant sur le langage des peuples « primitifs » (1972[2]). Selon ce dernier, une partie non négligeable des interactions verbales menées par les humains est destinée à créer des liens affectifs et sociaux, activité qui, toujours selon lui, constitue un aspect fondamental du comportement humain :

> « Each utterance is an act serving the direct aim of binding hearer to speaker by a tie of some social sentiment or other. (...) language in its primitive function and original form has an essentially pragmatic character; (...) it is a mode of behaviour, an indispensable element of human action. » (Ibid. : 152).

Hormis le fait intéressant que, dans ces propos, se dessine une théorie des actes de langage plus proche de celle adoptée par les sociolinguistes et les interactionnistes que celle, philosophique, d'Austin (1970) et de Searle (1972 ; 1982), il est essentiel de reconnaître l'origine épistémologique de la notion de *fonction phatique*, émanant des observations et réflexions faites par un anthropologue qui s'est interrogé sur la nature humaine fondée sur la vie en société :

> « (...) one of the bedrock aspects of man's nature in society. There is in all human beings the well-known tendency to congregate, to be together, to enjoy each other's company. Many instincts and innate trends, (...) all the types of social sentiments (...), are dependent upon and associated with the fundamental tendency which makes the mere presence of others a necessity for man. » (150)

Les préoccupations de Jakobson, en revanche, sont prioritairement d'ordre linguistique et placées dans le contexte d'une réflexion axiomatique. S'inspirant du modèle de transmission des messages développé par Shannon et Weaver en 1949, le schéma de Jakobson développe l'aspect procédural de la communication : le *destinateur* transmet un *message* au *destinataire* en utilisant un *code* commun aux deux participants de la communication. Le message codé est émis dans un *contexte* particulier et transmis via un *canal* spécifique établissant le *contact* entre destinateur et destinataire. Ce schéma fut critiqué par de nombreux linguistes et a donné lieu à de nombreuses propositions concernant soit les catégories impliquées dans le schéma soit l'ensemble des théories et principes qui le sous-tendent dans le but de l'adapter aux besoins spécifiques d'analyses linguistiques effectuées dans le cadre de théories et méthodes plus récentes telles que la linguistique de l'énonciation (cf. p. ex. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 11-33). Les modifications que l'on pourrait proposer au schéma jakobsonien des fonctions linguistiques seront traitées plus loin lorsqu'il sera question de la méthodologie retenue. Il convient de noter que la *fonction phatique* chez Jakobson constitue une notion explicitement *linguistique* que le chercheur illustre à l'aide d'un certain nombre d'exemples faisant état d'une assez grande diversité formelle et catégorielle.

Les exemples fournis comprennent des unités linguistiques *minimales* telles que des marqueurs pragmatiques (cf. Dostie 2004 : 62) et vocalisations (« Allô » et « Hm-hm », cf. Jakobson 1963 : 217), des syntagmes verbaux (« Dites, vous m'écoutez ? » Ibid.) pour aller jusqu'aux unités complexes du discours que Jakobson qualifie d'« échange profus de formules ritualisées, voire [de] (...) dialogues entiers » (ibid.). A la grande

hétérogénéité des exemples correspond le caractère hétéroclite de la définition proposée qui, dans un premier temps, rattache la fonction phatique à une conception procédurale, voir mécanique de la communication lorsque l'auteur se sert d'une terminologie empruntée au modèle de transmission des messages :

> « Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (...), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas (...) » (ibid.)

Or, l'explication donnée immédiatement après induit une vision davantage sociologique du même phénomène qui est sans doute due à la référence explicite à Malinowski :

> « Cette accentuation du c o n t a c t - la fonction p h a t i q u e, dans les termes de Malinowski – peut donner lieu à un échange profus de formules ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation. » (Ibid.)

Sans s'interroger sur les raisons qui pourraient être à l'origine d'un tel engouement pour « la conversation », ces propos indiquent l'existence d'un lien direct entre une façon spécifique d'échanger des paroles, c'est-à-dire de *faire de la conversation*, d'une part et la fonction phatique d'autre part. Par ailleurs, la connotation négative de la formulation « échange profus de formules ritualisées » peut faire penser à une conviction qui, depuis les philosophes de la Grèce antique, a guidé les réflexions de nombreux théoriciens du langage, à savoir que le langage humain représente l'instrument privilégié de l'être humain pour accéder à la Connaissance.

Même si Jakobson ne cherche pas à minimiser l'importance de la fonction phatique en tant qu'élément lié à l'un des six « facteurs inaliénables de la communication verbale » (214), à savoir celui du *contact*, cette importance est relativisée lorsqu'il s'agit de déterminer sa valeur par rapport à la question de savoir en quoi consiste la spécificité du langage humain :

> « L'effort en vue d'établir et de maintenir la communication est typique du langage des oiseaux parleurs : ainsi la fonction phatique du langage est la seule qu'ils aient en commun avec les êtres humains. C'est aussi la première fonction verbale à être acquise par les enfants ; chez ceux-ci, la tendance à communiquer précède la capacité d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information. » (Ibid. : 217)

Se dessine alors une axiologie des fonctions langagières selon une échelle attribuant davantage de valeur à la transmission de « messages porteurs d'information » qu'à la *communication* tout court. Sans doute la *fonction poétique* du langage, principal

sujet de l'article de Jakobson, conçu d'abord comme une contribution à une conférence interdisciplinaire sur le style, se trouve-t-elle placée plus haut sur cette échelle puisqu'elle « met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (218) et me permet ainsi d'accéder à une connaissance capable de transcender le rapport entre les « mots » et les « choses ».

Ces observations débouchent sur les constats suivants :

a. La définition de la fonction phatique fournie par Jakobson est complexe, voire ambiguë en ce sens que, d'une part, elle renvoie à une linguistique s'attachant aux questions liées aux formes et aux *procédures* langagières dans le cadre d'un *schéma* de la communication verbale et que, d'autre part, elle fait appel à une vision plutôt sociologique et psychologique du langage lorsqu'il s'agit de caractériser le fonctionnement de la fonction phatique : « enfin, le message requiert un c o n t a c t, un canal physique et une connexion psychologique entre le destinateur et le destinataire, (...) » (214). Or, l'élargissement de la perspective vers d'autres disciplines en sciences humaines telles que la sociologie et la psychologie entre en concurrence, chez Jakobson comme chez d'autres, avec une conception philosophique du langage qui tend à dévaloriser la *communication* par rapport à la *transmission d'informations* de sorte qu'au bout du compte, les questions liées à la *communication* et aux principes de fonctionnement de la fonction phatique dans le cadre d'une analyse linguistique à proprement parler ont souvent été négligées.

b. Compte tenu du fait que la *communication* souffre apparemment d'une sous-évaluation implicite qui demanderait à être rectifiée et étant donné l'hétérogénéité formelle des exemples fournis par Jakobson illustrant la fonction phatique, allant de l'unité linguistique la plus réduite jusqu'aux unités complexes de l'échange et du discours, l'élaboration d'une méthodologie visant l'analyse de la fonction phatique dans le cadre de conversations familières et authentiques nécessite des aménagements par rapport à la définition jakobsonienne. Cette question sera traitée dans la partie méthodologique de ce travail.

1.2 Jakobson et Bühler

Les constats faits dans le chapitre précédent laissent entrevoir la difficulté à exploiter la notion de *fonction phatique* si l'on essaye de se limiter à la définition proposée par Jakobson. Il paraît utile de confronter le schéma jakobsonien au modèle *organon* de Bühler dans le but de montrer l'existence d'autres concepts qui, même s'ils ne recourent pas explicitement à la notion de *fonction phatique*, peuvent apporter quelques éléments nouveaux aux réflexions menées jusqu'ici.

Lorsque Jakobson prétend enrichir le modèle bühlérien, qui, d'après lui, « se limitait à ces trois fonctions – émotive, conative et référentielle – il commet deux 'erreurs', l'une fondée sur un glissement de sens au niveau de la terminologie, l'autre fondée sur l'absence de prise en compte de l'arrière-plan théorique du modèle de Bühler. L' 'erreur' terminologique consiste à parler de fonction « conative » alors que le modèle bühlérien propose la notion d' « appel » (« Appellfunktion », 1934). Or, on peut se demander si l'assimilation de la fonction « appellative » à la fonction « conative » n'établit pas injustement une équivalence entre deux notions qui reposent sur des concepts au moins partiellement divergents. Lorsque Bühler recourt à la notion d'appel, il désigne l'une des trois caractéristiques du « signe langagier » (« sprachliches Zeichen »), à savoir celle d'agir en tant que *signal* (« Signal ») sur le destinataire, tandis que les deux autres caractéristiques exercent des fonctions complémentaires par rapport à ses qualités en tant que *symbole* (fonction référentielle) d'un côté et en tant que *symptôme* (fonction expressive) de l'autre.

Face à la complémentarité de ces caractéristiques intégrées dans un modèle triangulaire du *signe*, il est problématique de mettre la fonction d'appel chez Bühler sur le même plan que la fonction conative chez Jakobson, d'autant plus que la première se rapporte à une forme linguistique (le *signe langagier*) alors que la deuxième renvoie à un concept de *communication verbale* tributaire du fonctionnalisme de l'Ecole de Prague. De ce fait, la question peut paraître légitime de savoir si la notion de *signal* telle que la définit Bühler ne pourrait pas inclure la fonction phatique en ce sens qu'une expression comme « allô » fait appel au destinataire pour que celui-ci prête son attention. Il existerait donc des *signes langagiers* qui seraient plus ou moins spécialisés dans la *fonction d'appel au*

coénonciateur, conclusion qui engendre de nombreuses interrogations concernant la définition de ce que je voudrais appeler « expression phatique » et qui seront posées dans le chapitre suivant (chap. 2).

Lorsque l'on cherche à confronter le schéma jakobsonien au modèle bühlérien, on se rend vite compte que la comparaison est d'autant plus difficile que le point de vue choisi est radicalement différent : tandis que Jakobson adopte une présentation qui envisage la « communication verbale » (220) en tant que processus à caractère (uni)directionnel (d'abord, le destinateur encode son message et le transmet ensuite via un « canal » vers le destinataire qui le décode) de sorte que le schéma projette la communication sur un axe horizontal (à gauche : le destinateur, au milieu : le message, à droite : le destinataire), le modèle de Bühler se fonde sur une conceptualisation synchronique et synthétique des trois fonctions essentielles du « signe langagier », placé au centre du modèle.

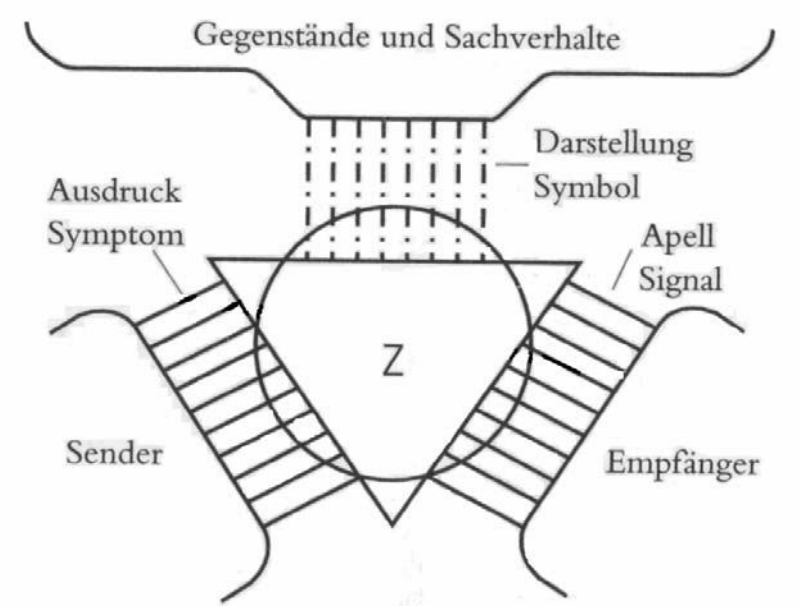
Les figures suivantes illustrent les perspectives différentes reflétées par les « modèles » de Jakobson et Bühler :

Figure 1 : le schéma de Jakobson : « ... un aperçu sommaire portant sur les facteurs constitutifs de tout procès linguistique » (1963 : 213 *squ.*) :

L'axe horizontal (D ----> M ----> D.)

CONTEXTE
DESTINATEUR ..... MESSAGE ..... DESTINATAIRE
CONTACT
CODE

Figure 2 : le modèle *organon* de Bühler (1934 : 28) :



(*Traduction des notions* : « Gegenstände und Sachverhalte » : objets et faits ; « Darstellung/ Symbol » : représentation/ symbole ; « Z » (= « Zeichen ») indique le *signe* langagier ; « Ausdruck/ Symptom » : expression/ symptôme ; « Sender » : le destinateur; « Empfänger » : destinataire ; « Apell/ Signal » : appel/ signal.)

Au cœur de la théorie développée par Bühler se trouve la notion d'*outil* (« Werkzeug »), notion empruntée à Platon (« organon ») et point d'ancrage de la question centrale qui guidait les réflexions de ce philosophe :

> « Was ist das Entscheidende an der Sprache, welche essentiellen Züge ihrer Organisation setzen sie instand, ihre mannigfaltigen Leistungen als Werkzeug alles kulturellen Schaffens zu vollbringen? » (Bühler : VIII)

A la recherche des « caractéristiques essentielles » de l'organisation du langage, il considère le langage comme « l'instrument-outil de l'ensemble de la création culturelle ». Plus loin, il compare le langage à l'outil en déclarant qu'il représente, tout comme l'outil, un « médiateur façonné par l'Homme » :

> « Die Sprache ist dem Werkzeug verwandt ; auch sie gehört zu den Geräten des Lebens, ist ein Organon wie das dingliche Gerät, das leibesfremde materielle Zwischending, die Sprache ist wie das Werkzeug ein geformter Mittler. » (Ibid. : XXI)

A la différence du schéma de Jakobson, le modèle *instrumental* bühlérien suggère une simultanéité des fonctions langagières directement liées au *signe* qui, quant à lui, représente le phénomène sonore concret et peut, de ce fait, être rapporté au signifiant chez

Saussure (cf. Züger 1998 : 35) : le *signe* concret réunit à la fois les fonctions référentielle, appellative et expressive, de sorte qu'il s'agit de déterminer le *dosage* de chacune des trois fonctions par rapport à une situation de communication donnée. Ce *dosage* peut être déterminé en référence aux caractéristiques lexicales, morphosyntaxiques et (pragma-) sémantiques du *signe*, sans oublier l'ensemble de ce que l'on peut appeler le « cadre énonciatif » (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 30-31).

> A titre d'exemple, l'expression « tiens » peut, dans une situation concrète d'interaction, constituer un acte de parole incitant le destinataire à saisir un objet que le locuteur lui tend et exercer, à dose variable, les fonctions référentielle (en *indiquant* l'objet en question) et appellative (appelant le destinataire à saisir cet objet), alors que, dans une situation différente, l'expression peut servir à exprimer la surprise du destinateur confronté à un fait jusque-là ignoré (fonction expressive) tout en « faisant appel » à lui-même afin de « tenir » compte de ce fait nouveau (cas particulier de la fonction appellative : le destinateur est également le destinataire de son propre *message*). On peut même apercevoir une fonction référentielle *résiduelle* dans le caractère exophorique de l'expression, renvoyant à certains aspects de la situation concrète dont le locuteur « tient » compte, même si l'expression, au lieu de les nommer explicitement, ne fait que les *indiquer* telle une expression déictique.

Ces remarques et observations au sujet du *dosage* des fonctions langagières pourraient faire croire que Jakobson n'en tenait pas compte ; or, il affirme lui-même l'existence de « différences de hiérarchie entre celles-ci » (214) et souligne qu' « il serait difficile de trouver des messages qui rempliraient seulement une seule fonction » (ibid.). Cependant, cette affirmation se trouve aussitôt relativisée par le fait qu'il accorde à la fonction référentielle « la tâche dominante de nombreux messages » tout en parlant de « participation secondaire des autres fonctions » :

> « La structure verbale d'un message dépend avant tout de la fonction prédominante. Mais, même si la visée du référent, l'orientation vers le c o n t e x t e – bref la fonction dite 'dénotative', 'cognitive', r é f é r e n t i e l l e – est la tâche dominante de nombreux messages, la participation secondaire des autres fonctions à de tels messages doit être prise en considération par un linguiste attentif. » (Ibid.)

Les différences terminologiques et conceptuelles relevées chez Bühler et Jakobson par rapport aux fonctions langagières montrent la difficulté à déterminer les contours

précis du concept de *fonction phatique*. Voici le bilan provisoire de la confrontation de deux visions des fonctions du langage qui, certes, se recoupent mais qui se distinguent néanmoins à plusieurs égards :

La fonction phatique peut être rapportée soit à la *communication* en tant que concept global de l'interaction humaine soit être directement liée au *signe langagier* dont elle constitue alors une fonction spécifique. La complexité rattachée à la notion de *communication* nécessite d'être mise en rapport avec la fonction phatique en vue d'aboutir à une définition adaptée des objectifs de la présente étude (cf. chap. 3).

Corollairement, le regard du chercheur peut soit se concentrer sur l'aspect des procédures de la communication (perspective privilégiée par Jakobson) soit s'élargir vers les liens complexes existant entre le *signe* d'un côté et le *destinataire* de l'autre, liens qui se réfèrent à la forme et au fonctionnement du *signe* par rapport à sa fonction d'appel (*Appellfunktion* d'après Bühler) et qui renvoient, parallèlement, à d'autres dimensions de l'interaction humaine, à savoir les dimensions du contexte et de la situation concrets dans lesquels un *signe* est utilisé, rattachées directement aux conditions de leur *fabrication* (conception du langage en tant *qu'instrument-outil* et *médiateur façonné par l'homme*).

La *fonction* phatique d'un énoncé n'est que rarement présente *à l'état pur* mais s'exerce en même temps que d'autres *fonctions* langagières (conative, expressive, référentielle, métalinguistique, poétique), de sorte qu'il convient de déterminer le *dosage* de chacune d'entre elles. Il s'ensuit que la fonction phatique peut être représentée en termes de *valeur* relative et non exclusive dont le rapport avec un signe langagier concret est, du moins partiellement, soumis à l'arbitraire du signe.

La confrontation avec d'autres modèles et concepts tels que ceux développés par Malinowski et par Bühler révèle le caractère complexe et ambigu de la terminologie employée par Jakobson en ce sens que celle-ci ne permet pas de déterminer un champ de recherche linguistique précis.

A propos de l'imperfection du langage

L'interprétation de « tiens » qui vient d'être exposée précédemment suppose une approche *polysémique* des unités linguistiques, approche que je favorise en souscrivant aux arguments présentés par Dostie dans son ouvrage portant sur la « Pragmaticalisation et [les] marqueurs discursifs » (2004 : 50-53).

Le deuxième exemple de « tiens » représente par ailleurs un cas de ce que Dostie appelle « la pragmaticalisation », processus au cours duquel une unité lexicale subit un certain nombre de modifications, fondées, entre autres, sur une perte progressive de flexibilité syntaxique et un figement, pour « glisser dans la zone pragmatique » (35) et servir à des objectifs propres à la *conversation* :

> « D'une part, une unité lexicale peut développer des emplois grammaticaux ; elle aura alors été soumise à un processus de grammaticalisation. D'autre part, une unité lexicale/ grammaticale peut développer des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel, mais bien sur le plan conversationnel ; elle sera alors le résultat d'un processus de pragmaticalisation. » (Dostie 2004 : 27)

L'adoption d'une perspective prenant en compte la dimension évolutive du langage comme le fait Dostie en élaborant un modèle fondé sur les notions de *lexicalisation*, de *grammaticalisation* et de *pragmaticalisation* (cf. son schéma p. 29) se rapproche de la conception du langage en tant que *médiateur façonné par l'homme* formulée par Bühler (cf. ci-dessus). Tout comme les outils développés par un artisan ou encore par l'industrie, le langage ne cesse d'être adapté aux besoins des personnes, quelle que soit la nature de ces besoins. Ceci implique que les instruments-outils ne sont que rarement *parfaits* et soumis en permanence à des remaniements et altérations qui suivent l'évolution de ces mêmes besoins, lesquels sont en soi souvent multiformes et difficiles à cerner avec justesse.

Certes, les *usagers* d'un langage spécifique subissent les contraintes imposées par le *système* générant lui-même certaines formes d'*usage*, tout comme l'usage que l'artisan fait d'un marteau est conditionné par les qualités spécifiques de ce marteau dont la taille, le poids, la forme et le matériau déterminent, entre autres, les qualités spécifiques du clou à utiliser, le genre de matériau sur lequel on travaille ainsi que le *contexte*, le *cadre de vie* dans lequel l'usage de ce marteau paraît adapté (p. ex. usage en atelier *vs.* usage lors d'une cérémonie solennelle) ; mais la capacité des *usager*s à adapter leurs outils aux besoins toujours changeants l'emporte sur le déterminisme imposé par le *système*, au risque de succomber à une vision fataliste du destin des hommes.

En tout état de cause, le langage représente un moyen imparfait de communication, constat que nous rappelle Kerbrat-Orecchioni en citant un extrait du *Monde*, daté du 7 juillet 1973 :

> « La langue n'est pas un moyen de communication. Elle a trop d'ambiguïtés, de redondances, de traits spécifiques pour être un bon moyen de communication. » Mais qui prétend que ce soit un bon moyen ? Quel est ce paralogisme qui, constatant les « imperfections » évidentes d'un fait humain qui a une histoire, en privilégiant, pour les besoins de sa cause, les ambiguïtés, dont la communication peut même se servir à dessein, mais qu'elle peut aussi éviter, refoule le fait d'expérience qu'est l'usage quotidien de la langue, et cela au nom de l'idéal mythique dont elle a tort de s'éloigner » (cit. d'après Kerbrat-Orecchioni 1980 : 12).

On peut être tenté de supposer que ce sont justement ces « imperfections » du langage qui ont conduit Jakobson, inconsciemment ou non, à mettre l'accent sur l'aspect procédural de la communication, considérée en tant que *procès linguistique* (Jakobson 1963 : 213) fondé sur la *transmission des messages* au détriment d'un concept de *communication* plus large qui intégrerait les dimensions sociale et psychoaffective de l'interaction verbale. Une telle supposition fournit une explication, du moins partielle, de l'histoire de la notion de *fonction phatique* au sein de la linguistique moderne, histoire marquée par un mélange d'attraction et de méfiance voire de répulsion que semblaient éprouver celles et ceux qui se frottaient à une notion aux contours finalement flous. La présentation de cette histoire fera l'objet du chapitre suivant.

1.3 La *fonction phatique* à travers différents courants de recherche en linguistique

L'histoire des notions *communion phatique* et *fonction phatique* au sein de la communauté linguistique est présentée de façon assez détaillée par D. Coupland, J. Coupland et J. D. Robinson (1992). L'accueil réservé à ces notions par la communauté linguistique fut mitigé, notamment concernant la *fonction phatique*. En effet, les nombreuses critiques formulées par rapport au schéma des fonctions langagières proposé par Jakobson (cf. à ce propos Kerbrat-Orecchioni 1980 : 13-18) ont eu des répercussions sur la façon dont les représentants des différents courants linguistiques appréhendent cette notion. Alors que les sociolinguistes et ethnométhodologues tendent à substituer la *communion phatique* malinowskienne à la *fonction* phatique jakobsonienne, les sémioticiens ainsi que les représentants de courants davantage formalistes déplorent le manque de critères formels de cette fonction (cf. sous-chapitre 1.3.1). Le deuxième sous-chapitre (1.3.2) traite du lien

entre la *fonction phatique* et la théorie de la communication en montrant que le statut de cette notion dépend de celui accordé à la théorie de la communication en tant que partie intégrante de la linguistique moderne.

1.3.1 Définitions fournies par des ouvrages de référence

Dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* (DLSL), Dubois et al. (1994) posent les notions de *communion* et de *fonction* comme équivalents :

> « On appelle communion ou fonction phatique la fonction d'un énoncé qui a pour objet principal non de communiquer une information, d'exprimer un ordre ou un sentiment, mais de maintenir le contact entre le locuteur et l'interlocuteur (le terme *allô* au téléphone ; certaines interjections, etc.), ou de manifester conventionnellement un désir d'entrer en communication (ainsi : *Il fait beau*, qui peut servir de formule d'introduction dans une conversation)» (97).

Cette définition suscite quelques observations et remarques : d'abord, l'assimilation de ce que Jakobson appelle la « fonction » phatique à ce que Malinowski appelle la « communion » phatique ne va pas de soi. La perspective anthropologique associée à la connotation religieuse de *communion* procure à la notion une portée beaucoup plus générale que celle de *fonction* phatique, suggérant une approche davantage orientée vers les *mécanismes* de l'interaction verbale. En réalité, il est possible, à travers les exemples fournis par les auteurs du DLSL, de distinguer ces deux perspectives *mécanique*/ *procédurale* d'une part et *anthropologique*/ *relationnelle* d'autre part : d'un côté, les unités linguistiques *simples* illustrent l'aspect mécanique du *maintien du contact* (cf. « allô » ; « certaines interjections »), de l'autre côté, les « formules » font appel à la dimension conventionnelle de la communication, s'intégrant ainsi à la perspective de Malinowski. Dans la mesure où Jakobson lui-même mélangeait les perspectives (cf. les deux chap. précédents), cette définition reste attachée à celle de Jakobson sans aborder les diverses critiques émises à son égard.

La définition du DLSL tend à masquer le caractère ambigu et problématique de ces notions dans le cadre d'une exploitation en linguistique. Les nombreuses critiques dont a fait objet notamment la *fonction phatique* sont liées, d'une part, à la théorie de la

communication et, d'autre part, à la question de la délimitation du champ d'étude en linguistique.

Lorsque Baylon et Fabre (1975) s'efforcent de démontrer le caractère « marginal » de la fonction phatique « sur le plan strictement linguistique » (cf. p. 66), ils insèrent cette affirmation dans une argumentation destinée à montrer le caractère non « satisfaisant » du « modèle » de Jakobson (65) :

> « Les formes linguistiques spécifiques (*Dites, Vous m'écoutez, Prêtez-moi l'oreille*...) peuvent toujours être référées à la fonction conative; sur le terrain du plaisir de pure sociabilité, on retrouve un aspect de la production des états affectifs par le moyen du langage, c'est-à-dire la fonction expressive. Sur le plan strictement linguistique (cf. Fries, The structure of English, New York, 1952, p. 31 et p. 42-55), la fonction phatique se limite à quelques productions marginales phonologiquement (*Hum ! hum !*) ou à quelques mots-phrases (interjections) » (66).

La critique faite par Baylon et Fabre touche d'abord à la difficulté d'associer un arsenal de formes linguistiques précises à la fonction phatique. L'argumentation vise à étayer la critique formulée par Mounin (1972, *La Linguistique du XXe siècle*) qui, quant à lui, constatait que « ces six fonctions supposées [du schéma de Jakobson, NDLR] ne disposent pas de critères linguistiques formels » et que Jakobson « ne les distingue que par des indices psychologiques, ou sémantiques, ou culturels » (ibid. : 148, cit. d'après Baylon & Fabre : 65). Une telle argumentation peut convaincre, même s'il convient de noter que « Hum ! hum ! » et les « quelques mots-phrases », bien que représentant des « productions marginales phonologiquement » représentent des moyens d'expression très fréquemment utilisés dans le cadre des interactions verbales.

En revanche, il est beaucoup plus difficile de déterminer ce qui appartient au « plan strictement linguistique » dans la mesure où il est nécessaire d'expliciter les critères selon lesquels on définit ce qui est « strictement linguistique ». Selon que l'étude linguistique prend pour objet le langage *concret* tel qu'il est utilisé dans un contexte précis (la parole saussurienne) ou bien considère le langage en tant qu'ensemble de signes (toujours d'après Saussure), la détermination de ce que l'on entend inclure dans le champ *linguistique* varie.

Le caractère secondaire voire « marginal » des fonctions jakobsoniennes est également souligné par Pottier (1973) et Greimas/ Courtés (1979). Pottier met en cause le statut de ces fonctions par rapport à une théorie générale de la communication qu'il fonde, quant à lui, sur les notions de l'*être* (*indication*), l'*action* (*injonction*) et du *savoir* :

> « On peut, toutefois, s'interroger sur la pertinence ou la valeur de ces critères ; la plupart, ainsi qu'on l'a dit, entrent conjointement dans un même message ; ce sont bien des fonctions, mais secondaires » (474).

Greimas/ Courtés vont encore plus loin en rejetant la notion de *fonction phatique* et en proposant de la remplacer par celle *d'intention phatique* :

> « Acceptable en tant qu'il s'agit d'une propriété générale du langage, la fonction phatique semble plus discutable quant il faut l'intégrer dans la structure de la communication : au lieu de parler de la fonction phatique comme de l'une de ses fonctions, il vaudrait mieux dire que c'est l'intention phatique qui, au contraire, fonde la communication, et que l'acte phatique doit être considéré d'abord comme un acte somatique (comparable au regard ou aux gestes d'accueil et de bienvenue), et, comme tel, intégrable dans la proxémique (au sens large du terme)» (276).

Ainsi, les sémioticiens tels que Greimas et Courtés excluent les fonctions langagières de Jakobson de la théorie de la communication en reprochant à son schéma d'être « à la fois trop général pour permettre une taxinomie et une syntaxe appropriées, et, en même temps, trop particulier du fait qu'il ne porte que sur la seule communication verbale » (Greimas & Courtés, ibid. : 45, cit. d'après Charaudeau & Maingueneau 2002 :110).

Par la suite, de nombreux linguistes ont proposé des contre-modèles ou bien des modèles aménagés de la communication humaine en s'appuyant sur des théories émanant, entre autres, de la linguistique cognitive (cf. p. ex. Sperber & Wilson 1986) et en les intégrant à une théorie pragmatique voire à une *pragmatique du discours* (cf. Moeschler 1996) englobant différentes approches, liées essentiellement aux différentes théories et méthodes de l'analyse du discours et des *interactions verbales* (p. ex. Kerbrat-Orecchioni 1980 ; 1990-1992-1994).

Dans son *Dictionnaire des sciences du langage* (DSL), Neveu (2004) développe le rapport entre la *fonction phatique* et l'*analyse du discours* en renvoyant aux articles « communication » et « analyse du discours » contenus dans le même dictionnaire et en présentant en détail la notion de *procédé phatique* proposée par Kerbrat-Orecchioni :

> « Du grec *phatis*, « parole ». On appelle phatique une des fonctions du langage, orientée vers le contact physique ou psychologique entre les interlocuteurs, et visant à établir ou à maintenir la communication. Roman Jakobson décrit ainsi la fonction phatique du langage : (...).
>
> L'analyse du discours, notamment dans le cadre de l'étude des interactions verbales, exploite la notion de procédé phatique, qu'elle décrit comme visant à rendre compte d'un ensemble de signaux destinés à maintenir attentive l'écoute de l'allocutaire : des signaux non verbaux (position du corps, regard, mimiques) ; des signaux paraverbaux (intensité articulatoire, débit, pauses) ; des signaux verbaux, fonctionnant comme des

> capteurs d'attention (ex. *tu comprends, tu sais, tu vois, je vais te dire*, etc.). » (Ibid. : 224)

La définition de Neveu se rapproche par ailleurs de celle fournie par Maingueneau (1996) qui, sans prendre position vis-à-vis de la signification du mot « phatique » chez Malinowski et Jakobson, évoque leurs définitions tout en renvoyant à l'usage plus spécifique de la notion dans le cadre de l' analyse des interactions verbales et à ce que Kerbrat-Orecchioni (ibid.) appelle les « phatiques » qui, selon elle, désignent « l'ensemble des procédés dont use le parleur pour s'assurer l'écoute de son destinataire » (1990 : 18, cit. d'après Maingueneau, ibid. : 62). En renvoyant au « système de synchronisation interactionnelle » qui, selon Kerbrat-Orecchioni, repose sur le couple « procédé phatique » - « procédé régulateur », Maingueneau replace les « phatiques » dans le contexte plus large des fonctions langagières :

> « Catherine Kerbrat-Orecchioni (*Les interactions verbales*, I, 1990) a rappelé que les procédés phatiques sont en corrélation permanente dans l'interaction verbale avec les procédés régulateurs, et forment avec ces derniers un système de synchronisation interactionnelle.
>
> ➢ voir Discours, Interaction verbale, Fonctions du langage, Régulateur. » (Ibid.)

On peut noter que le *système de synchronisation interactionnelle* touche à l'aspect procédural de la définition de *fonction phatique* chez Jakobson et se demander dans quelle mesure ces deux notions se recouvrent. De façon générale, il existe un certain nombre de modèles et de concepts liés aux fonctions du langage qui, même s'ils ne recourent pas à la notion de *fonction phatique*, utilisent des notions qui pourraient lui être associées directement ou indirectement.

Ainsi, Charaudeau et Maingueneau (2002) préfèrent, quant à eux, opposer les fonctions « transactionnelle, centrée sur la transmission d'information » et « interactionnelle, centrée sur l'établissement et le maintien des relations sociales (Brown et Yule 1983 : 3) » (p. 266) ou bien « idéationnelle » et « interpersonnelle (Halliday 1970) », notions qui se recouperaient « pour une bonne part » avec les deux fonctions précédentes (ibid.). Ils constatent par ailleurs l'insignifiance relative des fonctions du langage au sein de la communauté linguistique actuelle :

> « Avec le développement des courants pragmatiques et de l'analyse du discours, la problématique des fonctions du langage a perdu de sa force. En effet, l'espace traditionnellement attribué à ces 'fonctions' se trouve en quelque sorte pris en tenaille entre les classifications détaillées des actes de langage et celle des genres de discours.

> Par rapport aux typologies des fonctions, ces classifications présentent l'avantage d'avoir des appuis empiriques plus précis. » (Ibid.)

1.3.2 Fonction phatique et théorie de la communication

Tandis que la plupart des linguistes francophones tendent à privilégier une appréhension *procédurale* de la *fonction phatique* tout en mettant en cause la « pertinence » (cf. Pottier, ibid.) ainsi que le « manque de critères linguistiques formels » (cf. Mounin, ibid.) de la définition fournie par Jakobson, les linguistes germanophones, tout comme les linguistes anglophones, s'intéressent davantage à la dimension sociologique et anthropologique de cette définition. Ce n'est sans doute pas un hasard si la notion de *fonction* se trouve fréquemment remplacée par celle de *communication*. Ainsi, le *Metzler Lexikon Sprache* (Glück, éd., 2000) ne propose pas d'entrée spécifique pour la *fonction phatique* et renvoie aux articles « Kommunikation » et « Gruβformel ».

L'article portant sur la « communication » rapproche les concepts de *communication* et de *communion phatique* de Malinowski en établissant une équivalence entre *communion phatique* d'une part et *communication phatique* d'autre part. De cette manière, les dimensions sociologique et psychoaffective de la *fonction phatique* sont replacées dans le cadre général d'une théorie linguistique de la communication à l'instar de celles développées par Habermas (*Theorie des kommunikativen Handelns*, 1981) et par Watzlawick et al. (1967) (cf. Glück : 355). Ce rapprochement traduit un parti pris théorique et méthodologique par rapport à l'intention d'élargir le champ d'étude en linguistique vers l'ensemble des phénomènes liés au langage et aux différentes façons de s'en servir. D'après Glück et al., une telle tentative d'élargissement du champ d'étude ne pouvait que déplaire à Chomsky, qui contestait l'importance et la légitimité du concept de *communication* dans le cadre de la linguistique :

> « In der Ling[uistik] wird der Ausdruck vor allem im Zusammenhang mit Versuchen verwendet, die immer stärker eingeengten Objektbegriffe der Ling[uistik] wieder in Richtung auf die umfassende Phänomenfülle von Spr[ache] und ihren Verwendungen zu öffnen (konsequenterweise bestreitet Chomsky (1977) die Legitimität bzw. Relevanz des Terminus für die Ling[uistik]). » (Glück 2000 : 255)

La notion *phatique* se trouve donc intégrée à la définition d'une forme spécifique de *communication* :

> « (...) Phat[ische] K[ommunikation] ist (...) eine solche K[ommunikation], in der sprachl[iche] Einheiten gerade nicht zum Zwecke des Informationsaustauschs, sondern unter dem Gesichtspunkt ihrer reinen Abarbeitung und unabhängig vom propositionalen Gehalt der Äußerungen als Mittel zur Realisierung von Gemeinschaft zwischen Sprechern und Adressaten verstanden werden (vgl. z. B. Gruβformeln). » (Ibid.: 256)

De façon similaire, Buβmann (2002) ne propose qu'un article portant sur la notion de *phatische Kommunikation* (*communication phatique*) :

> « Phatische Kommunikation [griech. phátis >Rede<]. Auf MALINOWSKI [1923] zurückgehende Bezeichnung für kommunikative Akte, die ausschlieβlich soziale Funktion erfüllen, d. h. zur Bestätigung von « Banden der Gemeinsamkeit » dienen, wie z. B. mehr oder weniger formelle Erkundigungen nach Gesundheit, Anmerkungen zum Wetter, Feststellung von trivialen Sachverhalten. » (Ibid. : 509)

La référence explicite à Malinowski montre que la notion de *communication*, telle qu'elle se dégage des deux dernières définitions, se rapproche davantage du concept de *communion* de Malinowski que de celui de Jakobson qui, quant à lui, considère la *communication verbale* dans une perspective plus restreinte, c'est-à-dire en la rapportant à la technique de *transmission de messages* à travers un *canal* (cf. sous-chap. 1.1). D'autre part, la notion d'*acte communicatif* (« kommunikativer Akt ») semble faire allusion à un concept développé par Oksaar (1975 ; 1979 ; 1983, cf. Lewandowski 1975, 1990, 564 *squ.*) indiquant l'ensemble du *cadre interactionnel* (« Aktionsrahmen », Lewandowski, ibid.) dans lequel se déroulent les actes de langage en tant qu'interactions se référant à une situation concrète et exécutées à l'aide de moyens verbaux et non verbaux. Ce *cadre interactionnel* comprend les participants, les thèmes, les éléments verbaux, paraverbaux et kinésiques ainsi que les traits affectifs de l'interaction, constituant autant de facteurs constitutifs et analysables de ce cadre (cf. ibid.).

Dans la mesure où le *cadre interactionnel* s'insère dans une approche descriptive de l'interaction verbale *quotidienne* (cf. ibid. : 565 : « ein Rahmen zur Untersuchung der gesprochenen Sprache und des Dialogs im Alltag »), il peut être rapproché du *cadre énonciatif* développé par Kerbrat-Orecchioni (1980) dans son ouvrage portant sur l'énonciation (cf. pp. 11-33, notamment p. 30-31.). De ce fait, il faudrait se garder de trop insister sur les différences conceptuelles qui pourraient exister entre les différentes communautés linguistiques *francophone* d'un côté, *germanophone* (et *anglophone*) de

l'autre, et noter que, du moins par rapport aux courants récents en linguistique interactionnelle et en analyse des conversations, les ressemblances aux niveaux méthodologique et théorique l'emportent sur les différences.

Notons tout de même que le renvoi fréquent aux *formules de politesse* (cf. « Gruβformeln », *Metzler Lexikon Sprache*, ibid.) ainsi qu'aux formes d'interaction plus ou moins conventionnalisées (cf. les « enquêtes plus ou moins formelles concernant l'état de santé, les remarques à propos du temps et affirmations de lieux communs », Buβmann ibid. [trad. par la réd.])) que l'on trouve fréquemment dans des ouvrages de référence germanophones remontent sans doute à l'intérêt que nombre de chercheurs portaient aux *rituels* et aux *conventions* du langage dans le sillage de l'ethnographie et de l'ethnométhodologie prenant leur essor en sciences humaines à partir des années soixante (cf. p. ex. Goffman 1974, *Les rites d'interaction*, Coulmas 1981, *Conversational Routine*).

Il paraît intéressant de confronter les définitions de la notion *phatique* plutôt jakobsoniennes des scientifiques francophones et celles, plutôt malinowskiennes, des scientifiques germanophones à la présentation qu'en propose Crystal dans *The Cambridge Encyclopedia of Language* (1987). Ici, la notion est intégrée dans un chapitre intitulé *The functions of language* (*Les fonctions du langage*) dont la visée générale dépasse le cadre théorique imposé par le schéma de Jakobson en référant ces fonctions à une question d'ordre existentielle : « Why do we use language ? » (« Pourquoi nous servons-nous du langage ? », p. 10). En mettant entre parenthèses la réponse la plus courante donnée à cette question, à savoir que nous recourons au langage afin de « communiquer des idées » (« to communicate ideas », ibid.), l'auteur cherche à attirer notre regard sur des fonctions autres que *référentielles*, sans proposer de taxinomie ou de *schéma* qui permettrait de mettre en relation les différentes *fonctions* relevées.

Les réponses fournies semblent éviter de façon délibérée toute hiérarchisation et effort de systématisation, sans doute dans le but d'éviter les inconvénients liés à un carcan théorique imposant des restrictions méthodologiques et catégorielles trop importantes. Ainsi, le sous-chapitre évoquant la « communion phatique » de Malinowski s'intitule « Social interaction » (« interaction sociale », ibid.) et met en avant la « fonction sociale du langage » (« social function », ibid.). L'interprétation fournie est d'ordre sociologique et anthropologique, se référant au caractère stéréotypé voire ritualisé d'un certain nombre d'échanges et d'énoncés :

> « Sentences of this kind are usually automatically produced, and stereotyped in structure. They often state the obvious (e. g. Lovely day) or have no content at all (e. g. Hello). » (Ibid.)

A la différence des présentations fournies par le *Metzler Lexikon Sprache* (op. cit.) ou bien par le *Lexikon der Sprachwissenschaft* (Buβmann, ibid.), le regard se veut moins normatif et évite une typologie s'intégrant dans une théorie de la communication spécifique pour s'ouvrir vers des interrogations touchant à ce que l'on appelle l'*interculturalité*. Ainsi, Crystal souligne la relativité culturelle quant aux thèmes choisis à l'occasion d'un échange phatique, tout comme il affirme la relativité de la *phatic communion* en tant que telle :

> « (...) cultures vary greatly in the topics which they permit as phatic communion. The weather is not as universal a conversation-filler as the English might like to think! For example, Rundi women (in Burundi, Central Africa), upon taking leave, are quite often heard to say, routinely and politely, 'I must go home now, or my husband will beat me.' Morevover, phatic communion itself is far from universal: some cultures say little, and prefer silence, as in the case of the Paliyans of southern India, or the Aritama of Columbia. » (Crystal 1987 : 10-11)

A l'égard de la dernière affirmation, on peut se demander si la *communion phatique* doit nécessairement être verbale ou bien si elle peut emprunter d'autres voies dans le cadre d'une interaction conçue comme *multicanale*. D'autre part, on peut constater que la relativité culturelle du langage mise en avant par Crystal se rapproche du point de vue défendu par Wierzbicka dans sa *Pragmatique interculturelle* (*Cross-Cultural Pragmatics*, 2003), même s'il n'est pas sûr que Crystal rejette l'universalisme de façon aussi catégorique que le fait Wierzbicka dans cet ouvrage (cf. notamment le chap. IX).

La dernière définition présentée ici montre la nécessité d'associer l'analyse de ce que l'on a appelé jusqu'à présent la *fonction phatique* à une approche pragmatique intégrant une théorie des actes de langage. Dans le *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Ducrot et Schaeffer (1995) présentent la *fonction phatique* ainsi :

> « ... il n'y a pas de communication sans un effort pour établir et maintenir le contact avec l'interlocuteur : d'où les « Eh bien », « Vous m'entendez », etc., d'où le fait aussi que la parole est vécue comme constituant, par son existence même, un lien social et affectif. » (644-5)[4]

On peut douter que des paroles telles que celles évoquées par Ducrot et Schaeffer servent toujours et nécessairement à créer « un lien social et affectif » grâce au simple fait

[4] Il s'agit d'une reprise d'un texte publié auparavant dans Ducrot & Todorov (1972 : 427).

qu'elles semblent dévoiler un « effort » de communication. L'apprenti arrivant au travail en retard et se faisant réprimander par son patron aura difficilement l'impression que celui-ci cherche à établir un lien social et affectif en hurlant : « Eh bien, la prochaine fois je vous vire, vous m'entendez ? » Or, tels ne sont certainement pas la situation d'interaction ni le contexte discursif imaginés par les auteurs. Il est donc nécessaire de préciser une situation et un contexte concrets pour que ces énoncés/ syntagmes puissent effectivement être considérés comme étant liés à la *fonction phatique*.

Contrairement à mes propres observations, les auteurs du *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* affirment que le schéma de Jakobson complète le modèle de Bühler « sans que son esprit soit modifié » (p. 644 ; cf. Ducrot & Todorov 1972 : 427).

1.4 Pour une définition *indéterminée* de la fonction phatique

Le tour d'horizon d'un certain nombre de présentations de la fonction phatique dans des ouvrages de référence a montré, entre autres, une tendance à remplacer la notion de *fonction* par d'autres notions telles que *communication* (notamment au sein de la communauté linguistique germanophone et anglophone), *intention* (Greimas), *procédé* (Kerbrat-Orecchioni) ou encore *talk* (dans *phatic talk*, souvent synonyme de *small talk*, cf. Coupland/ Coupland/ Robinson 1992), établissant ainsi un lien avec la question des *genres* ou *types de discours* (cf. p. ex. le *discours phatique* chez Schneider 1988 ; voir aussi Charaudeau & Maingueneau 2002 : 277-281). Quant à la communauté linguistique francophone, on peut observer une certaine méfiance voire une volonté de reléguer la notion de *fonction phatique* au plan des *fonctions marginales* (cf. Mounin 1972 : 148, cit. d'après Baylon & Fabre 1975 : 66).

S'agit-il effectivement d'un phénomène stylistique plutôt que d'une *fonction* communicative à proprement parler ? Le fait que Jakobson renonce à fonder ses définitions des six *fonctions* langagières sur des « critères linguistiques formels » et « ne les distingue que par des indices psychologiques, ou sémantiques, ou culturels » (Baylon & Favre, 65) le rapproche d'une stylistique moderne fondée sur une définition du style en

tant que « manière de réaliser une action linguistique, dotée de sens social » (« Stil (...) die sozial bedeutsame Art der sprachlichen Handlungsdurchführung », Sandig 1986 : 25) et « moyen d'adaptation des actions à une situation donnée » (« Stil ist *das* Mittel der Situationsanpassung von Handlungen », ibid. : 31).

L'étude publiée par Coupland et al. en 1992 portant sur la « négociation de la communion phatique » dans le cadre d'interactions entre médecins et patients ("*How are you"? Negotiating phatic communion*) va dans ce sens dans la mesure où les chercheurs récusent l'idée de l'existence *a priori* d'un *discours phatique* (*phatic talk*) en tant que *mode* de discours « désémantisé » et « conventionnalisé » (cf. 207 : « 'phatic communion' (...), typically taken to designate a conventionalized and desemanticized discourse mode or 'type' ») en privilégiant une perspective fondée sur le concept de la *négociation* et en introduisant la notion de *phaticité* (*phaticity*, 207 *ssqu.*) :

> « (...) But a *negotiation* perspective, (...), fits the discursive realities better. Phaticity is a multidimensional potential for talk in many social settings, where speaker's relational goals supercede their commitment to factuality and instrumentality. » (Ibid.)

Dans le cadre d'une revue des publications scientifiques se référant à la *communion phatique* de Malinowski, parues au cours des quarante dernières années (cf. 209-217), les auteurs parviennent à montrer l'ambiguïté d'un concept qui tend à opposer un *type* de discours futile et plutôt malhonnête à un discours présumé *vrai* et *authentique*, sans se poser la question de savoir si une telle opposition correspond à la réalité des interactions que nous menons. L'argumentation de Coupland et al. récuse l'idée selon laquelle les maximes de Grice (*Logic and Conversation* 1975) constituent un « idéal » de la communication (« a communication ideal », Coupland et al., 211), idée que Grice lui-même s'est bien gardé d'affirmer :

> « What might 'proper', 'full', or 'accelerated' communicative interaction involve ? Taking the converses of the (consensual) defining attributes of phatic talk, we would have to identify talk that involved: (1) factual information exchange, (2) instrumental goals, (3) serious key, and (4) unwavering commitment to openness, truth, and disclosiveness. These characteristics are not dissimilar from those referred to in Grice's well-known maxims of cooperative talk. But there are many reasons to doubt (and Grice himself was far from claiming) that we can identify such a mode of talk in action let alone treat it as a communication ideal. » (Ibid.)

La communication, telle que la conçoivent Coupland et al., est multifonctionnelle en ce sens qu'un échange sert plusieurs buts interactionnels en même temps :

> « The most important reason is that it is demonstrably the case that even our most instrumental, transactional encounters are pervasively organized around *multiple* interactional goals that go well beyond the transmission and reception of factual information (...). Phaticity may be best seen as a constellation of interactional goals that ar epotentially relevant to *all* contexts of human exchange » *(*Ibid.*)*

C'est pourquoi il serait réducteur d'associer la *phaticité* uniquement aux échanges plus ou moins ritualisés des séquences d'ouverture et de clôture de nos interactions à la manière de Laver par exemple (1981 : *Linguistic routines and politeness in greeting and parting*) :

> « ... we should expect to find instances where a relationally designed and perhaps phatic mode of talk surfaces whenever relational goals become salient – even *within* sequences of transactional, instrumental, or task-oriented talk. » (213)

Une telle conception n'empêche pas les auteurs de suivre l'analyse de Laver, qui classe le *discours phatique* (*phatic talk*) parmi les « activités ritualisées » (« ritual activities ») et rejette l'idée selon laquelle les séquences ritualisées seraient dépourvues de but précis et désémantisées (« purposeless and desemanticized », cf. Coupland et al. : 212). Les buts fondamentaux du *discours phatique* consistent, selon Laver et d'autres, à « établir des relations » (« establishing relationships », ibid.) et à « opérer des transitions » (« achieving transition », ibid.). Quant à la forme linguistique d'une « initiative » phatique (« phatic initiative »), celle-ci exerce des contraintes sur le développement thématique d'une interaction, devenant ainsi un élément constitutif de la séquence (cf. Coupland et al. : « sequentially meaningful »), à laquelle elle procure une signification indexicale décisive (cf. ibid. *:* « confers crucial indexical meanings »).

Dans ce contexte, Coupland et al. citent une « communication personnelle » de Hymes mettant en relief la dimension *stylistique* (dans le sens défini ci-dessus) de la phaticité :

> « (...) even if the what of a ritual is predictable ... **there is information in the how**. In a perfunctionary manner, with feeling, haltingly, masterfully, respectfully, disrespectfully. » (Cit. d'après Coupland et al., ibid*.,* mise en relief par la réd.)

Or, la question du *comment* de la réalisation d'un acte de langage est intimement liée à la situation concrète d'une interaction, considérée non comme une « unité » construite et finie mais comme le résultat d'une *construction collaborative* (cf. Mondada 2001 :10) du discours, négociée en temps réel. L'approche choisie par Coupland et al. est donc fondée sur des parti pris théoriques et méthodologiques qui sont ceux généralement

prônés par les linguistes *interactionnistes* en analyse des conversations, réfutant toute théorie préconçue et privilégiant une approche inductive et séquentielle des interactions verbales, autrement nommées *discours-en-interaction* (angl. *talk-in-interaction*, cf. Kerbrat-Orecchioni 2005) :

> « From the *negotiative* perspective that we wish to argue for (...), the function of particular sequences of talk as phatic or otherwise should not be preconceived. Relevant analytic questions are whether, how, and when talk is *oriented to* as phatic or not, contingent upon its local sequential placement in particular contextualized episodes and on the momentary salience of particular interactional goals. Important further possibilities are that participants in talk may orient *differently* at one moment, among themselves but also individually at different moments, to the phaticity of an utterance. That is, we want to suggest that phatic communion may be negotiated *relationally*, and *in real time.* » (215 *squ.*)

L'analyse d'un certain nombre de données extraites d'un corpus d'interactions médicales illustre cette relativité de la *phaticité* d'un énoncé, dépendant à la fois du moment précis auquel il a été produit et de l'état actuel de la négociation de la *relation interpersonnelle* (à propos de cette notion, cf. Kerbrat-Orecchioni 1990-92-94) entre les interactants. Ainsi la question initiale « Comment allez-vous ? », posée par le médecin, peut donner lieu à des productions orientées tantôt vers un mode d'expression conventionnalisé (réponse : « Merci, ça va. »), tantôt vers un mode d'expression à la fois plutôt personnel et plus adaptée à la situation (réponse : « Je ne vais pas très bien, j'ai mal à la tête, ... »).

Ce qui importe aux auteurs dans ce contexte, c'est le fait que la réponse donnée reste souvent « indéterminée » par rapport au degré de « dévoilement de soi » (angl. « self-disclosure ») et que, par conséquent, la connaissance concernant l'état de santé physique et psychique du patient se trouve sujette aux négociations et renégociations constantes par les partenaires d'interaction. D'après Coupland et al., c'est justement ce caractère « indéterminé » (cf. angl. « indeterminacy », 226) de la phaticité qui nous permet de nous engager dans un jeu subtil de va-et-vient entre la « mascarade » et le « dévoilement de soi », laissant en suspens la réponse à la question de savoir à quel degré nous sommes prêts à livrer nos secrets aux autres :

> « (...), a more *strategic* analysis is necessary, allowing for the possibility that phatic talk can be engaged in *dissimulatively*, with an inherent and often valuable ambiguity. We could ask how, if it is so conventional, desemanticized, and uncommitted, phatic communion could ever be relationally so successful. The answer might be that **the relational utility of phatic communion centers on the conventional and uncommitted being able to masquerade as the genuine and committed**. A **key**

> **characteristic of talking phatically** may therefore be not so much that it is inherently suspect but that **it manages to disguise the extent to which commitment is being made or withheld**. » (Coupland et al. : 217, mises en relief par la réd.)

C'est ce point de vue que je propose d'adopter dans l'analyse contrastive de quelques *expressions phatiques* en français et en allemand. En recourant à la notion de *phaticité* lorsqu'il s'agit d'analyser les formes et fonctions spécifiques d'un certain nombre d'unités linguistiques *orientées* vers la *communion phatique*, j'espère éviter les pièges théoriques et méthodologiques posés par le schéma de Jakobson tout en misant sur le parti pris d'une approche interactionniste des conversations *authentiques* et *spontanées*. Ce ne seront pas les *expressions de la fonction phatique* qui feront l'objet d'une analyse contrastive en français et en allemand, mais les *expressions phatiques* en tant que procédés susceptibles de procurer à un échange, une séquence, voire à une conversation entière, une qualité spécifique que Coupland et al. appellent la *phaticité* d'une interaction.

Tout en admettant la « sensibilité au contexte » (angl. « context sensitivity ») des expressions phatiques, on peut constater que certains énoncés sont spécialisés dans l'exercice de la *phaticité*, comme les formules d'ouverture ou de clôture d'un contact, et supposer que d'autres, grâce à certaines caractéristiques morphosyntaxiques, lexicales, prosodiques et pragmatiques se prêtent particulièrement bien à ce que l'on pourrait appeler, en d'autres termes, un *style interactif*. Le chapitre suivant propose de rassembler un certain nombre de ces caractéristiques dans le cadre d'une définition provisoire de l' « expression phatique ».

2 L'*expression phatique*

2.1 Qu'est-ce qu'une *expression phatique* ?

La définition de la notion d'*expression phatique* et son application à une série d'expressions relevées dans un corpus d'analyse n'est pas aisée, car elle implique un certain nombre de présupposés et d'hypothèses ayant des répercussions sur les méthodes d'analyse employées. L'un des principaux présupposés consiste à considérer que la définition de la fonction phatique telle que présentée par Jakobson représente un point de départ valable en dépit du fait que certains scientifiques lui reprochent l'absence de critères linguistiques formels (p. ex. Mounin 1972, cf. sous-chap. 1.3.1). C'est par ailleurs ce manque de critères linguistiques formels qui est sans doute à l'origine de la diversité de significations attachées au mot *phatique* dans différents travaux. Ainsi, l'*expression phatique* est souvent assimilée aux formules d'ouverture ou de clôture utilisées dans le cadre d'interactions ritualisées (cf. p. ex. Laver 1981 ; Bertrand 1980 : 30-37 ; Schanen & Confais 1989 : 552 « rites de la prise de contact »/ « rites de la fin de contact »). Or, le premier exemple à l'aide duquel Jakobson illustre la fonction phatique met l'accent sur la régulation *perceptive* de la communication orale (« *Allô vous m'entendez?* [...] et à l'autre bout du fil *Hm hm ! »*, cf. ibid. : 217), soulignant ainsi la dimension acoustique de la transmission des messages. C'est sans doute cette technicité associée aux propriétés du *canal* qui, à l'inverse, a amené d'autres chercheurs à opposer la dimension *phatique* de la compréhension à la dimension propositionnelle (cf. Kehrein & Rabanus 2001 : 43-44), de sorte que le champ d'analyse par rapport aux expressions phatiques risque d'être réduit à l'aspect *technique* de la communication.

L'objectif du présent travail consiste à défendre la thèse que seule une appréhension large de la notion de *fonction phatique*, rendant compte à la fois de ses dimensions procédurale et relationnelle, permet de cerner toutes les facettes du fonctionnement d'une certaine catégorie d'expressions, que je propose de nommer

« expressions phatiques ». En recherchant le dénominateur commun entre les aspects sociologique (cf. les *rites d'interaction* de Goffman 1974) et procédural de la fonction phatique, on retient l'idée selon laquelle la raison d'être de ces *expressions phatiques* consiste à *assurer le bon déroulement de la communication* dans le but de parvenir à une compréhension mutuelle optimale, et ceci aussi bien sur le plan *technique* que sur les plans du contenu propositionnel et du rapport psychoaffectif entre les interactants. Or, la seule référence au *bon déroulement de la communication* ne suffit pas pour déterminer la spécificité des expressions phatiques au sens où je l'entends. Ainsi, dans une analyse critique de la classe traditionnelle des *interjections* aboutissant à l'élimination de cette dernière, Bertrand (1980) dresse une liste des moyens d'expression relevant de ce qu'il appelle la « procédure de la communication » en distinguant quatre catégories :

- 1. établissement du contact de communication ;
- 2. fin du contact de la communication ;
- 3. procédure du locuteur ;
- 4. procédure de l'allocuté (cf. Bertrand 1980 : 34-35).

L'*expression phatique,* telle que je la conçois, se réfère au troisième groupe, à savoir aux procédures du locuteur (énonciateur). A l'intérieur de ce groupe, Bertrand distingue quatre sous-groupes dont seul le troisième sous-groupe comporte la fonction qui me paraît essentielle, à savoir celle qui « oblige l'autre à prendre la parole » (ibid. : 35). En effet, le meilleur moyen dont dispose le locuteur pour s'assurer que son interlocuteur ait bien compris son message consiste à l'obliger de marquer sa compréhension par un signe explicite, de sorte que la personne qui 'a la parole' puisse adapter son discours aux attentes de son partenaire. C'est donc dans une perspective de *pilotage* du coénonciateur que je propose de concevoir le *bon déroulement de la communication*.

Dès lors, il s'agit de déceler les expressions dont l'emploi sert à piloter le partenaire d'interaction. Il s'agit là d'un parti pris dont les prémices seront exposés dans le sous-chapitre suivant, suivis d'une définition provisoire de l'*expression phatique* qui sera ensuite élucidée à l'aide d'une amorce d'analyse faite à partir d'un extrait d'une conversation téléphonique.

2.1.1 Quelques principes et partis pris

Parmi les principes et partis pris constituant le point de départ aussi bien théorique que méthodologique de la définition et de l'analyse qui suivent, on peut distinguer les suivants :

(a) Le principe dialogique du discours : Par *discours*, je propose d'entendre l'équivalent oral du *texte* écrit, conçu en tant que *produit* portant les marques du *processus* d'énonciation et doté d'une cohérence qui lui est apporté rétrospectivement par le regard de l'analyste. Cette conception s'insère dans une approche *procédurale* et interactionnelle de la linguistique centrée sur les procédures de production et d'interprétation d'actes communicatifs mis en oeuvre par le sujet parlant doté d'une *compétence linguistique* définie en tant que « somme de toutes ses possibilités linguistiques, l'éventail complet de ce qu'il est susceptible de produire et d'interpréter » (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 16-17). Roulet et al. (1985) explicitent le lien entre *discours, interaction verbale* et *principe dialogique* en recourant à la notion de *dialogisme* chez Bakhtine (1977) *:*

> « Définir le discours comme interaction verbale, c'est admettre que le discours "est le produit de deux individus socialement organisés" (Bakhtine 1977 : 123) ; c'est admettre corollairement que tout discours est fondamentalement dialogal ou dialogique (…) : "L'orientation dialogique du discours, écrit Bakhtine, est, naturellement, un phénomène propre à tout discours. C'est la fixation naturelle de toute parole vivante. (…) Pour le linguiste soviétique, ce caractère interactionnel, dialogique du discours se manifeste à tous les niveaux. (…). » (Roulet et al. 1985 : 10)

D'après le module hiérarchique élaboré par l'école de Genève autour de Roulet et ses collaborateurs (2001), fondé sur le *modèle en rangs* (1985), on peut distinguer trois constituants du discours, à savoir l'*intervention* et l'*acte de langage* au niveau *monologal* et l'*échange* au niveau *dialogal* (cf. *ndbp* 7, chap. 2.4). Alors qu'une intervention peut être constituée d'un ou de plusieurs actes entretenant des rapports hiérarchiques entre eux (cf. les notions d'acte *directeur* versus acte *subordonné,* cf. Roulet et al. 1985 : 27-29), *l'échange* constitue l' « unité fondamentale en analyse de conversations » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 61). En y rajoutant les unités supérieures de la *séquence* et de la *conversation,* Kerbrat-Orecchioni (2001) présente le caractère « emboîté » de ces unités de la façon suivante :

> « (…) les actes de langage se combinent pour former des interventions, lesquelles se combinent pour former des échanges, lesquels se combinent pour former des séquences et en dernière instance, les conversations. » (Ibid. : 61)

Le discours s'insère dans le cadre du modèle élaboré par Kerbrat-Orecchioni (1980) qui, dans le but de remédier au caractère « trop statique » du schéma jakobsonien, y ajoute les concepts de la *réflexivité* de l'acte communicatif (les interactants sont à la fois émetteurs et récepteurs de messages) et de la *symétrie* de l'acte dans son déroulement (« le message verbal appelle généralement une réponse ... », cf. ibid. : 21). Dans ce contexte, la notion d'*interaction* obtient une double signification. Elle implique d'une part la prise en compte des éléments constitutifs du *cadre énonciatif* dont les suivants :

- les protagonistes du discours (émetteur et destinataire(s)) ;
- la situation de communication ;
- les circonstances spatio-temporelles ;
- les « conditions générales de la production/ réception du message : nature du canal, contexte socio-historique, contraintes de l'univers du discours, etc. » (Kerbrat-Orecchioni 1980 : 30-31).

D'autre part, la réflexivité et la symétrie de l'acte communicatif sont associées au phénomène d'ajustement réciproque des locuteurs :

> « (...) il y a modification réciproque des protagonistes du discours au fur et à mesure que se déroule ce que certains théoriciens comme Watzlawick dénomment justemment une "interaction". D'autre part, même si leurs compétences ne sont pas aussi parfaitement identiques que le suppose Jakobson, c'est tomber dans l'excès inverse que de les présenter comme totalement disjointes : elles s'intersectionnent d'autant plus qu'elles ont tendance à s'adapter l'une à l'autre au cours de l'échange verbal chacun modelant, (...), son propre code à celui qu'il présume chez l'autre. » (Ibid. : 26)

Dans la mesure où les expressions phatiques n'apparaissent guère dans des productions écrites (excepté dans quelques formes hybrides comme les « chats » sur internet) et qu'elles font partie des « petits mots » qui « prolifèrent dans les productions orales dont ils sont une des caractéristiques les plus saillantes » (Bruxelles & Traverso 2001 : 39, en renvoyant à Gadet 1989), il paraît légitime d'associer les expressions phatiques aux productions *naturelles* et spontanées des conversations authentiques. Par « conversation », il faudrait entendre non seulement « un type donné d'échanges informels » (Traverso 1999 : 5), mais encore tout type d'échange communicatif composé d'une suite limitée d'énoncés organisés selon le principe dialogique et doté d'une orientation thématique :

> « Ein Gespräch ist eine begrenzte Folge von sprachlichen Äußerungen, die dialogisch ausgerichtet ist und eine thematische Orientierung aufweist.» (Brinker & Sager 1989 : 10)

Le principe dialogique implique l'idée selon laquelle le discours élaboré au cours d'une conversation est le résultat d'une co-production :

> « *Tout message*, au moins dans une situation en face-à-face, est *co-construit.* » (Traverso 1999 : 6)

> « C'est la dyade (ou le groupe) qui constitue l'entité à étudier ; les actions et réactions de chacun n'étant qu'une contribution à un énoncé coopératif. » (Cosnier 1987 : 292)

Dès lors, les expressions phatiques représentent des unités clés au sein de la co-construction d'un tel énoncé, unités que Traverso appelle « marqueurs phatiques » ou bien encore « marqueurs de recherche d'approbation discursive » (Traverso 1999 : 47). Dans la mesure où la dualité de la notion de *fonction phatique*, agissant à la fois sur le plan procédural et sur celui des rapports humains, entraîne une duplicité de la perspective analytique, la distinction que font A. Morel et L. Danon-Boileau dans leur *Grammaire de l'intonation* (1998) entre la *coénonciation* d'une part et la *co-locution* d'autre part permet une meilleure prise en compte de ces deux dimensions :

> « La spécificité de l'échange spontané oral réside, selon nous, dans un double jeu d'anticipations qu'est amené à faire le locuteur-énonciateur : anticipation, d'une part, des attentes et des objections qu'il prête à celui auquel il s'adresse (coénonciation), anticipation de la revendication du droit de chacun à la parole d'autre part (co-locution). » (Ibid. : 9)

(b) <u>L'intégration à une théorie des interactions verbales</u> : si l'on veut intégrer à la fois les dimensions sociologique/psychoaffective et procédurale à la définition de l'expression phatique, il paraît nécessaire de partir d'une conception de la communication humaine qui accorde une place primordiale aux interactions verbales telles qu'elles se déroulent dans le cadre de conversations authentiques. Ainsi, on place l'expression phatique dans le cadre du « système de pilotage interactionnel » (Cosnier 1987 : 312 ; par la suite Kerbrat-Orecchioni I : 19) prenant en compte les aspects « total » et « multicanal » de l'interaction (cf. Cosnier 1987 : 292). Parallèlement, le recours à une théorie des interactions verbales permet de considérer l'expression phatique en tant que *procédé* jouant un rôle sur le plan de la négociation des rapports humains et renvoyant à ce que

Kerbrat-Orecchioni appelle le « niveau de la relation » (cf. ibid. II : 10-15) en le distinguant de celui du « contenu » :

> « Une part importante du matériel produit au cours de l'interaction n'a d'autre fonction que relationnelle - si bien que même lorsqu'ils sont incontestablement chargés de contenu informationnel, les énoncés possèdent toujours en sus une valeur relationnelle : quête d'un consensus, désir d'avoir raison (ou raison de l'autre), souci de ménager la face d'autrui, ou de la lui faire perdre... ; valeur qui agit insidieusement mais efficacement dans le dialogue, même si elle est souvent plus dissimulée, car moins *officielle*, que le contenu informationnel (...) » (Kerbrat-Orecchioni II : 13)

Avant de proposer une définition provisoire de l'expression phatique fondée sur les prémices présentées ci-dessus, il convient d'ajouter une observation concernant le deuxième exemple que fournit Jakobson à propos des « dialogues entiers » qui, selon lui, peuvent être qualifiés de « phatiques » (Jakobson 1963 : 217). L'exemple est extrait d'un roman de Dorothy Parker et porte sur une conversation « futile » entre deux protagonistes qui semblent échanger des paroles pour ne rien dire :

> « *Eh bien !* dit le jeune homme. *Eh bien !* dit-elle. *Eh bien, nous y voilà,* dit-il, *Nous y voilà, n'est-ce pas,* dit-elle. *Je crois que nous y sommes,* dit-il. *Hop ! Nous y voilà. - Eh bien !* dit-elle. *Eh bien !* dit-il, *eh bien.* » (Ibid.)[5]

Tout d'abord, l'effet comique produit par cette scène n'est pas être lié à l'usage d'expressions et de formules d'apparence « vides » mais plutôt à l'emploi qu'en font les protagonistes dans une situation de communication spécifique : le fait que la conversation « tourne à vide » témoigne d'une absence, du moins momentanée, de lien psychoaffectif et thématique et correspond au goût connu de l'auteur pour la satire sociale. De ce fait, l'exemple illustre un cas plutôt exceptionnel de communication phatique, où l'objectif, celui de parvenir à une communication réussie, n'est que partiellement atteint dans la mesure où l'on constate une parfaite gestion de l'alternance des tours sur le plan procédural mais une absence de véritable négociation sur le plan de la *coénonciation* (cf. ci-dessus).

Ensuite, en recherchant les procédés proprement linguistiques empêchant que le *flux de parole* ne se tarisse, on constate le rôle important de l'expression « n'est-ce pas » (« aren't we » dans la version anglaise), située à la fin du tour de parole de la locutrice et

[5] Traduction française (Jakobson 1963) de la version anglaise : « (...) Dorothy Parker caught eloquent examples: 'Well!' the young man said. 'Well!' she said. 'Well, here we are,' he said. 'Here we are,' she said, 'Aren't we?' 'I should say we were,' he said, 'Eeyop! Here we are.' 'Well!' she said. 'Well!' he said, 'well.' » (Jakobson 1961: 217)

permettant de « relancer la machine » en demandant une confirmation de ce qu'elle vient d'énoncer. Le destinataire du message formule une réponse qui, en reproduisant une partie des termes de l'énoncé précédent, constitue la deuxième partie d'une construction binaire (« *Je crois que nous y sommes,* dit-il, *Hop ! Nous y voilà. »)* qui devient une construction ternaire grâce à la réplique « eh bien », dont la réduplication ne fait que renforcer l'effet conclusif. Ainsi, l'expression « n'est-ce pas » fonctionne comme une « unité de construction de tour » (*turn constructional unit, TCU* - cf. Sacks et al. 1974) permettant l'articulation des tours pour former des constructions binaires voire ternaires dans le cadre d'interactions verbales spontanées et authentiques. La position de « pivot » de ces expressions au sein du discours dialogal reflète la dimension procédurale de la fonction phatique. Cette observation débouche sur la dernière hypothèse en lien avec la définition de l'expression phatique :

(c) L'existence d'expressions spécialisées[6] dans la fonction phatique : En dépit du fait que la phaticité est une question de « dosage » (cf. sous-chap. précédent), les propriétés morphosyntaxiques, lexicales, sémantico-pragmatiques voire prosodiques de certaines unités linguistiques les prédestinent à l'exercice de la fonction phatique. On pense d'abord aux unités à valeur d'énoncé que certains ont appelé « contactifs » (cf. Schanen & Confais 1989 : 552-553) et qui jouent un rôle important dans les rites d'interaction d'ouverture et de clôture telles que « bonjour », « salut » et « au revoir ». Or, ces unités n'affectent la dimension procédurale de la fonction phatique que par rapport aux séquences d'ouverture et/ ou de clôture et n'expliquent pas le fait qu'elle « peut donner lieu [...] à des dialogues entiers » (Jakobson 1963 : 217). Il y a des unités comme « n'est-ce pas » qui régulent l'alternance des tours en constituant un appel direct à l'interlocuteur à *ratifier* le discours du partenaire d'interaction. Ces unités, appelées « phatèmes » ou « expressions phatiques » chez Kerbrat-Orecchioni (II : 11 ; I : 166) jouent un rôle essentiel sur le plan de la co-production du discours en visant un partage des points de vue. On pourrait ainsi élargir la notion de *ratification réciproque* utilisée par

[6] Weinrich (1989) distingue quatre « paradigmes » par rapport aux « signes qui sont tout spécialement destinés à établir le contact du dialogue » : les formules de salutation, les formules d'apostrophe ou appellatifs d'apostrophes, les *morphèmes phatiques*, et les interjections (cf. pp. 490- 503). Ces *morphèmes* sont à leur tour distingués selon quatre « nuances » : l'entrée en dialogue, la continuation du dialogue, la sortie du dialogue, l'assentiment et la contradiction (cf. pp. 495-501).

Goffman par rapport aux rites conversationnels d'ouverture en suggérant qu'elle doit être renouvelée tout au long de la conversation :

> « Les participants se servent d'un ensemble de gestes significatifs afin de marquer la période de communication qui commence et de s'accréditer mutuellement. Lorsque des personnes effectuent cette ratification réciproque, on peut dire qu'elles sont *en conversation :* autrement dit, elles se déclarent officiellement ouvertes les unes aux autres en vue d'une communication orale et garantissent conjointement le maintien d'un flux de paroles. » (Goffman 1974 : 33, cit. d'après Kerbrat-Orecchioni I : 18)

Or, l'usage que fait Kerbrat-Orecchioni des notions *expressions phatiques* et *phatèmes* s'insère dans différents contextes descriptifs et analytiques et se fonde sur une définition exclusivement fonctionnelle. Ainsi, l'expression « hein » est appelée « captateur » dans le cadre d'une définition portant sur les « *phatiques* » en tant qu' « ensemble de procédés dont use le parleur pour s'assurer l'écoute de son destinataire » (ibid.), « expression phatique » par rapport aux « signaux de fin de tour » (ibid. : 165-166 ; cf. aussi Traverso 1999 : 17 : « signaux phatiques ») et complèterait aisément la liste des « phatèmes » fournie dans le contexte d'une présentation de la dimension relationnelle de la « communication phatique » (ibid. II : 10-11). Par ailleurs, les « procédés phatiques » incluent des reprises, des reformulations ainsi que des procédés prosodiques destinés à « *réparer* les défaillances d'écoute ou problèmes de compréhension par une augmentation de l'intensité vocale » ainsi que des procédés non verbaux (cf. I : 18). Le caractère somme toute assez ouvert de la définition proposée par Kerbrat-Orecchioni n'étaye que partiellement l'hypothèse selon laquelle certaines expressions seraient spécialisées dans l'exercice de la fonction phatique, même si l'on peut relever des indices précieux comme par exemple leur positionnement aux extrémités d'un tour (« signaux de fin de tour ») ou bien la « courbe intonative marquée » des « signaux de nature phonétique, et surtout prosodique » (cf. I : 166).

2.1.2 Définition provisoire et explicitation

La définition suivante est censée fournir quelques critères fondamentaux en les ancrant dans le cadre théorique présenté ci-dessus :

L'expression phatique est un moyen d'expression verbo-vocal utilisé par les participants d'une interaction verbale. Elle est généralement située aux frontières d'une unité de tour de parole et intervient sur le plan de la co-production du discours (dimension procédurale) ainsi que sur le plan de l'élaboration coopérative de liens socio-affectifs (dimension relationnelle) dans le but d'assurer la « bonne entente » entre les interactants. Le locuteur assure cette « bonne entente » en recourant à des procédures de pilotage visant à assurer la compréhension de sa production dans le cadre d'une « modification réciproque des protagonistes du discours » (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 26). L'expression phatique s'inscrit dans la multicanalité de la communication (prosodie, mimogestualité, toucher) et contribue à la contextualisation de ce qui est dit. En tant que constituante d'un acte de parole, elle fait appel à l'interlocuteur sous forme d'une demande de ratification et peut être analysée en tant qu'acte initiatif dans le cadre d'un « énoncé coopératif » (cf. Cosnier 1987 : 292).

La dernière phrase apporte une restriction sans doute significative par rapport à la définition de « procédé phatique » proposée par Kerbrat-Orecchioni. Elle exclut, entre autres, les formes d'expression liées à la réparation et à la reformulation, les expressions relevant des rituels d'ouverture et de clôture ainsi que les expressions à caractère dialogique qui ne demandent toutefois pas de ratification immédiate par l'interlocuteur telles que « je te dis pas » ou « je vais te dire », exemples donnés par Kerbrat-Orecchioni (I : 18). L'épithète « verbo-vocal » choisie pour caractériser l'expression phatique est censée suggérer une association étroite entre les aspects lexicaux du signe langagier d'une part et ses aspects prosodiques d'autre part. La « multicanalité » de l'interaction (cf. Cosnier & Brossard 1984) conditionne l'ancrage de l'expression phatique à la fois dans le co-texte et le contexte interactionnel. Ainsi, la description des fonctions spécifiques de « hein » ne peut que difficilement faire abstraction d'éléments prosodiques et contextuels :

(1) LBFR 13, l. 61-64 :
((...))
JO : puis la pAYe elle sera meillEUre
(-)
JU : .h ah pareille que mAIntenAnt=hein,
JO : Ah bOn ((...))

Dans cet extrait d'une conversation téléphonique entre deux amies dont l'une (JU) vient d'annoncer à l'autre (JO) qu'elle est « montée en grade », l'expression phatique « hein » se trouve associée à un tour *réactif* apportant une rectification par rapport à la supposition énoncée par JO (« `puis la pAYe elle sera meillEUre` »), fondée sur une inférence visiblement erronée en associant le fait de monter en grade à une augmentation du salaire. Cette supposition est énoncée sur le ton d'une question et constitue de ce fait une DEMANDE DE CONFIRMATION par rapport à la supposition fondée sur l'inférence 'monter en grade = avoir une meilleure paye'. L'interprétation de la réponse « `ah pareille que mAIntenAnt=hein,` » en tant que RECTIFICATION peut être justifiée, d'une part, par la référence au *principe de coopération* de Grice (1975, *fr.* 1979) stipulant « que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptés de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé » (Grice 1979 [trad. fr.], p. 61). D'autre part, l'énoncé « `Ah bOn` », produit ensuite par JO dans le troisième tour, confirme que l'inférence a été rectifiée et montre que le tour précédent a bien été interprété dans ce sens. En effet, dans le cadre de l'approche interactionniste du discours, l'interprétation d'un acte de langage se fonde sur l'explicitation des procédures de production et d'interprétation effectuées par les interactants dans le cadre du déroulement d'une interaction concrète, de sorte que l'interprétation par l'analyste est guidée par celle effectuée par le coénonciateur, rendue *intelligible* à travers sa réaction (cf. sous-chap. 3.3). La structure globale de l'extrait se fonde ainsi sur un échange complémentaire *étendu* dont le troisième tour représente un « acte *évaluatif* » en ce sens qu'il « entérine la réponse précédente » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 63 - cf. sous-chap. 3.3.1).

En se servant de l'expression phatique « hein », JU lance un appel à son interlocutrice à prendre acte de cette rectification et à la confirmer. Ainsi, la qualité de tour *réactif* auquel s'insère ce « hein » se trouve doublée d'une qualité *initiative* permettant l'alternance des tours et la poursuite du dialogue. Parallèlement, l'enchaînement rapide (angl. *latching*) entre « maintenant » et « hein » produit un *effet d'insistance* par rapport à « maintenant », insistance qui affecte l'illocution de l'énoncé dans son ensemble en suggérant un figement dans le « maintenant » et donc l'absence (déplorable ?) d'évolution au niveau salarial. Par ailleurs, l'effet d'accentuation se trouve renforcé grâce à l'association de l'accentuation finale de « maintenAnt » à l'intonation

montante de « hein ». La réponse donnée par JO (« Ah bOn ») avec une accentuation prosodique marquée indique une certaine surprise face au décalage entre, d'un côté, son attente (augmentation du salaire de son amie) et, de l'autre côté, la situation réelle (la stagnation). Ce constat de décalage constitue le reflet de la déception qui affleure à travers l'effet d'emphase produit par le contour rythmique (*latching*) et prosodique de l'expression complexe « maintenAnt=hein, ». Ainsi, on assiste à un processus d'*accordage de violons* entre les deux interlocutrices qui dépasse la « procédure de la communication » pour atteindre celle des « rapports humains » tout court (cf. Bertrand 1980 : 30-37).

A ce propos, deux remarques peuvent être faites :

(1) L'idée d'*accordage de violons* se retrouve chez Cosnier (1982 ; 1987 : 311-312) sous la dénomination de *système synchronisateur* à l'intérieur duquel il distingue l'aspect *phatique* « qui relève de l'activité du parleur» et l'aspect *régulateur* « qui relève de l'activité de l'auditeur » (cf. ibid.). Dans un travail essentiellement consacré aux procédés liés au « back channel » (cf. Cosnier 1987 : 310), Cosnier s'applique à montrer tout particulièrement « l'intrication de la mimogestualité et de la verbalité dans les procédés de maintenance du discours » (ibid.) et en conclut qu'il « paraît difficile » d'étudier le « système de pilotage » sans tenir compte de la mimogestualité (p. 315). Lorsqu'il s'agit d'interactions téléphoniques, le rôle de la prosodie peut être considéré comme d'autant plus important qu'elle compense sans doute l'absence du « canal » de la mimogestualité, du moins en partie.

(2) Les deux fonctions spécifiques relevées à travers l'analyse du « hein » ci-dessus ne représentent qu'une partie infime des fonctions que « hein » est susceptible d'exercer. Elles illustrent dans quelle mesure cette expression peut servir à « contextualiser » la parole.

L'analyse du fonctionnement de « hein » dans cet exemple concret montre que cette expression, comme l'ensemble des expressions phatiques, intervient simultanément sur plusieurs plans : en tant qu'unité intervenant au niveau de la construction des tours, elle régule l'alternance des tours de parole et permet ainsi la co-construction du discours (voir la notion de *co-locution* chez Morel & Danon-Boileau 1998). En tant qu'unité *verbo-vocale,* elle permet de « contextualiser » ce qui est dit en ce sens qu'elle comporte

des indications se référant à l'illocution de l'acte de langage auquel elle est associée. Dans l'exemple ci-dessus, les caractéristiques lexico-sémantiques de « hein », associées à un certain nombre de caractéristiques prosodiques (*latching,* accentuation, contour intonatoire montant), permettent un fonctionnement de l'acte de langage RECTIFIER en tant qu'*énoncé coopératif* au sein d'une conversation.

2.2 Polysémie et polyfonctionnalité

La forme lexicale extrêmement réduite de « hein » suggère une réduction importante de sa valeur sémantique, mais un nombre croissant de chercheurs affirme que cette réduction sémantique n'est qu'apparente. Ainsi, Kerbrat-Orecchioni constate qu'il « en est des mots comme des gestes » (II : 12) en citant Goffman :

> « ceux que parfois nous nommons vides sont peut-être, en fait, les plus pleins de tous. »
> (Goffman 1974 :18)

Le fait de se référer à « hein » en termes de « forme lexicale » constitue en soi un parti pris par rapport à la question du statut grammatical de cette unité. Il suppose une définition large de la notion de « lexème » en tant qu'unité de base du lexique caractérisée par une forme phonologique relativement stable associée à un ou plusieurs sens (polysémie). En adoptant la théorie des prototypes en sémantique lexicale (cf. p. ex. Kleiber 1990), on pourrait aller jusqu'à poser un *sens prototypique* du lexème « hein » qui ne serait ni d'ordre référentiel, comme cela est le cas pour la plupart des noms (par exemple « table », « repas », « dîner »), ni d'ordre grammatical (voir par exemple les conjonctions telles que « parce que »), mais d'ordre pragmasémantique. En effet, en dépit du caractère multifonctionnel et polysémique de cette unité, l'ébauche d'analyse qui vient d'être proposée suggère que *inviter l'interlocuteur à « ratifier » ce qui vient d'être dit* pourrait constituer le *noyau* pragmasémantique de ce lexème. Par conséquent, « hein » relèverait par définition de la catégorie des expressions phatiques. Ce n'est sans doute pas un hasard si Traverso choisit la notion de « marqueur de recherche d'approbation discursive » pour désigner « hein » (1999 : 47), même si l'analyse détaillée de cette unité dans différents contextes discursifs montrera que la notion d'approbation ne peut être

appliquée à l'ensemble des exemples d'interaction concrète pouvant être relevés dans le corpus de recherche de cette étude.

De manière générale, les fonctions spécifiques des expressions phatiques sont multiples et liées aux différents contextes dans lesquels elles apparaissent. Ainsi, l'expression « hein » peut soutenir un effort de clarification par rapport à une inférence erronée, comme dans l'exemple cité plus haut, alors que dans d'autres contextes, elle peut fonctionner en tant que « captateur » (cf. Kerbrat-Orecchioni I : 18) ou « marqueur d'appel à l'écoute » (cf. Dostie 2004 : 46-48) au sein d'une séquence narrative :

```
(2)   LBFRi 13, l. 105-108 :
      ((...))
      JU :  alors=euh demain (.) ma soeur sabine m'a appelée ce
            matin=hein, [au travail,]
      JO :              [ouais,     ](.) ouais, (.) comment ça
            s'fait
      ((...))
```

L'énoncé produit par l'interlocutrice JO (« ouais, ouais, ... ») marque son attention portée au récit de son amie qui entame une séquence narrative à propos d'un appel inattendu qu'elle a reçu de sa soeur. A ce sujet, Schegloff a noté qu'il faudrait se garder de considérer la manifestation verbale d'attention que peut produire un interlocuteur comme une preuve d'attention réelle (cf. Schegloff 1982 : 78). Etant donné que la locutrice JU entame non seulement sa narration dans le but de communiquer une information mais encore, et peut-être surtout, afin de partager une partie de son vécu avec son amie JO, le « hein » initiatif et le « ouais » réactif s'inscrivent dans le cadre d'un *travail relationnel*. La structure binaire « hein - ouais » constitue un échange complémentaire, appelé « paire adjacente » (angl. *adjacency pairs*) par les conversationnalistes américains (cf. Sacks, Schegloff, Jefferson 1974) et reflète l'*organisation séquentielle* (angl. *sequential organization*) des conversations authentiques. Parallèlement, cette paire adjacente remplit une fonction interactionnelle spécifique dans l'extrait donné : elle marque un rapprochement psychoaffectif entre deux interactants dans le cadre d'une narration destinée à faire partager une expérience. Or, le fait de « marquer » un rapprochement psychoaffectif n'est pas nécessairement équivalant à un rapprochement réel. La dyade « hein - ouais » relevée dans cet échange représente certes un exemple de coopération discursive, mais ne permet pas de trancher quant à la question de savoir si cette coopération se contente d'une application quasi mécanique des règles et

conventions qui la sous-tendent ou bien si elle reflète un travail relationnel réel entre les interactants en tant qu'individus. En d'autres termes, l'envie de partager l'expérience que s'apprête à lui raconter son amie et que JO confirme verbalement par la topicalisation « comment ça s'fait » n'est telle qu'au regard de ses propos. Tout en exprimant la curiosité (vraie ou feinte) de l'interlocutrice, l'énoncé marque sa surprise face à l'appel de la soeur qui représente apparemment un événement tout à fait inattendu. On peut trouver une confirmation implicite du statut inattendu de cet appel dans le commentaire produit par JU au tour suivant :

(3) LBFRi 13, l. 105 :
JU : ça (s'est jamais produit) encore

Dès lors, la collaboration discursive ne se limite pas à la production d'expressions phatiques et de leurs pendants, appelées « régulateurs » par certains analystes (cf. ci-dessus Cosnier 1987 : 297), mais porte sur l'ensemble d'une interaction verbale reposant sur des stratégies de formulation et de reformulation que les participants adoptent dans le cadre d'une négociation des différents thèmes qu'ils souhaitent aborder ainsi que sur la *manière* dont ils voudraient les traiter (voir à ce propos Morel & Danon-Boileau 1998 : 152-159).

Il est probable que la multifonctionnalité des expressions phatiques, dont « hein » sert ici d'exemple, est au moins partiellement conditionnée par l'ambiguïté engendrée par le double emploi de ces expressions, jouant sur les deux tableaux de la mécanique de l'alternance des tours d'une part et de la gestion des rapports humains d'autre part. De façon générale, on peut partir du principe que la détermination de la *phaticité* d'une expression donnée est une question de 'dosage' de la fonction phatique par rapport à d'autres fonctions (cf. Kerbrat-Orecchioni II : 12). D'autre part, il convient de tenir compte de l'observation selon laquelle la *multidimensionalité* (Dausendschön-Gay & Krafft 2001) des moyens de communication humains, et notamment celle des expressions phatiques, va de pair avec un haut de degré de *sensibilité au contexte* par rapport à leurs fonctions communicatives spécifiques. Ainsi, une unité pragmatique spécifique exerce différentes fonctions selon la situation d'interaction et le contexte discursif donnés. De ce fait, il paraît utile voire nécessaire de partir du postulat de la polysémie des signes langagiers (cf. Dostie 2004 : 50-53), qu'il conviendrait alors de décrire en référence à leurs occurrences dans le cadre de conversations authentiques et spontanées en tenant compte de

la réaction du partenaire d'interaction. Comme il s'agit par ailleurs d'établir la *bonne entente* entre les sujets au sens de la *communion phatique* malinowskienne, la polyfonctionnalité ainsi que la polysémie des expressions phatiques représentent très probablement des traits constitutifs garantissant le caractère indéterminé dont doit être investie toute contribution à un échange communicatif s'inscrivant dans la négociation d'un consensus.

2.3 Quelques propriétés de l'*expression phatique*

L'esquisse d'analyse qui vient d'être proposée en lien avec une définition spécifique de la notion d'expression phatique permet de dégager un certain nombre de propriétés par rapport à un groupe de mots que l'on pourrait être tenté de considérer en tant que catégorie au sein d'une grammaire fondée sur une perspective interactionniste et dialogique de la langue. La liste suivante présente, en schématisant, quelques-unes des propriétés qui sont inhérentes aux expressions phatiques, agissant simultanément sur les plans de ce qu'on a proposé d'appeler la *co-production du discours* et l'*élaboration coopérative de liens psychoaffectifs* (cf. définition) :

- *plan syntagmatique :* positionnement aux extrémités d'un tour ou, plus précisément, d'une *unité de construction du tour* (rôle démarcatif) ;
- *plan paradigmatique :* fonctionnement en tant que *dispositif de régulation de l'échange* intervenant au niveau de l'alternance des tours ;
- *plan du signifiant :* invariabilité/ figement morphosyntaxique ; courbe intonatoire stylisée (généralement montante); tendance à l'*attrition phonologique*, cf. Dostie : 36) ;
- *plan du signifié :* appel à l'interlocuteur à ratifier ce qui vient d'être énoncé dans le but d'assurer la compréhension acoustique et propositionnelle ;
- *plan sociologique :* visée consensuelle dans le but d'assurer la *bonne entente* / la *communion phatique ;*
- *plan sémiotique :* la valeur indexicale (sensibilité au contexte).

Les propriétés énumérées ci-dessus ne prétendent pas à l'exhaustivité et reflètent le pari d'une approche *éclectique* du point de vue méthodologique : certaines notions relèvent de *l'analyse des conversations* (voir à ce propos la distinction entre *analyse conversationnelle strictu sensu* et *analyse des conversations* chez Gülich/ Mondada 2001 : 196-197) alors que d'autres sont empruntées à différents courants pragmatiques en linguistique ainsi qu'à la lexicologie.

La distinction de plusieurs *plans* en rapport avec les propriétés des expressions phatiques (plan syntagmatique, plan paradigmatique etc.) reflète la volonté de faire ressortir le caractère *pluridimensionnel* que revêt une analyse ayant pour objet les expressions phatiques. Plusieurs études, notamment dans le domaine des *particules discursives* (p. ex. Kehrein & Rabanus 2001 ; à propos de la terminologie, voir chap. suivant) et des *interjections* (surtout Ehlich 1986) ont confirmé la nécessité de distinguer différents *champs* (cf. all. « Feld » chez Ehlich) , ou selon Kehrein & Rabanus différents *niveaux* (cf. all. « Ebene ») d'analyse capables de rendre compte de la complexité à la fois formelle et fonctionnelle de ce vaste ensemble d'expressions attribué traditionnellement aux *particules* et/ ou aux *interjections* et jouant différents rôles communicatifs au sein des interactions verbales. Dès lors, la distinction de ces différents *plans* paraît utile non seulement pour mieux appréhender les interrelations possibles entre ces plans, mais encore pour affiner les critères de délimitation par rapport aux sous-groupes de cet ensemble, parmi lesquels on propose de compter les expressions phatiques.

(1) Les plans syntagmatique et paradigmatique : les notions de *tour de parole (turn)* et d'*unité (de construction) du tour* proviennent de l'analyse conversationnelle américaine et se distinguent de la grammaire phrastique en ce sens qu'elles ne désignent pas d'unités prédéfinies :

> « [Le tour] est accompli par les participants qui déploient séquentiellement une série d'indications rendant manifeste si le tour est possiblement complet (à la frontière d'une « unité de construction du tour », *turn constructional unit*) ou s'il se poursuit en permettant la projection du type d'unité de construction de tour en cours. » (Gülich & Mondada 2001 : 207)

Le positionnement des expressions phatiques aux extrémités d'une unité de tour (plan syntagmatique) leur permet de fonctionner en tant que *dispositifs de construction d'un tour* (plan paradigmatique) en indiquant aux participants les *points de transition*

possible (*transition relevance places)* et en contribuant ainsi au pilotage de l'alternance des tours. Du point de vue de l'énonciation, leur utilisation contribue à la *scansion* du flux de la parole au moyen de la démarcation prosodique d'un énoncé. A ce propos, il paraît intéressant de noter qu'un certain nombre de chercheurs dans le domaine de l'intonation s'accorde à dire que les *particules discursives* dont font partie les expressions phatiques possèdent, de façon comprimée, les mêmes contours intonatoires que les unités énonciatives plus complexes et que ce constat a servi de point de départ à un groupe interdisciplinaire de chercheurs allemands dans le cadre d'une tentative de refondation de la recherche sur l'intonation :

> « Die interdisziplinäre Forschergruppe aus Physikern [...], Mathematikern [...] und germanistischen Linguisten [...] hat die Intonation von Diskurspartikeln, die zusammengedrängt (Kompression) dieselben Intonationsverläufe wie komplexe Äußerungseinheiten aufweisen [...], als gemeinsamen Ausgangspunkt für einen Neuanlauf in der Intonationsforschung gewählt. » (Schmidt 2001 : 2-3)

Ce constat peut servir à étayer l'hypothèse avancée par Dostie (2004) selon laquelle les *marqueurs d'interaction,* catégorie similaire à celle des *particules discursives*, réalisent des « petits actes » (p. 47) :

> « [Les marqueurs d'interaction] réalisent des actes discrets, des petits actes. Ils se distinguent de ce fait des marqueurs illocutoires qui accompagnent ou réalisent des actes à part entière. » (Ibid.)

Ainsi, on peut être tenté de décrire l'expression phatique en tant qu'*énoncé membre d'un énoncé d'accueil* au sein duquel elle remplit des fonctions démarcative et interactives diverses, notamment celle de focaliser l'attention sur un aspect illocutoire de l'*énoncé d'accueil.* Dans l'extrait suivant d'un entretien téléphonique, la « vieille tante » (qualificatif qu'elle s'attribue à elle-même) d'un futur bachelier s'étonne que les parents de son neveu lui aient permis de partir en vacances « tout seul » :

```
(4)   LBFRi 11, l. 106-113 :
      C :   ((...)) e::t ils te lAIsseront partir tout sEUl?
      J :   ouai:s ben lÀ normalemEnt avec un pOte on (essaie de)
            trouver un appArt=euh au bord de la mEr
      C :   .h e ben dis dOnc ben dis dOnc je ne reconnais pl↑us
            te::s .h je ne reconnais plus ma frangIne et mon
→           beau-frÈre hein, [((rire))]
      J :                    [a ou↑ais]
      C :   a non nOn .h .h .h ((en riant))
      ((...))
```

L'illocution de l'énoncé « e ben dis dOnc... » consiste en l'expression de la surprise de la locutrice associée à un reproche implicite dirigé contre les parents face à leur attitude permissive, reflétant une identification au moins partielle avec leur rôle d'éducateurs. Comme cette identification risque de saper la relation de complicité que recherche la tante avec son neveu au vu de l'ensemble de leur conversation, l'ajout de « hein » marque une ouverture vers lui et la disposition de la tante à négocier voire à *régler à l'amiable* la question de savoir si et à quel degré cette attitude permissive justifie l'expression d'un reproche. La réplique du neveu (« a ou↑ais »), prononcée avec une intonation fortement montante, montre son choix de parer le reproche implicite formulé par sa tante en exprimant à son tour de la surprise, sous-entendant qu'il ne partage ni son point de vue ni son analyse. La tante, tout en confirmant son propre point de vue, atténue la sévérité de son jugement par un rire réconciliant. La fonction démarcative de « hein » peut être rapprochée de celle d'un point d'exclamation à l'écrit, procurant ainsi de l'emphase à l'énoncé *d'accueil* en marquant le caractère appellatif voire exclamatif de l'illocution. Cette fonction est doublée d'une fonction interactive d'*ouverture dialogique* vers le partenaire d'interaction, appelé à prendre position face à l'illocution de l'énoncé produit. C'est sans doute en ce sens que Bruxelles et Traverso (2001) emploient la notion de « petits mots utilisés pour solliciter une co-construction (phatiques par exemple) » dans leur étude portant sur « *Ben* : apport de la description d'un 'petit mot' du discours à l'étude des polylogues » (Bruxelles & Traverso 2001 : 39).

L'effet de *scansion* du flux de la parole est par ailleurs fréquemment observable dans le cadre de séquences de *pré-clôture*, généralement marquées par un rythme accéléré de la parole ainsi que par un caractère répétitif et mimétique des échanges (voir aussi Schegloff 1973) :

(5) LBFRi 11, l. 141-148 :

```
((...))
C :  alors écOUte=hein, ben=eu:::h [je te:       ]
J :                                [je te fais de] gros
     bIses=hein,
C :  je te fais de gros bisous à toi auss↑i=hein
J :  (          ) chez toi,
C :  =et pui::s de toute façon on se retéléphoner↑a=hein
J :  OUAIs
C :  =et j'espère que bOn pour pÂques ça se passera
     bIEn=hein,
J :  ouais
((...))
```

La fréquence des « hein » est associée à une alternance accélérée des tours *scandant* la conversation en tant que discours coproduit. Parallèlement, on note le caractère conventionnel des actes de langage accomplis dans le cadre du rituel de la *préclôture* : formules d'adieu, promesse de renouveler le contact, expression de voeux de succès et de bonheur. Ainsi, on assiste à un *accordage final des violons* avant la clôture. L'impression d'harmonie se trouve renforcée par le fait que le premier tour de l'extrait (« `alors écOUte=hein, ...` ») trouve une extension dans le tour suivant (« `je te fais de gros bIses=hein,` »), reproduite ensuite dans le troisième tour (« `je te fais de gros bisous à toi auss↑i=hein` »). Cette complémentarité syntaxique et thématique au niveau de l'alternance des tours s'apparente à l'événement langagier que Jeanneret désigne par le terme de *coénonciation* en se fondant sur une définition plus restrictive que celle proposée par Morel et Danon-Boileau (1998 - cf. ci-dessus, sous-chap. 2.1.1) :

> « Par le terme de *coénonciation*, je désigne un événement langagier que l'on dira, dans une définition schématique, être constitué de deux tours de parole dont le second est la continuation syntaxique du premier. » (Jeanneret 2001 :81)

Il est possible que cette *coénonciation* dans un sens restreint soit facilitée voire générée par l'occurrence de « hein » dans le premier tour (« `alors écOUte=hein,` »), supposition qui corroborerait la conception selon laquelle les expressions phatiques représentent des *marqueurs d'appel à la co-construction* (cf. ci-dessus). Or, cette co-construction caractérise l'ensemble de la séquence en ce sens que sa cohérence repose, d'une part, sur l'alternance régulière des tours, *scandés* par l'occurrence répétée des « hein » et des *régulateurs* « ouais » structurant le discours en tant que *co-locution* (Morel & Danon-Boileau 1998 :9, cf. sous-chap. 2.1.1 ci-dessus) ainsi que, d'autre part, sur une collaboration des interactants fondée sur la *coénonciation* dans le sens large du terme (cf. ibid.). De ce fait, les définitions proposées par Morel et Danon-Boileau paraissent mieux répondre aux objectifs de la présente recherche.

Le statut hybride entre autonomie et dépendance qu'évoque le terme d'*énoncé membre d'un énoncé d'accueil* devient problématique lorsque l'on considère des occurrences de « hein » constituant des tours isolés. Dans l'extrait suivant, la tante cherche à s'assurer que son neveu ne néglige pas ses préparations aux examens du bac :

(6) LBFRi 11, l.20-26 :

```
      ((...))
      C :   et puis t'as les révisIOns=hein, ((rire))
      J :   ouAI:s aussI ouais.
      C :   .HH et c'e:st c'est en bon p↑oint nOn ça va?
→     J :   hein?
      C :   ça vA t'a:s t'as commencÉ un peu? (.) à réviser?
      J :   ouAI:s un pEU parce que là on fait de:s (.) on fait des
            bAcs blAncs [quoi (    )]
      ((...))
```

Or, cette occurrence de « hein » ne correspond pas à la définition provisoire des expressions phatiques proposée ci-dessus (cf. sous-chap. 2.1.2), car l'énoncé suivant ne ratifie pas l'illocution de l'énoncé précédent mais propose une reformulation de la proposition initiale (cf. l. 22 et l. 24 : « `c'est en bon p↑oint nOn ça va?` » ; « `ça vA t'a:s t'as commencÉ un peu? (.) à réviser?` »). Par conséquent, ce « hein » est à considérer comme un homophone de l'expression phatique « hein » qui relève d'une autre catégorie pouvant être dénommée *marque de demande de reformulation* rattachée à la fonction *métalinguistique* du schéma de Jakobson. En revanche, il existe des exemples, certes assez rares, de « hein » qui se trouvent en quelque sorte *découplés* de l'énoncé auquel ils se rattachent sur le plan thématique :

```
(7)   LBFRi 7, l. 34-40
      ((...))
      CO :  ((...)) et comment il vA antoine sa famIlle
            (--)
      AR :  ça va très bien, [les  ] les p'tits grandissent,
→     CO :                   [hein,]
      AR :  [(         )
      CO :  [ah ben oUI dis dOnc;
      AR :  =euh=ouAIs (.) m,
      ((...))
```

L'expression survient à un moment apparemment inattendu pour la partenaire d'interaction qui, ayant déjà entamé une réponse à la question posée, perd le fil de sa narration pendant un petit instant en réitérant le déterminatif « les » (cf. « `[les ] les p'tits grandissent,` »). Parallèlement, la formation d'une *paire* proprement *adjacente* est rendue impossible du fait de cette mini-interruption puisque la locutrice AR termine d'abord son tour (passage inaudible), chevauché par l'énoncé commentatif de CO (« `ah ben oUI dis dOnc;` »), avant d'énoncer une confirmation (« `euh=ouAIs (.) m,` ») pouvant être référée à la fois au tour directement précédent et au « hein » prononcé apparemment à contretemps. Dès lors, le *découplage* d'une expression phatique de

l'énoncé d'accueil représente un cas plutôt exceptionnel d'utilisation au sein d'une interaction verbale authentique.

Le positionnement d'une expression phatique en début d'unité de tour est en revanche moins rare, même s'il reste beaucoup moins fréquent qu'en fin d'unité de tour. Les exemples suivants montrent que ce positionnement est aussi bien possible en français qu'en allemand :

```
(8)   LBFRi 11, l. 1-3
      J :   allô?
→     C :   euh c'est jEAn=hein, (.) hEIn? c'est tOI alors.
      ((rire))
      J :   oui? (a ouais)
      ((...))

(9)   GNS2, l. 8-13 (à partir de 10m15s)
      ((...))
      BI :  (ja) uwe hat dich noch n bisschen verwÖhnt,
      GI :  jA:; jo: jo:
      (.)
→     BI :  jA, hat er das ordentlich gemacht?
      GI : jA; weil er musste doch Arbeiten. ((...))
```

Dans le premier exemple, il s'agit d'un tour complexe reposant sur deux unités de construction du tour dont la deuxième unité commence par un « hein » à intonation fortement montante qui renforce la demande de confirmation par rapport à la supposition formulée à deux reprises (« `euh c'est jEAn=hein,` », « `c'est tOI alors.` »). L'effet de renforcement obtenu par rapport à une demande de confirmation peut également être observé dans le deuxième exemple dans lequel BI s'enquiert auprès de GI, son amie malade, pour savoir si son petit ami s'est bien occupé d'elle. Comme dans l'exemple précédent, la valeur de question de la supposition formulée à deux reprises est renforcée grâce à l'utilisation d'une expression phatique, en l'occurrence « ja ». Comparable à la position initiale de « hein », celle de « ja » marque la préoccupation de BI à l'égard du bien-être de son amie et le fait de la savoir bien entourée, ce qui l'amène à reformuler sa question/ supposition (« `uwe hat dich noch n bisschen verwÖhnt,` » ; « `jA, hat er das ordentlich gemacht?` »).

D'un point de vue pragmatique, l'indépendance syntaxique des expressions phatiques, leur nature *hors construction* par rapport à la grammaire phrastique traditionnelle, paraît être liée à leur statut de « petit acte » (Dostie 2004 : 47). Leurs fonctions interactives spécifiques requièrent une certaine *liberté de mouvement* par rapport

à la dimension propositionnelle d'un énoncé, dimension à laquelle elles restent cependant liées par le fait qu'elles servent, entre autres, à assurer la compréhension propositionnelle de l'*énoncé d'accueil*.

(2) Plan du signifiant : les expressions phatiques sont, en partie, fondées sur des unités brèves dont la forme morphologique s'apparente à celle des *interjections,* comprises en tant qu'expressions exclamatives de l'affect. Cette similitude formelle se révèle lorsque l'on compare par exemple « hein » d'une part à « hé », « ho » d'autre part ou bien les expressions phatiques allemandes /hə/, « ne » d'un côté à /hē/, « na » de l'autre. En revanche, le contour intonatoire stylisé des expressions phatiques (montant en français et en allemand) se distingue de la pluralité des réalisations prosodiques possibles caractérisant les interjections. Ainsi, Ehlich (1986) a relevé au total 8 variantes de réalisation par rapport à l'interjection « na » en allemand (voir ibid., tableau X.12 p. 94). L'intonation *stylisée* des expressions phatiques indique sans doute un degré de conventionnalisation plus élevé par rapport aux interjections et constitue, de ce fait, un trait distinctif. D'autre part, les interjections n'ont pas le même statut énonciatif du fait qu'elles réalisent des actes à part entière :

> « Ces unités (ouf, zut, etc.) ne sont pas intégrées à un énoncé, mais constituent en elles-mêmes des énoncés. Elles réalisent, le plus souvent, des actes illocutoires expressifs ou directifs dans la typologie de Searle (1982). » (Dostie 2004 : 31)

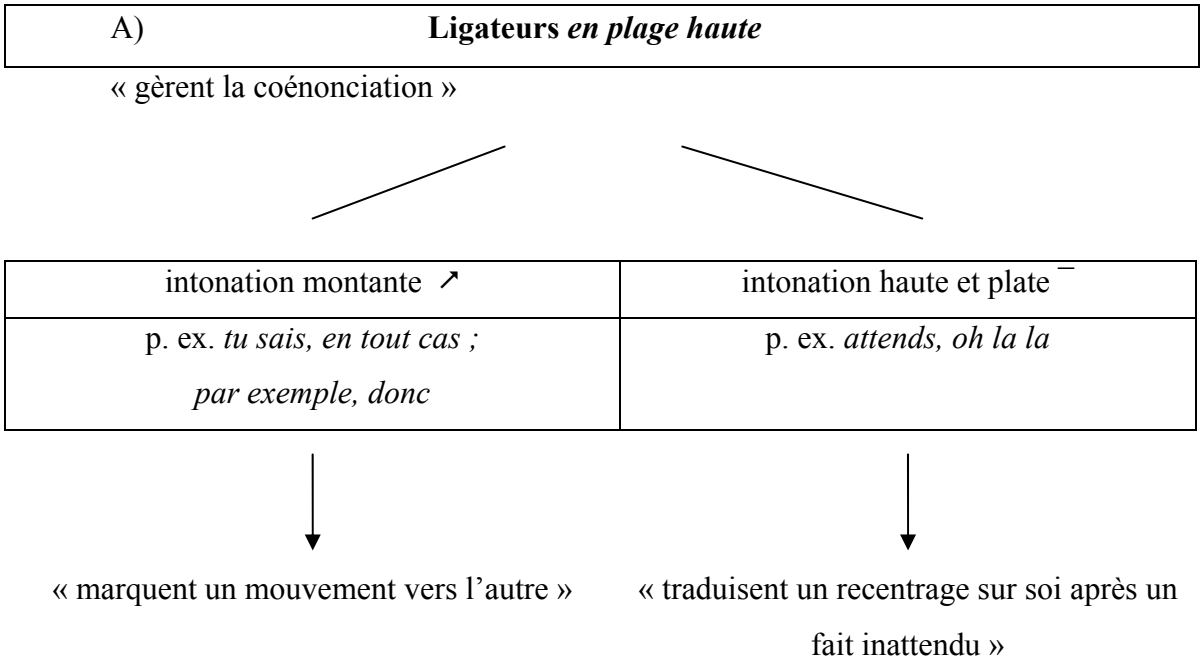
Dans leur *Grammaire de l'intonation* (1998), Danon-Boileau et Morel affirment l'existence d'une « valeur conventionnelle » des indices de l'intonation lorsque « plusieurs indices se conjuguent régulièrement » (p. 11). En référence à la *régulation de la coénonciation,* ils distinguent notamment deux cas de figure par rapport aux « variations » de la *voix fondamentale* (F0) d'un locuteur donné :

> « En effet, les variations F0 en plage haute traduisent *l'appel à l'autre* et une prise en compte de la *coénonciation*, alors que les variations en plage basse marquent un *repli sur soi*, une attitude *égocentrée*. » (Danon-Boileau & Morel 1998 : 12)

Dès lors, les contours intonatoires spécifiques des *ligateurs* « tu vois » d'un côté et d'« écoute » de l'autre correspondent à deux valeurs communicatives opposées : attitude de consensualité pour « tu vois », repli sur soi et positionnement égocentré pour « écoute » (cf. ibid. : 94). Dans un sous-chapitre intitulé *Le réglage de la coénonciation,* Danon-Boileau et Morel proposent une véritable typologie des fonctions interactives des *ligateurs*

par rapport à leurs propriétés mélodiques que l'on pourrait présenter schématiquement comme ceci :

Figures 3 et 4 : *réglage de la coénonciation par les « ligateurs » en fonction des propriétés intonatoires* (cf. Danon-Boileau & Morel 1998 : 95-103)



Les exemples de « tu vois » et de « tu sais » (voir en allemand « weiβt du ») montrent qu'il existe une série d'expressions phatiques formées à partir de groupes verbaux qui, à travers un processus de *pragmaticalisation* (cf. Dostie 2004), constituent

des unités pragmatiques *figées* investies de fonctions interactives spécifiques. Or, la typologie présentée ci-dessus suggère que l'exercice de ces fonctions repose non seulement sur une spécialisation de certaines expressions grâce à leur figement morphosyntaxique, mais encore sur l'association avec une intonation particulière. Cette observation a conduit Gibbon et Sassen (1997) à proposer une modélisation lexicologique dans le cadre de l'HPSG (*Head-Driven Phrase Structure Grammar*) intégrant la prosodie à une description formelle d'un certain nombre de particules du discours (*discourse particles*) en référence à une catégorie de signes lexicaux baptisés *prosody-particle-pairs* (cf. ibid.). Ils s'intéressent notamment aux *signes de contrôle du discours* (angl. *discourse control signs*) ne pouvant fonctionner en tant que tels qu'à condition d'être associés à une intonation spécifique :

> « (...) Combinations of particles and prosodic patterns are (...) vastly less polysemous; particles constitute discourse control signs, for instance, only when paired with specific intonations in context. » (Gibbon & Sassen 1997, p. 2 du doc. PDF)

Gibbon et Sassen reconnaissent par ailleurs une « fonction phatique » à l'ensemble des *discourse control signs* (cf. p. 1 ; p. 4 du doc. PDF) limitant cette fonction à une définition formelle qui la rattache strictement à l'établissement, au maintien et à la clôture du *canal communicatif* (« communication channel », cf. ibid.). L'approche très théorique et le haut degré de formalisation de ce travail ne permettent par ailleurs pas une exploitation plus poussée dans le cadre d'une recherche favorisant une approche davantage pragmatique dans une perspective interactionniste.

C'est dans cette dernière perspective que s'insèrent notamment les travaux de Selting (1992, 1995, 2001), Couper-Kuhlen (1996, ensemble avec Selting) et Auer (1996, 2001, ensemble avec Selting). Dans un article intitulé *La contribution de la prosodie à l'organisation de la conversation* (all. *Der Beitrag der Prosodie zur Gesprächsorganisation*, 2001), Auer et Selting soulignent, de façon programmatique, le rôle de la prosodie dans le cadre de recherches orientées vers la linguistique interactionnelle et l'analyse des conversations. Il s'agit de démontrer que les indices prosodiques constituent de véritables « systèmes » de signalisation interactifs dans le cadre des conversations spontanées et authentiques, systèmes qui devraient être pris en compte dans toute description et analyse de « processus communicatifs oraux » (all. *mündliche Kommunikationsabläufe)* :

« Prosodische Systeme sind nachgewiesenermaβen interaktiv relevante linguistische Signalisierungsmittel; sie sollten daher in jeder Beschreibung und Analyse mündlicher Kommunikationsabläufe Berücksichtigung finden. » (Auer & Selting 2001 : 1129)

S'agissant des expressions phatiques telles qu'elles ont été définies dans le présent travail, la tâche paraît simplifiée par le fait que leur contour intonatoire est systématiquement montant, de sorte que l'on pourrait parler de *couples prosodie - particule* dans le sens mentionné ci-dessus (Gibbon & Sassen). Or, les indices prosodiques liés à la qualité de la voix, à l'intensité, au rythme ainsi qu'au fait que la courbe intonatoire peut être plus ou moins montante contribuent à la façon dont le locuteur *contextualise* ses propos et ont sans doute des répercussions sur la façon dont ces propos sont appréhendés par le partenaire d'interaction. On peut supposer que ces variations prosodiques ont cependant relativement peu d'impact sur le déroulement de l'interaction, du moins dans la plupart des cas. De plus, l'état actuel des recherches ne permet pas encore d'analyse systématique de ces variations. C'est pourquoi elles ne seront prises en compte qu'occasionnellement dans le cadre de ce travail.

En revanche, la définition de l'expression phatique en tant qu'*unité verbo-vocale* (cf. ci-dessus, sous-chap. 2.1.2) intègre le concept des *systèmes prosodiques* en ce sens que les propriétés des expressions phatiques sur le plan du *signifiant* relèvent davantage du niveau suprasegmental en rapport avec le phonème que des niveaux morphosyntaxique et lexical. Le contour intonatoire montant d'une unité devient ainsi un critère important voire décisif par rapport à la question de savoir si telle ou telle expression rentre dans la catégorie des expressions phatiques ou non.

(3) Plan sémiotique : indice de contextualisation et indexicalité

Du point de vue de Greimas/ Courtés (1979), la fonction phatique est « intégrable dans la proxémique (au sens large du terme)» (276 ; cf. sous-chap. 1.3.1) du fait qu'elle *contextualise* la parole d'une façon comparable à la manière dont les gestes, par exemple, contribuent à la structuration de l'espace humain. La notion de *contextualisation* repose sur une conception dynamique du contexte en étroite relation avec une interaction concrète et fut introduite par les travaux du sociolinguiste et ethnographe J. J. Gumperz (cf. p. ex. 1971, 1992). Dans le cadre de cette conception, le *contexte* est appréhendé non pas en tant qu'ensemble statique de traits caractéristiques relevant de la situation extralinguistique tels que le lieu, l'âge, le sexe, le rôle des interactants, mais en tant que partie intégrante de la

coproduction interactive de sens : sont considérés en priorité les éléments *pertinents* de la situation extralinguistique, c'est-à-dire ceux jouant un rôle dans le cadre d'une interaction concrète. On pourrait dire que les participants créent du *sens contextualisé* (angl. « situated meaning ») en intégrant différents éléments de la situation globale d'interaction dans leur discours. Selon Heritage (1984 :242), la production d'un discours est même « doublement contextualisée » (cf. « the production of talk is doubly contextual », cit. d'après Fetzer 2004 : 6) en ce sens qu'un énoncé dépend du contexte actuel de production et d'interprétation d'une part et qu'il est lui-même créateur d'un contexte par rapport à l'action qui va suivre d'autre part :

> « An utterance relies upon the existing context for its production and interpretation, and it is, in its own right, an event that shapes a new context for the action that will follow. » (Fetzer 2004: 6)

De cette manière, l'énoncé représente à la fois le *produit* d'un contexte et le *générateur* d'un nouveau contexte à partir duquel d'autres énoncés vont être produits. Cette propriété se révèle immédiatement lorsque l'on considère par exemple l'occurrence de « hein » dans le cadre de l'enchaînement séquentiel d'un entretien téléphonique. En reprenant l'extrait (8) du sous-chapitre précédent, on voit que l'emploi de « hein » est conditionné par la situation spécifique liée à la communication téléphonique ne permettant l'identification mutuelle des interlocuteurs qu'à travers le canal auditif, de sorte que l'appelant est obligé de demander à l'appelé de confirmer son identité présumée :

```
LBFRi 11, l. 1-3
      J :   allô?
→     C :   euh c'est jEAn=hein, (.) hEIn? c'est tOI alors.
            ((rire))
      J :   oui? (a ouais)
      ((...))
```

Cette demande de confirmation par rapport à l'identité de l'appelé est d'autant plus fréquente qu'en France, le *script* des ouvertures de conversations téléphoniques ne prévoit pas la possibilité d'une auto-identification immédiate par l'appelé qui n'a guère d'autre choix que d'employer l'*ouvreur de canal* « allô », tandis qu'en Allemagne, il existe toujours la possibilité pour l'appelé de répondre en s'identifiant immédiatement par son nom. Sur le plan de l'enchaînement des tours, « hein » s'insère dans le cadre d'un tour *réactif* par rapport à l'énoncé « allô », alors que par rapport au tour suivant (`oui? (a`

ouais)), « hein » marque un tour *initial*. En tant qu'*expression procédurale*, « hein » participe à la création du contexte interactif de l'échange :

> «Qu'est-ce qu'une expression procédurale ? Nous dirons qu'une expression est procédurale si elle nous donne des instructions sur la façon de construire le contexte dans lequel doit être interprété l'énoncé. » (Moeschler 1993 :28)

Dans l'exemple ci-dessus, la suppression de « hein » n'entraverait pas véritablement la compréhension de l'énoncé pour l'appelé ; cependant, son emploi ainsi que sa réitération confèrent une certaine *emphase* à l'énoncé produit en *indiquant* de façon ostensible la valeur de question qui s'y rattache. Parallèlement, l'emploi de cette expression *réduit la distance* entre les interactants sans pour autant que l'on puisse systématiquement parler de *familiarité* (voir à ce propos Delomier 1999 :139-140). C'est pour cette raison qu'il est tentant de proposer la notion de *valeur indexicale* dans le sens le plus général du terme grec *deiktikós* signifiant « démonstratif » (cf. p. ex. art. « déictique » dans *Le Petit Robert* 1987*).* Grâce à un complexe de propriétés verbo-vocales, pragmasémantiques et structurelles (positionnement ...), « hein » revêt un effet *monstratif* agissant sur au moins deux plans :

a. le plan de l'illocution de l'énoncé d'accueil : il *rend explicite*/ *montre* le caractère total de l'interrogation, exigeant une réponse « simple » et quasi-immédiate qui confirme ou infirme la proposition énoncée. Cette *explicitation* est donc de nature procédurale dans le sens évoqué ci-dessus et découle notamment de son contour intonatoire stylisé (cf. sous-chap. précédent) ainsi que de son positionnement aux limites d'une unité de tour.

b. le plan de la relation interpersonnelle : il établit une certaine *proximité* entre les interactants par le biais d'une forme verbo-vocale porteuse d'une signification rapprochant les partenaires d'interaction sur un plan psychoaffectif.

Quant à la dernière hypothèse, il convient de noter qu'il n'existe actuellement pas de travaux suffisamment spécialisés pouvant corroborer l'hypothèse selon laquelle les caractéristiques *verbo-vocales*, c'est-à-dire à la fois morphologiques et prosodiques, d'expressions telles que « hein » comportent une signification psychoaffective établissant un lien de proximité entre les interactants. Il est cependant probable que les travaux portant sur les interjections et les expressions de l'émotion dans une perspective interactionnelle, prenant notamment en compte le *système intonatoire,* comportent des

éléments pouvant être exploités dans le cadre d'études portant sur d'autres *petits mots* de la communication (cf. p. ex. Ehlich 1986).

L'emploi de la notion d'indexicalité devient problématique lorsqu'elle est rapportée à la notion de *deixis* de Bühler (1934) qui, en l'intégrant à sa théorie des deux champs (all. *Zweifelderlehre,* Bühler 1934 : 81), partait d'une conception qui, certes, valorisait le *contexte* en tant qu'entité déterminant la signification des signes langagiers pouvant être attribués au *champ déictique* (all. *Zeigfeld*), mais qui concevait ce champ d'une telle manière qu'il était limité aux signes relevant des trois types fondamentaux de la deixis, à savoir la deixis personnelle (*Personaldeixis*), la deixis locale (*Lokaldeixis*) et la deixis temporelle *(Temporaldeixis*). Il proposait un système de coordonnées dont le point « O » (pour *origo*) devait être occupé par l'*ici - maintenant - je* :

> « Ich behaupte, dass drei Zeigwörter an die Stelle von O gesetzt werden müssen, wenn dieses Schema das Zeigfeld der menschlichen Sprache repräsentieren soll, nämlich die Zeigwörter *hier, jetzt* und *ich*. » (Bühler 1934:102)

Or, la fonction des expressions phatiques, telle que nous l'avons définie, ne se limite pas au *geste monstratif* dans un cadre subjectif de l'ici et maintenant mais opère à différents niveaux de la communication pour assurer une intercompréhension optimale. Comme le *champ symbolique (*all. *Symbolfeld*) bühlérien reste par ailleurs trop attaché à l'idée du primat de la fonction référentielle du langage (cf. Redder 2006), la conception d'expression phatique paraît difficilement conciliable avec la théorie des deux champs. Il existe en revanche une *théorie des champs langagiers* développée par Ehlich (1986 ; 2000) qui, en modifiant le concept bühlérien dans le cadre d'une approche pragmatique et fonctionnelle (all. *funktionale Pragmatik*), permet une description plus satisfaisante du fonctionnement des expressions phatiques. Les détails de cette théorie seront exposés dans le cadre du chapitre suivant destiné à l'intégration de ces expressions au sein d'une typologie des marqueurs d'interaction.

La question se pose de savoir si la notion de *valeur indexicale* devrait être remplacée par celle d'*indice de contextualisation*, proposé entre autres par Traverso (1999) :

> « Tout au long de l'interaction, les interlocuteurs se signalent (...) la manière dont ils définissent la situation par des indices appelés *indices de contextualisation [contextualization cues]*. » (Traverso 1999 :20-21)

Cette notion se retrouve par ailleurs dans les travaux de Selting (1992 ; 1995) et d'Auer et Selting (2001) qui, pour leur part, soulignent le rôle important de la prosodie dans l'organisation de la conversation. Afin de parer à tout risque de confusion avec les expressions déictiques, il paraît donc préférable d'éviter au mieux la notion de « valeur indexicale ». La notion d'indexicalité telle qu'elle est employée par les ethnométhodologues tend par ailleurs à être appliquée à l'ensemble du langage naturel au point qu'elle risque de diluer les propriétés *contextualisantes* spécifiques de certaines unités linguistiques :

> « (...) pour Garfinkel, les caractéristiques des expressions indexicales doivent être étendues à l'ensemble du langage. Sa conviction est que l'ensemble du langage naturel est profondément indexical, dans la mesure où, pour chaque membre, la signification de son langage quotidien dépend du contexte dans lequel ce langage apparaît. Le langage naturel ne peut faire sens indépendamment de ses conditions d'usage et d'énonciation (Strawson, 1971). Pour les ethnométhodologues, l'usage même de la langue a un caractère indexical (Pharo, 1984). » (Coulon 1985)

La propriété *contextualisante* des expressions phatiques implique des procédures d'inférence de la part de l'interlocuteur qui, en partant de l'*invariant (*angl. *invariant meaning)* infère un ou des *sens contextuels (*angl. *contextual meaning*) en se fondant à la fois sur des indices structurels et formels (positionnement et contour intonatoire) et le *domaine communicatif* (angl. *communicative domain*) particulier de l'interaction (cf. Fischer 2000a, 2000b). Parmi les *domaines communicatifs*, identifiés par le biais d'une analyse comparative d'interactions homme - homme versus homme - machine (voir pour plus de détails Fischer 2000a), on a pu relever les suivants :

- les domaines de la perception et de la compréhension par rapport au flux de l'information ;
- le domaine de la gestion des procédures spécifiques de la communication (angl. *speech management*), à savoir les procédures de formulation et d'articulation du discours ;
- le domaine de l'organisation thématique et macrostructurelle du discours ;
- le domaine des actions non verbales exécutées dans le cadre du contexte situationnel ;
- le domaine de l'information propositionnelle ;
- le domaine de la relation interpersonnelle (cf. Fischer 2000b, p. 12 du doc. pdf).

Les deux exemples suivants montrent que l'expression allemande « ne » peut servir d'indice par rapport à différents domaines communicatifs :

(10) GNS 14, l. 24-26 :

```
      ((...))
      MA :  und dann richtich schön alles anbraten denn mit
→           zuckercouleur, hast du, (.) ne,=
      GI :  =m:h ja nee is aber nich so wild. .hh
      ((...))
```

(MA : et puis tu fais bien saisir tout ça avec du sucre pour faire brunir, t'en as (non) ? – GI : eh non mais c'est pas grave.)

(11) GNS 2, l. 10-12 (à partir de 5m00s) :

```
      ((...))
      BI :  wenn ich dir irgendwas mItbringen soll (.) einkaufen
→           soll oder sO=ne, musst nUr beschEId sagen.
      GI :  nÖ jetz hab ich ja genUg (.) h=is furchtbar lIEb.
      ((...))
```

(BI: si tu veux que je t'apporte quelque chose, que j'achète quelque chose ou que sais-je [hein?] t'as qu'à demander. – GI : mais non, j'ai ce qu'il me faut maintenant ; c'est très gentil.)

Dans le premier extrait, une mère explique à sa fille comment préparer une spécialité hongroise appelée « goulasch » en lui fournissant les instructions nécessaires à la réalisation de la recette. L'expression « ne » se trouve associée à un énoncé à caractère d'incise et marque ainsi une rupture au niveau du développement thématique consacré à l'explication de la recette. On peut dire que l'incise « `hast du, (.) ne,` » met en oeuvre une procédure d'ajustement de la généralité du discours caractérisant l'explication d'une *recette de cuisine* au cas particulier de la fille qui s'apprête à la réalisation concrète de cette recette avec les moyens dont elle dispose. L'énonciation des instructions se trouve ainsi couplée à une demande de *feedback* dans le but de s'assurer que les conditions matérielles permettent l'application effective de ces instructions. La procédure d'ajustement passe par une *personnalisation* du discours au moyen d'une question s'adressant directement à la partenaire d'interaction. Dans ce contexte, le rôle de « ne » consiste à renforcer l'effet de personnalisation en marquant la limite finale de l'incise en tant que point auquel le tour est cédé à l'interlocuteur. Les domaines communicatifs impliqués dans l'emploi de ce « ne » sont donc celui de l'organisation thématique (marquage d'une incise) ainsi que celui de la relation interpersonnelle (personnalisation via l'ajustement du discours).

La deuxième occurrence de « ne » se trouve placée au milieu d'un tour de parole et produit l'effet d'une mini-rupture prosodique sur le plan de l'information propositionnelle en raison du *pic intonatoire* rompant le flux de paroles. Elle se trouve associée à la formulation non spécifiée « oder so » (fr. « ou que sais-je ») signifiant que la liste des « choses » que BI propose de faire pour GI peut être rallongée en fonction des besoins et des désirs de cette dernière. Parallèlement, « ne » anticipe sur l'illocution de l'énoncé suivant (« musst nUr beschEId sagen »/ *t'as qu'à demander*) en projetant son caractère emphatique sur l'ensemble de l'intervention. Ainsi, on pourrait gloser le message de la façon suivante : *Je t'assure qu'il suffit que tu me demandes de faire quelque chose pour toi et je le ferai.* Dès lors, on peut référer l'occurrence de ce « ne » au domaine du *speech management* (cf. ci-dessus) en ce sens qu'elle représente une procédure de formulation et d'articulation de discours par rapport à une proposition composée de deux parties dont la première énonce les conditions (« wenn ich dir irgendwas mItbringen soll (.) einkaufen soll oder sO ») alors que la deuxième formule l'offre généreuse (musst nUr beschEId sagen). En allant un peu plus loin, on pourrait avancer l'hypothèse que, par ailleurs, l'emphase produite grâce aux qualités prosodiques et structurelles de « ne » fait appel au domaine de la relation interpersonnelle en *authentifiant* la parole par l'ajout d'un *petit mot* dont l'oralité souligne que l'offre amicale est sincère et n'émane pas simplement du discours normatif et conventionnel de la société tel que l'on le retrouve dans des manuels d'étiquette. Cette dernière interprétation reste hypothétique et suppose que les interactants soient tributaires d'une idéologie associant sincérité et profondeur au langage parlé et conventions creuses au langage écrit, ce qui n'est sans doute pas le cas pour toutes les communautés langagières.

Sans pouvoir ni vouloir trancher quant la question de savoir à quel degré les facteurs proprement linguistiques interviennent dans la construction du sens (voir à ce propos Moeschler 1993) et à quel degré contexte (dans un sens large) d'un côté et signe langagier de l'autre se déterminent mutuellement, il paraît indéniable que des expressions telles que « hein » et « ne » constituent des indices de contextualisation intervenant dans de nombreux domaines communicatifs.

2.4 La place de l'*expression phatique* au sein d'une typologie des marqueurs d'interaction

L'utilisation de la notion *expression phatique* requiert un positionnement par rapport à une catégorie d'unités pragmatiques que l'on désigne le plus souvent sous la vocable de *marqueurs* ou *particules* discursifs. Face à l'abondance terminologique proposée par différents travaux linguistiques consacrés à l'étude de ces unités non référentielles remplissant des fonctions pragmatiques à divers niveaux (cf. p. ex. Dostie 2004 : 40-43), il paraît opportun de partir d'une définition générique des « mots » et « tournures » exerçant une « fonction communicative », proposée par Métrich (2000) dans le cadre d'une étude contrastive des *mots de la communication* (all. *kommunikative Funktionswörter*), relevés dans la bande dessinée *Les Frustrés* de C. Bretécher et mis en rapport avec ceux figurant dans sa traduction en allemand :

> « [Par *mots de la communication*,] j'entends (...) tout ce qui n'appartient pas à la fonction référentielle chez Bühler mais aux fonctions expressive et appellative. (...) Les mots et tournures qui contribuent à cette fonction communicative fondamentale ont tous ceci en commun qu'ils ne contribuent pas au contenu propositionnel de la phrase et que, par conséquent, ils n'affectent pas la valeur de vérité de l'assertion en question. » (Ibid : 219, trad. par la réd.)

Cette définition s'apparente à ce que Dostie (2004) considère comme caractéristique de ce qu'elle appelle les « marqueurs discursifs » (MD) au niveau du plan sémantique du signifié :

> « Le plus souvent, les MD ne contribuent pas au contenu propositionnel des énoncés (...) et c'est pourquoi leur présence ou leur absence ne modifie pas, en règle générale, la valeur de vérité des énoncés auxquels ils sont joints. » (Ibid. : 44)

Partir d'une définition sémantique des MD présente l'avantage qu'aucune forme lexicale n'est d'emblée exclue et qu'elle permet de prendre en compte toutes sortes de lexèmes et de phrasèmes attribués à différentes *catégories* grammaticales, telles que les interjections, les particules modales, les connecteurs ou encore les *marqueurs d'interaction* (all. *Gliederungssignale*, Gülich 1970), catégories dont les frontières paraissent souvent floues.

Or, la notion de *marqueur discursif* peut être employée de différentes façons selon les objectifs que les chercheurs se sont fixés. Chez Chanet (ibid.), ce terme recouvre « à la

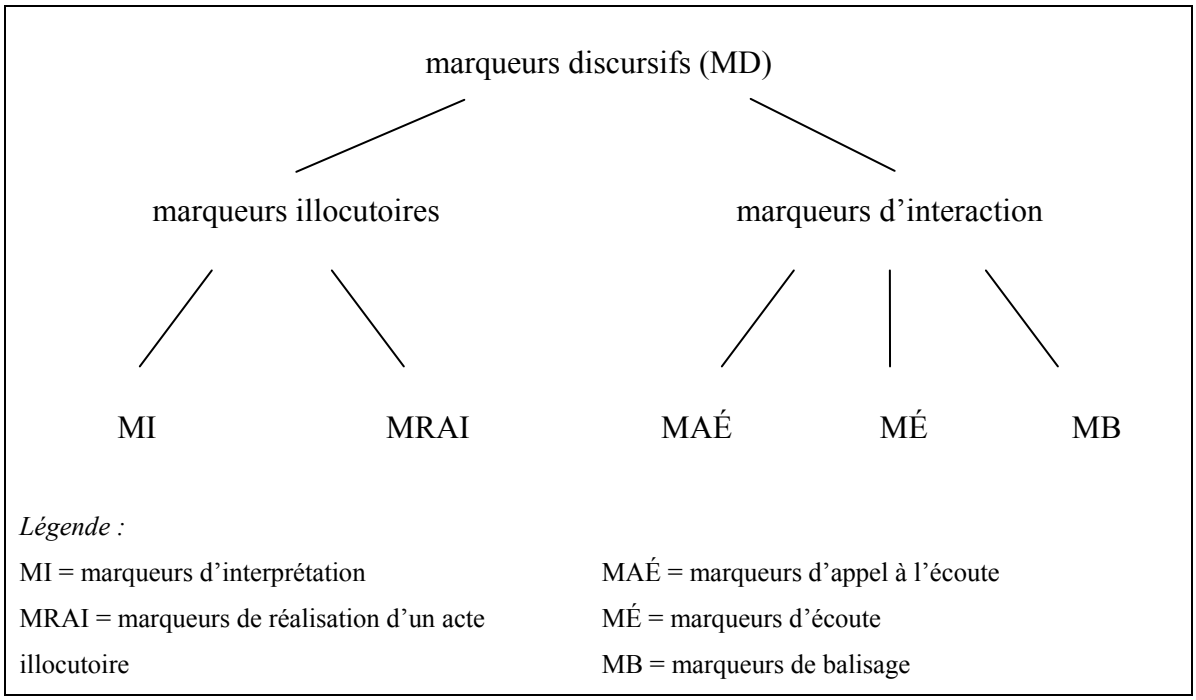
fois ce que la littérature pragmatique appelle habituellement *connecteurs*, et ce qu'elle appelle *particules* (au sens de Fernandez 1994) » (p. 84), mais exclut « ce que l'analyse conversationnelle appelle habituellement *phatiques* et *régulateurs*, lesquels constituent des signaux de pilotage de l'interaction destinés à maintenir/ orienter l'échange », exclusion qu'elle justifie par le fait qu'ils « ne sont pas seulement verbaux » (pp. 84-85). A l'inverse, Dostie (2004) propose une « esquisse d'une typologie des marqueurs discursifs » (p. 46) qui procure à cette notion une portée volontairement plus large en regroupant à la fois les *marqueurs illocutoires* et les *marqueurs d'interaction* tout en rangeant les *connecteurs textuels* (CT) dans une classe à part. De cette manière, les MD représentent une catégorie d'unités pragmatiques qui, à la différence des CT, qualifient le « processus d'énonciation plutôt que la structure des énoncés » (cf. Fernandez 1994 : 5). Tandis que Chanet cherche à développer une méthodologie permettant le repérage automatique des « marqueurs discursifs » dans de « gros corpus » (cf. p. 83 ; p. 104), le travail de Dostie s'oriente plutôt vers une classification systématique fondée sur un traitement lexicographique des MD dont l'intérêt, selon elle, est au moins double :

> « En premier lieu, [le traitement lexicographique des MD] (...) oriente la recherche et permet d'effectuer un regroupement des résultats obtenus à partir d'analyses individuelles des différents sens d'un même marqueur. Il en résulte un travail homogène, parce que toutes les analyses reposent sur un ensemble de questions identiques. En second lieu, on peut supposer qu'un traitement lexicographique [...] ouvrira la voie à des questions plus globales, en particulier aux questions relatives à la *syntaxe* des MD en lien avec les fonctions qu'ils assument, ainsi qu'à l'établissement d'une classification exhaustive qui évite les recoupements et qui tient compte de l'ensemble de leurs propriétés sémantico-pragmatiques et formelles. » (Dostie 2004 : 62)

Dans la mesure où la phaticité d'une expression spécifique est variable en fonction des différents paramètres liés au *cadre énonciatif* (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 30-32) ainsi qu'aux négociations menées par les interactants dans le cadre de la co-construction du discours (cf. sous-chapitre 2.1.2), l'approche de Dostie permettrait de décrire les expressions phatiques en tant que MD polysémiques tout en les regroupant selon un certain nombre de critères formels et sémantico-pragmatiques qu'il reste à préciser. En revanche, il n'est pas sûr que leur caractère dialogal et la nécessité d'analyser leurs occurrences dans le cadre d'interactions verbales authentiques et spontanées ne soit pas négligé au profit de questionnements davantage orientés vers la *langue* en tant que système comme le laisse entendre le renvoi de Dostie aux « questions relatives à la syntaxe » (cf. ci-dessus).

Dans le cadre d'une « esquisse d'une typologie des *MD* » présentée par Dostie (ibid. : 45-48), les expressions phatiques trouvent leur place au sein des *marqueurs d'interaction* sous la dénomination de *marqueurs d'appel à l'écoute* (MAÉ) (cf. ibid. : 47-48), qui, selon elle, « servent à solliciter l'écoute du coénonciateur et à s'assurer de son maintien (appel à l'attention, appel de marqueur d'écoute, demande de ratification ou d'approbation discursive) » (p. 47). En tant que *marqueurs d'interaction*, les MAÉ « réalisent des actes discrets, des petits actes » et « se distinguent de ce fait des marqueurs illocutoires qui accompagnent ou réalisent des actes à part entière » (ibid. ; cf. également sous-chap. 2.3 ci-dessus).

Figure 5 : esquisse d'une typologie des marqueurs discursifs (Dostie 2004 : 46)



Les exemples de MAÉ fournis par Dostie correspondent à ce que Kerbrat-Orecchioni (1990, I) dénomme les *expressions phatiques* (p. 166) : « *t'sais ?, hein ?, OK ?, n'est-ce pas ?, tu comprends ?,* etc. » (Dostie 2004 : 47). Quant aux exemples qu'elle fournit pour les autres catégories, certains suscitent des interrogations. Ainsi, Dostie compte « t'sais » et « tu vois » parmi les *marqueurs d'interprétation* (MI) au même titre qu' « écoute » et « remarque » en dépit de leurs propriétés prosodiques et fonctionnelles divergentes (voir à ce propos notamment les thèses et théories développées

par Danon-Boileau & Morel 1998 et de Selting 1992, 1995 - cf. sous-chap. 2.3). A ce sujet, Dostie évoque elle-même des difficultés de classement :

> « Notons tout de suite qu'il faudrait idéalement désambiguïser les marqueurs qui seront cités en exemple au moyen d'un numéro distinctif étant donné le caractère généralement polysémique de toute unité lexicale (au sens large). Cependant, cette pratique est pour le moment quasi inapplicable, car elle nécessiterait une étude préalable qui n'est pas disponible dans l'état actuel de la recherche. (...) Ce ne sont pas des marqueurs que l'on devrait classer, mais des sens particuliers - des emplois, ou des fonctions pour d'autres - de marqueurs, ce qui implique qu'une analyse individuelle soit disponible. » (Dostie 2004 :46)

On peut par ailleurs noter la récurrence de l'exemple « t'sais » fourni par rapport à trois catégories : celle des MI (cf. ci-dessus), celle des MAÉ (suivi alors d'un point d'interrogation : « t'sais ? ») et celle des *marqueurs de balisage* (MB). Ce constat illustre non seulement la polysémie des unités lexicales, mais encore les limites d'une typologie élaborée exclusivement « à partir de la notion d'actes de langage » (Dostie 2004 :46).

En effet, la complexité des expressions phatiques exposée dans le chapitre précédent montre que la désignation par le seul qualificatif *marqueur d'appel à l'écoute* ne résume que très superficiellement le fonctionnement de ces expressions et peut induire une vision réductrice conduisant à l'idée qu'il s'agit avant tout *d'attirer l'attention* du partenaire d'interaction. Les précisions définitoires apportées par Dostie reflètent par ailleurs une certaine indécision quant à la description adéquate (« appel à l'attention, appel de marqueur d'écoute, demande de ratification ou d'approbation discursive », p. 47). La relation entre ces différentes descriptions n'est pas explicitée, et on peut par exemple se demander en quoi l' « appel de marqueur d'écoute » diverge des demandes de ratification ou d'approbation discursive.

D'autre part, les critères de distinction des différentes catégories ne paraissent pas systématiquement cohérents : ainsi, la distinction d'une sous-classe de *marqueurs de balisage* au sein des *marqueurs d'interaction*, sans doute motivée par les catégories établies par d'autres chercheurs (cf. p. 48 : renvoi de Dostie aux « appuis du discours » de Luzzati 1985 et aux « ponctuants » de Vincent 1993), se fonde sur le critère du *type* de discours, en l'occurrence le discours narratif, descriptif et/ ou explicatif, que l'énonciateur *scande* à l'aide de ces marqueurs qui lui permettent « de livrer son texte par épisodes » ainsi qu'au coénonciateur « d'assimiler ce qui vient d'être dit » (Dostie, p. 48). En revanche, les deux autres sous-classes de cette catégorie sont définies par référence aux rôles d'énonciateur et de coénonciateur, reflétant ainsi la structure dialogale du discours :

les MAÉ correspondent, en gros, à ce que les conversationnalistes interactionnistes appellent les *phatiques* alors que les MÉ correspondent aux *régulateurs*, définis indépendamment du *type de discours* (cf. p. ex. Cosnier 1987 : 297). Or, la *scansion*, comme je l'ai montré précédemment (cf. sous-chap. 2.3), ne concerne pas uniquement le discours narratif ou explicatif de type *monologal*[7], mais s'étend sur l'ensemble de la conversation en tant que discours co-produit (cf. sous-chap. 2.1.1). La frontière entre un « t'sais » MB et un « t'sais » MAÉ est plus difficile à tracer que ce que suggère la distinction de ces deux sous-classes, de sorte que l'on peut se demander s'il ne faudrait pas intégrer d'autres critères de distinction, comme par exemple l'existence de *schémas* intonatoires dont l'existence, notamment par rapport au vaste ensemble des MD, est affirmé par un nombre croissant de chercheurs intéressés par le rapport entre prosodie/ intonation et organisation du discours (cf. p. ex. Fontaney 1987, Kehrein & Rabanus 2001, Couper-Kuhlen & Ford 2004, Local & Walker 2005).

Il est probable que le fait que les expressions phatiques représentent des *marqueurs d'appel à l'écoute* selon la terminologie de Dostie renvoie davantage à leurs propriétés prosodiques qu'à la théorie des actes de langage, car les différentes fonctions qui ont pu être relevées jusqu'ici ne sont pas particulièrement liées à une telle illocution. En revanche, leur positionnement en fin d'unité de tour ainsi que leur contour intonatoire montant constituent un *appel* au partenaire d'interaction à prendre la parole et à manifester qu'il a bien *écouté*. Ainsi, la suite chronologique marqueur - alternance de tour est interprétée rétroactivement en tant qu'*appel à l'écoute*.

Au vu des résultats obtenus dans le domaine de la recherche sur la prosodie, on peut se demander si ce ne sont pas prioritairement les schémas intonatoires qui régulent l'organisation de l'interaction verbale, du moins en ce qui concerne l'alternance des tours de parole. Un certain nombre de chercheurs tente de délimiter l'unité de base du discours parlé non plus à partir des règles morphosyntaxiques issues de la grammaire phrastique, mais à partir d'unités prosodiques. Partant du concept d'*unité de construction du tour,*

[7] Explication de la distinction entre *monologal/ monologique* et *dialogal/ dialogique* dans une note de bas de page chez Toma 2005, p. 184 : « L'intervention est définie dans l'École genevoise comme l'unité attribuée à un locuteur unique, mais qui peut être composée elle-même d'autres interventions composant un échange. Ce fait est explicité par le principe de récursivité et est à l'origine de la distinction entre discours *dialogal* (plusieurs locuteurs) et le discours *dialogique* (structure d'échange composé de plusieurs interventions) d'une part et entre discours *monologal* (un seul locuteur) et discours *monologique* (structure d'intervention qui peut impliquer plusieurs locuteurs) d'autre part. (cf. Roulet *et al.*, 1985 : 72) »

appelée également *unité constituante de tour* (UCT) en analyse de conversations (cf. ci-dessus, sous-chap. 2.3), Hidalgo (1999) souligne l'importance des *traits suprasegmentaux* par rapport à la délimitation de ces derniers :

> « (...) Le problème réside (...) dans la nécessité de reconnaître une UCT, ou plus exactement, de déterminer ses critères de démarcation. Cet inconvénient s'amplifie davantage si nous prenons en considération le fait que tout locuteur peut choisir différents types d'unités avec diverses extensions. En conséquence, et sachant que la phrase offre plusieurs possibilités d'expansion interne, une telle unité syntaxique ne semble pas constituer un patron de démarcation infaillible, du moins dans les cas où le locuteur modifie la structure de prises de parole ; car, dans la conversation, il est évident que la syntaxe se voit subordonnée aux nécessités pragmatiques et à l'efficacité communicative.
>
> Comme possible alternative, nous proposons de considérer les traits suprasegmentaux, dont la fonction de démarcation est immédiate, comme guides de la segmentation en UCTs qui se produit tout au long de chaque prise de parole ; (...). » (Hidalgo 1999 : 113)

D'autres chercheurs ont proposé la notion de *période intonative* (cf. Lacheret-Dujour & Victorri 2002) ou bien celle de *paragraphe oral* constitué d'un rhème et, parfois, d'un ou plusieurs préambules et / ou d'un postrhème (Danon-Boileau & Morel 1998) en tant qu'unités d'analyse du discours oral. On note que la dernière proposition conjugue une *grammaire de l'intonation* avec une structuration thématique, de sorte que le niveau *suprasegmental* se trouve articulé au niveau de la signification communicative. Or, ces approches analytiques ne proposent pas de *typologie* permettant de cerner les spécificités propres aux *petits mots* du discours. Parmi les modèles théoriques susceptibles d'affiner les critères de distinction et de description que nous offre la typologie proposée par Dostie, le modèle *pragma-fonctionnel* des champs langagiers développé par Ehlich (1986a + b ; 2000) apporte de nouveaux éclairages. La présentation de sa théorie constitue une charnière entre la partie théorique et la partie méthodologique du présent travail puisqu'elle propose des critères permettant d'affiner l'analyse des différentes fonctions des expressions phatiques.

3 Méthodes d'analyse de l'*expression phatique*

3.1 La logique de la complexité

Les ébauches d'analyse menées dans le cadre des réflexions théoriques précédentes ont laissé entrevoir une grande complexité à la fois de la notion de *fonction phatique* et d'une sous-catégorie de *marqueurs interactifs* (cf. Dostie 2004) nommée *expressions phatiques* en tant qu'outils langagiers utilisés au sein d'interactions verbales authentiques et spontanées. Cette complexité relève, entre autres, de la difficulté à compenser le manque de critères formels constaté par rapport à la définition jakobsonienne, exigeant l'adoption explicite d'un certain nombre de partis pris théoriques et méthodologiques dans le but de déblayer un champ d'investigation aux contours d'autant plus flous que les notions de fonction phatique et de phaticité revêtent un caractère indéterminé et multidimensionnel dépassant l'aspect purement verbal des interactions en s'étendant sur l'ensemble des aspects sociologiques et psychoaffectifs affectés par les interactions humaines. Le caractère polysémique et polyfonctionnel des expressions phatiques reflète la complexité de tout un ensemble d'unités linguistiques capables de jouer l'interface entre la *surface* du langage et l'*implicite* du message :

> « [On peut voir dans les marqueurs discursifs], à la suite de Östman (1995), des indices qui donnent accès, dans plusieurs cas, à des éléments implicites du discours. Ainsi, pour reprendre la métaphore de l'auteur, la communication d'un message ressemble à deux lignes horizontales superposées où la ligne supérieure représente la surface du message et la ligne inférieure, l'information implicite. Les MD sont souvent des moyens, qui se trouvent à la surface du texte, pour accéder à ce qui lui est sous-jacent, c'est-à-dire aux aspects implicites des messages. » (Dostie 2004 : 45)

Cette capacité, du moins partielle, à *donner accès à l'implicite* du message procure à ces *outils* un statut à part en soulevant des interrogations concernant la perméabilité de la frontière entre le *signifiant* et le *signifié,* entre la forme et la fonction en ce sens que, plutôt que de représenter des dichotomies (d'un côté le signifiant, de l'autre côté le signifié ; d'un côté la forme, de l'autre côté la fonction) ces catégories 'classiques' de la

linguistique paraissent s'entremêler au point qu'on est parfois tenté de dire que la forme *est* la fonction. Dès lors, une distinction nette entre les domaines traditionnels de la sémantique d'une part et de la pragmatique d'autre part présente un obstacle à la conceptualisation adéquate d'unités linguistiques situées à leur interface. Il est possible que la théorie des frontières floues (angl. *fuzzy boundaries*) et les différents efforts de sa formalisation (cf. Dugowson 2007) puissent apporter des réponses, mais de telles considérations dépassent le cadre du présent travail.

La définition provisoire de l'expression phatique, comprise en tant que concept initial perfectible au gré des analyses empiriques et qualitatives à mener sur un corpus d'interactions verbales authentiques, fait appel à diverses catégories et domaines d'analyse apparemment disparates et sans lien apparent avec les catégories grammaticales traditionnelles. Il s'agit d'une démarche éclectique dont l'hétérogénéité des concepts et des niveaux d'analyse est censée rendre compte du caractère pluridimensionnel de la communication humaine. Ainsi, elle entend adopter une « logique de la complexité » analogue à celle préconisée par Vion (1995) :

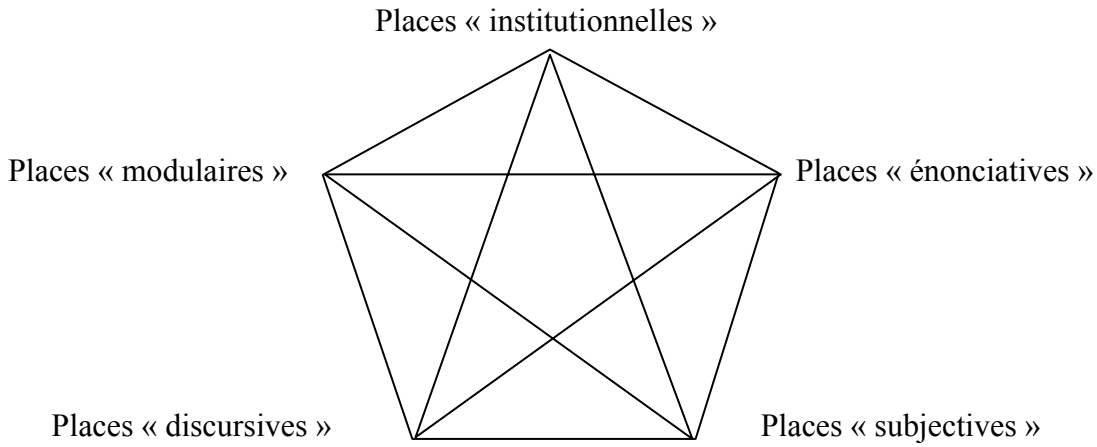
> « L'un des problèmes majeurs auquel se trouve confrontée la linguistique concerne le type de logique qui sous-tend ses analyses. Jusqu'ici, la grande majorité des auteurs travaillait avec une logique autorisant la séparabilité des constituants et des niveaux d'analyse. Si, dans certains cas, cette séparabilité semblait inévitable du fait d'une diversité des observables (phonologie, syntaxe…), elle apparaissait ailleurs comme un véritable obstacle à l'analyse. Une partie importante de la réflexion contemporaine s'efforce ainsi de s'affranchir d'un cloisonnement étanche établi entre syntaxe et sémantique ou d'un projet comme la sémiotique de Morris qui envisageait une successivité d'analyses autonomes avec la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. (…) Pour notre part nous souhaitons développer nos analyses à partir d'une logique qui s'efforce d'entrée de penser l'objet dans sa complexité et dans son hétérogénéité. (...) » (Vion 1995 : 179-180)

En partant d'un certain nombre de principes dont les principes « dialogique », « de récursivité » et « hologrammatique » [8], Vion illustre ensuite le caractère pluridimensionnel de la communication à partir du concept de l'*espace interactif* conçu en tant que « faisceau de relations intervenant à des niveaux différents » (p. 188). Ce « faisceau » est constitué des *places* constamment négociées et renégociées par les interactants. Vion distingue au

[8] Cf. Vion 1995 : 180-81 : « (...) principe *dialogique*, qui n'est autre que le principe hégélien de dialectique, selon lequel l'esprit dichotomique doit être définitivement abandonné ; (…) principe de récursivité selon lequel les phénomènes ne sont plus déterminés de manière unidirectionnelle mais réciproque (…) Le langage est déterminé par la situation en même temps que, par sa dimension illocutoire, il la détermine. (…) enfin un principe de caractère *hologrammatique* selon lequel la partie est dans le tout en même temps que le tout est dans la partie. (…) »

total cinq « types de places » (p. 182) allant du niveau le plus général des « places institutionnelles » opposant les interactants en tant que détenteurs de rôles institutionnels (p. ex. médecin vs. patient ; professeur vs. élève) jusqu'au niveau des « places énonciatives » gérées et négociées au niveau même de l'énonciation conçue comme une *mise en scène,* effectuée par le *locuteur*[9], de différents rôles d'*énonciateurs* :

Figure 6 : l'espace interactif (Vion 1995 :189)



Ce schéma illustre la pluridimensionnalité des relations humaines par rapport à différents niveaux d'analyse : le niveau sociologique déterminant le *type* d'interaction (*places institutionnelles*), le niveau discursif déterminant le *type* de discours ainsi que sa structuration en *séquences* discursives (*places modulaires et discursives)*, le niveau de l'*axe vertical* de la relation interpersonnelle (relations hiérarchiques fondées sur le principe de la compétitivité – cf. la notion de *taxème* chez Kerbrat-Orecchioni 1996 :263), et, enfin, le niveau *stylistique* de la relation entre locuteur et énonciateur. Vion note la nécessité d'une approche processuelle de la relation sociale :

> « (…) Dans la mesure où ces diverses places sont en interrelation constante, il ne paraît pas souhaitable d'effectuer des analyses séparées pour chacune d'entre elles. La logique de la complexité, (…), n'est pas fondée sur des découpages formels, effectués

[9] La distinction faite par Vion entre *locuteur* d'une part et *énonciateur* d'autre part évoque la distinction de Danon-Boileau et Morel (1998) entre *co-locution* et *coénonciation* (cf. sous-chap. 2.1.1) : « Les places énonciatives concernent la manière dont le locuteur construit des énonciateurs dans son propre discours et procède ainsi à une mise en scène de lui comme des 'autres'. Nous proposons, (…), de distinguer le locuteur (responsable de l'énonciation) de l'énonciateur (responsable des opinions émises). » (Vion 1995 :186).

> de manière abstraite, mais sur une logique de la fonctionnalité impliquant que l'on se situe au niveau des processus. » (Vion 1995 :197)

Or la *logique de la fonctionnalité* paraît inhérente à la catégorie d'*expression phatique* telle qu'elle a été définie. C'est pourquoi l'approche spécifique de la *pragmatique fonctionnelle* défendue par Ehlich (1986a ; 1986b) et le modèle des champs langagiers sont susceptibles de fournir des critères d'analyse pouvant être exploités dans le cadre d'une méthodologie qui se veut pluridimensionnelle et fonctionnelle.

3.2 Le concept des *champs du langage* : intérêt et difficultés

Le concept des *champs du langage* développé par Ehlich dans le cadre d'un travail consacré aux *interjections* s'inscrit dans une logique fonctionnelle et pragmatique qui aboutit, selon Redder (2006), à l'abandon de la catégorie traditionnelle de l'*interjection* au profit de la notion de *procédure expéditive* reliée au *champ expéditif* (all. *Lenkfeld*) du langage (p. 52). Ce modèle constitue, toujours selon Redder, une théorie pragmatique cohérente et systématique permettant de catégoriser les moyens d'expression linguistiques (all. *sprachliche Ausdrucksmittel*) d'une langue spécifique de façon différenciée selon leur appartenance à un champ de langage, défini sur la base de critères fonctionnels. Cette forme de différentiation permet une remise en cause critique des classes de mots traditionnelles :

> « Die FP [= funktionale Pragmatik ; *ndr*] stellt – im Anschluss an Austin – eine konsequente Handlungstheorie von Sprache dar und geht damit über Bühler hinaus,(…). Eine handlungsanalytische Theorie sprachlicher Felder bietet (…) einen Vorschlag, der die Ausdrucksmittel einer Sprache differenzierter feldspezifisch systematisiert (…) und so zugleich einzelsprachlich eine kritische Rekonstruktion von Wortklassen ermöglicht (…). » (Redder 2006 :43)

Le tableau suivant représente les cinq champs de langage proposés par Ehlich (1986a; 1986b) en incluant un certain nombre de moyens d'expression *spécifiques à un champ de langage* (cf. « feldspezifische[…] Ausdrücke », Redder 2006 :44) servant à réaliser la procédure caractéristique liée à tel ou tel champ. En adoptant la représentation graphique proposée par Redder (2006), ce tableau permet de visualiser les champs en association avec les procédures et moyens d'expression spécifiques tout en rendant

compte de la relation entre forme et fonction selon un mode de représentation par ordre décroissant en fonction du niveau de dépendance :

Tableau 1 : les champs de langage d'après Ehlich (1986a ; 1986b) selon la représentation par Redder (2006 : 45)

Champ	Procédure	Moyens linguistiques
Champ expéditif (*Lenkfeld/ expeditives Feld)*	Procédure *expéditive*	[interjections, impératif]
Champ déictique (*Zeigfeld/ deiktisches Feld)*	Procédure *déictique*	[1ers + 2ème pronoms personnels, 1ers + 2ème pronoms possessifs, pron. démonstratifs, pro-adverbes, morphèmes temporaux, …]
Champ symbolique (*Symbolfeld)*	Procédure *dénominative* (*nennende Prozedur)*	[substantifs, adjectifs, verbes, certains adverbes et prépositions]
Champ opératoire (*Arbeitsfeld/ operatives Feld*)	Procédure *opératoire*	[conjonctions, particules modales (en all.), article/ déterm., fonction *phorique* = 3ème pronom pers. + 3ème pronom poss., pronoms interrogatifs, morphèmes de mode (en fr. : subjonctif II, en all. *Konjunktiv I/ II),* morph. du pluriel, intonation de phrase, ordre des mots]
Champ iconique (*Malfeld*)	Procédure *iconique*	[modulations intonatoires, constructions mimétiques (all. « Riesen- »)]

La rubrique des exemples de moyens linguistiques reprend en partie les classifications traditionnelles, choix qui est d'abord motivé par un souci de clarté mais n'empêche pas leur mise en question par la suite (cf. Redder 2006 :44). Certains exemples fournis par Redder n'ont pas été repris en raison de leur spécificité par rapport à la langue allemande (par exemple les morphèmes de cas), d'autres ont été explicités (par exemple subjonctif I et II pour les *morphèmes de mode*, « constructions mimétiques » pour

l'exemple « Riesen- » cf. ci-dessus). Il semble par ailleurs important de noter que les catégories des champs et des procédures sont applicables à toutes les langues alors que les moyens linguistiques concrets utilisés pour la réalisation des différentes procédures dépendent des caractéristiques spécifiques de chacune d'entre elles. Toutefois, le caractère général de ces catégories ne permet pas d'en déduire un quelconque statut universel :

> « Die genannten sprachlichen Felder erweisen sich als *einzelsprachübergreifende* Kategorien. Damit ist allerdings keine Aussage über 'Universalität' verbunden. Bedenkt man die jeweilige Zweckcharakteristik der Felder, wird man unterschiedliche Relevanzen dieser Zwecke für das Handeln der verschiedenen Sprachgemeinschaften in historisch-gesellschaftlicher Entwicklung vermuten. » (Redder 2006 : 48)

Comme chacun des *champs de langage* renvoie à des buts et des intentions interactionnels dont l'importance et l'utilité sont valorisées à des degrés variables selon l'appartenance du locuteur à une communauté langagière spécifique, il est possible que l'une ou l'autre procédure soit appliquée davantage par les membres de telle communauté par rapport aux membres telle autre communauté.

Avant de poser la question de savoir quelle pourrait être la place des expressions phatiques au sein de cette théorie, il convient d'expliciter le sens et le fonctionnement des différents champs et procédures :

(1) Le *champ expéditif*/ les procédures expéditives

Ce champ fut le premier qu'Ehlich (1986a+b) développa à partir du concept des deux champs proposé par Bühler (1934) dans le but de l'adapter aux besoins d'une analyse des interjections (cf. Ehlich 1986a :237 ; 240). En partant du constat que les interjections sont impliquées de façon « plus directe » dans l'activité langagière (all. *sprachliches Handeln*) que les expressions liées aux champs déictique et symbolique bühlériens (cf. ibid. : 240-41), Ehlich propose la conception d'un nouveau champ de langage nommé *champ expéditif :*

> « Die Interjektionen sind viel unmittelbarer in das sprachliche Handeln eingebunden als Ausdrücke des Zeig- oder Symbolfeldes: sie sind für die Prozessierung des sprachlichen Handelns, für seine kontinuierliche Ausführung wesentlich. (…) Die besondere Stellung der Interjektionen in formaler und funktionaler Hinsicht erfordert einen *eigenen Feldbegriff* für sie. Er hat die Aufgabe, die kommunikative Lenkungsfunktion der Interjektionen bei der sprachlichen Interaktion theoretisch zu bezeichnen. Zur Benennung der Funktionen, (…), schlage ich den Ausdruck '*expeditives Feld'* oder abkürzend '*Lenk-Feld'* vor. » (Ehlich 1986a : 241)

Les interjections établissent ainsi un lien direct (« direkten Draht », cf. ibid. : 240) entre l'énonciateur et l'énonciataire en se fondant sur une procédure expéditive dont le caractère appellatif rappelle la fonction d'appel chez Bühler (1934) et *conative* chez Jakobson (1963). Le lien entre forme et fonction est étroit en ce sens que les procédures expéditives sont *autosuffisantes*, c'est-à-dire que leur réalisation dispense d'un recours à d'autres moyens linguistiques ainsi que d'une intégration syntaxique :

> « Expeditive Prozeduren fungieren im Allgemeinen selbstsuffizient. Das bedeutet, dass der Vollzug expeditiver Prozeduren kommunikativ hinreichend und funktional ist, ohne dass eine Kombination mit anderen Ausdrucksmitteln erfolgt, insbesondere ohne dass eine syntaktische Anbindung erforderlich ist; eben deshalb gelten die sog. Interjektionen satzzentrierten Grammatikern als marginal und syntaxfrei 'dazwischengeworfen' (…). » (Redder 2006 : 45-46)

On peut dire que la logique fonctionnelle s'inscrit dans une démarche analogue à celle de Vion préconisant l'adoption d'une *logique de la complexité* (1995, cf. chap. précédent). La notion de *champ* représente, aux yeux de Ehlich, une *forme analytique* permettant de s'affranchir d'une conception solipsiste du langage :

> « Der 'Feld'-Begriff Bühlers dient dem analytischen Zweck, Sprache nicht als in sich isoliertes Zeichensystem zu behandeln, sondern sie in ihrer vollen Komplexität und in ihrem Zusammenhang mit dem sprachlichen Handeln durchschaubar zu machen. (…) Die beiden Feld-Konzepte, die Bühler erarbeitet, sind also *analytische Formen*, die unterschiedliche Leistungen von jeweiligen Teilbereichen der Sprache deutlich machen. » (Ehlich 1986a : 239)

(2) Le *champ déictique/* les procédures déictiques

Le fonctionnement des procédures déictiques a déjà été explicité dans un passage consacré à la *valeur indexicale* des expressions phatiques (cf. sous-chap. 2.3). Redder souligne par ailleurs le caractère *élémentaire* de cette forme de communication, adoptée par les enfants dès leur plus jeune âge en imitant leurs parents indiquant des objets en accompagnant leur geste par un « là » ou « là-bas » (p. 46).

(3) Le *champ symbolique*/ les procédures *nominatives*

Le *champ symbolique* représente un concept plus restreint que celui développé initialement par Bühler (cf. Redder 2006 :46 ; 48-49). A la différence de ce dernier, Ehlich renonce à l'idée du primat de la fonction référentielle attribuée au *signe langagier*. En assignant à la *signification procédurale* le rôle de point de départ épistémologique, le signe langagier perd son statut d'unité de référence constituant, jusque là, le point d'ancrage des concepts sémantiques :

> « Handlungstheoretisch wird (…) der Zeichenbegriff für Symbolfeldausdrücke wie auch für die anderen sprachlichen Mittel verflüssigt, wenn Zeichen nicht als Basisgrößen gelten, sondern als Mittel zum Vollzug von Prozeduren zwischen S[precher] und H[örer]. Der *Zeichenbegriff* gewinnt daher in der F[unktionalen] P[ragmatik] eine *abgeleitete Qualität.* Symbolische Ausdrucksmittel, Ausdrücke des Symbolfeldes also, gelten dann auch nicht länger als Leitgrößen für semantische Konzepte, für Bedeutungshaftigkeit schlechthin. Vielmehr haben alle sprachlichen Ausdrucksmittel gleichermaßen eine prozedurale Bedeutung. » (Redder 2006 : 48-49).

Ehlich se situe ainsi dans le prolongement du processus marquant un 'tournant pragmatique' (*pragmatische Wende)* enclenché depuis le milieu des années soixante en assignant la priorité épistémologique à la fonction pragmatique, c'est-à-dire aux procédures de la communication. Ce tournant méthodologique pourrait être représenté comme ceci :

Démarche *traditionnelle :*

signe langagier [primat de la fonction référentielle] > concepts sémantiques

vs. démarche *procédurale* :

procédures langagières [primat de la théorie de l'activité langagière] > 'signes langagiers' en tant que 'moyens linguistiques' > signification procédurale

Dans le contexte de cette méthodologie, la procédure *dénominative* consiste dans l'actualisation du savoir linguistique relatif à la connaissance d'éléments de la réalité :

> « Beispielsweise besteht eine symbolische, nennende Prozedur in der Aktualisierung von sprachlich verfasstem Wissen über Wirklichkeit(selemente). » (Redder 2006:49)

La démarche procédurale permet d'élaborer une typologie des moyens linguistiques prenant en compte un large éventail de formes et de structures relevant d'une analyse qui multiplie les perspectives d'entrée en allant des unités les plus réduites (p. ex. au niveau des phonèmes et des morphèmes) jusqu'aux unités situées à l'interface entre les structures *micro* et *macro* du développement thématique (p. ex. modulations intonatoires, les *particules modales* en allemand). Dans cette optique, le champ symbolique et les moyens qui s'y rattachent ne représentent qu'une catégorie parmi d'autres, de sorte que les prérogatives d'une lexicographie fondée sur le principe d'une saisie alphabétique des *classes de mots* (substantifs, adjectifs, verbes etc.) se trouvent remises en cause.

(4) Le champ opératoire/ la procédure opératoire

Le concept du *champ opératoire* se réfère aux multiples procédures destinées à *opérer* au niveau du contenu propositionnel d'un énoncé :

> « [Der Zweck des operativen Feldes] besteht in der Bearbeitung von Sprache als Sprache, insbesondere in der mentalen Bearbeitung des Propositionalen. » (Redder 2006:50)

Ce concept se fonde sur des procédures de communication destinées à expliciter les relations entre des propositions ou bien entre des contenus propositionnels partiels dans le but d'assurer la compréhension de l'interlocuteur. C'est en ce sens que Redder (ci-dessus) parle d'un *traitement mental* du contenu propositionnel. Alors que les moyens linguistiques relevant du champ déictique attirent l'attention de l'interlocuteur sur des éléments appartenant au contexte situationnel ou linguistique, ceux du champ opératoire renvoient aux éléments appartenant au contexte interne de l'énoncé ou du discours (on parle aussi de la procédure *phorique*, cf. Hoffmann 2000). Ainsi, les expressions opératoires *opèrent sur* le contenu propositionnel d'un énoncé sans y être intégrées (cf. Graefen 2000). De ce fait, les procédures opératoires ne sont jamais *autosuffisantes* mais sont systématiquement associées à d'autres procédures, notamment dénominatives ou déictiques (cf. Redder 2006 : 46).

(5) Le champ iconique/ la procédure iconique

La notion de champ iconique (all. *Malfeld*) fut d'abord introduite par Bühler (1934) qui, tout en affirmant l'existence de phénomènes iconiques au niveau des formations onomatopéiques, renonça à l'instaurer en tant que troisième champ aux côtés des champs déictique et symbolique en raison d'une absence apparente de structure organisationnelle *cohérente* :

> « (...) Heute aber sehe ich, daβ die Malfleckchen, welche faktisch vorkommen, isoliert bleiben und nicht einer *kohärenten Ordnung* angehören, die wirklich den Namen Malfeld verdienen würde. Es gibt also nicht drei Felder in der Sprache, sondern nur zwei, nämlich Zeigfeld und Symbolfeld. » (Bühler 1934 : 153)

Ehlich, quant à lui, instaura le champ iconique en référence aux moyens d'expression intonatoires et paraverbaux de la communication orale (cf. Ehlich 1986a : 260-261). Hormis le travail de Redder suggérant qu'en allemand, la plupart des procédures iconiques contribuent à la mise en place d'un contexte atmosphérique et émotionnel (cf. Redder 1994), très peu de travaux ont été consacrés à l'exploration de ce champ jusqu'à présent.

Afin d'évaluer les possibilités qu'offre le concept des champs du langage par rapport à l'élaboration d'une méthodologie pour l'analyse contrastive d'expressions phatiques en français et en allemand, le sous-chapitre suivant se propose d'examiner la question de savoir quelle place pourraient occuper les expressions phatiques au sein de ce concept avant de présenter une typologie proposée spécialement pour l'analyse du *parler phatique* par Züger (1998).

Les procédures liées au champ opératoire du langage suggèrent d'emblée un lien fort avec les expressions phatiques : en tant que *moyens d'expression* mises au service de la *bonne entente* (cf. définition sous-chap. 2.1.2), elles soutiennent des procédures de communication visant une compréhension optimale entre les interactants, tant sur le plan propositionnel que sur le plan de la relation interpersonnelle :

(12) CATF_04 (à partir de 4m40s) :
((...))
AN : je vais lui trouver des chaussettes, (.) avec des dOIgts
→ tu sais, ((...))
→ il n'en a eu qu'Une paire=hein, il n'en a pas eu deux.
((...))

(13) CATF_04 (à partir de 81m16s) :
→ FR : j'te manque beaucOUp=hein,

Dans l'extrait (12), les expressions « tu sais » et « hein » sont associées à des propositions en décrivant un aspect particulier (chaussettes « *avec des dOIgts tu sais,* ») ou en apportant une précision à une narration (« Une paire=hein, »). Elles attirent l'attention des interlocuteurs (il s'agit d'une interaction avec plusieurs participants) sur un élément propositionnel en *ponctuant* le rhème de l'énoncé (cf. la notion de *ponctuant du rhème* chez Danon-Boileau & Morel 1998 : 94-119). Dans l'extrait (13), le caractère d'affirmation gratuite de la proposition est souligné par l'expression « hein » qui replace l'énoncé dans un contexte de co-construction discursive et psychoaffective en élicitant une réponse de la part du partenaire d'interaction confirmant (*acte préférentiel*, cf. sous-chap. 4.2.2) ou infirmant l'affirmation qui constitue par ailleurs un *Face Threatening Act* à l'égard du coénonciateur (FTA, cf. sous-chap. 3.3.2).

S'agit-il pour autant de *moyens linguistiques* dont le fonctionnement est comparable à celui des particules modales en allemand ou encore à celui du subjonctif en français ? Le caractère pluridimensionnel de l'expression phatique lui confère des fonctions multiples qui ne relèvent pas toutes du champ opératoire, mais également, et surtout, du champ expéditif. Or, il ne faut oublier que les procédures opératoires se calquent sur d'autres procédures et qu'il s'agit de déterminer quelles fonctions communicatives relèvent de quelle procédure pour déterminer s'il s'agit d'une réelle relation hiérarchique entre les différentes procédures et si, de ce fait, elles peuvent ressortir au champ opératoire paraît possible.

L'incertitude quant à l'appartenance des expressions phatiques au champ opératoire découle du fait que le contour intonatoire stylisé des expressions phatiques (cf. sous-chap. 2.3) rappelle la notion de *système tonal* (all. *Ton-System*) liée aux *interjections* chez Ehlich (1986a : 36-50 ; 58-92). Or, les interjections représentent des moyens linguistiques appartenant au champ expéditif en raison de leur capacité à établir un lien direct entre les interactants (cf. sous-chap. précédent). Afin d'éviter une attribution double des expressions phatiques aux champs expéditif et opératif risquant d'affaiblir la validité du concept des champs de langage, il paraît important de rendre compte du concept de *transposition de champ* (all. *Feldtransposition*) introduit par Ehlich (1986a) et développé ensuite par Redder dans le cadre d'une réflexion à propos de la classification des mots (2006). Ehlich introduisit ce concept en rapport avec la catégorie des *exclamations*, et plus particulièrement en référence aux moyens linguistiques relevant initialement du champ symbolique (substantifs, adjectifs) tels que « Klasse ! » ou « Prima ! » en allemand (cf. les formes adjectivales « super ! », « extra ! » en français) (cf. Ehlich 1986a : 253-257). La *transposition* de ces moyens linguistiques du champ symbolique vers le champ expéditif est effectuée par le biais d'une requalification de leur(s) fonction(s) au moyen d'une *modification intonatoire* (all. *intonatorische Modifikation*) dont la valeur communicative est représentée très grossièrement par un point d'exclamation au niveau de la graphie :

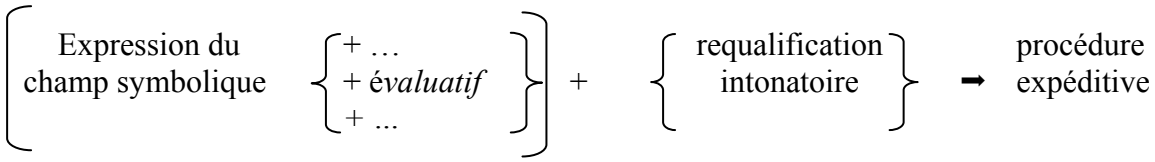
> « Es handelt sich hier (…) um Ausdrücke des Symbolfeldes, die für expeditive Prozeduren durch eine zusätzliche formale Qualifikation einsetzbar gemacht warden. Sie besteht in der intonatorischen Modifikation, die schriftsprachlich sehr grob durch das 'Ausrufezeichen' indiziert wird. Funktional gesehen, kommt dieser Qualifizierung also die Aufgabe zu, Ausdrücke des Symbolfeldes in den Gebrauchsbereich einer anderen als der nennenden Prozedur zu überführen. » (Ehlich 1986a:255)

Cette requalification s'opère donc au moment de l'exécution de la procédure elle-même (cf. Ehlich, ibid.). Lorsque, au terme d'un processus de figement, certaines expressions issues du champ symbolique deviennent des *formules* (cf. Coulmas 1981) destinées à un usage expéditif, ce fonctionnement, dépendant de son actualisation toujours renouvelé selon le contexte spécifique, se fige sous forme d'un changement catégoriel :

> « Im Gerinnen bestimmter Ausdrücke des Symbolfeldes zu festen ″Formeln″ (…) für den expeditiven Gebrauch wird diese Funktionsweise über den je zu aktualisierenden Zusammenhang hinaus zu einer kategorialen Veränderung verfestigt. » (Ehlich, ibid.)

En prenant en compte le fait que seules les expressions évaluatives du champ symbolique sont susceptibles d'être transposées vers le champ expéditif en tant qu'exclamations, Ehlich caractérise le processus de *transposition de champ* à l'aide du schéma suivant :

Figure 7 : la transposition de champ de certaines expressions du champ symbolique vers le champ expéditif (Ehlich 1986a : 255)



Concernant les expressions phatiques, notamment celles formées à partir de syntagmes verbaux telles que « tu sais », « tu vois » en français ou bien encore « weißt du » en allemand, on pourrait ainsi supposer qu'au terme d'un long processus de transpositions de champ réitérées de nombreuses fois dans des contextes discursifs à chaque fois similaires, ces expressions aient subies un changement catégoriel pour devenir des expressions de type *formule* au sein du champ expéditif. D'autres expressions dont la forme lexicale se trouve réduite à des phonèmes monosyllabiques telles que « hein » en français ou /hə/ en allemand n'auraient même pas eu besoin de passer par cette transposition puisque leur fonction dénominative paraît tellement réduite qu'on pourrait les confondre avec la classe traditionnelle des interjections. Or, contrairement aux interjections, les expressions phatiques ne sont pas *autosuffisantes* en ce sens qu'elles ne constituent pas des énoncés entièrement indépendants (voir sous-chap. 2.3), critère qui a pourtant été retenu pour qualifier les procédures liées aux moyens linguistiques du champ

expéditif (voir sous-chap. précédent). C'est alors que la question de la différence entre *interjections* d'une part et *expressions phatiques* d'autre part se pose avec acuité. Ehlich (1986) se démarque explicitement de la terminologie anglo-américaine des « response cries » en renvoyant à une étude dans laquelle il s'était efforcé de démontrer dans quelle mesure le *langage de la douleur* (Ehlich 1985) se distingue « de manière caractéristique » (cf. Ehlich 1986 : XIV) des « expressions expéditives » qui, quant à elles, se trouvent impliquées dans la gestion communicative d'activités interactionnelles et la régulation de processus de décisions :

> « Die Funktionen (…) [der Ausdrücke *hm, na* und *äh*] haben es mit der kommunikativen Abwicklung interaktionaler Handlungen und der Beeinflussung von Entscheidungsprozessen zu tun. Sie gestatten es insbesondere, auf die auf interaktionale kommunikative Abläufe bezogenen mentalen Tätigkeiten des anderen einzuwirken, indem sie zugleich eigene derartige Tätigkeiten und deren Resultate als solche manifest werden lassen. » (Ehlich 1986 : 222)

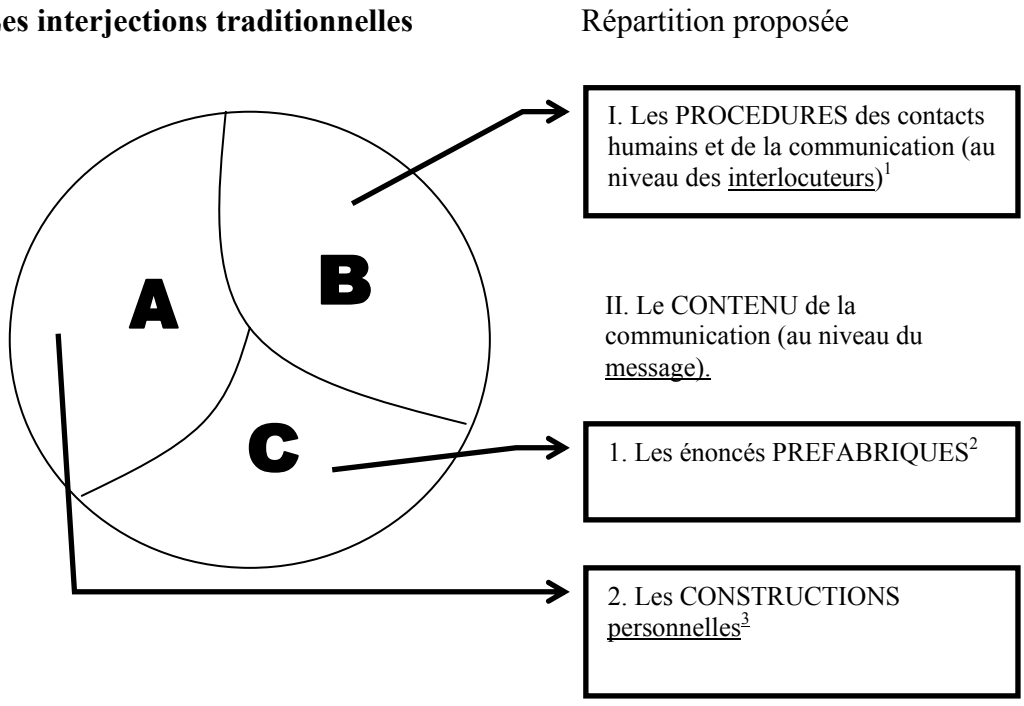
Ainsi, Ehlich intègre les *régulateurs* (cf. sous-chap. 2.2) et donc une partie des moyens d'expression relevant du *système synchronisateur* (cf. Cosnier 1987 : 311-312) dans son analyse en évitant par ailleurs de les désigner directement par la notion d'*interjection*, remplacée par celle d'*expression expéditive,* et rendue ainsi obsolète en tant que classe de mots. En effet, des expressions telles que « hm » avec intonation montante peuvent à elles seules constituer des énoncés et participent à la « gestion communicative d'activités interactionnelles » (trad. de « Abwicklung interaktionaler Handlungen », cf. ci-dessus) dans le sens où elles influent sur la façon dont le partenaire d'interaction va développer son discours par la suite. Or, les expressions phatiques en tant que sous-catégorie des « procédures de la communication » (cf. Bertrand 1980 : 23-25 ; 34-37 ; cf. chap. 2.1) remplissent les mêmes fonctions que celles décrites par Ehlich ci-dessus et ont par ailleurs été attribuées à la classe traditionnelle des *interjections* au même titre que les régulateurs (cf. ibid.). Dès lors, le critère de différenciation par rapport à ces derniers est d'ordre purement formel : les expressions phatiques, contrairement aux « expressions expéditives », ne peuvent pas constituer un énoncé à elles seules[10]. La classe traditionnelle des « interjections » vole ainsi en éclats sans que le champ expéditif du langage de Ehlich (1986) puisse s'y substituer entièrement.

C'est pour cette raison qu'il convient de définir plus clairement la notion d'*interjection* en la restreignant à un « sous-ensemble » d'expressions que Bertrand

[10] A propos de la *demande de reformulation* cf. chap. 2.3.

appelle les « interjections proprement dites » (1980 : 37-40). D'après lui, les « interjections proprement dites » se distinguent des autres moyens d'expression par le fait qu'elles « peuvent être employées soit de façon autonome, soit comme incises » (ibid. : 39), définition qui se recoupe avec la notion d'*autosuffisance* telle qu'elle a été définie par Redder (2006, cf. plus haut). Or, comme il existe d'autres moyens d'expression répondant à ce critère tout en exerçant les mêmes trois fonctions bühlériennes (référentielle, appellative, expressive) que les « interjections proprement dites », Bertrand (1980) propose de rattacher l'ensemble de ces expressions à la « linguistique de la confection » ou à la « linguistique du préfabriqué » (cf. ibid. : 40-44) qu'il oppose à la linguistique « du sur mesures » (p. 40) respectivement des « constructions personnelles » (p. 40). Dans le cadre du modèle qu'il propose, les moyens relevant de la « double procédure des rapports humains et de la communication » (p. 43) représentent une catégorie à part se distinguant des deux autres par son positionnement « au niveau des interlocuteurs » par opposition au « niveau du message » (ibid. : 44).

Figure 8 : proposition d'une répartition nouvelle des moyens d'expression relevant de la classe traditionnelle des *interjections* (Bertrand 1980 : 44)
cf. page suivante



Annotations :

[1] Bertrand identifie ces « procédures » avec la « fonction phatique » (1980, 37).

[2] Ces énoncés sont associés aux « interjections proprement dites » (ibid., 37 *sv.)*.

[3] Association aux « appréciatifs » (ibid., 29 *sv.*).

Or, l'opposition entre les niveaux des *procédures* d'une part et du *contenu communicationnel* d'autre part paraît problématique dans la mesure où le *contenu* ne peut être dissocié des *procédures* dès lors que le *message* n'est pas conçu uniquement en référence au contenu propositionnel d'une activité langagière mais en tant qu'ensemble des procédures de production et d'interprétation réalisées au cours d'une interaction (cf. le modèle proposé par Kerbrat-Orecchioni 1980). Plutôt que de concevoir les interjections dans le cadre d'une conception dissociant les « interlocuteurs » de leurs « messages », je propose de suivre la logique de grammaire textuelle de Weinrich (1989) regroupant les interjections aux côtés des formules de salutation, des formules d'apostrophe ou appellatifs d'apostrophes ainsi que des « morphèmes phatiques » sous la rubrique du « contact dans le dialogue » (cf. pp. 490-503). De cette manière, les expressions phatiques en tant que sous-groupe des « morphèmes phatiques »[11] rejoignent les interjections dans le cadre des procédures liées à la gestion du contact recourant à des « signes (…) tout spécialement destinés à établir le contact du dialogue » (Weinrich 1989 : 490).

Cependant, la distinction entre « morphèmes phatiques » d'une part et « expressions phatiques » d'autre part pose un problème à la fois terminologique et conceptuel. En effet, la notion de *morphème* se rapproche de celle d'*expressio*n au point que l'on pourrait se demander pour quelles raisons il faudrait distinguer un sous-groupe à l'intérieur des *morphèmes phatiques*. La raison principale réside sans aucun doute dans la nécessité d'appréhender la notion de contact dans le cadre de la régulation réciproque de l'interaction en vue d'assurer, comme le dit Weinrich lui-même, « le bon déroulement des échanges » (499) impliquant des stratégies et des procédures différentes selon que l'on se trouve dans la situation de celui qui parle ou bien de celui qui écoute. Ainsi, les stratégies et procédures mises en place par le locuteur/ l'énonciateur ont d'emblée une visée consensuelle dans la mesure où il s'agit de s'assurer que l'allocuté/ le coénonciateur

[11] Weinrich inclut dans ce groupe les procédés de l'interlocuteur et donc les *régulateurs* ainsi que des morphèmes à valeur appellative comme « hé ! », « holà », « attention ! », des morphèmes et « lexèmes morphématisés » clôturant le dialogue comme « bref », « en somme », « voilà », « eh bien voilà » ainsi que des marqueurs d'approbation tels que « hein ? » et « quoi » et des « morphèmes de doute ou de désapprobation » comme « hum » ou « qui sait » (cf. ibid. : 495-501).

coopère en le laissant poursuivre son tour, en confirmant un jugement ou bien encore en approuvant ses propos dans le cadre d'une argumentation. En revanche, la personne qui écoute peut choisir de coopérer, ou de ne pas coopérer en produisant des « morphèmes de doute ou de désapprobation » (Weinrich 1989 : 500) incitant ainsi son partenaire à ajuster et à réajuster son discours. De ce fait, il est possible de répartir les morphèmes phatiques dans deux groupes distincts selon qu'ils sont énoncés par le locuteur/ l'énonciateur ou bien par l'allocuté/ le coénonciateur. Ainsi, il serait peut-être préférable de remplacer la notion de *morphèmes phatiques* par *morphèmes de régulation réciproque*.

Selon Weinrich, les interjections se distinguent des morphèmes phatiques surtout par rapport à leur caractère « spontané » et leur renvoi à la situation d'actance pragmatique :

> « A la différence des phatiques décrits plus haut et dont le sens se rapporte essentiellement au dialogue lui-même, les interjections renvoient plus nettement à la situation d'actance pragmatique pour l'intégrer à la situation de dialogue par un énoncé phatique plus ou moins spontané. » (Weinrich 1989 : 501)

Or, comme les interjections couvrent un champ d'actance « depuis les faits matériels (…) jusqu'au modèle d'actance complexe qu'est l'interaction » (ibid.), certaines expressions listées sous la rubrique des interjections paraissent très proches des *régulateurs,* comme par exemple les formules routinières « de rien » ou « pas de quoi » ou bien des expressions réactives telles que « ah ! » et « (c'est) pas vrai ! ». A ce propos, Weinrich note lui-même que « la limite n'est pas nettement tranchée ni par rapport aux morphèmes phatiques centrés sur le contact dialogal, ni par rapport aux exclamatifs » (cf. p. 501). Plutôt que de remettre en question l'ensemble du modèle proposé par Weinrich, il paraît préférable de simplement recourir à la définition formelle des *interjections* en tant qu'énoncés indépendants proposée par Bertrand (cf. ci-dessus) afin de déterminer si « de rien » ou « pas de quoi » représentent des *morphèmes* ou non. Comme ces expressions constituent des actes de langage à part entière dans le cadre d'échanges de remerciements, elles feraient alors partie des *interjections*.

Certes, il existe au moins un « hein » pouvant être qualifié de *mot-phrase* (cf. la définition de cette notion dans le glossaire du dictionnaire *Les invariables difficiles* de Métrich, Faucher, Courdier 1992-95-98-2002, *par la suite : I, II, III, IV)*, notamment le « hein » exprimant une *demande de reformulation* (cf. sous-chap. 2.3). Mais en règle générale, les expressions phatiques jouent un rôle de *moyens de ponctuation ou de*

scansion dont le fonctionnement ne saurait être dissocié des plans propositionnel et pragmasémantique des énoncés auxquels elles sont associées.

Considérant la façon dont *opèrent* les moyens linguistiques rattachés au champ opératoire (cf. tableau 1 ci-dessus) sur le contenu propositionnel, on constate que les expressions phatiques n'*opèrent* pas de la même façon que par exemple les conjonctions ou bien encore l'ordre des mots. En effet, l'emploi d'une conjonction ou le fait d'agencer les mots dans tel ordre plutôt que dans tel autre représentent des procédures destinées *prioritairement* à travailler le contenu propositionnel en tant que représentation mentale d'un sens tout en affectant l'illocution de l'énoncé et donc son sens communicatif. A l'inverse, le recours à telle ou telle expression phatique est prioritairement motivé par des nécessités et besoins d'ordre interactionnel : l'énonciateur marque un mouvement d'ouverture vers son partenaire d'interaction en inscrivant sa présence dans la trame de son discours et en sollicitant une co-construction (cf. Bruxelles & Traverso 2001 :39). D'autre part, l'emploi d'une expression phatique représente souvent une procédure servant à *renforcer* des procédures de mise en relief d'un contenu propositionnel. Ainsi, l'emploi de « hein » dans l'exemple (12) cité ci-dessus (« `il n'en a eu qu'Une paire=hein, il n'en a pas eu deux.` ») accompagne une procédure de mise en relief (*une paire et non deux)* opérée à l'aide d'une modulation prosodique spécifique (accentuation de l'adjectif numéral « une ») ainsi que d'une construction parallèle au niveau de l'ordre des mots à l'intérieur de laquelle « hein » occupe une position de pivot (« `il n'en a eu …` »/ « hein »/ « `il n'en a pas eu …` »). Plutôt que de constituer une procédure opératoire en soi, l'emploi d'une expression phatique sert à *renforcer* des procédures opératoires mises en place par ailleurs (ici : modulation prosodique et ordre des mots). Dès lors, l'attribution des expressions phatiques au champ opératoire paraît problématique voire compromise.

Les difficultés à attribuer les expressions phatiques à l'un ou l'autre champ de langage peuvent avoir deux raisons :

- soit le concept de *champs du langage* n'est pas suffisamment cohérent pour permettre de couvrir l'ensemble des moyens linguistiques impliqués dans des procédures langagières, y compris le sous-ensemble des expressions phatiques,
- soit le sous-ensemble des expressions phatiques est doté d'une caractéristique propre défiant toute tentative de classification univoque.

L'acceptation de la première hypothèse reviendrait à un rejet du concept dans son ensemble et impliquerait une remise en cause de tout un courant en linguistique, notamment celui qui tente de fonder ses recherches sur des concepts alliant les principes d'une linguistique énonciative à une pragmatique de la communication. On pourrait être tenté de proposer un sixième champ regroupant les procédures liées à la *gestion interactive du contact*. Or, un tel champ ne comprendrait guère d'autres moyens linguistiques que les expressions phatiques dont on a vu par ailleurs les liens évidents avec les procédures des champs expéditif et opératoire. De ce fait, l'acceptation de la deuxième hypothèse paraît plus *productive* : à condition d'admettre le bien-fondé de concepts tels que celui de l'*indéterminisme* de la fonction phatique (voir sous-chap. 1.1.4) et celui des *frontières floues* (cf. plus haut, sous-chap. 3.2.1), on pourrait supposer qu'il existe des moyens linguistiques intégrant ces concepts sous forme de *qualités inhérentes*. Les expressions phatiques transgresseraient alors les frontières entre les champs tout en alliant procédures expéditives (établir un lien direct entre les coénonciateurs …) et procédures opératoires (expliciter/ renforcer l'illocution d'un énoncé, assurer la compréhension du contenu propositionnel …).

Une telle conception suppose l'existence d'un espace au sein duquel la *transposition de champ* marquerait un processus toujours en devenir, jamais achevé, qui empêcherait l'attribution univoque à tel ou tel champ, garantissant ainsi l'*indéterminisme* de la procédure. Cet espace serait celui du dialogue, reposant sur un discours développé en temps réel et fondé sur l'alternance des tours de parole. En admettant l'inscription des expressions phatiques dans l'espace du dialogue en tant qu'espace des voix et des procédures de communication superposées, les *frontières floues* deviennent une condition nécessaire pour parvenir à une *bonne entente*.

La proposition esquissée n'est pas entièrement satisfaisante dans la mesure où elle illustre l'incapacité du concept des champs de langage à intégrer pleinement les expressions phatiques. Néanmoins, l'analyse contrastive de ces expressions à partir de corpus oraux français et allemands montrera que le recours aux concepts des champs du langage et de la transposition de champs permet de mieux appréhender certaines caractéristiques pragmatiques et de proposer des catégories descriptives générales par rapport à certaines de leurs fonctions communicatives.

3.3 Le *parler phatique* ou *small talk*

La notion de *phatic talk,* courante dans la littérature anglophone, est apparue au début des années quatre-vingt dans le cadre de recherches autour des *routines conversationnelles* (cf. Coulmas 1981) et de l'élaboration d'une théorie fondée sur les *principes de la politesse* (cf. Leech 1983 ; Brown & Levinson 1987) dans le cadre d'une approche pragmatique du langage. Elle s'inspire du concept de *communion phatique* de Malinowski (1923 ; cf. chap. 1.1) et traduit l'idée selon laquelle l'une des fonctions essentielles de la communication humaine consiste à créer des liens sociaux et psychoaffectifs, rompant ainsi avec une conception accordant la primauté à la transmission de l'information. De ce fait, le *phatic talk/ parler phatique,* appelé également *small talk* dans la littérature anglophone et germanophone, revêt d'emblée une orientation vers les fonctions interactionnelles du langage au détriment de recherches tournées davantage vers les formes linguistiques spécifiques susceptibles de jouer un rôle au sein de ce *type* conversationnel. Ainsi, Laver (1981) associait les routines linguistiques et la politesse à ce *type* d'interaction, associé aux séquences d'ouverture et de clôture d'interaction. Il est possible que l'une des raisons pour lesquelles on trouve finalement assez peu de travaux linguistiques consacrés spécialement au *parler phatique* ou *small talk* réside dans le fait que cette notion s'est rapidement confondue avec l'objet d'analyse préféré en ethnométhodologie (Garfinkel 1967) et analyse conversationnelle (Jefferson/ Sacks/ Schegloff 1974 ; Sacks 1992), à savoir les conversations naturelles et spontanées de tous les jours.

> « L'objet classique des conversationnalistes est la conversation ordinaire : c'est sur cette base que la "machinerie" du *turn-taking* a été découverte et décrite, ainsi que la plupart des principes d'organisation séquentielle. » (Gülich & Mondada 2001 : 203)

La définition exacte de ce qu'il faudrait entendre par *parler phatique* et s*mall talk* n'est pas aisée, et ceci pour au moins deux raisons :

(1) Tout d'abord, la notion de *small talk* désigne souvent un type d'interaction plus spécifique que celle de *phatic talk (*notion plus fréquente que la variante française *parler phatique)*. Dans l'acception restreinte du terme, *small talk* se réfère à une forme de

communication marquée par une légèreté particulière de l'interaction fondée sur un développement 'routinier' et réduit de thèmes convenus par des interactants entretenant des rapports superficiels et passagers, raison pour laquelle elle a parfois donné lieu à des paraphrases telles que *bavardages sur la pluie et le beau temps* ou *gossip* en anglais (cf. à ce propos Coupland et al. 1992).

(2) Ensuite, les notions de *phatic talk* et de *small talk* ont été utilisées dans des contextes théoriques et méthodologiques différentes, de sorte que leurs définitions varient selon les intérêts et objectifs des chercheurs. Ainsi, on relève une connotation fortement négative à travers le titre d'un recueil de données d'orientation sociolinguistique : « Small Talk, Klatsch und aggressive Spiele » (fr. *Small talk, commérages et jeux agressifs)* (Maurer & Schmitt 1994), alors que dans des travaux plus récents, ce même terme indique une manière spécifique de négocier la relation interpersonnelle qui dissimule le degré dans lequel les interactants se dévoilent (cf. chap. 1.2.5 ; Coupland et al. 1995 ; Coupland 2000).

Par ailleurs, de nombreuses notions apparentées font concurrence à celles de *phatic talk/ small talk* dont celles d'*échange à bâtons rompus* (cf. p. ex. Traverso 1996 : 129-163 ; 222-224), ou bien celle de *conversations quotidiennes* (cf. all. *Alltagsgespräche,* p. ex. Hannappel & Melenk 1979) que l'on retrouve par ailleurs dans la notion anglaise *everyday conversation* (cf. p. ex. Bublitz 1988). L'approche et l'épistémologie particulières entraînent une terminologie spécifique. Ainsi, le choix d'une approche interactionniste en lien avec une notion particulière de *conversation familière* amène Traverso (1996) à se méfier d'une acception trop spécifique du terme de *communication phatique* en tant que *small talk* qui ne permettrait pas « de traquer l'engagement au sein de la gratuité » à travers les interactions entre des personnes entretenant une « relation familière » (p. 14).

Comme l'approche interactionniste paraît être la mieux à même de rendre compte des caractéristiques spécifiques des expressions phatiques et de leur complexité fonctionnelle, je propose de partir d'un concept de *parler phatique* décrivant un *type d'interaction* plutôt qu'un *type de discours*. Dès lors, sa description repose moins sur des critères cognitifs mettant en jeu des notions telles que *cohérence* ou *pertinence* (cf. p. ex. Reboul & Moeschler 1995 ; Reboul 1996) que sur des critères pragmatiques et interactionnels fondés sur une conception dynamique et processuelle de la communication

humaine. Ainsi, le discours est considéré non comme un agencement d'énoncés produits selon des règles et des normes préétablies et indépendantes des actions menées, mais en tant qu'accomplissement interactionnel et *méthodique* de tâches communicatives diverses. Cette définition correspond à ce que Gülich et Mondada (2001) appellent l'*approche praxéologique* fondée sur les principes de l'ethnométhodologie *:*

> « Dans cette approche *praxéologique,* les pratiques ne sont pas vues comme déterminées par des modèles normatifs qui leur seraient extérieurs mais comme s'organisant de façon endogène et localement située, en s'ajustant aux contextes et aux contingences de l'action. Le caractère ordonné des ces pratiques leur est donc conféré non pas par l'observation de règles exogènes, mais par le fait qu'elles sont méthodiquement organisées : les *méthodes* sont en effet les procédures par lesquelles les acteurs soutiennent, défendent et ajustent leurs point de vue et l'organisation de leur conduite, de façon à ce qu'elle soit rendue reconnaissable par leurs partenaires. (…) » (Gülich & Mondada 2001)

Reposant sur une « structure mouvante » fondée sur l'« organisation floue » (ibid.) de la conversation (Traverso 1996 :222), le *parler phatique* peut être conçu comme un *style conversationnel* (cf. chap. 1.2.5) reposant sur des stratégies et des procédures d'interaction par le biais desquelles les participants se signalent mutuellement *que le canal est ouvert* et qu'ils sont *capables de s'entendre*, aussi bien sur le plan de la compréhension acoustique et propositionnelle que sur le plan psychoaffectif. Les procédures spécifiques signalant une telle disposition reposent sur un recours fréquent à des routines et des *rites* conversationnels (cf. Goffman 1974) en puisant dans un arsenal de moyens d'expression *préfabriqués*. Le recours à ces expressions préfabriquées permet aux interactants d'afficher leur appartenance à la même communauté langagière et de recréer ainsi les liens permettant l'instauration d'une *communion phatique* (« in conversation routines, people actively recreate the bonding and respecting behaviours that are the social fabric of their communities », Brown & Levinson) A ce propos, Laver parlait de *initiatory function* consistant à initier un rapport interactionnel d'une façon routinière en laissant au partenaire d'interaction toute liberté d'approfondir ou non tel ou tel aspect de la conversation (« getting the interaction comfortably underway », Laver 1975: 221). Dès lors, le *parler phatique* ne représente pas une fin en soi mais permet de *jeter un pont* entre les interactants sur lequel ils peuvent nouer ou renouer des liens par le biais d'interactions approfondies fondées sur des procédures d'échange narratives, argumentatives, descriptives ou encore informatives. Or, comme l'organisation de la conversation est *mouvante* (cf. ci-dessus), le *parler phatique* n'apparaît pas qu'en phase initiale mais

marque les points de transition entre chaque phase ou séquence de l'interaction. Il exerce ainsi une fonction de charnière appelée « degré zéro » ou « mode d'organisation de base de la conversation » par Traverso :

> « (…) les échanges à bâtons rompus ont une place particulière dans la conversation. On pourrait dire qu'ils se distinguent des séquences spécifiques par le fait d'être 'endémiques'. Je dirai qu'ils constituent le mode d'organisation de base de la conversation, ils en sont le "point simple", la progression minimale, le degré zéro. L'observation du déroulement des conversations montre en effet qu'après les actes rituels, les échanges à bâtons rompus occupent l'espace conversationnel jusqu'à donner naissance à une séquence spécifique qui, à sa clôture (ou à sa rupture), les verra reprendre leur cours, jusqu'à la cristallisation d'une autre séquence spécifique, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'interaction. » (Traverso 1996 : 222-223)

Ce va-et-vient entre des échanges *phatiques* et des interactions plus spécifiques fut par ailleurs également constaté dans le cadre d'un projet de recherche néo-zélandais au sujet d'interactions sur le lieu de travail (*Language in the Workplace,* cf. Holmes 2000). Sur l'une des pages du site internet du groupe de recherche, on évoque l'existence d'un *continuum* entre *small talk/ communion phatique* d'une part et *parler travail* (angl. *business talk*) d'autre part :

> « What exactly is small talk? Our research shows that most workplace talk in fact falls on a **continuum** between core business talk and phatic communion (or small talk). Most workplace interactions move rapidly back and forth along this scale within a single interaction. » [http://www.vuw.ac.nz/lals/research/lwp/research/small-talk.aspx]

Parmi le petit nombre de travaux linguistiques consacrés explicitement au *small talk* ou au *parler phatique,* on peut citer au moins trois ouvrages consacrés spécialement au *Small Talk*, à savoir ceux de Schneider (1988), de Züger (1998) ainsi qu'un ouvrage collectif édité par Coupland (2000). Ce dernier ouvrage intègre des travaux utilisant différentes approches par rapport à des situations d'interaction allant des bavardages en famille autour de la table et des interactions téléphoniques destinées à maintenir le contact (angl. *calling just to keep in touch*, Drew & Chilton) jusqu'aux interactions institutionnalisées au sein d'une administration gouvernementale ou d'un cours universitaire. Schneider (1988) associe le *small talk* à la notion de *discours phatique* (angl. *phatic discourse*) en tentant de l'intégrer à une *théorie unifiée du discours oral* (cf. Schneider 1988 : 41-105) tout en se fondant sur une définition restrictive de *small talk* en tant que *bavardages sur la pluie et le beau temps*, définition non retenue dans le présent travail. A l'inverse, Züger (1998) renonce à une théorisation du discours en élargissant le cadre d'investigation à l'aide de la notion d'*utilisation phatique du langage* (all. *phatische*

Sprachverwendung) étudiée à partir d'un corpus de conversations *à bâtons rompus* menées dans des transports publics de la Suisse alémanique. Ces conversations sont marquées par leur caractère spontané, l'absence de but conversationnel fixé par avance et le libre choix des thèmes ainsi que par le fait qu'elles sont opposées aux conversations dites *instrumentales* (all. *instrumentelle Gespräche*, cf. Züger 1998 : 98). Avant d'aborder le sujet important de la politesse et du *travail des faces* caractérisant la dynamique des relations interpersonnelles tissées tout au long d'une conversation, je voudrais présenter et commenter la typologie proposée par Züger dans le but de rendre compte des différentes fonctionnalités du *parler phatique*.

3.3.1 A propos de la typologie proposée par K. Züger (1998)

Contrairement à Traverso (1996), Züger (1998) semble convaincue que certains *types de conversation* se passent presque entièrement de *parler phatique*, du moins en ce qui concerne le corps de la conversation. Elle propose ainsi de distinguer entre *conversations phatiques* (all. *phatische Gespräche)* d'une part et *conversation*s *instrumentales,* c'est-à-dire *destinées à des fins déterminées,* d'autre part en partant d'une définition fondée sur les critères du thème et de la cohérence :

> « (...) kennzeichnend für phatische Gespräche ist das Fehlen eines im voraus *(sic!)* festgelegten Themas und einer auf einen übergeordneten Gesprächszweck hin angelegten kohärenten Gesprächsstruktur. » (Züger 1998: 97)

Une telle conception traite la *conversation phatique* presque à la manière d'un *type de texte* écrit et tend à faire oublier les caractéristiques liées au contexte spécifique de l'oral et au principe de l'alternance des tours. En faisant référence aux niveaux *physiques, métacommunicatifs et psychosociaux* (all. « auf physikalischer, metakommunikativer oder psychosozialer Ebene », p. 97) du contact humain, Züger s'intéresse presque exclusivement aux procédures destinées à assurer la compréhension par rapport à ces différents niveaux, de sorte que les procédures plus spécifiquement liées à l'organisation de l'interaction verbale et à l'alternance des tours sont négligées au profit d'une analyse qui tend à isoler les tours de leur contexte d'énonciation en restant attachée à une vision

phrastique de la grammaire (cf. la notion de *Äußerungseinheit* - fr. *unité énonciative* - Züger 1998 : 156-160).

En dépit des différences méthodologiques constatées par rapport à l'approche retenue pour le présent travail, la typologie des différents types de *parler phatique* proposée par Züger permet de mieux cerner un certain nombre de fonctions spécifiques sur les plans du développement des thèmes et de la relation interpersonnelle. Cette typologie propose des liens entre le *parler phatique* d'une part et des catégories macrostructurelles ainsi que le concept du *canal* d'autre part en distinguant au total quatre aspects :

Tableau 2 : les quatre formes de *phaticité* chez Züger (1998 : 98)

Canal	⇨	*phaticité du signal (*all. *Signalphatik*)
Séquence d'ouverture	⇨	*phaticité initiale* (all. *Initialphatik*)
Corps de la conversation	⇨	*phaticité sociale* (all. *Sozialphatik*)
Séquence de clôture	⇨	*phaticité terminale* (all. *Terminalphatik*)

La notion de *phaticité* chez Züger ne correspond pas à celle chez Coupland et al. (1992) en ce sens qu'elle fait abstraction d'une conception plaçant l'interaction dans le cadre d'une *négociation en temps réel* des thèmes et de la relation interpersonnelle associée à une certaine *indétermination* du sens communicatif des énoncés (cf. sous-chap. 1.4). Chez Züger, la *phaticité* est rapportée directement aux fonctions communicatives spécifiques attachées aux différentes phases de la conversation (ouverture, corps, clôture) ainsi qu'aux procédures destinées à assurer la compréhension aussi bien sur le plan acoustique que sur le plan propositionnel. Malgré cette différence d'approche, la typologie proposée ne paraît pas entièrement incompatible avec les objectifs d'une recherche s'attachant à suivre une *logique de la complexité* dans une perspective fonctionnelle et pragmatique. En effet, elle permet de distinguer différents niveaux d'analyse, allant des procédures assurant l'intercompréhension (*phaticité du signal*) en passant par les *rites* de la conversation (*phaticité initiale et terminale*) jusqu'aux négociations thématiques et interpersonnelles du *small talk* (*phaticité sociale*).

Les concepts de *phaticité initiale* et de *phaticité terminale* se fondent en grande partie sur celui de *phatic communion* de Laver (1975, 1981), qui l'associait essentiellement aux rites et rituels d'ouverture et de clôture d'interaction (cf. Goffman 1974). Ainsi, Züger se réfère aux trois fonctions spécifiques de la *phatic communion* développées par Laver par rapport à la séquence d'ouverture (pp.107-108) : les fonctions *propitatoire* (angl. *propitiatory function*), *initiatrice* (angl. *initiatory function*) et *exploratoire* (angl. *exploratory function*). La première fonction consiste à empêcher qu'un sentiment d'hostilité n'émane d'un silence prolongé dans une situation où les participants s'attendent habituellement à converser[12] *(*« [to diffuse] the potential hostility of silence in situations where speech is conventionally anticipated », Laver 1975 :220), la deuxième permet de faciliter l'entrée en interaction par le biais de moyens de communication *émotionnellement neutres* ainsi que par l'émission de signaux d'amitié et de gestes de solidarité marquant une reconnaissance partagée vis-à-vis de la possibilité qu'une interaction puisse avoir lieu (« it allows the participants to cooperate in getting the interaction comfortably underway, using emotionally uncontroversial (...) material, and demonstrating by signals of cordiality and tentative solidarity their mutual acceptance of the possibility of an interaction taking place », Laver 1975 : 221). Quant à la fonction exploratoire, celle-ci s'inscrit d'emblée dans une perspective interactionnelle en ce sens qu'elle suppose la négociation des identités et des relations par les interactants :

> « (...), phatic communion has an exploratory function, 'in that it allows the participants to feel their way towards the working consensus of their interaction' [...], partly by revealing their perception of their relative social status. » (Laver 1981:301)

En se révélant mutuellement la façon dont ils perçoivent leurs statuts sociaux relatifs, les participants d'une interaction mettent progressivement en place un *consensus de travail* qui ne saurait être atteint autrement que par le recours à des procédures d'ajustement et de réajustement en fonction des *signaux* reçus par le partenaire. C'est la raison pour laquelle l'utilisation de routines conversationnelles ne représente pas une forme quasi-mécanique de comportement social mais une stratégie qui s'inscrit dans la négociation et le contrôle des identités et des relations sociales :

> « Linguistic routines of greeting and parting, far from being relatively meaningless and mechanical social behavior, can [...] be understood as extremely important strategies

[12] Encore peut-on se demander si la peur du silence relève de l'universel ou bien si elle est liée à la culture occidentale - cf. p. ex. Basso (1975).

> for the negotiation and control of social identity and social relationships between participants in conversation. » (Laver 1981:304)

Il me semble que Züger sous-estime le rapport étroit qu'entretiennent la *phaticité initale* et *terminale* avec la négociation de la relation interpersonnelle lorsqu'elle parle de « formules phatiques toutes faites » (« phatische Floskeln », p. 113) à propos d'une interaction brève menée à un arrêt de bus dont elle note l'absence de traitement d'un « véritable thème » (« ein eigentliches Thema », ibid.) en dépit d'un « échange minimal d'informations » (« ein minimaler Informationsaustausch », ibid.). Le constat d'un fonctionnement *purement relationnel* du langage par rapport à l'interaction en question (« Die Funktion von Sprache ist hier eine rein beziehungsmässige », ibid.) amène Züger à remettre provisoirement en cause son statut de *conversation,* même si elle se résout finalement à l'accepter (cf. p. 114). Or, on peut supposer que la négociation de la relation interpersonnelle est constamment à l'oeuvre dans toute forme d'interaction verbale et que les phases d'ouverture et de clôture sont précisément celles où, en termes de dosage, la relation l'emporte systématiquement sur l'information. De ce fait, la prédominance locale ou systématique du travail relationnel par rapport à la transmission d'information ne devrait pas représenter un argument de remise en question du statut de *conversation,* comprise en tant qu'interaction structurée.

Concernant la *phaticité terminale*, Züger s'appuie de nouveau sur Laver (1975, 1981) qui distingue deux fonctions essentielles : l'*adoucissemen*t/ l'*amadouage* (angl. *mitigation*) et la *consolidation* (angl. *consolidation*). La première consiste à *adoucir* le passage de l'interaction à la *non-interaction* (« Sie sorgt für einen reibungslosen Übergang von der Interaktion zur Nichtinteraktion », Züger 1998 :114) en évitant de blesser le partenaire par une rupture trop abrupte par le biais de procédures soulignant l'intérêt voire l'affection que l'on porte à son égard, la deuxième sert à consolider la relation par le biais d'une évaluation rétrospective positive de la rencontre et l'expression de meilleurs voeux de santé et de bien-être ainsi que du souhait de renouveler le contact dans l'avenir :

> « We can refer to the two major types of function being served by phatic communion in the closing phase as *mitigation* and *consolidation*. The use of these terms highlights the attention that the participants typically apply to the care of their relationship in this fragile phase [...]. » (Laver 1981: 303)

On peut noter que le passage du corps de l'interaction vers sa clôture est davantage marqué par des procédures spécifiques de transition que celui entre la séquence

d'ouverture et le corps. A ce propos, Züger renvoie à l'emploi de *signaux de transition* (all. *Übergangssignale,* p. 118) tels que « so » et « also » en allemand. D'autres, notamment Sacks et Schegloff (1973), ont révélé l'existence de véritables petites séquences de préclôture, appelée *preclosing sequences* en anglais. Ainsi, la *phaticité terminale* s'appuie sur des procédures spécifiques qui la distinguent de la *phaticité initiale* malgré les ressemblances au niveau de la forme ritualisée des échanges et le recours quasi-systématique à des formules de routine donnant lieu à des échanges *symétriques* ou *complémentaires* du type « *à bientôt !- à bientôt !* » (échange symétrique) ou du type « *Bonne journée ! - Merci ! »* (cf. Kerbrat-Orecchioni 2001 : 62-63 ; 114).

En ce qui concerne la *phaticité du signal*, Züger renvoie à l'ensemble des procédures liées au *canal,* à savoir :

- les procédures de vérification par rapport au fonctionnement du canal, notamment dans le cadre de la communication à distance (téléphone, radio...) ou lorsque des bruits d'origine diverse (brouhaha, bruits de moteur ...) perturbent la communication, de sorte qu'un recours à des *énoncés métacommunicatifs* (*metakommunikative Äußerungen*, p. 99) devient nécessaire ;
- les procédures destinées à assurer l'intercompréhension sur le plan pragmasémantique (*Verständnissicherung auf pragmatisch-semantischer Ebene*, ibid.).

Hormis les énoncés métacommunicatifs et les demandes de reformulation, ce sont surtout les procédures régulatrices du *backchannel* qui retiennent l'attention de Züger (cf. *Rückmeldeverhalten,* p. 102). Dressant une liste des *formules de consentement minimales* (all. *minimale Zustimmungsformeln*, p. 103) produites dans le cadre de tours réactifs, elle omet en revanche d'évoquer les moyens d'expression liés à l'acte initial de demande d'assentiment ou de ratification, à savoir les expressions phatiques. Cette « omission » s'explique sans doute par le nombre plus important de travaux consacrés aux procédures du *feedback* (p. ex. Schegloff 1982, Ehlich 1986a, De Gaulmyn 1987) par rapport aux procédures destinées à les initier (cf. p. ex. Rehbein 1979)[13].

La notion de *signal* suscite des interrogations par rapport à la détermination des procédures spécifiques liées à cette forme de *phaticité* : peut-on réellement considérer que les régulateurs et les expressions phatiques, par exemple, représentent de simples

[13] Il s'agit, la plupart du temps, de travaux portant sur des catégories spécifiques telles que les *tag-questions.*

signaux ? Le *glossaire sémiotique* de Vaillant (1999)[14] propose la définition suivante de « signal » :

> « 1. Signe isolé (ou plus rigoureusement texte indécomposable, et donc réduit à un seul signe) dont l'interprétation possible est par conséquent rigoureusement limitée : le signal est absent ou présent, il a été perçu ou il ne l'a pas été, et ses possibilités de signifier en sont réduites d'autant. On parle ainsi de signaux pour les signes dont la fonction est réduite à déclencher une réaction comportementale. [...] » (cf. ndbp)

D'après cette définition, le mot anglais *Go !* serait un signal en vertu du fait que son interprétation est strictement limitée au contexte sportif en déclenchant invariablement une mobilisation ultime d'énergie en vue de se lancer dans la course. Or, les réactions possibles à l'émission du phonème « hein » paraissent davantage nuancées : en fonction de la situation et du contexte discursif, elles peuvent se traduire par une reformulation de ce qui vient d'être dit, par l'expression d'un consentement (« d'accord »), d'une simple confirmation (« oui ») ou bien encore d'une opposition (« Mais non ! »). Selon Lewandowski (1990 :961), le signal comme *complexe sonore* (all. *Lautkomplex*) ou comme *corps signifiant* (all. *Zeichenkörper*) est porteur d'une *information* que le destinataire décode. Or, cette *information* est définie sur la base d'un codage univoque pouvant conduire, sous certaines conditions, jusqu'à l'identification complète entre l'information et le signal :

> « Unter formal-syntaktischem Aspekt ist eine Information die Abstraktionsklasse äquivalenter Signale bzw. "das, was bei beliebigen umkehrbar eindeutigen Kodierungen von Signalmengen invariant bleibt" [...], unter bestimmten Bedingungen ist die Information mit dem S[ignal] gleichzusetzen. » (Ibid.)

Dans le cadre d'un travail portant sur la polysémie fonctionnelle des *particules du discours* (angl. *discourse particles*), Fischer (2000a, 2000b) s'interroge sur leur statut en tant que *signaux* à l'intérieur du *système de l'alternance des tours* tel qu'il fut développé par Sacks, Schegloff et Jefferon en 1974. Partant du constat de leur caractère multifonctionnel (cf. sous-chap. 2.2, 2.3), elle pose la question de savoir si elles peuvent être considérées en tant que *signaux d'alternance* (angl. *exchange signals*). La condition à laquelle tel pourrait effectivement être le cas serait qu'il existe un lien direct et univoque entre un lexème particulier et son interprétation par rapport au système de l'alternance des tours :

[14] Consultable en ligne : http://www.vaillant.nom.fr/pascal/glossaire.html#vaillant99

> « (…), the role discourse particles may play is as exchange signals. In order to determine whether this assumption is correct it has to be analysed whether a role in the turn−taking system is a property of discourse particle lexemes themselves, that is, whether there is a correlation between individual particles and a particular turn−taking, −holding, or −yielding function. If there is a direct correspondence between these lexical items and their interpretation with respect to the turn−taking system, discourse particles can be regarded to be turn−taking signals, *i.e.* the presentation of signs by one person to mean something for another (…), for instance, something like : "I want to say something now.". » (Fischer 2000b, p. 4 du doc. pdf)

Or, les analyses menées dans ce domaine et passées en revue par Fischer (2000b) montrent qu'un marqueur tel que « you know » en anglais n'initie pas systématiquement une alternance du tour :

> « Oreström (1983 : 67) finds that of 100 instances of *you know* and *you see*, only fourteen are followed by a turn−shift, another fourteen are followed by feedback signals and the remaining 72 instances are not followed by any verbal reaction of the communication partner at all. Oreström (1983 : 173), (…), therefore calls these items "signals of possible turn−yielding." » (Ibid., p. 5 du doc. pdf)

L'absence d'une corrélation stable entre l'occurrence d'une particule discursive d'une part et d'une fonction spécifique par rapport à l'alternance des tours d'autre part amène Fischer à renoncer à la notion de *signal* :

> « To conclude, the functions with respect to the turn−exchange system observable do not seem to be signalled by the discourse particle lexemes themselves, that is, there is no deterministic correlation between the occurrence of a discourse particle and a turn−function. » (Ibid.)

Selon Fischer (2000b), le rôle des particules du discours consiste plutôt à *rendre visible* (traduction de l'anglais *to account for*) le choix opéré par l'énonciateur par rapport au système d'alternance des tours en ce sens qu'elle motivent l'utilisation particulière d'un *point de transition possible* :

> « The role discourse particles play in the turn−exchange system is as accounts for speakers' choices with respect to the turn−taking system. Thus, in this investigation it is proposed that the role of discourse particles regarding turn exchange lies in motivating the particular use made of transition relevance places. » (Ibid., p. 10 du doc. pdf)

Il est par ailleurs probable que le terme de *phaticité du signal/ Signalphatik* proposé par Züger (1998) soit simplement utilisé par analogie au concept de *canal* associé au modèle classique de transmission de l'information, de sorte que l'on pourrait également parler de *phaticité du canal* afin d'éviter l'écueil conceptuel lié à l'idée de la *transmission d'information*.

Pour finir, c'est la notion de *phaticité sociale/ Sozialphatik,* rattachée à la partie centrale de la conversation, qui est la plus problématique. Züger l'assimile à la notion de *small talk* dans son acception large (pp. 119-120) tout en concédant qu'on se trouve ainsi confronté à une forme non spécifiée de *parler phatique* :

> « Die Sozialphatik beginnt dort, wo die Initialphatik aufhört, d. h. wo das weitgehend ritualisierte Sprachverhalten in freieres, assoziatives Sprechen übergeht. (…) Diese Art des Sprachverhaltens, (…), wird umgangssprachlich gerne mit Small talk gleichgesetzt. Das ist dann zulässig, wenn von Small talk in der weitergefassten deutschen Begriffsbestimmung die Rede ist (…). Small talk ist letztlich aber nur eine unspezifizierte Form phatischen Sprechens. » (Züger 1998 : 119-120)

Dès lors, la diversité des types d'interaction concernés par cette forme de phaticité engendre une complexité analytique amenant Züger à restreindre son champ d'investigation en se concentrant sur deux aspects du *parler phatique* : la *grammaire de la conversation phatique (*all. *Grammatik des phatischen Gesprächs*, p. 120) et les *thèmes traités dans les conversations phatiques* (all. *Themen in phatischen Gesprächen*, ibid.). Or, cette *grammaire* paraît aussi peu spécifique que la définition de la *phaticité sociale* : Züger propose en effet d'examiner des structures syntaxiques telles que les *ellipses*, les *troncations*, les *anacoluthes* et les *exportations* (cf. Züger 1998 : 168-231), catégories difficilement compatibles avec une approche interactionniste en analyse des conversations et qui, loin de concerner exclusivement le *parler phatique*, pourraient tout aussi bien être appliquées au langage parlé dans son ensemble. C'est pourquoi il est nécessaire d'essayer de préciser la notion de *phaticité sociale* en fonction des caractéristiques structurelles et fonctionnelles du corps de la conversation.

En suivant l'analyse de Traverso (1996), on pourrait dire que le *parler phatique* se fonde sur des *échanges à bâtons rompus* (cf. sa définition ci-dessus, sous-chap. 3.3) constituant la *dynamique minimale de la conversation* (cf. Traverso 1996 : 222) fondée sur un mode d'organisation, « qui est essentiellement l'amplification et le glissement » (ibid. : 223). Dès lors, ce type d'échanges représente le « tissage minimal » (ibid. : 223) à partir duquel les participants tendent « vers l'augmentation des savoirs partagés et vers l'engagement dans l'interaction » (ibid. : 224) dans le cadre de séquences spécifiques. Dans cette perspective, qui épouse par ailleurs le concept de la *fonction exploratoire* chez Laver (cf. ci-dessus), il est impossible de considérer la *phaticité sociale* en tant que *type* de discours constituant le corps de la conversation (all. *Gesprächsmitte*, Züger 1998 : 98). Le concept du va-et-vient entre des échanges à bâtons rompus et des séquences spécifiques

relevant d'un mode particulier d'organisation (narration, description etc.) (cf. la définition de Traverso, chap. ci-dessus) va à l'encontre d'une conception opposant des conversations *purement phatiques* à des conversations *instrumentales* (cf. ci-dessus). Les difficultés qu'éprouve Züger à tirer des traits de séparation clairs entre les catégories qu'elle propose (cf. Züger 1998 : 121-137) démontrent la réalité de ce mode d'organisation entre glissement et amplification. Ainsi, Züger révèle elle-même ce mode de fonctionnement en évoquant les glissements entre *phaticité initiale* et *phaticité sociale* :

> « Bestimmten Äußerungen kann offenbar unterschiedlicher Status zugeordnet werden.Eine interessierte Frage wie die Wohlergehens- oder die Wetterfrage kann entweder als echte Frage mit dem Wunsch nach Information oder als blosse *(sic !*) Kontaktformel verstanden werden. Entsprechend fallen die Antworten aus : im ersten Fall etwas ausführlicher im Sinne der geforderten Kooperation auf Beziehungsebene, z. B. in Form eines längeren Berichts (…), im zweiten Fall eher floskelhaft-kurz ohne Weiterführung, (…). » (Ibid.:128)

En conséquence, Züger admet l'existence de glissements fondés, d'après elle, sur l'existence d'*énoncés charnières* (all. *Scharnieräußerungen*, p. 129), renonçant en même temps à réviser certains présupposés de sa typologie.

En dépit des problèmes conceptuels et analytiques que peut engendrer la typologie de Züger, celle-ci permet néanmoins de préciser différents niveaux de fonctionnement par rapport à la phaticité. Voici quelques observations et conclusions :

1. Il est possible de distinguer différents fonctionnements et facettes de la phaticité selon qu'elle surgit dans la séquence d'ouverture, dans le corps ou bien dans la séquence de clôture d'une interaction.

2. Les rituels d'ouverture et de clôture impliquent une prépondérance de procédures liées à la relation interpersonnelle tout en amorçant des thèmes pouvant donner lieu à des séquences spécifiques par la suite. Comme les stratégies et procédures spécifiques ne sont néanmoins pas identiques dans les phases d'ouverture et de clôture, il conviendrait de maintenir les catégories de *phaticité initiale* et de *phaticité terminale*.

3. Il existe une catégorie transversale par rapport à la chronologie des différentes parties de l'interaction concernant les procédures destinées à assurer le bon fonctionnement du canal, c'est-à-dire la compréhension acoustique et propositionnelle. Cette catégorie pourrait être appelée *phaticité du canal*.

4. Sur le plan de l'organisation globale de la conversation, on note une « structure mouvante » (Traverso 1996 :222) dont la dynamique repose sur l'échange à

bâtons rompus en tant que « mode d'organisation de base » (ibid.). Il s'agit donc d'une *phaticité organisationnelle* reposant par ailleurs sur un certain nombre de principes et fonctions spécifiques décrits par Laver (1975, 1981) dont les fonctions *propitatoire* (besoin de parler) et *exploratoire* (tension vers un consensus) (cf. ci-dessus) ainsi que les principes de la politesse et de la coopération imposant des procédures et des stratégies parfois contradictoires (cf. à ce propos Traverso 1996 :228). C'est en vertu des principes d'ordre psychosocial régissant la *phaticité organisationnelle* que l'on pourrait employer la notion de *phaticité sociale* proposée par Züger.

3.3.2 La "figuration" et le "jeu des voiles"

La discussion de la typologie de Züger (1998), notamment par rapport à la notion de *phaticité sociale*, appelle une réflexion sur le rapport entre la dynamique particulière qu'induit la *phaticité organisationnelle* (cf. chap. précédent) dans le déroulement de la conversation d'une part et les règles et principes qui régissent cette dynamique d'autre part. Si Traverso parle de « degré zéro » de l'organisation conversationnelle (Traverso 1996 :222), c'est que les échanges à bâtons rompus ne constituent en quelque sorte que des *points de transition* vers des formes d'interaction plus *engagées :* « leur absence ou (…) leur degré minimal d'enjeu » ne satisfait pas « la tension des participants vers l'augmentation des savoirs partagés et vers l'engagement dans l'interaction » (ibid. : 224). Cette vision rejoint celle proposée par Coupland et al. (1992) qui, en suivant Laver (1975, 1981), affirment le fonctionnement à la fois transitionnel et relationnel de la phaticité (Coupland et al. 1992 :212 ; cf. sous-chap. 1.4). En identifiant ce que j'ai proposé d'appeler *phaticité organisationnelle* au concept de *phaticity* tel qu'il est exposé par Coupland et al. (ibid.), celle-ci peut alors être définie en tant que *qualité* de l'organisation interactionnelle et de l'*interprétation de la situation* (« a quality of interactional organization and situation-construing », ibid. : 220) fondée sur l'accentuation momentanée de buts relationnels (« Phaticity is a multidimensional potential for talk in many social settings, where speaker's relational goals supercede their commitment to factuality and instrumentality. », ibid. : 207). Se pose alors la question de savoir selon quels règles et principes les participants agissent en poursuivant ces buts relationnels. Car pour entretenir

de bonnes relations et parvenir à ses fins, il faut savoir *ménager les autres*. C'est dans ce contexte que les notions de *politesse* et de *travail des faces* (appelée également *figuration* en français) entrent en jeu :

> « (…) – la politesse apparaissant [en relation avec la notion des faces] comme un ensemble de procédés permettant de concilier le désir mutuel de préservation des faces avec le fait que la plupart des actes accomplis durant l'interaction risquent de venir menacer telle ou telle des faces en présence, et se ramenant en quelque sorte au principe général : "Ménagez-vous les uns les autres". » (Kerbrat-Orecchioni 1995 : 74)

La notion de *facework/ figuration* fut élaborée par Brown et Levinson dans les années 70 (cf. notamment 1987) et se fonde sur les notions de *face* et *territory* développées par Goffman (1974). Kerbrat-Orecchioni (1995) propose une présentation critique des concepts de *face positive (positive face), face négative (negative face)*, *politesse positive* et *négative* (*positive and negative politeness)* ainsi que de la notion clé de *Face Threatening Act (*FTA*, acte menaçant la face*), à laquelle elle propose d'ajouter celle *d'anti-FTA* (appelée également FFA = *Face Flattering Act),* dans un article programmatique soulignant l'importance de la relation interpersonnelle dans les interactions en face à face :

> « Une part importante du matériel produit au cours de l'interaction se justifie surtout par sa valeur relationnelle (quête d'un rapprochement ou d'une suprématie, souci de protéger sa face, de ménager celle d'autrui, ou de la lui faire perdre…), même si cette valeur est généralement plus dissimulée, car moins "officielle", que le contenu informationnel - (…) » (Kerbrat-Orecchioni 1995 :70)

L'un des enjeux de cet article consiste à démontrer le rapport entre la théorie de la politesse et le *système des faces* :

> « (…) dans le système de la langue (toutes les langues), sont inscrits un grand nombre de faits dont l'existence ne se justifie, et qui ne sont interprétables, que si on les envisage par rapport au "système des faces" – (…) qui se mettent soudain, si on les rapporte aux principes de la politesse, à *faire système*, en même temps que se dévoile leur profonde unité fonctionnelle : permettre une gestion harmonieuse de la relation interpersonnelle. » (Ibid. : 74)

Or, la *communion phatique* malinowskienne peut être considérée comme l'aboutissement d'une gestion harmonieuse de la relation interpersonnelle. Dans cette optique, le *parler phatique* ne constitue pas une fin en soi mais représente un ensemble de stratégies et de procédures visant la préservation des faces dans le but d'accéder à une forme de *bonheur conversationnel*, pour reprendre une notion d'Auchlin (1991). Dans ce contexte, la politesse en tant qu'ensemble de règles et de principes sous-tendant la

figuration joue sans doute un rôle important, même si d'autres règles sont susceptibles d'intervenir voire d'entrer en concurrence avec celle-ci :

> « …il peut sembler plus prudent, au lieu d'accorder au PP [*principe de politesse*] le statut impérial (voire impérialiste) de cette "Condition de Félicité"qui d'après Goffman énonce que d'une manière générale, on est tenu d'observer les règles en tous genres qui sous-tendent la production/ interprétation des conversations (règles lexico-syntaxiques, conditions de réussite à la Searle, maximes conversationnelles à la Grice, contraintes rituelles, etc.), si l'on veut témoigner, l'enjeu est d'importance, de sa "santé mentale" (…). » (Kerbrat-Orecchioni 1995 :83)

Dans la mesure où l'une des caractéristiques essentielles du *parler phatique* consiste dans le recours à des *routines* conversationnelles à travers l'emploi de formes d'expression préfabriquées, il participe aux *rites* conversationnels tels qu'ils ont été décrits par Goffman (1974). Celui-ci définit la notion de *rite interactionnel* en s'appuyant sur une définition proposée par Radcliffe-Brown tout en notant que la notion de *respect* prend chez lui un sens élargi :

> « Il existe une relation rituelle dès lors qu'une société impose à ses membres une certaine attitude envers un objet, attitude qui implique un certain degré de respect exprimé par un mode de comportement traditionnel référé à cet objet. » (Goffman 1974 : 51).

Parallèlement, les notions de *rite* et de *rituel* sont rapprochées de celle de *face* en tant qu' « objet sacré » pour la préservation duquel il faut recourir à « l'ordre expressif » qui devient ainsi synonyme d'« ordre rituel » (cf. Goffman 1974 : 21).

En suivant Goffman inscrivant la *figuration* dans le contexte d'une *mise en scène quotidienne* (cf. Goffman 1973), il convient de s'interroger sur les stratégies et procédures précises adoptées par les participants dans le cadre de cette *mise en scène* de leurs différentes *faces*. L'hypothèse initiale motivant cette interrogation consiste dans l'idée que tout échange phatique, présent dans tout type d'interaction (cf. à ce propos par exemple Traverso 1999 :91), est marqué par un *jeu de voiles* fondé sur une tendance des participants à se *dévoiler* mutuellement leurs *faces* ou du moins une partie de celles-ci :

> « La conversation se construit (...) résolument vert l'avant (approfondissement de la relation), comme l'indique la tension vers l'engagement : les participants cherchent à ne pas se maintenir dans des échanges de bon ton, ils développent au contraire volontiers des discours sur eux-mêmes (dévoilement de soi) et ne répugnent pas aux discussions. » (Traverso 1999 : 84-85)

Dès lors, on peut supposer que c'est cette tension vers le *dévoilement de soi* qui se trouve à l'origine de certaines séquences dans lesquelles les participants développent par

exemple un discours narratif ou explicatif à propos de leur état de santé, créant ainsi la dynamique du va-et-vient entre échanges à bâtons rompus d'une part et *séquences spécifiques* d'autre part (cf. chap. précédent). Ce constat appelle une deuxième hypothèse : **le *small talk* (ou *parler phatique),* loin de s'opposer au *dévoilement de soi*, constitue un mode d'interaction voire un *style interactif* spécifique dans le cadre duquel le *dévoilement de soi* constitue une composante essentielle.** On peut même aller plus loin dans cette hypothèse et dire que **le *dévoilement de soi* représente une condition nécessaire à la réussite de la *communion phatique*** au sens malinowskien.

La question du *dévoilement de soi* se trouve en effet au centre des préoccupations de Coupland et al. (1992) qui s'interrogent à propos de la façon dont une réponse à la question « How are you ? » (« Comment allez-vous/ Comment ça va ? ») est négociée par les participants dans le cadre d'interactions médicales. Les chercheurs observent en effet une complexité impressionnante par rapport aux formes de *dévoilement de soi* (angl. *self-disclosure*) que provoque cette question chez les patients. Ils avancent l'hypothèse selon laquelle la réponse à cette question représente rarement un acte de dévoilement de soi univoque (vrai ou faux), mais bien plus un acte « créateur », résultant du processus complexe de la négociation des relations interpersonnelles au cours de la conversation :

> « (…) We also raise the possibility that negotiating a response to HAY ? is more than a simple act of self-disclosure (true or false) and is in fact a creative act toward establishing "How we are" developmentally. » (Coupland et al. 1992: 219)

Cette hypothèse établit d'emblée un lien étroit entre une certaine forme de *parler phatique* (la *paire adjacente*[15] « Comment ça va ? » - « Bien, merci. ») et l'acte du *dévoilement de soi* qui semble suggérer que l'un ne va pas sans l'autre. Mais que veut dire *dévoilement de soi* au juste ? Dans le cadre de l'étude menée par Coupland et al., la question de savoir s'il s'agit dans tel ou tel *speech event* d'un dévoilement de soi *authentique* et donc « non phatique » (« nonphatic »[16]) occupe une place importante dans l'argumentation. En effet, il est impossible de trancher entre ces deux notions dans la plupart des cas, de sorte que les chercheurs soulignent l'*ambiguïté*, le caractère *indéterminé* (« indeterminacy »[17]) de la plupart des réponses données. En ce sens, le

[15] Cf. p. ex. Traverso (1999, 33 *sv.*).
[16] Coupland/ Coupland/ Robinson (ibid., 220) : « […] phatic (conventional, desemanticized, nonparticular, non-health-relevant) *or* nonphatic (particularized, health-relevant) self-disclosures […]».
[17] Ibid., 226.

dévoilement de soi n'est finalement qu'un *changement de voile* permettant de poursuivre à l'infini ce jeu de rôles incessant qu'est la vie en société.

Le *jeu des voiles* tel qu'il est à l'œuvre lors d'une interaction verbale appelle une analyse selon le principe de la politesse en lien avec la *figuration*. En intégrant la théorie des actes de langage, le dévoilement de soi peut être considéré comme un acte susceptible d'engendrer de nombreuses manœuvres de la part de l'énonciateur destinées à préserver sa *face* tout en dévoilant sinon toute sa *face cachée* du moins une partie de ce qui, jusque là, était encore voilé aux yeux d'un public plus large. Le lexique théâtral traduit bien l'aspect *mise en scène* du *facework.* L'exemple de la rubrique « Small Talk » publiée régulièrement dans les pages sports du quotidien britannique *The Guardian* illustre bien l'imbrication étroite entre les notions de *small talk* d'un côté et *mise en scène* d'une personnalité de l'autre : dans l'édition du 13 juin 2003, « Small Talk », pseudonyme révélateur de l'intervieweur, interroge le joueur de football Claude Makelele en lui soumettant un catalogue de questions d'une banalité apparemment extrême, dont par exemple : *Favourite colour ?[…] What newspapers or magazines do you read ?[…] What have you got in your pockets ?[…] What colour underpants are you wearing today ?*[18] Sans vouloir poser la question de savoir si, dans cet exemple, il s'agit véritablement d'une activité conversationnelle du type *small talk*, il est intéressant de constater que, du moins en ce qui concerne le contexte médiatisé dans le monde anglophone, on associe *small talk* à une forme de dévoilement de soi qui consiste à *dévoiler* ses goûts et penchants personnels rien que pour le plaisir narcissique de s'exhiber. Or il s'agit bel et bien de « se vendre » par le biais d'un *facework* efficace. Ainsi, Claude Makelele révèle de façon explicite l'intérêt de s'adonner à ce jeu de dévoilement de soi lorsqu'on lui demande d'indiquer le joueur de football qui serait, à son avis, le meilleur du monde : *Makelele. […] Ha ha ha ha ! Of course. Ha ha ha ! Well, you've got to sell yourself, haven't you ? […] No, I'm joking … but you do have to believe in yourself, to sell yourself. […]*[19]. L'acte de démentir (*No, I'm joking*[20]) ce qu'il vient d'énoncer peut être considéré comme une sorte d'*amadoueur*[21] vis-à-vis de ses destinataires, susceptibles d'être quelque peu irrités par ce manque flagrant de modestie. L'interviewé offre ici aux lecteurs le *spectacle*

[18] Cf. éd. en ligne : http://sport.guardian.co.uk/print/0,3858,4690099-111630,00.html
[19] Ibid.
[20] Le rire peut également être interprété ici en tant qu'*amadoueur*.
[21] Cf. KERBRAT-ORECCHIONI (2001 : 73): « […] *amadoueurs* (sorte de "douceurs" visant à faire avaler la pilule sinon trop amère du FTA) ».

d'un changement de masques habile en mettant tour à tour le masque du mégalomane, le masque du fou (*Ha ha ha ha !*), et le masque de l'homme 'modeste et raisonnable'.

Selon Kerbrat-Orecchioni (2001, 74), « [t]out acte de langage peut (…) être décrit comme un FTA, un FFA, ou un complexe de ces deux composantes ». Ainsi, le fait que l'interviewé se désigne lui-même comme 'le plus grand joueur de foot du monde' constitue un acte à la fois flatteur vis-à-vis de sa propre *face* (d'où l'expression *Face Flattering Act* = FFA) et menaçant à l'égard des faces négative et positive des autres, qui risquent de se sentir brusqués et rabaissés par la mégalomanie que dévoilent ces paroles (*Face Threatening Act* = FTA). Le déroulement d'une interaction verbale est marqué par « un incessant et subtil jeu de balancier entre FTAs et FFAs » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 74). Lorsqu'il s'agit d'une interaction du type *small talk*, l'acte du dévoilement de soi peut être conçu comme partie intégrante du travail des faces tel qu'il est réalisé au cours d'une interaction concrète. Dans le cadre de ce travail, les participants de l'interaction sont fréquemment amenés à exprimer leur subjectivité de telle manière qu'ils dévoilent une partie de leur *face cachée* jusque là ignorée par leur(s) partenaire(s) d'interaction et, plus généralement, par la plupart des personnes de leur entourage.

Or, ce dévoilement n'est pas forcément *authentique* ni même *sincère* dans la mesure où les participants cherchent toujours à ne pas trop dévoiler des aspects susceptibles de nuire à leur *face positive*, de sorte que l'on a parfois l'impression que le dévoilement représente une façon de mieux se voiler. Ce jeu de *changement de voile,* déjà observable dans l'interview de Claude Makelele, semble particulièrement fréquent à l'occasion d'entretiens télévisés lorsque le rôle du présentateur consiste à rendre accessible à un large public une facette jusqu'alors inconnue ou *cachée* de l'invité. Ainsi, lors d'une émission de divertissement allemande intitulée *NDR-Talkshow*[22], l'invité, un acteur d'une série télévisée allemande (*Neues vom Bülowbogen/ Quoi de neuf au cabinet Bülowbogen*), négocie son *dévoilement* de différentes façons :

JW: Rainer HUnold ist doktor SOmmerfeld.(.) nEUes vom bÜlowbogen(.) der war ja gAnz schön wEhleidig gerade der doktor Sommerfeld (.) ((*schelmischer Blick*))

JW : Rainer Hunold est le docteur Sommerfeld : « quoi de neuf au cabinet Bülowbogen ». (à l'adresse de RH :) il est pas mal geignard, ce docteur Sommerfeld (lance un regard espiègle).

[22] Emission du *Norddeutscher Rundfunk* allemand, diffusée le 17/09/04.

RH: ja.(.) sind männer auch Immer.(.)

RH: Oui, ils sont comme ça les hommes.

JW: ja (.) oder↑((*rire*)) (1.0) sie auch↑

JW: Eh oui vous êtes bien d'accord ? (rire) – Et vous, vous aussi ?

RH: müssen wir jetzt über mIch reden?

RH: Faut-il que nous parlions maintenant de moi ?

JW: jA. ((rire))

JW: Oui! (rire)

RH: nein ich auch ja klAr (.) ich glaube frauen gehen viel pragmAtischer um mit ihren leiden (.) ((…))

RH: Ben non, oui, moi aussi, bien sûr. Je crois que les femmes sont beaucoup plus pragmatiques dans leur façon de gérer leurs souffrances. (…)

Dans cette séquence, la présentatrice Julia Westlake (JW) introduit l'invité Rainer Hunold en présentant d'abord un bref extrait de la série télévisée dans laquelle il joue un des rôles principaux. Il est ainsi présenté en tant que personnalité publique (acteur), connue par tout le monde, ce qui constitue, en soi, un acte flatteur vis-à-vis de la *face* de son interlocuteur (FFA). Or cet acte flatteur est presque immédiatement relativisé par le fait qu'elle souligne le côté hypochondriaque du personnage de *Doktor Sommerfeld* tout en lançant un regard espiègle à son interlocuteur qui semble vouloir insinuer que cette hypochondrie ne se limite pas seulement au personnage du film (FTA). Le *but de la manœuvre* correspond au rôle de la présentatrice consistant à inciter son invité à *se dévoiler* devant les yeux des (télé)spectateurs. Cependant, elle n'atteind pas tout de suite son but puisque Rainer Hunold acquiesce tout en fournissant une généralisation derrière laquelle il peut cacher son intimité : ja.(.) sind männer auch Immer./ *Oui, ils sont comme ça les hommes.* C'est ce que Coupland et al. (1992) désignent par le terme *hedging* (p. 222), c'est-à-dire une manière de *laisser en suspens* le degré auquel le locuteur assume en tant qu'individu les propos qu'il tient. Il est clair qu'en tant qu'homme, Rainer Hunold appartient à la partie de l'humanité ayant une fâcheuse tendance à larmoyer, mais sa réplique est malgré tout perçue comme une forme de dérobade, obligeant la présentatrice à reformuler sa question initiale en s'adressant directement à lui : sie auch↑/ *Vous aussi ?*

La réplique de son interlocuteur montre qu'il a parfaitement compris le *jeu* (müssen wir jetzt über mIch reden?/ *Faut-il que nous parlions maintenant de moi ?)* tout en manifestant une réticence à se plier aux règles du jeu dont il révèle le mécanisme en faisant du *métadiscours*. Malgré cette réticence, il produit une réplique pouvant satisfaire la demande de son interlocutrice (nein ich auch ja klAr / *moi aussi, bien sûr*) qu'il relativise aussitôt dans la deuxième partie de sa réplique par une autre généralisation (ich glaube frauen gehen viel pragmAtischer um mit ihren leiden / *Je crois que les femmes sont beaucoup plus pragmatiques dans leur façon de gérer leurs souffrances)*.

Cette généralisation semble destinée à limiter autant que possible l'atteinte à sa *face positive* tout en démontrant qu'il vient de dévoiler un trait de sa personnalité au sujet duquel il n'aimerait décidément pas s'épancher davantage. On assiste donc à un dévoilement de soi certes *mis en scène* par les deux interactants sur le plateau de télévision mais malgré tout *négocié* et *renégocié* de la même façon que lors d'une conversation privée. Le doute que le spectateur peut avoir quant à la *véracité* des aveux faits à la télévision est dû a ce que Coupland et al. appellent « indeterminacy » (cf. sous-chap. 1.4), le caractère indéterminé des discours dont on ne sait pas s'ils sont plutôt *phatiques* (dans un sens restreint : conventionnels, ritualisés etc.) ou *non phatiques* (particuliers, *personnels* etc.). C'est précisément ce qu'ils entendent par *small talk* :

> « (…) respondents often seem to need to leave the degree of (…) their *obliqueness* unclear, hovering between the conventional and the factual. (…), this very "indeterminacy" may be the hallmark of phatic communion and the key to its social utility. » (Coupland et al. 1992 : 226)

En ce qui concerne le *small talk*, il convient de souligner la place primordiale qu'occupe le travail des faces au sein de ce type d'interaction dont l'un des objectifs principaux consiste à créer un équilibre au niveau de ce que l'on pourrait qualifier de rapport de forces entre les interactants fondé sur leurs capacités respectives à accomplir des FFA et des FTA susceptibles d'affecter plus ou moins sérieusement le partenaire aux niveaux de l'estime de soi et de l'estime des autres. Le *small talk* suppose une relation interpersonnelle reposant sur des liens sociaux et psychoaffectifs instables en ce sens qu'ils ne possèdent pas (encore) la stabilité, toutefois relative, des liens de l'amitié ou bien ceux de l'amour. Ainsi, il représente bien plus qu'un mode conversationnel *à la mode* en

permettant à tous ceux qui le pratiquent de négocier et renégocier les rapports qu'ils entretiennent avec les autres dans le but de se créer ou préserver un statut qui leur garantisse un minimum de stabilité face à une société dont l'instabilité des liens peut prendre une forme menaçante à l'égard des individus qui la composent.

Dans ce contexte, une distinction entre les notions de *small talk* d'une part et de *parler phatique* d'autre part devient nécessaire : alors que le *small talk* représente une forme d'organisation interactionnelle supposant un degré de connaissance relativement faible entre les participants, le *parler phatique* désigne plus généralement la dynamique du va-et-vient entre *échanges à bâtons rompus* et *séquences spécifiques* à l'intérieur d'interactions verbales, seraient-elles de type privé, institutionnel ou professionnel. Certes, le danger d'une telle distinction consiste à retomber dans un schéma de pensée associant le *small talk* à un type de discours plutôt qu'à une procédure conversationnelle, ce qui risquerait fort de miner les pistes d'analyse ouvertes par la définition proposée par Coupland et al. ; c'est pourquoi il paraît nécessaire d'insister sur la perspective interactionniste et pragmatique supposant que les catégories descriptives et analytiques choisies soient conçues à partir de *types d'interaction* (cf. p. ex. Vion 1992, 2000) et de situations d'interaction. Ainsi, le *small talk* relève des *interactions symétriques* renvoyant à une « similitude des rôles sans impliquer une similitude et/ou une identité sociale(s) et comportementale(s) » (Vion 2000 :135) tout en intégrant la dimension de la relation interpersonnelle à travers le trait distinctif d'une relation horizontale *distanciée* (cf. Kerbrat-Orecchioni 1992 : 35).

3.3.3 Le "parler phatique" : du "dévoilement de soi" vers la confidence

Or, le *travail des faces* est plus facilement décelable dans des situations où le faible degré de connaissance des interactants requiert de multiples manoeuvres de préservation des faces que lorsqu'il s'agit par exemple de ce que Traverso (1996) appelle une *conversation familière* : le *jeu* du dévoilement entraîne alors moins de négociations et de renégociations et se trouve vite substitué par une forme de dévoilement *non voilée* n'ayant plus rien en commun avec le caractère *léger* (cf. Traverso 1999 : 85-86) du *small talk*. Ainsi, la

conversation téléphonique entre deux amies évolue rapidement vers un échange de confidences marquant un haut degré d'engagement personnel :

(14) LBFRi_06 : l. 1-30

```
01    G :   oui allô?
02    J :   allô gégé?
03    G :   <<all>oui>
04    J :   <<f> ouais c'est moi josephIne>
05    G :   adIEU ma bIche
06    J :   =salut ça ↑va?
07    G :   et toi::
08    J :   raconte ouAI:s ça va bien
09    (.)
10    G :   bien.
11    J :   =enfin ça va ouais si on vEUt quoi
12    G :   alo:rs encore des pertes de sang?
13    J :   ouais=ouais toujours un peu ↓ouais=ouais.
14    G :   et qu'est-ce qu'il t'a dit le docteur?
15    J :   bEn il m'a dit repos et ↑tout quoi mais ↓bon=euh
16    G :   =ah oui couch↑É
17    J :   ouè couché mais je n'y reste pas parce que <<p>bon>
18    G :   ouè mais fais attentIO:n
19    J :   ouai:s(0.2) j-[je j'ai] un peu peur mais <<p>enfin>
20    (.)
21    G :                [(   )   ]
22    J :   et tOI raconte-moi parI:s
23    G :   ouais bien chouette ouais [ouais ( )]
24    J :                             [c'était  ] bien?
25    G :   =ouais ouais
26    J :   t'es rentrée quand?
27    G :   c'était le paradIs et lÀ c'est la rentrée oui.(<<tu>vois>) h
28    J :   ah ouAIs pourquoi?
29    G :   ophh je suis rentrée et tout le monde faisait la gUEU:le
30    J :   o::h ((...))
```

Sur le plan de la structuration pragmatique et thématique de cet extrait, on peut grossièrement distinguer une séquence d'ouverture (l. 1-10) suivie du corps de la conversation constitué de deux séquences fondées sur les *confidences* que les participantes se font chacune à son tour (1ère confidence : l. 11/12-19 [21 ?] ; 2ème confidence : l. .22-30). Les transitions entre chaque séquence sont marquées par un certain *flottement discursif* que Traverso (1996) désigne précisément par le terme d'*échanges à bâtons rompus*. Ainsi, le passage de la séquence d'ouverture vers la première séquence *confidentielle* culminant dans l'expression d'un sentiment d'angoisse (l. 19 `j- je j'ai un peu peur mais <<p>enfin>`) est marqué par des échanges ambigus autour de la question de santé (l. 6-11), traitée comme une simple formule de routine (l. 8) avant de donner lieu à une amorce de topicalisation (l. 11 `enfin ça va ouais si on vEUt`

quoi) qui donne lieu à la première séquence autour des problèmes de santé de J, introduite par une question par laquelle G renoue explicitement avec ce qu'elle en savait depuis le dernier contact (l. 12 alo:rs encore des pertes de sang?). Il s'agit donc d'une procédure permettant à la fois de souligner la pérennité du contact au-delà des moments de séparation à l'aide de l'indice de pérennité « encore » et de marquer son intérêt et sa *sympathie* pour la partenaire d'interaction à travers *l'organisateur discursif* (cf. Danon-Boileau & Morel 1998 : 94) « alors » l'incitant à livrer un petit *récit* de ce qui s'est passé depuis le dernier contact et donc à se *dévoiler* :

> « [Le *dévoilement de soi*] se définit avant toute chose par sa thématique. On peut y rapporter tous les propos échangés dans les conversations qui transmettent des informations sur celui qui parle, ses pensées, ses goûts, ses sentiments, etc. Il peut s'agir, mais pas nécessairement, d'éléments intimes ou secrets. (…) De façon plus courante, des échanges aussi banals que ceux sur la santé, lorsqu'ils débordent le cadre de la simple routine de politesse, deviennent facilement des échanges de dévoilement de soi. » (Traverso 1996 :194)

La deuxième séquence (l. 22-30) est introduite par une topicalisation soulignant que c'est au tour de l'amie de raconter ce qui s'est passé entre-temps (l. 22 et tOI raconte-moi parI:s). C'est ce que l'on peut appeler le principe de *confidence pour confidence* :

> « Dans l'histoire de la relation, la première confidence ouvre la voie aux confidences, et "confidence pour confidence", les participants enrichissent peu à peu leur savoir mutuel : celui qui aura fait la première confidence sera tenu d'en faire d'autres, celui qui aura reçu la première sera tenu d'en faire lui aussi. Dans les relations très suivies, on peut même parler de confidence obligée. En effet, la maintenance du savoir partagé entre les proches rend nécessaire l'information sur les faits nouveaux, même dans le domaine personnel ou intime. » (Traverso 1996 : 196)

La notion de *confidence* ne désigne donc pas simplement la communication d'une information sous le sceau du secret mais porte sur l'action d'une personne qui s'en remet à quelqu'un, qui *épanche son coeur* (cf. la notion de *confidence-épanchement* chez Traverso 1996 : 198). L'apparition quasi-systématique du *dévoilement de soi* et de la *confidence* dans les conversations ainsi que le caractère contraignant se dégageant du principe de *confidence pour confidence* (qui trouve vraisemblablement un pendant dans le principe de *dévoilement de soi pour dévoilement de soi*) peut également être rapporté à ce que, dans une perspective symbolique de l'interactionnisme, Goffman appelait la *ritualisation de la sympathie d'identification* dans le cadre des *échanges confirmatifs* :

> « Une approche à l'étude du rituel confirmatif consiste à rassembler des actes phénoménalement différents, mais qui paraissent *partager un certain trait formel*, un certain thème interpersonnel. (...) un exemple : la *ritualisation de la sympathie d'identification.* Les besoins, les désirs, les expériences, bref, la *situation d'un individu*, vue de son propre point de vue, indique à un autre individu comment formuler des *gestes rituels d'intérêt.* C'est là que nous trouvons (...) les "gentillesses" que sont les demandes à propos de la santé, des expériences faites au cours d'un récent voyage, des sentiments sur un film, de l'issue d'une affaire malheureuse, les actes de bon voisinage qui constituent à se prêter divers objets et à se rendre de menus services. (...) » (Goffman 1973 : 76)

L'usage des termes d'adresse (l. 02 : *gégé* ; l. 05 *ma biche)* dans la séquence d'ouverture (l. 1-9) exhibe dès le *rituel d'accès* (cf. Goffman 1973 : 82-97) le caractère *familier* de la relation interpersonnelle. De même, la familiarité des termes de salutation révèle le lien d'amitié entre les interactantes. Il s'agit de *relationèmes* (cf. Kerbrat-Orecchioni, p. ex. 1995 :72 ; 2001 : 68-72) indiquant une relation de proximité en même temps que de la (re)créer.

> « En ce qui concerne la relation "horizontale", certains actes de langage sont associés plutôt à une relation de distance, alors que d'autres impliquent plutôt une relation de familiarité, voire d'intimité. Soit l'exemple de la *confidence :* généralement, cet acte se produit entre deux "proches" ; (...) Autrement dit : les relationèmes sont à la fois des *indicateurs* et des *créateurs* d'un certain type de lien ; ils peuvent *refléter* les données contextuelles, mais aussi parfois les *modifier* ou les *constituer* - (...). » (Kerbrat-Orecchioni 2001 :69)

Si l'on pose la question de savoir ce qui rapproche le *small talk* d'une part de la *conversation familière* d'autre part, on peut noter au moins deux aspects :

- 1. La nécessité voire l'obligation de s'adonner au jeu du *dévoilement pour dévoilement/ confidence pour confidence* dans les interactions familières revêt des similarités inattendues avec les rites et rituels d'interaction tels que la *ritualisation de la sympathie d'identification* constatée par Goffman dans le cadre d'interactions apparantées au *small talk* (cf. *Les relations en public* 1973). La relation interpersonnelle joue un rôle prépondérant dans les deux cas de figure, et la dynamique de la conversation repose sur le même principe du va-et-vient entre *échanges à bâtons rompus* et *séquences spécifiques*, même si les séquences développées au cours des conversations familières sont sans doute souvent plus longues que celles émanant du *small talk*. Or, cette dernière observation est peut-être simplement liée au fait que la durée moyenne des interactions entre personnes ayant un lien de familiarité est plus longue que celle des interactions plus éphémères.
- 2. Même si la relation horizontale entre les interactants impliqués dans une interaction du type *small talk* est marquée par une plus grande distance et que la

relation *verticale* (ou *hiérarchique*, cf. Kerbrat-Orecchioni 1992) est par ailleurs souvent dyssymétrique (cf. par exemple le *small talk* sur les lieux de travail, cf. Holmes 2000), la *posture* implique un rapport de places symétrique :

> « La conversation, (…), mettra (…) en présence des sujets sociaux, déjà pourvus d'images sociales, dont les positionnements ne sauraient être identiques. Toutefois, cela n'empêche pas que soit postulée, dans ce type d'échange, une sorte d'égalité de droits et de devoirs. En principe donc, dans l'univers culturel intersubjectif qui domine ces échanges, les statuts institutionnels et les rapports hiérarchiques se trouvent comme "neutralisés". » (Vion 1992, 2000 :135)

Or, la raison d'une telle posture réside peut-être dans la poursuite de l'idéal d'une *communion phatique* en tant qu'aboutissement d'une interaction réussie. En d'autres termes, la *phaticité sociale* caractérise aussi bien le *small talk* que la *conversation familière*.

Pour conclure ce chapitre, je propose d'attribuer ces deux formes d'interaction à la catégorie du *parler phatique* tel qu'il a été défini préalablement (cf. plus haut et sous-chap. 3.3) et d'expliciter leurs propriétés spécifiques à l'aide d'un tableau montrant à la fois les ressemblances et les différences entre *small talk* et *conversation familière :*

Tableau 3 : comparaison entre *small talk* et *conversation familière* en tant que sous-catégories du *parler phatique* (*'+' : indicateur d'intensité/ de fréquence*)

le *parler phatique*

le *small talk*	la *conversation familière*
Plan relationnel	
relation horizontale : distanciée *relation verticale :* variable, mais *posture égalitaire* ***figuration :*** +++ (travail de préservation !) - actes de préservation des faces orientés vers des *normes de politesse* (angl. *polite norm*, cf. Laver 1981) : → rituels et routines conversationnels ++ → procédures spécifiques : - amadouage - formulations indirectes - …	*relation horizontale :* proche *relation verticale :* généralement égalitaire ***figuration :*** + - *actes de préservation de la face :* → rituels et routines conversationnels + → procédures spécifiques ++: *cf. ci-contre*

prédominance de la négociation des identités sociales : vers une « réaffirmation des liens sociaux » (Vion 1992, 2000 :135)	« prédominance du relationnel et de la complicité » (Traverso 1996 :13) → émotion !
Plan thématique	
- absence de but explicite et de thèmes imposés - traitement *superficiel* des thèmes : séquences spécifiques relativement courtes : durée moyenne de l'interaction plus courte !	*idem* - vers un traitement plus approfondi des thèmes : durée moyenne d'interaction plus longue !/ thèmes centrés sur des « états d'âme » (Traverso 1996 :14)
Plan organisationnel	
structure mouvante : dynamique du va-et-vient entre *échanges à bâtons rompus* et séquences spécifiques	*idem*

Commentaire : Si l'on se concentre sur les différences, on constate que celles-ci se situent essentiellement sur le plan relationnel. On note avant tout un travail de figuration moins important dans les conversations familières, notamment en ce qui concerne le recours à des procédures de routine en lien avec des *normes de politesse* dans le sens de Laver (1981). Selon lui, il existe un lien direct entre formalité, politesse, risque et face en ce sens qu'un degré maximal de risque par rapport à la préservation de la face entraîne un degré maximal de routine et inversement : « (…) *maximum risk leads to maximum routine,* and conversely, *maximum routine reflects highest risk.* » (Laver 1981 :290). Se référant au *parler phatique* en termes de *phatic communion*, Laver expose l'idée selon laquelle le recours aux routines conversationnelles est orienté vers des *normes de politesse* et que ces normes reposent sur des *schémas* (angl. *patterns*) de conduite interactifs :

> « The basic position is that *a certain pattern of phatic communion constitutes the polite norm*, and that the use of this pattern serves as an acknowledgement of the social relationship that exists between the participants. Any deviation from that pattern then triggers the implicature that the speaker is thereby re-negociating the relationship. » (Laver 1981 : 301) [*mise en ital. par la rédac.*]

Ces *schémas* sont fondés sur trois catégories de styles communicatifs que Laver présente ainsi :

a. la catégorie *neutre* se référant à des énoncés portant sur des savoirs et expériences partagés par l'ensemble des membres d'une communauté comme par exemple sur le temps qu'il fait (cf. ibid. :301);

b. la catégorie *égocentrée* (angl. *self-oriented*) renvoyant au vécu de l'énonciateur, fondée sur des énoncés du type *Je ne supporte pas cette chaleur*, *Je ne suis pas faite pour ça* ;

c. la catégorie *empathique*[23] (angl. *other-oriented*) concernant des énoncés indiquant un intérêt pour le vécu et les expériences personnelles du partenaire d'interaction tels que *Ça doit être dur*, *Tu viens souvent ici ?*

Les deux dernières catégories rappellent les notions de *discours monologique* versus *discours dialogique* de Roulet et al. (1987) (cf. également *ndbp 7*, sous-chap. 2.4), même si ces dernières s'appliquent à un modèle d'articulation du discours plus général et que les catégories proposées par Laver se réfèrent, en premier lieu, aux phases d'ouverture et de clôture des interactions. La spécificité de l'approche proposée par Laver consiste à supposer l'existence d'un lien normatif entre telle ou telle catégorie de style communicatif et la spécificité de la relation interpersonnelle, à savoir que si la relation interpersonnelle est marquée par un lien de familiarité entre les interactants, ceux-ci peuvent adopter indifféremment l'un ou l'autre des trois styles (neutre, égocentré, empathique) alors que si la relation est plus superficielle, le choix de tel ou tel style communicatif est guidé par l'observation d'une *norme de politesse* fondé sur un *schéma* de combinaisons possibles entre tel statut social et tel(s) style(s) communicatifs en relation avec celui du partenaire :

> « The pattern of choice of category that constitutes the polite norm is one where the speakers who are well-acquainted can freely choose any category, but where non-acquainted speakers obey a constraint which depends on relative social status. The neutral category is available to speakers of any social status, but other-oriented phrases are politely available only to speakers of relatively higher status, and self-oriented phrases only to speakers of relatively lower status. Thus, in an encounter between a country gentleman out for a walk and a hedger-and-ditcher clearing nettles from a ditch, polite options include either speaker saying 'Nice day,' the country gentleman saying 'That looks like hard work,' or the hedger-and-ditcher saying 'Hard work, this.' » (Laver 1981 : 302)

Or, dans la mesure où les *schémas* (angl. *patterns*) dont il est question ici n'affectent en dernier recours que les interactions entre des personnes entretenant une relation distanciée, on peut supposer que les fameuses *normes* de politesse n'affectent que le *small talk*. Par conséquent, la *figuration* observable au cours des conversations familières, notamment par rapport au corps de la conversation, semble atténuée au profit

[23] La notion *empathique* a été choisie par analogie à celle d'*aptitude empathique* utilisée par rapport à l'*accordage intersubjectif* présenté dans un *aide-mémoire à l'usage des psy et autres communicants* édité par l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon 2 [http://psycho.univ-lyon2.fr/IMG/pdf/doc-1155.pdf]

d'une relation de complicité dont le caractère souvent *rituel* (cf. Goffman ci-dessus) renvoie à l'*accordage affectif* étudié notamment par des psychologues et psycholinguistes. De ce fait, je propose de considérer le *parler phatique* comme un style communicatif reposant sur des procédures d'organisation discursive et thématique spécifiques et relativement 'stables' en même temps qu'il établit une 'souplesse' sur le plan de la relation interpersonnelle permettant une diversification des stratégies et procédures adoptées en fonction de la nature de la relation sur les plans horizontal et vertical. Ainsi, le *parler phatique* devient un outil de synchronisation interactionnelle au service d'une relation interpersonnelle harmonieuse, aussi bien sur le plan des statuts sociaux (*small talk*) que sur celui de l'affect (*conversation familière*). Cette dynamique permettrait en même temps le passage d'un type interactionnel vers un autre, notamment du *small talk* vers la *conversation familière* au fur et à mesure que la relation interpersonnelle s'approfondit et se stabilise.

3.4 Principes de base en analyse de conversations

A première vue, le 'défaut' de la notion jakobsonienne de *fonction phatique* de ne porter « que sur la seule communication verbale » (cf. Greimas & Courtés 1979 : 45) prédestine cette fonction à des analyses portant sur les interactions verbales comme celles effectuées en analyse des conversations (dans une acception large du terme). En effet, l'étymologie de la notion, dérivée du grec *phátis* et traduit en français par *parole* (cf. Neveu 2004 :224) confère au langage parlé un statut privilégié par rapport à l'analyse de la fonction phatique. Comme les *conversations ordinaires* (cf. Gülich & Mondada 2001 :199) constituent l'objet d'études favori des *analystes de conversations* (à propos des problèmes terminologiques, voir ibid. :196 ssqu.), il paraît impossible de ne pas tenir compte de ce courant méthodologique dans le cadre d'un travail consacré aux *expressions phatiques.* En effet, les principes d'une méthode d'analyse empirique associée à une observation des interactions verbales en tant que co-productions discursives sont indispensables dès lors qu'il s'agit de décrire les spécificités propres au fonctionnement de ces expressions. Se pose alors la question du statut théorique d'une approche dont l'objet analytique de

prédilection, le dialogue, est considéré comme une *catégorie naturelle scientifiquement* ***non*** *pertinente* (cf. Moeschler & Reboul 1995 ; Reboul 1996). Il est vrai que le lien de traduction entre *phátis* et *parole* évoque la dichotomie saussurienne entre *langue* et *parole* tout en suggérant un parti pris pour cette dernière. Or, on peut contester l'idée selon laquelle la *parole* s'oppose à la *langue* en tant que *système* :

> « Certes, les discours, textes et dialogues, (…) semblent tellement relever de l'initiative individuelle qu'ils paraissent échapper à toute description systématique, comme l'affirmait Saussure pour la *parole.* Mais si c'était le cas, si le discours n'était qu'une succession toujours improvisée d'énoncés, comment expliquer l'acquisition si rapide de certaines compétences discursives par les enfants, comment rendre compte du fait que tous les sujets parlants reconnaissent des genres de discours, comment aider les membres d'une communauté, à commencer par les élèves et les étudiants, à mieux maîtriser les processus de production et d'interprétation de textes et de dialogues de plus en plus complexes, en langue maternelle comme en langue seconde ? Il faut admettre qu'au fil du temps et des interactions se sont développées des formes d'organisation du discours, et qu'il est possible d'en décrire les régularités. C'est précisément l'objectif de l'analyse du discours. » (Roulet et al. 2001 :2)

A ce propos, on peut dire que les difficultés à cerner les notions de fonction phatique et de phaticité relèvent du même ordre que celles liées à une théorisation des différentes approches en analyse des conversations.

Avant d'expliciter un certain nombre de principes et de concepts relatifs à ce courant de la linguistique moderne, quelques précisions quant à la notion de *conversation* ainsi que par rapport à la spécificité de l'approche ethnométhodologique paraissent nécessaires.

Jusqu'à présent, le terme de *conversation* a été utilisé tantôt pour désigner tout type d'interaction verbale se déroulant dans une situation de face-à-face ou d'*oreille-à-oreille* (*conversations* téléphoniques), tantôt pour désigner des modalités d'interaction marquées par une prédominance du relationnel par rapport au transactionnel (cf. *small talk ; conversation familière*). Ce flou terminologique devient problématique lorsqu'il s'agit par exemple de proposer une typologie des interactions. Ainsi, Vion (1992, 2000) déplore l'absence de définition précise en s'appuyant sur une citation d'une note de bas de page de Goffman concédant lui-même avoir appliquée une terminologie *non rigoureuse* de *conversation* au détriment d'une terminologie plus restrictive (cf. Vion 1992, 2000 :120), concession qui lui permet de proposer une définition se ramenant au *small talk* par la suite (pp. 135-136). Cette restriction semble justifiée dans la mesure où elle permet une classification de divers *types* d'interaction selon le critère de la symétrie des interactions

(cf. pp. 134-139 : *Les interactions symétriques*). Or, Traverso (1996) montre les limites d'une telle typologie en se voyant dans l'obligation de distinguer entre une *conversation familière sens 1* et une *conversation familière sens 2* (Traverso 1996 :13-14), distinction que j'ai ramenée à l'opposition entre *small talk* et *conversation familière* en proposant de les réunir sous le terme de *parler phatique* en tant que style communicatif (cf. chap. précédent). Une définition de la conversation en tant que *type* d'interaction paraît de ce fait problématique, la raison pour laquelle je préfère pour ma part conserver la notion dans son acception large en tant qu'*interaction verbale en face-à-face* quitte à la préciser par la suite (exemples : *conversation familière, conversation téléphonique, conversation ordinaire*).

Le flou terminologique lié à la notion de conversation a par ailleurs amené un certain nombre de linguistes à distinguer entre *analyse de conversations* d'une part et *analyse **des** conversations* d'autre part (cf. p. ex. Traverso 1999). La dernière notion se réfère à une acception large du terme alors que la première renvoie au *type* conversationnel des interactions *spontanées* et *ordinaires*. L'*analyse conversationnelle* (AC), quant à elle, ne se limite cependant pas à cette dernière notion :

> « Face à "analyse conversationnelle", les termes d'"analyse de conversation" ou "analyse des conversations" renvoient souvent moins à une méthodologie spécifique qu'à son objet, la conversation – à différencier par rapport à d'autres formes d'interaction, formelles ou informelles, observables dans des contextes sociaux variés, ordinaires, institutionnels, professionnels. Si la conversation est considérée comme une activité sociale fondamentale en AC au sens étroit, il reste que celle-ci ne se limite pas à étudier des "conversations" mais qu'elle travaille sur une variété d'autres actions interactionnelles – son objet étant moins la conversation en soi que l'organisation intelligible des activités des membres en société. » (Gülich & Mondada 2001 : 196)

La notion d'*intelligibilité* par rapport aux *activités des membres en société* renvoie par ailleurs directement au fondement ethnométhodologique de l'AC. Selon le fondateur de l'éthnométhodologie, Garfinkel (1967), ce sont les *méthodes* employés par les membres d'une communauté qui *rendent visible* (angl. *accountable*) le caractère organisé de leurs activités quotidiennes :

> « Ethnomethodological studies analyze everyday activities as members' methods for making those same activities visibly-rational-and reportable-for-all-practical-purposes, i.e., "accountable," as organizations of commonplace everyday activities. » (Garfinkel 1967:vii)

C'est dans ce contexte que la notion d'*indexicalité,* traitée plus haut (cf. sous-chap. 2.3), prend tout son sens puisque les faits de langue renvoient ainsi systématiquement à leur contexte d'utilisation :

> « (…), l'intelligibilité des actions ne peut que surgir localement parce que l'action est irrémédiablement *indexicale* (Garfinkel/ Sacks 1970) : ceci signifie qu'elle se structure en se rapportant aux circonstances locales de son déploiement, en s'adaptant au contexte où elle se déroule. » (Gülich & Mondada 2001 : 199)

Ceci ne signifie toutefois pas un déterminisme du contexte sur l'action comme je l'ai déjà été noté plus haut (cf. sous-chap. mentionné ci-dessus). Afin qu'un message puisse être effectivement compris, les éthnométhodologues ont formulé un certain nombre de suppositions dont celle du principe de la *réciprocité des perspectives* selon laquelle « les membres font comme s'ils partageaient un point de vue interchangeable sur la situation » (Gülich & Mondada 2001 : 199). Il ne paraît par ailleurs pas inutile de rapprocher ce concept du *principe de coopération* de Grice (1975, cf. sous-chap. 2.1.1). L'attitude coopérative implique que les partenaires d'interaction soient liés par une sorte de *contrat* (cf. à ce propos Grice 1979 : 63) fondé, entre autres, sur le principe selon lequel « chacune des parties en présence doit momentanément s'identifier avec les intérêts passagers de la conversation de l'autre » (Grice 1979 :63), principe qui ressemble, il est vrai, à celui de la réciprocité des perspectives.

En réalité, la différence principale entre ces deux principes réside dans la différence d'orientation épistémologique des deux approches : tandis que Grice recherche à établir une *logique* par rapport à la *conversation* perçue comme « un cas particulier, ou une variété, de conduite intentionnelle, voire rationnelle » (ibid. : 62), l'épistémologie de l'ethnométhodologie vise, en dernier recours, la révélation de systèmes d'organisation sociale à travers les méthodes développés *historiquement* au gré de l'évolution des interactions et conditionnés par l'ensemble des facteurs sociaux intervenant au cours d'une interaction concrète. Une telle perspective rend suspect tout recours à des théories et concepts préconçus en orientant la recherche vers une approche inductive, *guidée par les données*, et rendant compte des évolutions par rapport aux stratégies et procédures développées au cours d'une interaction considérée dans son déroulement *en temps réel*.

Dans le sous-chapitre suivant, je tenterai d'expliciter le principe de l'approche *guidée par les données* à la lumière du choix des corpus effectué dans le cadre de la présente recherche tout en fournissant une illustration du concept de la *négociation en*

temps réel à l'aide d'un extrait tiré du corpus de conversations téléphoniques françaises. Ensuite, j'exposerai quelques hypothèses concernant le rôle des expressions phatiques par rapport au *système de l'alternance des tours* tel qu'il a été décrit par Sacks, Schegloff et Jefferson (1974), hypothèses qui serviront de base à la proposition d'un modèle de description pluridimensionnelle pour l'analyse comparative des expressions phatiques en français et en allemand. La partie méthodologique sera clôturée par des réflexions concernant la comparaison entre deux *langues - cultures* et quelques implications théoriques et méthodologiques.

3.4.1 L'approche "guidée par les données" et la négociation "en temps réel"

L'approche *guidée par les données* implique que l'objet de recherche, en l'occurrence les expressions phatiques françaises et allemandes, ne soit pas fondé sur une définition *idéelle* puisant dans un théorie préconçue de la structure et de la fonction de celui-ci. Ainsi, j'ai essayé de formuler une définition provisoire de ce que j'entends par *expression phatique* en partant d'observations faites à partir de corpus de données authentiques tout en favorisant une approche descriptive plutôt que normative. La structure énumérative de la description est censée indiquer la possibilité de rajouter des éléments d'observation au gré des découvertes faites à partir des données. La nature provisoire de la définition en lien avec une approche guidée par les données comporte toutefois certains risques :

- 1. le risque que les caractéristiques spécifiques liées au type de données choisi ne permettent pas de découvrir certains aspects pourtant récurrents de l'objet étudié ;
- 2. le risque que l'idée initiale que l'on se faisait de son objet soit entièrement remise en cause par la nature des données, de sorte que la définition initiale est invalidée sans forcément pouvoir être remplacée par une autre ;
- 3. le risque des se perdre dans les détails de descriptions par rapport aux particularités propres à telles ou telles données au point de ne plus apercevoir les récurrences.

J'espère avoir réduit le premier risque à un minimum dans la mesure où j'ai choisi le type de données en fonction de ce que je considère essentiel par rapport aux notions de

fonction phatique et de phaticité, à savoir le fait qu'elles font référence à la communication orale dans le cadre d'échanges *spontanés*, c'est-à-dire *libres* en ce qui concerne le choix et l'agencement des thèmes. Le corpus est essentiellement constitué de conversations téléphoniques et de conversations menées à table entre des familiers (amis et membres d'une famille), ce qui confère une certaine homogénéité aux données dans la mesure où :

- les situations d'interaction se ressemblent en ce sens qu'elles se déroulent dans des lieux privés ;
- corrélativement, les discours sont marqués par leur statut privé et non officiel/ non institutionnel ;
- les relations interpersonnelles se caractérisent par une assez grande proximité sur le plan *horizontal* ainsi que par une symétrie sur le plan *vertical ;*
- les thèmes abordés ont tendance à exhiber des points de vue et des expériences personnelles, de sorte que l'on trouve assez régulièrement des actes du type *confidence* ainsi que des actes ou éléments évaluatifs et expressifs marquant la subjectivité de celui qui parle.

Du fait du caractère *familier* des conversations, il est possible que les formes de *phaticité sociale* (Züger 1998, cf. sous-chap. 3.3.1) que l'on retrouvera dans ces données relèvent davantage de l'ordre de la synchronisation affective et moins de la synchronisation sociale telle qu'elle a pu être observée à partir de données basées sur le *small talk* (voir à ce propos chap. 3.2.3). Or, il est impossible, du moins pour l'instant, d'émettre des hypothèses quant à la question de savoir s'il existe des différences d'emploi des expressions phatiques par rapport à ces deux variantes du *parler phatique*.

Le deuxième risque, celui de découvrir que la catégorie des expressions phatiques ne correspond à aucune réalité par rapport aux données concrètes, est diminué dans la mesure où leur définition est fondée essentiellement sur des observations effectuées sur ces mêmes données. Le dernier risque, renvoyant au soupçon de la circularité d'une approche considérée hostile à la théorie (cf. Gülich & Mondada 2001 : 201), n'en est pas un dans la mesure où l'ethnométhodolgie permet de relever le caractère *systématique* des méthodes employées par les membres d'une communauté. C'est ainsi que Sacks, Schegloff et Jefferson ont pu décrire un certain nombre de règles et principes régissant le *système* de l'alternance des tours (cf. 1974 : *A simplest systematics for the organisation of*

turn-taking for conversation). Certains de ses aspects seront traités dans le sous-chapitre suivant.

Le fait de considérer une unité linguistique telle que l'expression phatique en tant que produit *historique* émanant d'un moment précis dans le cadre d'une interaction concrète n'empêche pas la déduction de règles et principes par rapport à sa structure et son fonctionnement. Ainsi, il existe des *schémas* (angl. *patterns,* all. *Muster, Schemata*) d'activités langagières qui orientent l'interprétation et la production des actes communicatifs par les participants d'une interaction. C'est précisément le rapport à l'existence de schémas qui permet à Laver (1981) d'affirmer que la négociation de la relation interpersonnelle au cours d'une interaction du type *small talk* passe par le biais d'une déviance par rapport à la *polite norm* (ibid. : 301, cf. sous-chap. 3.3.3).

L'exemple suivant illustre comment l'une des fonctionnalités spécifiques de l'expression phatique « okee ? » peut être décrit à travers une analyse des négociations en temps réel. Il s'agit d'une séquence de préclôture extraite d'une conversation téléphonique entre une jeune femme et son petit ami.

(15) GNS_15 : l. 107-122 :

```
104   UW:   ((...)) dann=[meld ich mich nachher noch mal.
105   GI:                [hhhh ((soupir))
106   GI:   ↑ja gut. [hh
107   UW:              [weißt du? dann dann machen wir das irgndwie
so.
108   GI:   ja.
109 → UW:   <<angl.>okay::?>
110   GI:   <<angl.>okay;>
111   UW:   <<angl.>ou:key::.>
112   GI:   <<allegro>ockee.>
113   UW:   <<anglais>greetings to the anna mä:n.>
114   GI:   ja mach ich.
115   UW:   o↑kE:Y::=
116   GI:   =gut.
117   UW:   bis dAnn du schnucki:
118   GI:   bisch dann [↑tschA=O
119   UW:              [tschÜ=üs <<faisant des bises>p p p>
```

(UW: ... je vais te rappeler tout à l'heure. – GI : oui d'accord – UW : tu sais, on va faire comme ça – GI : oui – UW okee ? – GI : okee. – UW : okee. – GI : okee. – UW : greetings to the anna man [trad. fr. : donne le bonjour à Anna] – GI : oui d'accord. – UW : okee !! – GI : bon. – UW : à tout à l'heure ma bichette – GI : à tout à l'heure, ciao. – UW : salut.)

La préclôture est précédée d'un échange à caractère conflictuel : la jeune femme (GI) vient de proposer à son ami (UW) qu'il vienne l'accompagner en ville, ce qu'il refuse sans donner de raison précise si ce n'est qu'il n'était pas préparé à cette question. Afin de pouvoir clôturer la conversation il s'agira, dès lors, d'*accorder les violons* par le biais d'une négociation des positions de chacun dans le cadre d'une *synchronisation interactionnelle* (cf. chap. 2.1.2). L'échange qui suit (l. 109 *ssqu.*) se passerait presque de traduction, tellement la variété des expressions est réduite à presque une seule expression : « okee » ou bien plutôt « okay » prononcé à l'anglaise de façon ostentatoire. Or, seul le premier « okay » relève de la catégorie des expressions phatiques en raison de son contour intonatoire montant et de sa fonction en tant que tour initial dans le cadre d'une paire adjacente dont le tour réactif repose sur un « okay » à fonction confirmative. Dès lors, il s'agit clairement d'un *marqueur d'appel à la co-construction* (cf. Bruxelles & Traverso 2001 : 39, cf. chap. 2.3). Le tour suivant enchaîne sur cet échange complémentaire en répétant le même mot avec une intonation descendante qui produit un effet clôturant, de sorte que l'échange obtient finalement une structure *ternaire*. Or, la transition vers la séquence de clôture se trouve rallongée une fois de plus par par le « okee » produit par GI, avec une prononciation rapide et brève, qui vient en *écho* par rapport au tour précédent, présentant un « acte dit *évaluatif* » servant à « entériner la réponse précédente » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 63). Ces échanges sont suivis d'une deuxième suite d'échanges composée de quatre tours (l. 113-116), de sorte que l'on pourrait parler de *pré-préclôture* à propos de la première suite d'échanges (l. 109-112). L'ensemble de la structure, constituée par les échanges de *pré-préclôture* et de *préclôture* (l. 109-116), peut être regroupé sous la notion d'*échange étendu* ou de *macro-échange* exhibant la négociation telle qu'elle se développe *en temps réel* :

> « (….) l'échange ne s'achève pas toujours avec l'intervention réactive, ni même évaluative. Dans le cas de l'offre par exemple, il est rare que l'échange se réduise au couple offre-acceptation ou refus : en général, l'intervention initiative ouvre *une sorte de négociation entre les interlocuteurs* [*mise en relief par la réd.*], faite d'une succession de dénégations rituelles et de rééditions de l'offre, et qui peut s'étendre sur un nombre plus ou moins grand d'interventions – on parle en effet dans de tels cas d'*échange étendu*, ou de *macro-échange*. » (Kerbrat-Orecchioni 2001 :63)

Il convient par ailleurs de noter avec Traverso (1999 : 73-74) qu'il existe *deux formes de négociations*, présentes toutes les deux dans l'extrait de conversation ci-dessus, à savoir :

- une forme de négociation reposant sur les procédures de *co-construction* diverses mises en œuvre pour élaborer les échanges ;
- une forme de négociation pouvant être décrite en tant que *mode de traitement des désaccords* (cf. Traverso 1999 : 74).

L'expression phatique « okay? » intervient sur les deux plans dans l'extrait de conversation ci-dessus en ce sens que, d'une part, elle initie une co-construction dans le cadre d'échanges de pré-préclôture et de préclôture et qu'elle constitue un acte indirect de demande de réconciliation et d'apaisement d'autre part. A ce propos, Kerbrat-Orecchioni renvoie au lien direct que l'on peut établir entre le *jeu de balancier entre FTAs et FFAs* (ibid. 2001 : 74) et le recours à des formulations indirectes :

> « Pourquoi diable se donne-t-on la peine de dire "Est-ce que tu pourrais fermer la fenêtre s'il te plaît ?" alors que "Ferme le [*sic !*] fenêtre !" ferait tout aussi bien l'affaire, et à moindre frais ? C'est évidemment parce que l'ordre semble moins coercitif lorsqu'il s'énonce sous les apparences d'une question : cette sorte d'*euphémisme syntaxique* qu'est la formulation indirecte permet d'adoucir (de "polir") les arêtes sinon trop acérés de ce double FTA (puisque l'ordre constitue une menace pour les faces aussi bien positive que négative de son destinataire). Il en est de même pour la plupart des cas de formulation indirecte : (…). » (Ibid. : 75)

Or, la visée réconciliatrice de ce « okay? » ne peut être comprise que par rapport aux échanges qui l'ont précédé et représente une continuation de la proposition énoncée dans l'intervention précédente de UW : « `weißt du? dann dann machen wir das irgndwie so.` » (*tu sais, on va faire comme ça*) (l. 107). Il ne s'agit donc pas d'un énoncé aussi indépendant qu'un énoncé exprimant de façon explicite une demande de réconciliation tel que « Dis-moi que tu ne m'en veux pas et que tu es d'accord ». Ainsi, on revient à la notion d'*énoncé membre d'un énoncé d'accueil* et à la caractérisation en tant que « petit acte » (Dostie 2004 : 47 ; cf. chap. 2.3). On peut être tenté de dire que la notion de *petit acte* peut être également comprise dans un sens métaphorique, à savoir que l'atteinte à la face *positive*[24] du partenaire d'interaction que constitue tout acte de refus n'est pas rendu tellement visible par un *petit mot* tel que « okay » dont la polyfonctionnalité permet d'entretenir un certain flou par rapport à son sens communicatif au sein d'une situation d'interaction spécifique. En d'autres termes, si UW avait employé une formulation directe du type « Dis-moi que tu ne m'en veux pas … », il aurait renvoyé

[24] La *face positive* désigne l'image positive que l'on a de soi et dont on voudrait qu'elle soit désirée par au moins un certain nombre d'autres personnes. La *face négative*, à l'inverse, désigne le *territoire* personnel que l'on voudrait protéger de l'emprise des autres afin de pouvoir agir librement en fonction de ses désirs personnels.

directement au FTA commis précédemment par son refus d'accompagner son amie en ville, commettant ainsi un renouvellement du FTA, alors que l'emploi de « okay » lui permet d'initier une négociation de la réconciliation en restant délibérément vague quant aux enjeux exacts de la négociation (au sujet du *flou des marques du discours* voir Maury-Rouan 2001).

Pour conclure, je propose de retenir les précisions suivantes par rapport à la notion de *négociation* : en m'appuyant sur la distinction faite par Traverso (1999 : 74) entre la négociation au sens étroit d'un *mode de traitement des désaccords* et la négociation au sens large de *co-construction* discursive, j'élargirai, pour ma part, l'extension de la notion de *négociation* à l'ensemble des procédures liées au *travail des faces* dont le *traitement des désaccords* ne représente qu'un cas spécifique tout en préférant la notion de *co-construction* pour l'ensemble des procédures liées à l'organisation du discours, aussi bien sur le plan du traitement thématique que sur celui de la gestion de l'alternance des tours. Or, comme le rappelle Kerbrat-Orecchioni, se référant à Watzlawick et citant Barthes, la manière dont un thème est traité peut être lié à la négociation de la relation interpersonnelle :

> « (…) Watzlawick & al. (1972, 80) remarquent ainsi qu'il est fréquent dans les conversations que l'on s'évertue à tenter de dissiper au niveau du contenu un désaccord qui se localise en fait au niveau de la relation, et Barthes (1971, 10) décrit en ces termes le fonctionnement de certains débats entre conférencier et assistance : "Bien que chacun sache à quoi s'en tenir sur les intentions de l'autre, le jeu oblige à répondre au contenu, non à l'adresse. Si d'un certain ton on me demande : 'A quoi sert la linguistique ?', me signifiant par là qu'elle ne sert à rien, je dois feindre de répondre naïvement : 'elle sert à ceci, à cela', et non, conformément à la vérité du dialogue : 'D'où vient que vous m'agressez ? '' » (Kerbrat-Orecchioni 1995 :70)

C'est pourquoi la frontière entre co-construction thématique et négociation de la relation interpersonnelle reste d'ordre théorique et ne correspond pas forcément à la complexité réelle des interactions, car après tout, « [t]out acte de langage peut (…) être décrit comme un FTA, un FFA, ou un complexe de ces deux composantes » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 74).

3.4.2 Le rôle des expressions phatiques à l'intérieur du système de l'alternance des tours

Les expressions phatiques, telles que je les ai définies, se caractérisent entre autre par leur positionnement « aux frontières d'une unité de tour de parole » (cf. chap. 2.1.2). Cette propriété a amené un certain nombre de chercheurs, dont Sacks et al. (1974 resp. 1978), parlant alors de « tag-questions » (cf. 1978 : 36), de les considérer en tant que *turn exit devices, turn stopping devices* (cf. Sacks et al. 36) ou bien encore des « signaux de fin de tour » (Kerbrat-Orecchioni I : 165-166). Or, on peut relever de nombreuses occurrences de « hein » en français et de « ne » en allemand ne marquant pas nécessairement l'arrêt immédiat d'un tour, comme l'illustrent les extraits suivants :

(16) CATF_04, à partir de 4m51s :

AN : trois quatre-vingt-quInze pour une paire de
→ chaussettes=hein, fallait pas que ça dépasse

(17) CATF_04, à partir de 24m45s :

→ RE : je suis vraiment pour le partage des tÂches=hein, (-)
mais là c'est quand même (il faut quand même pas) mais
lA:=euh (.) c'est quand même lUI qui fait toutes les
cOUrses ((...))

(18) GNS_02, à partir de 13m50s :

GI : ((…)) zum beispiel gEstern bin ich früh ins bEtt
→ gegangen weil ich frü:h also nE? (.) bin ja krank .hh
und dann klingelt(e) es hier um zwÖlf irgendwann an der
tÜ=ür, ((…))

(19) CATA_04, l. 197-199 :

IR: ((…))und dann hatt ich (nur so) aufgeworfen ja: ob
sich's wirklich lOhnt wenn man: EInmacht denn sie hat
→ es gekAUft ne? für sich. (.) .h nich, und=und erzählt
da so ((…))

Selon l'analyse du rôle des marqueurs discursifs proposée par Fischer (2000b) présentée plus haut (cf. sous-chap. 3.2.1), il ne s'agit pas de *signaux de fin de tour* mais de marques rendant *intelligible* le choix que fait un locuteur à l'égard d'un *point de transition possible* (PTP) (pour la définition voir chap. 2.3). Qu'est-ce que cela implique concrètement pour le cas des expressions phatiques ?

Loin de vouloir mettre en cause l'importance des expressions phatiques par rapport au système de l'alternance des tours, il paraît important de rappeler certains principes de base élaborés par Sacks et al. (1974, 1978). Ce *système* repose en effet sur un « ensemble ordonné de trois options successives » (Gülich & Mondada 2001 : 207 - cf. angl. « the option cycle the ordered set of rules provide », cf. Sacks et al. 1978: 36) dont la *simplicité systématique* (voir *simplest systematics* – Sacks et al. 1974) permet aux participants de prendre leur *tour* selon le principe *un locuteur à la fois* (*one speaker at a time*) par le biais d'une gestion à la fois *locale* et *interactionnelle* de leurs prises de parole (cf. *local management system, interactionally managed system*, cf. ibid. : 35-38). L'*ensemble ordonné de trois options successives* décrit le système d'allocation des tours :

> « Au point de transition possible, le locuteur qui a la parole peut sélectionner le locuteur suivant (par différents procédés, en l'appelant par son nom, en lui posant une question, etc.) : s'il ne le fait pas, un autre locuteur peut s'auto-sélectionner (s'il y a plusieurs autres locuteurs, c'est celui qui a démarré le premier et le plus rapidement qui gagne le tour) ; si personne ne s'auto-sélectionne, le locuteur qui a la parole peut continuer à parler. Le dispositif intervient de façon récurrente aux lieux de transition possible suivants. » (Gülich & Mondada 2001 : 207)

L'ordre d'alternance et la durée d'un tour sont gérées *localement* sur la base du *tour après tour* (angl. *turn-by-turn basis,* cf. ibid. : 36) conditionnant ainsi les variations pouvant apparaître par rapport à ces deux aspects :

> « The turn-taking system is a local management system, (…), in the sense that it operates in such a way as to allow turn size and turn order to vary, (…). » (Sacks et al. 1978: 36)

Au regard des extraits de conversation cités ci-dessus, ce système de gestion locale révèle à travers l'emploi des expressions phatiques « hein » et « ne » le type de choix effectué par rapport à l'*ensemble ordonné d'options* : en plaçant à la fin d'une unité de construction du tour (UCT) des unités sollicitant une co-construction, les locuteurs rendent intelligible leur choix de la première option de cet ensemble, à savoir la sélection du locuteur suivant. Plutôt que de projeter l'arrêt de ces tours, ces procédés projettent une alternance du tour de parole soit immédiate soit *légèrement* différé dans le temps. Ainsi, il est improbable que la production d'une expression phatique ne provoque aucune réaction de la part de l'interlocuteur, serait-elle verbale ou non verbale. Dans les corpus d'interactions téléphoniques, l'apparition, parfois légèrement décalée, d'un *régulateur* en réaction à une expression phatique, est quasi systématique. Dans la suite de l'extrait (18)

cité ci-dessus, le régulateur « ja » apparaît de façon légèrement différée dans le temps en se chevauchant avec le tour de parole *en cours* :

(20) GNS_02, à partir de 13m50s :

```
      ((...))
      GI:   ja es ge::ht also. (.) zum beispiel gEstern bin ich
            früh ins bEtt gegangen weil ich frü:h also nE? (.) bin
            ja krank .hh und dann klingelt(e) es hier um zwÖlf Uhr
            irgendwann an der [tÜ=ür, (.)
→           BI:               [ja
      GI:   hab ich voll (.) voll (.) voll den schOck gekricht
            wei:l nina is eigentlich AUch voll krank, die hat vOll
            die erkÄltung,
      BI:   jo=a
      ((...))
```

Le régulateur « ja » constitue la deuxième partie de l'échange complémentaire « ne ? - ja » et vient confirmer une inférence supposée être partagée par les participantes, à savoir que GI est malade et que c'est pour cette raison qu'elle s'est couchée de bonne heure. Dans les corpus d'interactions en face-à-face telles que les corpus de conversations à tables (CAT) utilisés dans le présent travail, ces régulateurs sont souvent de nature non verbale, de sorte qu'ils n'apparaissent pas dans l'enregistrement exclusivement sonore des interactions. De ce fait, je ne suis en mesure de corroborer cette hypothèse qu'en m'appuyant sur les observations d'autres chercheurs tels que Cosnier (1987 : 310), Kerbrat-Orecchioni (I : 166-168) et, plus spécifiquement en référence aux corpus d'interaction multimodaux, Mondada (p. ex. 2007), qui soulignent l'importance non seulement de la prosodie mais encore des moyens de communication mimogestuels par rapport à la synchronisation interactionnelle.

Vu sous cet angle, le rôle des expressions phatiques consiste non pas à marquer la limite finale d'un tour (cf. *turn exit device*) mais à projeter l'alternance des tours, de sorte que l'on pourrait parler de *procédé de projection d'une alternance des tours* ou bien de *procédé projectif d'allocation du tour* (à propos de la *projectabilité* des points de transition cf. Mondada 2001 : 6 ainsi que Sacks et al. 1974, 1978).

Du point de vue de Sacks et al. (1974, 1978), le tour et ses limites se définissent en concordance avec le *système de gestion interactionnelle* en s'opposant au schéma de la *division des tâches* impliquant que le locuteur définit le tour et ses limites tandis qu'il revient à l'allocutaire de les reconnaître :

> « (…), it is misconceived to treat turns as units characterized by a division of labor in which the speaker determines the unit and its boundaries, and other parties to the conversation have as their task the recognition of them. Rather, the turn is a unit whose constitution and boundaries involve such a distribution of tasks as (…): That a speaker can talk in such a way as to permit projection of possible completion to be made from his talk (…), and to allow others to use its transition places to start talk, to pass up talk, to affect directions of talk, and so on, and that their starting to talk, (…), can determine where he ought to stop talk. That is, the "turn" as a unit is interactionally determined. » (Sacks et al. 1978: 37)

On peut dire que, d'une certaine façon, l'existence même des expressions phatiques fournit la preuve que le discours dialogué (ou *discours-en-interaction*, cf. Kerbrat-Orecchioni 2005) est géré interactionnellement. La synchronisation interactionnelle constitue leur principale raison d'être dans la mesure où la technique de l'allocation des tours, la co-production discursive et le travail des faces représentent des procédures relevant de cette dimension du discours en interaction.

Or, la production d'une expression phatique est purement facultative au niveau de l'allocation des tours. Selon Kerbrat-Orecchioni, le rôle des *signaux paraverbaux* est sans doute « plus fondamental » que celui des « indices verbaux » (cf. I : 14 – *ndbp*). En effet, ce sont les indices suprasegmentaux qui définissent principalement les unités du discours oral. Ainsi, les participants d'une interaction savent quand une unité de discours est finie grâce à une corrélation spécifique des indices *pause-silence, hauteur, intensité, durée* dégageant ainsi une *valeur conventionnelle* qui permet aux interactants d'interpréter les unités produites de façon adaptée au contexte et à la situation (cf. Danon-Boileau & Morel 1998). Dans le corpus à ma disposition, on peut trouver plusieurs échanges où le locuteur a choisi de recourir exclusivement à une modulation intonatoire stylisée sans l'associer à l'emploi d'un élément segmental tel qu'une particule :

(21) CATA_04, l. 103-112 :

```
((...))
SA :  .h und mit der wOhnung denk ich isses AUch (.)
      eigntlich ganz Ähnlich; weil (.) Englische wOhnungen
      sind sEhen nämlich tatsÄchlich so AUs; die sind totAl
→     vollgestOpft?
      (.)
IR :  m=m,
      (.)
SA :  .h da f- da: die Allen mög- Allen mÖglichen krImskrams
      der auf allen also Alles ist vOllgestEllt mit Allen
→     mÖglichen: sachen,
      (.)
IR :  m=m,
      (.)
```

((…))
(SA : *et en ce qui concerne l'appartement, je pense que c'est assez semblable au fond parce que les appartements anglais sont vraiment comme ça : ils sont complètement bourrés [tu sais ?] – IR : m=m – SA : du bric-à-brac de toutes sortes qui traîne partout, pas un coin où on n'a pas mis des choses [tu sais ?] – IR : m=m)*

La courbe intonatoire montante est souvent interprétée en tant que *marque de non-finalité*, de sorte qu'elle permet à l'interlocuteur d'indiquer « qu'il n'a pas fini, qu'il veut continuer de parler » (Fontaney 1987 : 227), ce qui, en termes d'analyse conversationnelle, correspond à une procédure visant le maintien du tour. Parallèlement, le marquage intonatoire montant de la fin de l'UCT (cf. « totAl vollgestOpft? »), renouvelé une fois (cf. « mit Allen mÖglichen: sachen, ») et suivi à chaque fois d'une micropause ((.)), déclenche une réaction de *feedback* (« m=m, »,) dont la courbe intonatoire également montante indique sa fonction de *continuateur* (angl. *continuer*) au sens où l'entend Schegloff (1982), appelée *régulateur* par les interactionnistes français (cf. p. ex. De Gaulmyn 1987). La production de ce signe montre que le ton montant à la fin du tour précédent est interprété en tant que *signe d'appel à l'écoute* tout comme l'ajout de l'expression phatique « ne ?» (équivalant ici à un « tu sais ? » en français) aurait produit la même réaction. Dès lors, le rôle important que joue la prosodie dans le cadre de la gestion interactionnelle des tours devient flagrant (cf. à ce sujet Auer & Selting 2001). Se dessine alors une nouvelle forme de grammaticalité fondée sur une approche interactionnelle des discours qui, en intégrant le concept de la multimodalité des interactions, confère des fonctions grammaticales à l'ensemble des comportements communicatifs, y compris à la prosodie (cf. le concept d'une *grammaire-pour-l'interaction* présenté par Mondada 2000).

D'autre part, le lien étroit entre contour intonatoire et certaines *particules* fait, depuis quelque temps, l'objet de recherches approfondies dans différents courants de la linguistique (cf. p. ex. Gibbon & Sassen 1997, Schmidt 2001). Ainsi, Kehrein et Rabanus (2001), en s'appuyant sur les méthodes de l'analyse conversationnelle, proposent un *modèle pour la description fonctionnelle des particules discursives* (all. *Modell zur funktionalen Beschreibung von Diskurspartikeln*). A partir de l'hypothèse, développée par Schmidt (2001), qu'il est possible de distinguer sept classes intonatoires par rapport à la relation forme-fonction, ils proposent d'analyser les fonctions respectives d'une série de *particules,* dont l'expression phatique « ne », à partir d'occurrences relevées dans divers corpus d'interactions verbales en suivant la méthode de l'AC. Leur étude révèle une

correspondance de 100% entre la fonction de « ne » exercée dans les différentes données et la septième classe forme-fonction (all. *Form-Funktionsklasse*) établie par Schmidt (2001) associant la fonction d'*appel à réaction* (all. *Reaktionsaufforderung*) à la forme protoypique d'un contour intonatoire montant. Cette correspondance totale paraît d'autant plus remarquable que les correspondances entre les fonctions des autres particules et les différentes classes forme-fonction varient entre 71 et 90% (cf. Kehrein & Rabanus 2001 : 36). Dans cette perspective, la fonction de l'expression phatique « ne » est univoque, alors que Kehrein et Rabanus attachent la propriété d'*association de fonctions* (all. *Funktionskopplung*, cf. Kehrein & Rabanus 2001 : 37) aux *particules* « hm », « hm=hm », « äh » et « hä ». A ce propos, deux remarques peuvent être avancées :

(1) L'identification univoque d'un lexème, en l'occurrence du lexème « ne », à une classe fonctionnelle spécifique d'intonation tend à corroborer le statut d'unité *verbo-vocale* que j'ai proposé pour les expressions phatiques (cf. sous-chap. 2.1.2). Il apparaît ainsi que leur grammaticalité spécifique dépend directement de leur appartenance à la septième classe forme-fonction d'après Schmidt (2001). Les expressions phatiques ne peuvent jouer le rôle de procédés (projectifs) d'allocation du tour qu'en vertu de cette appartenance.

(2) La notion d'*appel à réaction,* attachée à l'ensemble des expressions phatiques, comporte le risque de faire oublier le caractère plurifonctionnel de ces expressions. En effet, il paraît important de noter que cette notion ne porte que sur un aspect particulier du discours, à savoir l'aspect procédural de l'organisation du discours-en-interaction, laissant de côté des aspects pragmasémantiques et relationnels qui paraissent pour autant tout aussi constitutifs du fonctionnement des expressions phatiques que leur rôle au sein du système de l'alternance des tours (cf. sous-chap. 2.3).

Dès lors, il paraît indispensable de recourir à un modèle descriptif pluridimensionnel dans le but de réduire autant que possible le risque de ne pas rendre justice à la complexité d'une catégorie bien distincte d'expressions du discours oral dialogué. Le sous-chapitre suivant propose un modèle de description simplifié fondé sur

l'ensemble des aspects évoqués dans ce chapitre. Ce modèle est censé fournir une sorte de grille d'analyse pour l'étude contrastive proposée dans la quatrième partie.

3.5 L'analyse pluridimensionnelle

Dans leur étude portant sur les différentes fonctions des particules discursives, Kehrein et Rabanus (2001) constatent que l'expression « ne » n'apparaît pas dans tous les corpus d'analyse à leur disposition et formulent l'hypothèse selon laquelle l'occurrence de particules en tant que représentantes d'une classe fonctionnelle spécifique est probablement liée aux caractéristiques d'un *type de discours* particulier (all. *Gesprächssortenspezifika,* p. 35). Ils supposent par ailleurs que la fréquence de particules relevant de la classe fonctionnelle *demande de réaction* est plus élevée lorsqu'il n'y a pas de contact visuel entre les interactants (cf. p. 35). De façon similaire, Bruxelles et Traverso renvoient, dans leur étude portant sur le *petit mot* « ben » (2001), au lien existant entre des types d'interaction et le recours à des petits mots spécifiques en les rapportant « à des caractéristiques externes (les différences dans la définition "officielle" de la situation) ou internes (les types d'activités langagières développées par les participants) » (ibid. : 40). Ainsi, elles supposent qu'une « plus grande proximité entre les interlocuteurs du corpus *Réunion* » par rapport au corpus *Notaires,* utilisés dans le cadre de leur étude, explique la fréquence plus élevée de « phatiques » (cf. p. 42). Or, le petit mot « hein » apparaît plus souvent dans le corpus *Notaires* (cf. ibid., tableau récapitulatif), ce qui amène les chercheuses à l'associer aux « interventions à visée clôturante » (cf. ibid.), apparemment caractéristiques de ce dernier corpus. Même si cela illustre les difficultés qu'entraîne la tentative d'expliquer le fonctionnement des 'petits mots' et leur occurrence au sein de types de discours ou types d'interaction spécifiques, il en ressort du moins que le fonctionnement des expressions phatiques, tout comme l'ensemble des unités du discours, doit être appréhendé par rapport aux différentes dimensions et 'plans' impliqués dans la fabrication du « texte conversationnel » :

> « (…), la tâche de l'analyste consiste à dégager les règles qui sous-tendent la fabrication de ce texte, et sa cohérence interne – règles d'enchaînement des tours de

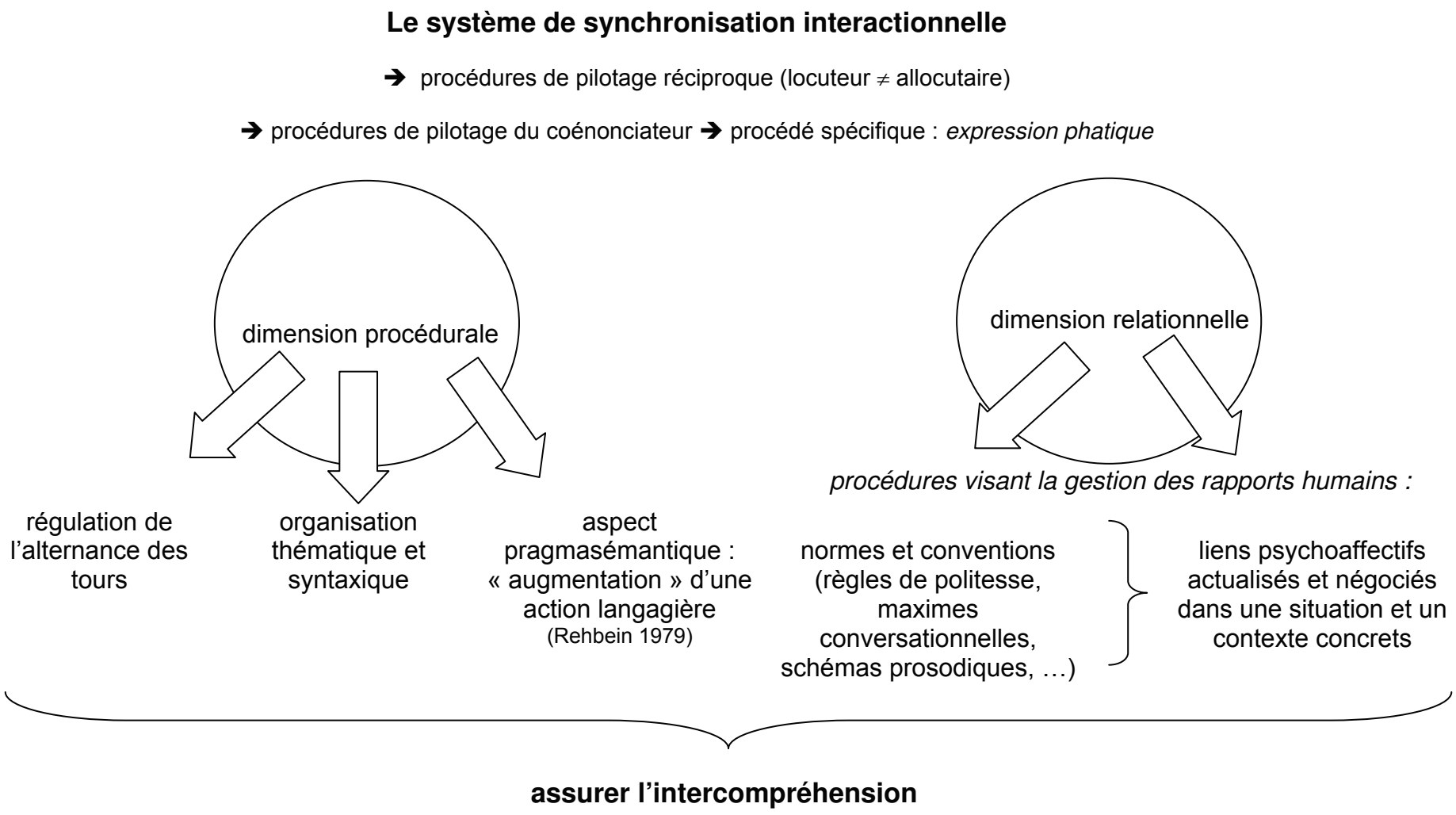
> parole ou des thèmes, règles d'organisation des interventions, échanges et autres unités "fonctionnelles", règles d'enchâssement de récits, ou de développements argumentatifs… : le texte conversationnel est fait de divers "modules" ou "plans d'organisation" (…) » (Kerbrat-Orecchioni 1995 :70)

Une proposition récente de la façon dont on pourrait définir ces modules et les mettre en relation avec les différents plans d'organisation est celle fournie par Roulet et al. (2001) qui part d'une « conception méthodologique de la modularité, qui vise à décrire l'organisation du discours, dans ses composantes linguistique, textuelle et situationnelle, et non le fonctionnement de l'esprit » en associant l'approche modulaire à l'approche interactionniste (Roulet et al. 2001 : 31). Dans la mesure où la notion d'*expression phatique* constitue le point de départ de l'analyse en même temps qu'elle en constitue son aboutissement en impliquant une méthode prioritairement *ascendante,* c'est-à-dire visant une description de plus en plus affinée du fonctionnement des expressions phatiques au gré des analyses, il ne paraît pas judicieux de partir d'un « modèle » et « instrument d'analyse » (cf. titre de l'ouvrage de Roulet et al.) fondé sur une méthode *descendante* (cf. à ce propos ibid. : 28 + *ndbp*). La référence à tel ou tel module, à tel plan d'organisation du discours est néanmoins possible et pourrait apporter de nouveaux éclairages par rapport à ce modèle, mais elle ne permet pas de fournir une grille descriptive adaptée aux caractéristiques spécifiques des expressions phatiques.

En favorisant une approche fonctionnelle et pragmatique, je partirai d'une conception de l'expression phatique en tant que *procédé de pilotage interactionnel dans le cadre de la co-construction du discours*. Selon les amorces d'analyse menées jusqu'ici, plusieurs dimensions du discours sont affectées par cette co-construction, à savoir l'organisation du discours sur le plan de l'alternance des tours et de la structuration thématique et syntaxique, l'organisation pragmasémantique mettant en relation les plans propositionnel et pragmatique des échanges ainsi que la dimension relationnelle portant sur la gestion des rapports humains (cf. Bertrand 1980) qui se fonde sur une négociation de normes et conventions d'interaction (règles de politesse, maximes conversationnelles, …) en vue d'établir des liens psychoaffectifs entre les interactants. Les interrelations entre les diveres dimensions et « plans » ne sont pas d'ordre hiérarchique mais purement analytique en permettant de rendre compte de différents aspects du fonctionnement des expressions phatiques. Le schéma suivant représente les dimensions et plans d'analyse évoqués :

Figure 9 : modèle d'analyse pluridimensionnelle par rapport à l'expression phatique en tant que procédé de pilotage du coénonciateur (*page suivante)*

Figure 9 : modèle pluridimensionnel pour l'analyse de l'expression phatique



Commentaire : le schéma se fonde sur le principe que les procédures mises en œuvre se trouvent soumises à des règles et schémas d'application complexes. Ainsi, la régulation de l'alternance des tours suit les principes du *système* de l'alternance des tours (cf. chap. 3.3.2), l'organisation thématique associe les règles syntaxiques aux principes d'organisation logico-formels et interactionnels tout comme les structures pragmasémantiques révèlent une intrication complexe des règles d'organisation sur les plans propositionnel et pragmatique. L'aspect pragmasémantique de *l'augmentation* d'un énoncé (*action langagière*, cf. à ce propos sous-chap. 3.5.2) se distingue de l'organisation thématique et syntaxique dans la mesure où il porte sur le fonctionnement particulier de l'expression phatique en tant qu'opérateur renvoyant au *common ground* (cf. définition sous-chap. 4.4.2). La notion d*'augmentation* sera explicitée dans le sous-chapitre 3.5.1.2. En ce qui concerne la dimension relationnelle, l'établissement de liens psychoaffectifs entre les interactants est conditionné par la référence à des normes et conventions qui sont actualisées et négociées dans le cadre d'interactions concrètes. En recourant à des éléments préfabriquées du langage ainsi qu'en suivant les règles imposées par les *principes de la politesse* (cf. surtout sous-chap. 3.3.2), l'énonciateur *pilote* l'interaction. Dès lors, la notion de *procédure* s'applique également à la *dimension relationnelle*, de sorte que la notion de *dimension procédurale* portant sur les plans de la régulation de l'alternance des tours, de l'organisation thématique et syntaxique ainsi que sur l'*augmentation* d'une action langagière doit être précisée. Par *dimension procédurale,* je me réfère à l'ensemble des procédures pouvant être rapportées à la communication en tant que *technique* de transmission de messages dans un sens jakobsonien, alors que la *dimension relationnelle* renvoie à une acception davantage sociologique et anthropologique de la notion de *communication* en tant que négociation des identités sociales (cf. surtout sous-chap. 1.3.2).

Les deux sous-chapitres suivants apporteront des précisions par rapport aux plans de l'organisation thématique et syntaxique d'une part ainsi que par rapport à l'organisation pragmasémantique en évoquant quelques notions et hypothèses n'ayant pas encore fait l'objet de développements au cours des chapitres précédents.

3.5.1 Plan de l'organisation thématique et syntaxique

Hormis la fonction de régulation par rapport à l'alternance des tours présentée au chapitre 3.3.2 ainsi que de *tour initial* dans le cadre d'un échange complémentaire (cf. *paire adjacente*), les expressions phatiques jouent un rôle au niveau de l'énoncé en tant qu'unité monologale du discours (cf. Roulet et al. 1987[2] ; cf. Traverso 1999 : 36). Si l'on se réfère au *paragraphe oral* de Danon-Boileau et Morel (1998 : 21-36), constitué des composantes 'préambule' + 'rhème' + 'postrhème', les expressions phatiques interviennent soit dans le cadre du *préambule* en tant que *ligateurs initiaux* (par exemple dans le cadre de la construction *tu vois moi j'crois [= préambule]*, cf. ibid. : 22 ; 94-97) soit en tant que « ponctuants typiques du rhème » (ibid. : 94 ; 96-97 ; 100-102). Leur fonction est alors rapportée à la « régulation de la coénonciation, qui permet d'expliciter la position de l'énonciateur par rapport à celui auquel il s'adresse » (ibid. : 94).

Vues sous cet angle, les expressions phatiques n'apparaissent pas en *position hors-construction* en termes syntaxiques mais intégrées à l'un ou l'autre des deux premiers constituants du *paragraphe oral*. Ainsi, la notion de *détachement* se trouve associée à la structure informationnelle du discours dans le cadre de structures syntagmatiques « de surface » marquées par l'enchaînement *préambule – rhème – postrhème* ou encore *thème – rhème – mnémème* (cf. Fernandez-Vest 2004). Fernandez-Vest défend par ailleurs l'idée d'une « primauté » du niveau énonciatif par rapport au niveau morphosyntaxique d'analyse en ces termes :

> « Le sens linguistiquement analysable résulte essentiellement d'une co-détermination par des facteurs énonciatifs (de tendance universelle) et morphosyntaxiques (qui ressortissent à la typologie des systèmes linguistiques). Cette analyse en constituants énonciatifs rejoint le principe de triple organisation de l'énoncé (…), et affirme la primauté hiérarchique et chronologique par défaut du Niveau 1, énonciatif, sur le Niveau 2, morphosyntaxique. Par "primauté par défaut", j'entends que dans un énoncé syntaxiquement incomplet et à contexte fort, la *prosodie*, associée aux éléments présents dans le contexte (…) suffit à valider l'énoncé. » (Fernandez-Vest 2004 : 66)

D'autre part, la linguiste constate une « collaboration stratégique entre les structures en détachement et les PEN [particules énonciatives, *ndlr*] ou leurs équivalents (dont les *locutions particulaires,* sémantiquement fondées sur la perception) dans différents registres » (ibid. : 64) en fournissant les exemples suivants :

> « *La nana, tu vois, elle a plus ses vieux. // Cette femme, voyez-vous, Mesdames et Messieurs les jurés, était une enfant de la DASS.* » (cf. ibid. : 65)

Cette observation paraît d'autant plus intéressante qu'elle est susceptible de fournir un cadre explicatif par rapport à un certain nombre d'occurrences d'expressions phatiques situées à l'intérieur d'un tour de parole. Certains exemples traités dans le sous-chapitre 3.4.2 peuvent ainsi y être rapportés, notamment l'exemple (18) où l'expression « ne » se trouve en position de détachement à gauche par rapport au rhème suivant (« `bin ja krank` »). De même, cette *collaboration stratégique* est observable à l'occasion d'enchaînements thématiques (Th1 → Rh1 > Th2 → Rh2), comme dans l'exemple proposé par Fernandez-Vest :

> « *Regarde ton frère. Il bosse, bon, mais il sait aussi s'amuser.* » (Fernandez-Vest 2004 : 65)

Cet exemple rappelle l'extrait (17) cité ci-dessus : « `je suis vraiment pour le partage des tÂches=hein, (-) mais là c'est quand même ((…)) c'est quand même lUI qui fait toutes les cOUrses` » (cf. sous-chap. 3.4.2), fondée sur la même structure *concession* (« il bosse ») – *affirmation* (« mais il sait aussi s'amuser ») dans le cadre d'un développement argumentatif. Or, la notion de *détachement* est inadaptée en raison de l'accolement (angl. *latching*) de « hein » au groupe nominal précédent. Il s'agit plutôt d'un effet d'*emphase* ou de *mise en relief* de la première partie de l'intervention constituant, dans son ensemble, un acte de langage fondé sur une évaluation négative de la partenaire de X qui pervertit apparemment le « principe du partage des tâches » en exploitant X. Cette *emphase* repose sur une combinaison de procédés morphosyntaxiques et prosodiques, notamment l'insertion du modalisateur « `vraiment` » et l'accentuation prosodique de l'expression couplée « `tÂches=hein,` ».

En formulant sa critique, l'énonciatrice RE encourt le danger de menacer sa face positive en s'exposant au risque de se voir reprocher sa partialité vis-à-vis du couple, sachant que X est son fils et que sa remarque évoque le stéréotype de la belle-mère jalouse de sa belle-fille. Le fait de faire précéder à cet *auto*-FTA (c'est-à-dire un acte menaçant la face de son auteur) une affirmation constituant un auto-FFA (« `je suis vraiment pour le partage des tÂches=hein,` ») constitue alors une stratégie discursive visant à désamorcer au mieux le risque de s'exposer à un auto-FTA. Parallèlement, cette stratégie s'inscrit dans une démarche quasi-argumentative cherchant à renforcer le jugement implicite « X se fait exploiter par sa partenaire » par l''argument' implicite que l'intégrité

morale de la personne émettant ce jugement est entièrement intacte (accent sur « *vraiment* pour le partage … »).

L'analyse sur le plan organisationnel entraîne ainsi des analyses impliquant les plans pragmasémantique et relationnel, mettant en évidence l'intrication des plans d'analyse vis-à-vis du *texte conversationnel* par rapport aux stratégies discursives et interactionnelles qui sous-tendent sa fabrication. On a vu par ailleurs que le rôle de la prosodie ressort à chaque fois qu'il est question d'organisation discursive, rôle qui est affirmé par un nombre croissant de chercheurs dont Selting (1995) et Couper-Kuhlen (1996, ensemble avec Selting).

3.5.2 L'aspect pragmasémantique : l'"augmentation" de l'action langagière

Le plan pragmasémantique met en jeu le rapport entre la *valeur illocutoire* et la *valeur interactive* d'un énoncé. Cette distinction a été développée par Roulet et ses collaborateurs de l'Ecole de Genève (1981) et est expliquée par Kerbrat-Orecchioni (2001) en ces termes :

> « Hors contexte, un énoncé comme "Il est huit heures" peut être défini comme une assertion à valeur informative ; mais en contexte, il peut recevoir une valeur d'avertissement, de réponse (confirmation ou infirmation), de reproche ou de justification … » (Ibid. : 59-60)

Dans le cadre d'une analyse portant sur les fonctions spécifiques des expressions phatiques, la notion de *valeur interactive* reçoit une qualité particulière, car elle permet de mieux expliciter le rôle que joue une expression phatique par rapport à l'illocution de l'*énoncé d'accueil* (à propos de cette notion voir sous-chap. 2.3). Selon Rehbein (1979), ce rôle doit être systématiquement appréhendé par rapport à l' « appareil communicatif du pilotage réciproque » des interactants, conçu comme prioritaire à toute analyse syntaxique :

> « Meines Erachtens ist dieses Phänomen [der *Nachschaltungen* oder *tag-questions* – *ndlr*] konsequent in den (…) Zusammenhang des kommunikativen Apparats der wechselseitigen Steuerung zu stellen, um von dorther erst die syntaktische Analyse zu unternehmen. » (Rehbein 1979 : 60)

Dans son article *Sprechhandlungsaugmente : Zur Organisation der Hörersteuerung* (1979), dont est extraite cette citation, Rehbein se concentre sur la partie *pilotage de l'allocutaire* (all. *Hörersteuerung*) de cet « appareil de pilotage réciproque » en relevant une cinquantaine de formes lexicales différentes en allemand (cf. ibid. : 63-64) s'insérant dans la procédure du « pilotage *postposé* de l'allocutaire» (all. *nachgeschaltete Hörersteuerung*) d'après le schéma suivant :

(1) Le locuteur (L) effectue une (ou plusieurs) action(s) langagière(s) ;

(2) L contrôle la réception de son action par le biais d'une perception permanente (all. *permanente Perzeption)* de l'allocutaire (A) ;

(3) L anticipe/ suppose/ infère/ perçoit etc. une *déviance* (all. *Aberration*) au niveau de la réception de l'action langagière ;

(4) Par le biais d'un élément postposé, L signifie à A qu'il doit rectifier *par lui-même* (all. *selbsttätig*) cette déviance (cf. Rehbein 1979 : 62).

A propos de ce schéma, je voudrais faire deux remarques :

• 1. La traduction de l'expression allemande « sprachliche Handlung » (ou « Sprechhandlung ») par « action langagière » a été préférée à la notion d'*acte de langage* (all. *Sprechakt)* afin de rendre compte des différences théoriques et epistémologiques que revêtent ces différentes notions. En effet, dans son ouvrage *Les actes de langage dans le discours* (2001), Kerbrat-Orecchioni expose ces différences de façon détaillée en montrant les origines philosophiques de la notion d'*acte de langage* telle qu'elle fut d'abord introduite par Austin (1970) et Searle (1972) :

> « Les actes de langage tels que les envisagent Austin et Searle, (…), apparaissent comme des entités abstraites et *isolées*, c'est-à-dire détachées tout à la fois de leur contexte d'actualisation, et des autres actes qui peuvent les précéder et les suivre dans l'enchaînement discursif. Dans la communication réelle pourtant, les actes de lagage fonctionnent *en contexte* (…), et *à l'intérieur d'une séquence d'actes* qui ne sont pas enchaînés au hasard. Négligés par la perspective classique, ces deux aspects du fonctionnement des actes de langage sont au contraire considérés comme centraux par les courants pragmatiques qui se sont développés dans le champ de la linguistique interactionniste (…). » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 53)

C'est donc en référence aux principes de la gestion *locale* et *interactionnelle* (cf. sous-chap. 3.4.2) que j'emploierai de préférence la notion d'*action langagière* pour la suite de mes analyses.

- 2. Les notions de « contrôle » de la réception, de « perception permanente » ainsi que de « rectification » d'une « déviance » réelle ou supposée paraissent

parfaitement compatibles avec les principes de l'approche interactionniste concevant l'interaction verbale en tant que processus marqué par des procédures d'ajustements et de réajustements permanents effectués par les participants :

> « [La notion d'interaction] modifie aussi, (…), la représentation de ce qu'est une "communication réussie" : ce n'est plus celle à l'issue de laquelle s'obtiendrait une équivalence entre l'intention et l'effet, mais celle au cours de laquelle les partenaires parviennent à établir, tout au long des échanges, les accords incessants et multiples sur ce qu'ils font et ce qu'ils sont. » (Traverso 1999 : 7)

La notion d' « appareil communicatif du pilotage réciproque » se recouvre ainsi avec celles de *système de régulation* (cf. Traverso 1999 : 17), de *synchronisation interactionnelle* et de *système synchronisateur* (cf. Cosnier 1987) proposées par les interactionnistes. Par ailleurs, on peut comparer la façon dont le locuteur aménage ce qu'il dit d'après son image de l'allocutaire à la notion de *recipient design* introduite par l'AC :

> « With "recipient design" we intend to collect a multitude of respects in which the talk by a party in a conversation is constructed or designed in ways which display an orientation and sensitivity to the particular other(s) who are the coparticipants. » (Sacks et al. 1978 : 38)

L'un des éléments nouveaux qu'apporte l'étude de Rehbein par rapport à la plupart des travaux effectués dans ce domaine est l'insistance sur la régulation en tant que « pilotage » ou « guidage » intentionnel (*Steuerung*) de la *réception* par le locuteur (cf. les expressions « Einfluß nehmen », p. 59, « *Eingriff* in die Aufnahme der Äußerung », p. 61 ; « Der Sprecher zwingt den Hörer, … », p. 72). Par « réception », Rehbein entend l'ensemble du processus à commencer par la perception, l'identification, l'acceptation et la compréhension allant jusqu'à l'adoption des conséquences par l'allocutaire (cf. Rehbein 1979 : 61). Le locuteur exerce ainsi une contrainte sur son partenaire en l'obligeant à ajuster ses présuppositions dans le sens voulu. Cette *contrainte positive* est motivée par l'intention d'éviter que le partenaire ne dérive du modèle d'action langagière initié, ce qui entraînerait un échec de la communication :

> « Macht der Hörer keine vollständige Rezeption, sondern eine Aberration, dann besteht die Gefahr, daß er sich aus dem initiierten Sprechhandlungsmuster herausbewegt, die Kommunikation also zerfällt. » (Rehbein 1979 : 61)

Quant à la façon dont les différentes formes lexicales relevant du *pilotage de l'allocutaire* agissent sur l'illocution d'un énoncé, Rehbein constate qu'elles affectent

directement l'action langagière en *augmentant* celle-ci par l'élément communicationnel du pilotage :

> « [Die] Erweiterung der sprachlichen Handlung nenne ich '*Augmentierung'* (sie bezieht sich nicht allein auf den Stamm eines *Wortes*, sondern auf die *Sprechhandlung)*. (…) » (Ibid. : 65)

De cette façon, ces moyens linguistiques deviennent des *augmentateurs d'actions langagières* (all. *Sprechhandlungsaugmente*) dont le caractère stéréotypé sur le plan fonctionnel est généré par l' « appareil » de pilotage de l'allocutaire qui produit des *formules linguistiques* à partir de « combinaisons d'expressions » :

> « Die Hörersteuerung ist also ein Apparat, der durch Augmentierung entsprechende Lexeme funktional stereotypisiert, d. h. er produziert Ausdruckskombinationen zu sprachlichen Formeln (Phrasen) mit Steuerungskraft. » (Ibid.)

Les caractéristiques de ces *augmentateurs* amènent Rehbein par ailleurs à rejeter l'idée selon laquelle ils représentent des actes de langage indépendants (cf. ibid. ; cf. sous-chap. 2.3).

Que peuvent apporter ces présupposés théoriques sur le plan de la méthodologie ? D'après Rehbein, le fonctionnement spécifique des *augmentateurs* repose sur le recours à un savoir partagé dont ils actualisent certains éléments jugés importants pour la compréhension discursive. Ainsi, lorsque la locutrice GI dans l'extrait de conversation (20) affirme « `nE? (.) bin ja krank` » (cf. p. 121), elle actualise l'idée communément acceptée selon laquelle il convient de se coucher tôt lorsque l'on est malade (cf. « `bin ich früh ins bEtt gegangen` »). C'est dans ce contexte que Rehbein attribue à ces moyens linguistiques le statut d'*éléments linguistiques référentiels* (all. *referentielle sprachliche Mittel,* cf. ibid. : 72) qui réfèrent à un savoir partagé actualisé par le biais d'une procédure de *référence refocalisante* (all. *refokussierende Referenz*, cf. ibid.) produisant un « effet de zoom » (cf. ibid. : 73). En *refocalisant* des éléments du savoir partagé, l'action langagière précédente est *contextualisée* de façon rétroactive en indiquant à l'allocutaire sur quelles présuppositions est censé se fonder le déroulement suivant de l'interaction. C'est donc par le biais de la notion de *contextualisation* que Rehbein lui-même évoque seulement en termes de « retrograde[r] Einbettung » (cf. p. 72), que l'on arrive à la notion de *valeur interactive* évoquée au début de ce chapitre. Si les expressions phatiques en tant qu'*augmentateurs d'actions langagières* ne représentent pas les seuls éléments procurant une valeur interactive à l'action langagière, elles modifient néanmoins

l'illocution en fournissant des indices précieux quant à la façon dont le locuteur voudrait que l'allocutaire comprenne son intervention et coopère par la suite. Dès lors, parmi les questions que l'on pourrait se poser dans le cadre d'une analyse sur le plan pragmasémantique figurent les suivantes :

- Quelles sont les présuppositions actualisées dans les différents énoncés ?
- Dans quelle mesure ces actualisations influent-t-elles sur le déroulement de l'interaction ?
- Y a-t-il un lien entre certains types d'action langagière et l'occurrence de procédures de *référence refocalisante* par recours aux expressions phatiques ?
- De quelle façon la valeur interactive de l'action langagière est-elle modifiée ?

Quant à la dernière question, celle-ci trouve une réponse partielle chez Rehbein qui constate que les procédés de pilotage postposés modifient la *force illocutive* des actions langagières *augmentées* (cf. « die illokutive Kraft der augmentierten sprachlichen Handlungen », p. 71) en ce sens qu'ils peuvent alternativement la déplacer, la renforcer ou bien encore la diminuer (cf. ibid.). Il s'agit dès lors de décrire la façon dont ces déplacements, renforcements et diminutions sont effectués.

3.6 L'approche contrastive : entre universalisme et relativisme

L'intérêt d'une approche contrastive dans le cadre d'une recherche portant sur le fonctionnement des expressions phatiques dans les discours-en-interaction consiste, tout d'abord, à vérifier si les régularités observées dans une langue sont également observables dans telle autre langue afin de permettre une meilleure distinction entre des propriétés plutôt *universelles* et des propriétés apparemment liées aux caractéristiques spécifiques d'une communauté langagière particulière. Ainsi, on peut supposer que la fonction phatique relève d'emblée d'une tendance universelle de la communication humaine, de sorte qu'il est difficilement concevable qu'une communauté langagière se dispense entièrement de procédures spécifiques développées à cet effet.

Or, la synchronisation interactionnelle repose sur des règles et des conventions spécifiques à une langue-culture : d'une part, les caractéristiques lexicales, sémantiques et

morphosyntaxiques d'une langue influent sur la relation forme-fonction d'une unité linguistique et l'emploi que le locuteur peut en faire dans une interaction concrète, d'autre part, les normes et valeurs spécifiques d'une culture déterminent la façon dont ses membres appréhendent la notion de *communication réussie*. Ainsi, il existe des communautés langagières qui considèrent qu'une communication réussie ne repose pas nécessairement sur l'échange de paroles. Dans son article *'To Give Up on Words' : Silence in Western Apache Culture*, l'anthropologue Basso (1975) tente par exemple de démontrer que, contrairement à la plupart des communautés occidentales, le silence est considéré chez les Apache comme le meilleur moyen de faire face à une situation d'interaction marquée par un caractère incertain et imprévisible de la relation sociale (cf. ibid. : 83).

Au lieu de mettre en cause le concept de *communion phatique* de Malinowski (cf. sous-chap. 1.1), je considère que de telles observations montrent plutôt la nécessité d'appréhender ce concept dans un sens plus large en incluant les moyens de communication non- et paraverbaux (toucher, mimogestualité) et en favorisant l'approche multimodale défendue par un nombre croissant de linguistes interactionnistes (cf. sous-chap. 2.2). On pourrait ainsi avancer l'hypothèse qu'il existe une *phaticité non- et paraverbale* fondée sur la fonction interactive d'un certain nombre de procédés non- et paraverbaux visant le pilotage réciproque des interactants. Or, dans le cadre de l'étude présente, l'analyse devra se contenter des moyens verbaux de la communication (cf. sous-chap. 4.1 ; 4.1.1).

Harren (2001) a découvert des similitudes frappantes entre positionnement et fonctions interactives spécifiques du « ne » allemand par rapport au « ne » japonais en se référant à une étude réalisée par Tanaka (2000), similitudes qui l'ont conduite à avancer l'hypothèse que ces fonctions sont universelles (cf. Harren 2001 : 133-134). En reformulant cette hypothèse, on pourrait ainsi supposer que, lorsque le lexique d'une communauté langagière contient des lexèmes du type *expression phatique,* les propriétés positionnelles et interactionnelles de ces lexèmes ressemblent à celles des expressions phatiques utilisées au sein d'une autre communauté langagière. Si tel était le cas, ce qui resterait à démontrer dans l'analyse suivante, la comparaison entre les expressions phatiques françaises et allemandes porterait moins sur d'éventuelles différences au niveau du positionnement et des fonctions spécifiques des expressions phatiques et davantage sur

la question de savoir quelles formes linguistiques précises remplissent à chaque fois quelles fonctions spécifiques au sein d'une activité langagière concrète.

Plutôt que de présenter les détails du débat mené entre les *universalistes* d'un côté et les *relativistes* (nommés également *culturalistes)* de l'autre[25], il convient de s'interroger sur les « variations culturelles » (cf. Kerbrat-Orecchioni 2001 : 168-184) qui marquent la phaticité dans les communautés langagières allemande et française. Par « communauté langagière », j'entends, avec Duranti (1997), le *produit des activités communicatives réalisées par un groupe de participants donné* (cf. « *the product of the communicative activities engaged in by a given group of people* », ibid.: 82). Ainsi, la notion de *communauté* est constituée à partir de la perspective de l'analyse plutôt que d'un concept de communauté préétablie. Dans cette optique, l'activité langagière humaine représente alors un aspect constitutif de la communauté et non seulement l'émanation de celle-ci (cf. Duranti, ibid.).

Selon Kerbrat-Orecchioni (2001), les variations culturelles affectent « d'abord *la façon dont chaque langue découpe et catégorise la réalité* » (ibid. : 169, *mise en relief* par K.-O.) et concernent les actes de langage au même titre que « tout autre ensemble référentiel » (ibid.). Ainsi, elle note que les formules de remerciement utilisées dans certaines langues africaines peuvent également être utilisées dans des situations tout à fait différentes en raison d'une « signification de base (…) beaucoup plus large » (ibid.). D'autre part, il convient de noter que ces variations portent également sur la formulation, la fréquence « ainsi que la nature des *enchaînements* » que sollicitent les actes de langage (ibid. : 171). En ce qui concerne l'acte de *question*, Kerbrat-Orecchioni note que « son caractère de *sommation* (obligation de répondre, et dans l'instant), ne semble pas universelle » (ibid. : 172). Cette hypothèse paraît d'autant plus intéressante qu'elle relativise la notion de *paire adjacente* (le fait que tel tour *initiatif* entraîne immédiatement tel tour *réactif* dans le cadre d'un échange) et l'idée que l'emploi d'une expression phatique en tant qu'unité dotée d'une *valeur de question ou de demande* conduit inéluctablement à la production d'un *régulateur* par l'allocutaire. Ainsi, la réalisation d'échanges du type *expression phatique – régulateur* représentant une procédure typique liée au pilotage réciproque des interactants n'est pas universelle mais liée aux *styles communicatifs* (cf. Kerbrat-Orecchioni 2000 : 55) spécifiques des *langues – cultures*

[25] Cf. par exemple les attaques menées par Wierzbicka (1991) contre le *rasoir* de Grice (« Grice's razor », ibid. : X)

française et allemande. On peut supposer par ailleurs que dans les communautés où la réponse à une question n'est que facultative, l'expression phatique en tant que telle n'a pas lieu d'être en ce sens qu'elle ne pourra plus exercer sa fonction primordiale de procédé de pilotage dans le cadre du processus d'ajustements et de réajustements interactionnels.

En admettant que l'expression phatique représente un procédé relevant du *style communicatif* d'une communauté langagière, on peut se demander dans quelle mesure ces *styles* se distinguent en français et en allemand. Ainsi, la notion de style pose le problème de la manière d'agir la mieux adaptée à une situation concrète d'interaction et renvoie à l'ensemble des valeurs et codes de conduite partagés par les membres d'une communauté, comme par exemple aux maximes conversationnels de Grice (1975) ou bien encore au système du *facework* développée par Brown et Levinson (1987) à la suite de Goffman (1973). Même si l'on admettait avec Wierzbicka (1991) la relativité culturelle des *universaux de la politesse* et des *principes universaux de la conversation* (cf. ibid. : IX), il faudrait au moins supposer l'existence de principes conversationnels et de politesse propres à une langue - culture. Ainsi, les principes de politesse participent aux *variations culturelles* :

> « (…) ce qui est ici un FFA peut fort bien être ailleurs un FTA (…). Politesse en deçà des Pyrénées, impolitesse au-delà… » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 177)

A partir d'un exemple concret d'interaction en classe, Rehbein (1979 : 70) montre que l'expression phatique « ne » peut servir à réduire la *force interactive* (cf. sous-chap. 3.4.2) d'une remontrance et donc à *adoucir* le FTA commis. On peut donc se demander si par exemple l'expression française « hein » peut être utilisée d'une manière comparable ou non afin de déterminer d'éventuelles différences par rapport aux styles communicatifs française et allemande. Les aspects selon lesquels on pourrait proposer une analyse contrastive des expressions phatiques en français et en allemand sont multiples. Dans un souci de systématisation, on pourrait formuler une série de questions se rapportant aux différents plans d'analyse distingués précédemment (cf. sous-chap. 3.4) :

- 1. Est-ce que les expressions phatiques (ExPh) françaises et allemandes régulent l'alternance des tours de la même façon ?
- 2. Quels sont leurs rôles respectifs par rapport à l'organisation thématique et syntaxique ?

- 3. Quelles sont leurs fonctions respectives sur les plans propositionnel et pragmatique dans le cadre des procédures visant l'intercompréhension ?
- 4. Comment est-ce qu'elles contribuent à l'établissement de liens psychoaffectifs et quelles sont les normes et conventions qu'elles actualisent dans le discours ?

L'analyse qui suivra tentera de trouver des éléments de réponse à ces questions ; pour obtenir des réponses plus décisives, elle devrait s'appuyer sur des analyses de type d'interaction autre que familière et nécessiterait l'apport de corpus plus grands et diversifiés.

4 Analyse contrastive d'expressions phatiques françaises et allemandes

4.1 La constitution du corpus d'analyse

La constitution du corpus d'analyse représente une étape décisive dans le cadre d'une approche fondée sur le principe d'une analyse *guidée par les données* (cf. sous-chap. 3.4.1). A beaucoup d'égards, elle constitue l'acte inaugural de la recherche : en effet, celle-ci commence au moment où l'on *recherche* le matériel approprié par rapport aux objectifs qu'on s'est fixés. Dans le cadre d'une approche contrastive, les difficultés sont multipliées par deux : non seulement faut-il trouver des sujets qui veulent bien se prêter au jeu au sein des deux communautés langagières en question, mais encore faut-il s'assurer que les situations d'interaction sont comparables. Or, comme il s'agit de se laisser *guider par les données*, les contours exactes du « phénomène » linguistique qu'on se propose d'analyser ne sont pas encore clairement définis. Ainsi, je ne pouvais pas être sûre que le critère de sélection choisi pour la constitution du corpus (conversations familières) était suffisant pour garantir la « comparabilité » des données. D'autre part, comme la phaticité d'une expression est une question de dosage (cf. chap. 1.2), un nombre important d'unités linguistiques était potentiellement *phatique*, de sorte qu'il a fallu non seulement décider quelles unités allaient être privilégiées dans l'analyse et en fonction de quels critères, mais encore quelles unités repérées en langue française semblaient correspondre à quelles unités repérées en langue allemande. Quant à l'étape de la transcription des données, le deuxième sous-chapitre (4.1.2) évoque la difficulté d'appliquer les mêmes conventions de transcription à deux systèmes prosodiques assez différents, ce qui pose des problèmes sur le plan de la cohérence de la notation ainsi que sur le plan de l'interprétation de cette notation dans le cadre de l'analyse contrastive.

4.1.1 Le recueil des données

```
MA :  éh je te signAle que (-) t'es enregistrÉE=hein,
(Corpus CATF_04, à partir de 78m38s)
```

Le corpus d'analyse est fondé sur deux types d'interaction : des conversations téléphoniques menées entre des interactants entretenant des liens familiaux ou amicaux et des conversations menées à table entre amis ou en famille (*conversations à table* = CAT). Le premier critère de sélection a donc été le type de relation entretenue par les interactants, le deuxième la situation générale d'interaction, à savoir soit des interactions médiatisées par le téléphone, soit des interactions en face-à-face avec plusieurs participants (*polylogues*). Or, les interactions en situation polylogale entraînent non seulement une multiplication des collaborateurs discursifs (et souvent des discours eux-mêmes) et des stratégies développées pour assurer l'intercompréhension, mais également des situations concurrentielles par rapport au droit de *gagner* et/ ou de *garder le tour*. Il est donc possible que les fonctions interactionnelles spécifiques exercées par les expressions phatiques (ExPh) divergent au moins partiellement de celles exercées dans le cadre des situations dialogales caractérisant les conversations téléphoniques[26]. C'est la raison pour laquelle le corpus CAT, composé d'interactions en langue française (CATF) et d'interactions en langue allemande (CATA), sert de corpus *de contrôle* par rapport au corpus téléphonique en ce sens que les occurrences d'ExPh relevées dans ce dernier sont analysées en priorité avant d'être comparées à celles du corpus CAT. Certes, ce rôle de 'contrôle' est relatif dans la mesure où les situations d'interaction et contextes discursifs ne sont jamais identiques ni même réellement similaires ; mais en élaborant, à partir du corpus téléphonique, des catégories descriptives générales telle que l'*invitation au partage d'un jugement* (cf. sous-chap. 4.4.2.2), il est néanmoins possible de vérifier la cohérence d'une telle catégorie en recherchant des exemples correspondants dans le corpus CAT par la suite.

Dans la mesure où l'on peut défendre l'hypothèse selon laquelle les thèmes traités au cours d'une conversation influent sur le langage utilisé, y compris sur le choix des marqueurs pragmatiques du discours, il peut paraître avantageux de disposer de corpus

[26] Cf. à ce propos l'analyse de l'extrait (55) dans le sous-chapitre 4.4.2.2.

centrés sur le traitement d'un certain nombre de thèmes spécifiques. Or, le caractère spontané et donc non guidé des interactions garantit l'authenticité des échanges qui ne saurait être préservée si l'on décidait d'imposer des thèmes. D'autre part, l'hypothèse selon laquelle les ExPh jouent un rôle important dans le cadre des *échanges à bâtons rompus* (cf. chap. 3.3) en tant que « mode d'organisation de base » (Traverso 1996 : 222) peut être vérifiée indépendamment des thèmes traités. Comme les échanges à bâtons rompus ne sont authentiques que dans la mesure où les interactions menées sont spontanées, on ne pourrait assurer une relative homogénéité des thèmes traités qu'à condition de disposer de très vastes corpus d'interactions verbales spontanées permettant de 'prélever' des extraits portant sur des thèmes spécifiques. Or il n'existe à l'heure actuelle qu'assez peu de corpus oraux généralement accessibles[27], de sorte qu'il faudra sans doute attendre encore de longues années avant de pouvoir constituer des corpus d'analyse comparables sur le plan thématique. Par ailleurs, cette difficulté est multipliée par deux dans le cadre d'une étude comparative fondée sur deux langues différentes.

Les enregistrements des conversations téléphoniques ont été gracieusement mis à ma disposition[28] et comportent des interactions se déroulant exclusivement dans le cadre des résidences privées des participants. L'ensemble des participants a été mis au courant des enregistrements et ont donné leur accord pour l'exploitation scientifique et la diffusion des données sous réserve de garder l'anonymat. Les données du corpus téléphonique français (LBFRi) ont été recueillies entre avril et mai 2004 dans une petite ville en Haute-Savoie (entre 20001 et 100000 habitants). Les locutrices 'principales' ont entre 40 et 50 ans et sont parfois 'relayées' par leurs enfants (âgés entre 17 et 24 ans) ou leurs maris. Le corpus téléphonique allemand (GNS) repose sur des enregistrements effectués au cours des mois de juillet – août 2001 au sein d'un groupe de trois étudiantes partageant un appartement en collocation à Oldenbourg[29]. Ainsi, les corpus français et allemand se distinguent par rapport à la moyenne d'âge des locuteurs 'principaux'. Or, cette différence

[27] Cf. par exemple les corpus oraux français de la base de données *Corpus de langues parlées en interaction* CLAPI (http://clapi.univ-lyon2.fr), les corpus oraux de l'Institut für deutsche Sprache à Mannheim, *Datenbank Gesprochenes Deutsch (DGD)* (http://dsav-wiss.ids-mannheim.de/), le corpus de communications téléphoniques françaises de Schmale (2007).

[28] Je tiens à remercier Inga Harren, professeur du 2nd degré à l'école privée Leon-Rot et doctorante à l'université de Bielefeld (Allemagne) pour la mise à disposition du corpus téléphonique allemand ainsi que Cecilia Varcasia, actuellement chercheuse au *Centre for Language Studies* à Bolzano/ Bozen (Italie) et Gabriele Pallotti (université de Reggio Emilia, Italie) pour la mise à disposition du corpus téléphonique français.

[29] Le sigle *GNS* renvoie aux premières lettres des pseudonymes respectifs donnés aux trois colocataires : *Gitte, Nina, Sanne*.

est atténuée par le fait que la fille de l'une des locutrices françaises, âgée entre 18 et 25 ans, effectue elle-même un certain nombre d'appels et que, du côté des interactions en allemand, un certain nombre de conversations ont été menées avec des personnes plus âgées.

Le souci de la comparabilité des données ne concerne pas uniquement les différentes caractéristiques du *cadre énonciatif*, à savoir la situation de communication, les circonstances spatio-temporelles ainsi que les conditions générales de la production/ réception des messages (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 30-31), mais également d'éventuelles différences sur les plans stylistique et organisationnel du discours. Se posant, entre autres, la question de savoir si le cadre énonciatif spécifique de la communication téléphonique entraîne des activités de sur-structuration chez les interactants, Schmale (1996) démontre, au terme d'analyses portant sur l'organisation de l'alternance des tours, l'organisation séquentielle et des problèmes manifestes de compréhension, qu'il n'existe pas de différences notables par rapport à une interaction menée en face-à-face :

> « Il est impossible, en termes d'analyse conversationnelle, de qualifier cet ordre de sous- ou de sur-structuré, il est tout simplement normalement constitué en répondant aux besoins de structuration du moment. » (Schmale 1996 : 138)

Or, il serait intéressant de poser la question de la sur-structuration par rapport au recours aux ExPh, comptées parmi les *marqueurs de structuration* par le dictionnaire de grammaire DUDEN à la suite des travaux de Gülich (1970) :

> « […] Sprecherseitige Signale dienen der Gesprächsgliederung. Mit ihnen kann der Sprecher die einzelnen Gesprächsschritte einleiten oder abschließen, er kann zum Ausdruck bringen, dass er in der Sprecherrolle bleiben möchte oder aber dem Hörer die Sprecherrolle zuweist. Gliederungssignale sind z. B.: […] ja?, oder?, (südd.:) gell? […]. » (Duden 1995 : 373)

Le rôle important des moyens non verbaux de la communication par rapport à l'organisation des interactions en face-à-face a été démontré entre autres par la thèse de Dreischer (2000) portant sur les fonctions d'activités du toucher accompagnant les activités verbales des interactants. La question qui pourrait être posée serait de savoir si les ExPh sont davantage utilisées dans des communications téléphoniques que dans des situations d'interaction en face-à-face afin de compenser le déficit en termes de moyens de structuration non verbaux. Comme cette question nécessiterait un travail comparatif à une large échelle, cette question ne peut être qu'effleurée dans le cadre de l'analyse présente.

On peut toutefois noter que le rôle des moyens non verbaux a été également souligné par Schmale :

> « Une conclusion hâtive quant à la redondance de la communication non verbale non voco-acoustique n'est pas pour autant de mise. L'examen de nombreux extraits a démontré que l'organisation de l'alternance des locuteurs, […], peut être accomplie à l'aide des seuls signaux voco-acoustiques. Or cela ne signifie nullement que des signes non verbaux, dont on ne peut analyser les véritables fonctions qu'en ayant recours à des enregistrements vidéo de conversations authentiques en face-à-face, ne possèdent pas de fonctions différentes ou supplémentaires qui échappent à la communication téléphonique. » (Schmale 1996 : 138)

Les questions venant d'être soulevées conditionnent la façon dont on constitue les corpus que l'on souhaite analyser aussi bien en termes de *type* de corpus (oral ou écrit, interactions spontanées ou guidées, médiatisées ou en face-à-face) qu'en termes de quantité des données recueillies. Comme l'intérêt des corpus oraux a déjà été explicité préalablement dans le cadre des réflexions théoriques et méthodologiques (cf. notamment chap. 2.3 et 2.4), je me contenterai d'apporter quelques remarques à propos de la quantité des données. Dans la mesure où il s'agit, dans le présent travail, de fournir une analyse essentiellement qualitative des ExPh par rapport aux divers contextes spécifiques de leur utilisation, la notion de quantité doit être relativisée : la quantité des données doit être suffisamment grande pour permettre l'observation de fonctions récurrentes dans le cadre de l'analyse qualitative. En revanche, une quantité trop importante de données risquerait de mettre en péril l'analyse approfondie de telle ou telle occurrence, du moins en ce qui concerne la première étape des recherches destinée à élaborer des catégories descriptives censées saisir au mieux l'objet analysé. Ce n'est qu'une fois que les catégories ont été établies qu'il convient de vérifier leur 'opérabilité' à l'aide d'un échantillon de données plus vaste. Ainsi, on peut distinguer au moins deux étapes d'analyse :

- l'étape d'analyses approfondies débouchant sur l'élaboration de catégories descriptives correspondant à des hypothèses (analyses essentiellement qualitatives) ;
- l'étape d'analyses de mise à l'épreuve des nouvelles catégories et de vérification des hypothèses (analyses qualitatives *et* quantitatives).

La distinction entre ces deux étapes est en réalité moins aisée puisque l'analyse constitue un va-et-vient permanent entre des phases d'observation et de vérification successives, de sorte qu'il faudrait considérer la deuxième étape comme le franchissement d'un seuil où les distinctions catégorielles ont atteint une certaine 'stabilité'. C'est en

référence à la deuxième étape que le deuxième corpus (CAT) a été constitué. Il s'agit de conversations menées à table entre amis ou membres de la famille en France et en Allemagne au cours de l'année 2006. La durée totale des enregistrements par rapport aux deux sous-corpus français (CATF) et allemand (CATA) s'élève respectivement à 5 heures 48 minutes et 35 secondes pour le corpus CATF et à 5 heures 49 minutes et 37 secondes pour le corpus allemand CATA. A la différence des corpus téléphoniques, les interactions à table ont été enregistrées en présence de l'analyste en tant qu'*observatrice participante*. Le risque d'une authenticité réduite découlant de la présence à la fois d'un appareil d'enregistrement et d'une personne 'observatrice' a fait l'objet de nombreuses réflexions au sein de la communauté des analystes de conversation débouchant généralement sur une mise en garde à propos d'une éventuelle perte de 'naturel' dans les conversations menées. Selon Franck (1985), ce risque paraît cependant tout à fait relatif par rapport à la difficulté à gérer les interactions spontanées, même s'il faudrait tenir compte du fait que les interactants s'adaptent à la situation d'enregistrement en feignant parfois un 'naturel' qui a un statut *quasi fictionnel* :

> « Da im Prinzip nicht zu kontrollieren ist, wer diese Reproduktion zu Ohren bekommen wird, ändert sich mit dem Aufnehmen u. a. der Öffentlichkeitsgrad des Gesprächs. Dies ist es auch, worauf die Sprecher in ihrer Anpassung an das Aufgenommenwerden eingehen.
>
> Wenn die Sprecher auf das Registrieren des Gesprächs reagieren, heißt das natürlich nicht, dass es sich jetzt nicht mehr um "natürliche" Gespräche handeln würde, sondern nur, dass wir im Prinzip mit einer, wenn auch oft zu vernachlässigenden Anpassung rechnen können, […]. Daß sich die Unterschiede zu nicht aufgenommenen Gesprächen (intuitiv beurteilt) in Grenzen halten – wenn sie sich überhaupt bemerkbar machen -, mag nicht nur damit zusammenhängen, dass im spontanen Gespräch die Möglichkeit der Selbstkontrolle beschränkt ist, oder damit, daß nicht unbedingt klar ist, welcherlei extra Anpassung oder Selbstkontrolle denn wünschenswert wäre. Die Unverändertheit des Gesprächs kann auch eine Konstruktion der Teilnehmer sein, […] Sie bemühen sich dann, ihre […] Befangenheit zu überwinden oder zu verbergen. So kann eine bestimmte Natürlichkeit – zum Teil – ein Konstrukt der Teilnehmer sein, ein quasi-fiktionales Element, das die Gültigkeit unserer Befunde nicht oder […] nur geringfügig einzuschränken braucht, das aber als Phänomen zu interessant ist, um es theoretisch gänzlich zu vernachlässigen. » (Franck 1985: 23)

Comme le corpus CAT a été constitué en tant que corpus de contrôle par rapport aux diverses fonctions des ExPh préalablement analysées dans le corpus téléphonique, il n'a été transcrit que partiellement en fonction des occurrences repérées et analysées.

4.1.2 La transcription des données

```
SU :  amuse-toi bIEn avec la le:s traductio- euh avec les
transcriptIOns=hein,
(Corpus CATF_04, à partir de 41m24s)
```

La transcription des données représente une étape importante dans le cadre de la constitution d'un corpus d'analyse. Dans la mesure où elle implique un travail d'interprétation non négligeable de la part du transcripteur, elle constitue en même temps une première étape d'analyse. Ainsi, la décision de marquer une *micropause* séparant deux segments discursifs relève souvent d'une interprétation intuitive d'un enchaînement de signes voco-acoustiques en tant qu'enchaînement dont le flux semble 'interrompu' pendant un instant jugé trop court pour être mesuré en termes de secondes. De nombreux linguistes associant l'analyse prosodique à l'analyse des conversations recourent à des logiciels spécifiques pour l'analyse acoustique des signes langagiers afin d'affiner leurs analyses (cf. par exemple Ehlich 1986a, Danon-Boileau & Morel 1998, Kehrein & Rabanus 2001, Ogden & Routarinne 2005). Il est fort probable que l'utilisation d'un tel logiciel permette d'affiner la description des différents contours plus ou moins montants observables chez les ExPh en vue de les mettre en relation avec différentes fonctions spécifiques qu'elles exercent par rapport à des contextes interactionnels spécifiques. Or, il faudrait disposer de connaissances approfondies en phonologie et phonétique française et allemande si l'on veut éviter l'écueil des affirmations ne pouvant être associées à une théorie plus globale. Comme ces connaissances me font encore défaut, j'ai dû me contenter d'une transcription des *impressions auditives subjectives*.

La subjectivité par rapport à l'interprétation des *impressions auditives* n'est cependant pas fortuite puisqu'elle se fonde sur mes compétences en tant que locutrice allemande native et locutrice francophone ayant acquis un assez bon niveau au bout d'une quinzaine d'années de vie en France. C'est en se référant aux *conventions* du langage que le transcripteur interprète telle suite de sons en tant que 'mot' investi de sens pouvant exercer différentes fonctions au sein d'un énoncé. Ainsi, je justifie mon choix de m'appuyer sur mes seules impressions auditives par mon appartenance aux communautés langagières respectives et ma qualité en tant que participante active aux interactions verbales menées quotidiennement.

Le choix de la convention de transcription GAT (*Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem*) proposée par Selting et al. (1998) est motivé par la proximité d'une grande partie des symboles avec les conventions orthographiques du langage écrit facilitant la lecture et le souci affiché des concepteurs de proposer un ensemble de conventions s'inspirant des conventions antérieures afin de favoriser l'essor d'une convention unifiée (cf. Selting et al. 1998 : 92). L'ensemble des transcriptions se fonde sur les propositions du *Basistranskript* (fr. *modèle de transcription de base*) en intégrant certains éléments du *Feintranskript* (fr. *modèle de transcription affinée*), notamment les flèches verticales indiquant une montée ou descente abrupte et marquée de la voix (cf. ↑ ; ↓), les signes d'inspiration ou d'expiration (.*h* et *h*) ainsi que les indications métalinguistiques concernant le volume et la vitesse du débit (cf. tableau ci-dessous). La distinction entre *accent primaire* (all. *Hauptaktzent*) et *accent secondaire* (all. *Sekundär-* resp. *Nebenakzent*) n'a pas été retenue en raison d'une divergence trop importante constatée entre l'allemand et le français sur le plan du marquage prosodique du *groupe d'intonation*. En effet, le repérage des différentes UCT se fait souvent par le biais du repérage d'un *groupe d'intonation,* considéré par certains chercheurs comme le « segment minimal de la parole » (cf. Navarro 1999 : 113). Une telle prémisse implique le rejet de l'hypothèse selon laquelle une adéquation entre l'unité de phrase d'une part et de l'UCT d'autre part serait possible (cf. à ce propos les renvois à différentes études chez Navarro 1999 : 112-113). Par *groupe d'intonation*, on peut entendre :

> « [une] partie de discours comprise entre deux pauses, entre pause et inflexion du fondamental, inflexion du fondamental et pause, ou entre deux inflexions du fondamental qui décomptent une unité syntaxique plus ou moins longue ou complexe (syntagme, clausule, énoncé). » (Quilis et al. 1993 : 56-57, cit. d'après Navarro 1999 : 113

Chez Selting et al. (1998), on trouve la notion de *Phrasierungseinheit* (cf. p. 13 du doc. pdf) en tant qu'unité fondée sur une combinaison complexe d'éléments syntaxiques et prosodiques interprétée par les interactants en référence au contexte séquentiel donné :

> « Für die Untergliederung von Turns in kleinere Einheiten (Phrasierungseinheiten) verwenden die Sprecher vor allem das Zusammenspiel von Syntax und Prosodie im gegebenen sequentiellen Kontext. » (Selting et al. 1998 : 13, doc. pdf)

Les nombreuses tentatives des linguistes recourant aux méthodes de l'analyse conversationnelle de définir des unités de parole entrant plus ou moins en concurrence

avec les notions d'UCT et de PTP forgées par Sacks et al. (1974) découlent du constat que ces notions ne constituent pas des unités linguistiques à proprement parler :

> « As it seems, 'turn-constructional unit' (TCU) is still very much an intuitive and holistic notion which awaits deconstruction (or decomposition) and reconstruction of the possible constructional components and the constitutive practices or signalling resources that participants deploy in order to make TCUs interpretable. » (Selting 2000 : 3)

Dans son travail *TCUs and TRPs: The Construction of Units in Conversational Talk*, Selting (2000) montre que les difficultés à mieux cerner ces notions n'entraînent pas nécessairement l'abolition de ces concepts. Ainsi, Selting propose, au terme d'une série d'analyses approfondies, de saisir toutes les formes possibles que peut prendre une UCT dans le contexte d'une interaction concrète en élargissant le concept de *projection* proposé par Sacks et al. (1974), initialement associé aux unités syntaxiques, vers d'autres formes de projection allant des éléments microstructurels jusqu'aux éléments macrostructurels du discours-en-interaction :

> « Besides defining TCUs as smallest possible linguistic units in interaction, as Sacks/Schegloff/Jefferson despite their scarce treatment of prosody in principle did, we would admit different kinds of projection that result in single TCUs ending in TRPs or in multi-unit turns in which the TRPs of internal TCUs are blocked till the final TCU of the turn that ends in a TRP: syntactic, lexico-syntactic, lexico-semantic, discoursepragmatic, activity-type specific and prosodic projection. » (Selting 2000 : 40)

Or, les concepts de *Haupt-* et *Nebenakzent* sont associés à la projection prosodique d'une UCT en ce sens que, d'après Selting et al. (1998), une *Phrasierungseinheit* (fr. *unité de phrasé ?*) en tant qu'unité prosodique comporte, en règle générale, au moins un *accent primaire* et un *accent secondaire* :

> « In der Regel hat jede vollständige Phrasierungseinheit (mindestens) einen 'Haupt-' bzw. 'Primärakzent'. […] Der Primär- oder Hauptakzent ist die am stärksten betonte Silbe einer Phrasierungseinheit, also relativ zu den übrigen phonetischen Hervorhebungen beschrieben. » (Selting et al. 1998 : 13 doc. pdf; dernière phrase en *ndbp*)

La tentative pour appliquer cette conception analytique au français en essayant de transcrire les accents primaires et secondaires dans les énoncés produits selon le principe d'une interprétation basée sur l'impression auditive est vouée à l'échec : on constate que l'accentuation au sein d'un énoncé français ne porte pas sur l'unité distinctive du 'mot' mais sur l'ensemble d'un groupe d'intonation en démarquant sa limite droite par

l'accentuation de la dernière syllabe. C'est pourquoi, au lieu d'attribuer aux lettres majuscules la signification conventionnelle d'*accent primaire* et/ ou *secondaire*, j'ai employé les majuscules en tant que symboles indiquant que j'interprète tel ou tel son émis en tant que son *accentué d'une façon ou d'une autre*. En effet, la notion d'*accent* revêt une grande complexité en se fondant sur un faisceau d'indices se conjugant d'une manière souvent très différente en français et en allemand. Ainsi, la différence entre les langues française et allemande ne saurait se résumer au constat qu'en allemand, « l'accent est libre » alors qu'en français, l'accent est « déterminé » (cf. Buβmann 2002[30]. Il paraît intéressant que Dubois et al. (1994) proposent une distinction entre *accent* et *accentuation* en différenciant ainsi entre une description plutôt formelle de l'*accent* défini en tant que « phénomène prosodique » correspondant à une « augmentation physique de *longueur,* d'*intensité* et éventuellement de *hauteur* » (ibid. : 3) d'une part et une description mettant en avant la dimension *intentionnelle* de l'accentuation d'autre part :

> « L*'accentuation* est une proéminence d'énergie articulatoire qui se manifeste par une augmentation physique de longueur, d'intensité et, éventuellement, un changement de fréquences dans le passage de syllabe inaccentuée à syllabe accentuée » (ibid. : 3-4).

C'est le rôle contrastif de l'accent qui se trouve alors au centre de la description, renvoyant à la valeur communicative de l'accentuation au sein d'un énoncé produit dans une situation d'interaction concrète[31]. Cette accentuation diverge selon qu'il s'agit d'un locuteur français ou d'un locuteur allemand : alors qu'en français standard, « la durée fonctionne presque toujours comme la marque essentielle de l'accentuation » (ibid. :4), le paramètre essentiel en allemand est celui de l'*intensité* :

> « L'importance de l'accent d'énergie dans les langues varie selon la force avec laquelle est prononcée la syllabe accentuée par rapport aux syllabes inaccentuées : en français, la différence est faible, les syllabes inaccentuées gardent toute leur force articulatoire, mais, dans les langues germaniques, les syllabes accentuées sont très fortes et les syllabes inaccentuées faibles. » (Ibid. : 3)

---

[30] Cf. l'article « Akzent » (pp. 62-63) : « Hinsichtlich der Verteilung der A[kzente] innerhalb morphologischer Einheiten unterscheidet man gebundenen oder festen A[kzent] vs. ungebundenen oder freien Akzent. »

[31] Cf. l'article « accent » proposé par Crystal (1980, 1985, 1991) dans lequel il renvoie à la notion de *sentence accent* , ainsi qu'à celle de *contrastive accent* (fr. *accent contrastif,* ce dernier jouant un rôle important dans le cadre de l'analyse linguistique de l'intonation en ce sens que l'accent contrastif affecte l'*acceptabilité,* le *sens* et les *présuppositions* d'une phrase : « […] This is an important aspect of linguistic analysis, especially of INTONATION, because it can affect the ACCEPTABILITY, the MEANING, or the PRESUPPOSITIONS of a sentence, e. g. *He was wearing a red **hat*** could be heard as a response to *Was he wearing a red coat?*, whereas *He was wearing a **red** hat* would respond to *Was he wearing a green hat?* […]. » (p. 2)

Par ailleurs, l'accentuation volontairement 'décalée' telle qu'elle est pratiquée par certaines personnalités de la vie publique ou bien encore par la publicité a déclenché une évolution allant vers une accentuation plus *libre* en français, de sorte qu'elle s'est rapprochée de l'accentuation 'à l'allemande' et/ ou 'à l'anglaise' :

> « En français, l'accent d'insistance devient de plus en plus mobile, se rapprochant ainsi de la flexibilité des langues germaniques. N'importe quel terme lexical peut être accentué sous l'influence de discours argumentatifs, radiophoniques, télévisuels. […] » (Dubois et al. 1994 : 4)

Or, l'un des principaux problèmes rencontrés lors de la transcription plus ou moins 'simultanée' de conversations françaises et allemandes est causé par l'utilisation différente des paramètres *hauteur, intensité, durée*. La faible intensité des syllabes pourtant *accentuées* des énoncés français ainsi que la « force articulatoire » (cf. ci-dessus) plus ou moins inchangée des autres syllabes ont été une source d'hésitations constantes quant à la question de savoir si telle ou telle syllabe devrait être notée en tant qu'accentuée (en majuscules) ou non. La comparaison d'une ancienne version de transcription avec la dernière version finalement retenue illustre cette difficulté :

1) Version ancienne (extrait de la transcription LBFRi_03, l. 56-57) :

JA : ben la **côte=euh** ça suit son **c↑ours=hein?** j'ai u:n=u:n espèce de **cors↑et** là.

2) Dernière version :

JA : ben la **cÔte=euh** ça suit son **cOUrs=hein,** j'ai u-u:n=u:n espèce de **corsEt** là.

On constate ainsi que, dans la première version, le pas vers la décision d'interpréter certains effets en tant qu'*accents d'insistance* n'a pas encore été effectué (absence de notation en lettres majuscules). L'interprétation des signes voco-acoustiques s'oriente alors vers la notation de variations uniquement par rapport à l'indice *hauteur* (flèches verticales et point d'interrogation après « hein »). Comme la hauteur de l'expression « côte » ne se démarque pas de façon notable de celle des expressions dans son entourage, cette expression n'a pas fait l'objet d'une notation particulière. Par la suite, l'observation répétée d'occurrences d'expressions 'rallongées' par l'accolement de la marque d'hésitation « euh » m'a conduite à considérer ce 'phénomène' en tant que moyen d'accentuation courant en langue française. Cette décision correspond à l'observation citée ci-dessus selon laquelle « la durée fonctionne presque toujours comme la marque

essentielle de l'accentuation ». En effet, comme « les syllabes inaccentuées gardent toute leur force articulatoire » en français (cf. ci-dessus, Dubois et al. 1994 :3), la durée de chaque syllabe prononcée reste plus ou moins égale, provoquant par ailleurs souvent l'impression d'une certaine monotonie rythmique, perçue sans doute plus fréquemment par des locuteurs francophones non natifs. L'accolement d'une marque telle que « euh » permet alors sinon de rallonger directement la syllabe du mot que l'on voudrait accentuer, du moins de rallonger le mot par l'ajout d'une syllabe supplémentaire. Même si l'intensité avec laquelle l'expression « côte » est prononcée paraît moins forte par rapport à l'intensité caractérisant un bon nombre d'expressions accentuées en allemand, elle se distingue néanmoins de la faible intensité du « euh » accolé, créant ainsi un effet d'insistance par le biais du contraste entre « côté » (intensité moyenne à légèrement plus élevée) et « euh » (intensité faible). Quant aux expressions « cours=hein » et « corset », les considérations m'ayant amenée à changer la notation sont globalement les mêmes.

La raison pour laquelle la question de l'accentuation et les difficultés de notation qu'elle entraîne au niveau de la transcription sont évoquées avec autant d'insistance dans ce sous-chapitre réside dans le fait que le contour intonatoire stylisé des ExPh et leur accolement fréquent aux expressions qui les précèdent et/ ou qui les suivent dans la chaîne de signes voco-acoustiques produite par les locuteurs provoque quasi systématiquement un effet d'insistance qui, dans le cadre d'une analyse de conversation interactionnelle, peut être mise en relation avec la fonction d'appel bühlérienne (ou la fonction conative jakobsonienne). En effet, le *pilotage* de la co-production discursive requiert un recours à des procédés voco-acoustiques permettant d'attirer l'attention du coénonciateur sur tel ou tel élément du discours jouant un rôle essentiel au niveau de la constitution interactionnelle du sens :

> « La valeur de la *montée mélodique* dérive de la fonction d'appel. Elle constitue une deixis vocale qui permet d'attirer l'attention sur un fragment du discours. On la trouve dans la création du 'thème' (appel à l'attention de l'autre pour construire un topos) ou dans la focalisation d'une information qui risque de créer un désaccord que l'on souhaite prévenir. De manière générale, la montée mélodique indique ce que l'énonciateur juge déformable, négociable, argumentable dans son échange avec l'autre. […] » (Danon-Boileau & Morel 1998 : 13)

C'est donc l'aspect *vocal* de l'ExPh décrite en tant que « moyen d'expression verbo-vocal » (cf. sous-chap. 2.1.2) qui se trouve valorisé par le biais d'une réflexion à propos des difficultés de transcription rencontrées.

La spécificité du fonctionnement des ExPh sur le plan prosodique ressort par ailleurs d'une remarque à propos de la notation de l'ExPh « ne » dans l'article de Selting et al. destiné à présenter les conventions du GAT (1998). Ainsi, les concepteurs se demandent si des « ajouts non accentués » (all. « unakzentuierte Anhängsel ») tels que « ne » ou « nicht wahr » représentent des unités intonatoires indépendantes (cf. ibid. : 15 [doc. pdf]). En effet, les ExPh se caractérisent par une indépendance syntaxique tout en étant fréquemment accolées au reste de l'énoncé sur le plan prosodique. Comme elles revêtent en revanche « typiquement » un « mouvement intonatoire nouveau » (cf. ibid., « typischerweise eine neue Tonhöhenbewegung »), les concepteurs proposent de noter à la fois le mouvement intonatoire de la fin de l'unité syntaxique et celui de l' « ajout » en fournissant l'exemple suivant :

« `A:  ja HIER fängt der transkripttext an;=ne?` » (Ibid.)

On note que, à la différence de l'exemple de transcription pour le français fourni ci-dessus, c'est l'indice *hauteur* qui a été privilégié dans la notation. On peut expliquer cette préférence pour la notation de la hauteur en référence à la façon spécifique dont les indices *hauteur, durée, intensité* se conjuguent en allemand : en effet, si un locuteur allemand cherche à accentuer un élément de son discours, le fait d'augmenter l'intensité de la parole représente un moyen relativement peu efficace dans la mesure où son discours est rythmé au gré des pulsations provenant de l'alternance régulière ou irrégulière des accents de mots (les *accents primaires* et *secondaires*) reposant en priorité sur la modulation de l'intensité. Par conséquent, les indices de la hauteur et de la durée prennent une valeur davantage 'contrastive' et joueront dès lors un rôle plus important dans les cas où le locuteur souhaite placer un accent d'insistance. Ainsi, l'accentuation spécifique procurée par l'ExPh « ne » repose sur le tracé mélodique 'caractéristique' dessinant une courbe d'abord descendante vers une hauteur moyenne (indiquée par le point-virgule) pour remonter ensuite vers une plage assez haute par rapport au fondamental de la voix (cf. le point d'interrogation).

L'étude du fonctionnement des ExPh par rapport aux caractéristiques prosodiques de l'ensemble des productions orales en français ou en allemand mériterait d'être approfondie ultérieurement par des linguistes spécialisés en phonétique/ phonologie. Dans le contexte du présent travail, il s'agit simplement d'indiquer que l'application d'une

convention spécifique de transcription à deux langues différentes fait parfois ressortir des incohérences éventuelles au niveau de la notation, conduisant à une mise en cause de certains principes ou conceptions constituant la base de la convention en même temps qu'elle permet au transcripteur de se rendre compte de la spécificité de tel ou tel phénomène langagier, en l'occurrence celui de l'accentuation et du rôle particulier des ExPh à cet égard.

La liste complète des signes de transcription utilisés est présentée en annexe.

4.2 Choix des expressions à analyser

La notion de *choix* par rapport aux expressions analysées n'est pas à comprendre en tant que *présélection* d'un certain nombre d'ExPh qui seraient d'une certaine manière privilégiées par rapport à d'autres. Il s'est avéré en effet que, suite à l'inventaire dressé de l'ensemble des occurrences repérées dans les corpus téléphoniques, le nombre de formes lexicales est relativement limité, à savoir sept formes pour le français (« hein », « tu vois », « tu sais », « d'accord », « okee », « non », « oui ») et six formes pour l'allemand (« ne(ich) », « weißte/ weißt du », « ja » « oder », « he », « okee »). D'autre part, comme il s'agissait de repérer et de catégoriser les fonctions principales des ExPh à partir d'analyses détaillées de leur fonctionnement au sein de contextes d'interaction concrets, il aurait été périlleux d'exclure d'emblée telle ou telle forme d'expression spécifique dans la mesure où l'on n'aurait pas pu vérifier si telle ou telle catégorie ou fonction est valable pour l'ensemble des formes qualifiées d'ExPh ou non. Les principaux critères de repérage d'une ExPh, fondés sur la définition fournie au chapitre 2.1.2, étaient les suivants :

- occurrence au sein d'un tour principalement *initiatif*, c'est-à-dire produit par l'énonciateur sollicitant une coproduction de la part du coénonciateur dans le cadre d'une initiation ou d'un approfondissement thématique ;
- indépendance syntaxique (position dite '*hors construction'*) ;
- contour intonatoire stylisé montant (cf. chap. 2.3).

Le premier critère permet de distinguer le rôle de certaines expressions en tant qu'ExPh produites par l'énonciateur par rapport à leur rôle de *régulateurs* produits par le

coénonciateur. Ainsi, il existe une variante de « oui » dont le contour intonatoire montant, associé à un rallongement de la voyelle, indique que celui qui l'a prononcé réagit au tour de son partenaire tout en acceptant de maintenir, du moins momentanément, le rôle de celui qui collabore en écoutant (cf. la notion de *continueur* chez Kerbrat-Orecchioni 2005 : 37). L'existence de variantes affirmatives par rapport à un certain nombre de formes telles que « oui »/ « ja », « non », « d'accord » et « okee » (la dernière concerne le français et l'allemand) ne remet pas en question l'existence présumée de variantes pouvant être qualifiées d'ExPh dès lorsque l'on part du principe de la polysémie des unités lexicales (cf. à ce propos Dostie 2004 : 50-58).

4.2.1 Expressions françaises « hein », « tu vois », « tu sais », « non », « oui », « d'accord », « okee »

Parmi la série de sept formes d'ExPh repérées dans le corpus français, seule la forme « hein » est régulièrement décrite dans les dictionnaires français. La description fournie par le *Trésor de la langue française* (*TLF*) est particulièrement détaillée et propose une distinction entre un « hein » en tant qu'*onomatopée* (cf. art. *HEIN*[2]*, onomat.*) et un « hein » en tant que *mot invariable* faisant l'objet notamment d'un *emploi interjectif,* c'est-à-dire d'un emploi que j'ai décrit plus haut en tant que *demande de reformulation* (cf. chap. 2.3), et d'un emploi en fonction de « particule pragmatique »[32]. La description de « hein » en tant qu'onomatopée fournit des indications concernant son étymologie et montre que l'emploi interjectif de la forme « hen » est attesté dès le XV^{ème} siècle, servant alors à « inviter un interlocuteur à répéter ou à poursuivre ce qu'il disait » (cf. *TLF*, entrée *HEIN, onomat.*). D'autre part, un exemple datant de 1693 (« *heim* interj. ») montre que cette expression pouvait être utilisée « pour solliciter une réponse, une approbation » (cf. ibid.). Cette deuxième variante se rapproche des ExPh puisqu'il s'agit d'un moyen linguistique dont le locuteur se sert dans le but de piloter la réception et l'interprétation du message qu'il vient de produire. Par ailleurs, la forme « hem » dérivant du latin classique ajoute une dimension psychoaffective en exprimant « divers sentiments : mécontentement, indignation, effroi, horreur ; compassion, affliction ; surprise heureuse ». Ainsi, les

[32] Le *TLF* est accessible à partir du site : http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.

descriptions relatives à l'*onomatopée* « hein » rappellent un certain nombre de propriétés attribuées aux ExPh (cf. chap. 2.3) et montrent que l'appartenance originelle de l'expression « hein » au *champ expéditif* (cf. chap. 3.2) l'ont apparemment prédisposée à un emploi en tant que « particule pragmatique » dans le cadre du discours-en-interaction. Dès lors, on pourrait se poser de nouveau la question de savoir si les ExPh relèvent prioritairement de ce champ et si les affinités constatées avec le champ opératoire sont 'secondaires' en ce sens que la transposition (complète ?/ partielle ?) vers ce champ s'est déroulé plus tard.

Or, les six autres formes ne sont pas d'emblée caractérisées par une valeur 'expressive' comme cela paraît être le cas pour « hein » (cf. ci-dessus le renvoi aux « divers sentiments »). Tandis que les formes verbales « tu vois » et « tu sais » représentent des « locutions particulaires » (cf. Fernandez 2004 : 64) formées à partir de groupes verbaux ayant subi un figement progressif par le biais d'un processus de *pragmaticalisation* (cf. Dostie 2004, surtout pp. 31-40), les *marqueurs d'interaction* « oui », « non », « d'accord » et « okee » renvoient directement à l'interaction en tant que *négociation* entre les participants cherchant à établir un *accord*. On peut dire que, sur le plan notionnel, la dimension de recherche d'accord est 'explicite' dans ces quatre dernières expressions alors qu'elle n'est qu'implicite dans les trois autres (« hein », « tu vois », « tu sais »).

Ce n'est pas un hasard si les formulations renvoyant aux concepts de demande d'accord, d'*assentiment* ou d'*approbation* apparaissent couramment dans les définitions proposées pour ces expressions. Voici quelques exemples concernant « hein » :

- « appel discret mais récurrent à un consensus (*hein, n'est-ce pas*) » (Fernandez 1994 : 156) ;

- « […] pour demander une approbation, solliciter un consentement » (Le Nouveau Petit Robert 1993) ;

- « *En tête, en fin de phrase* ou *en incise*. [Pour réclamer de l'interlocuteur qu'il déclare son assentiment à ce que le locuteur affirme, afin de renforcer sa propre croyance ou d'impliquer l'interlocuteur] » (*TLF*, art. *HEIN,* B. 1.)

Le concept de recherche d'accord est assez régulièrement évoqué en même temps que l'idée selon laquelle ces expressions *renforcent* l'énoncé auquel elles sont associées :

- « *Tu vois, vous voyez* s'emploient pour obtenir l'attention ou l'accord de celui à qui l'on s'adresse. » (Dubois et al. 1979 : 985) ;

- « *Hein* s'emploie […] pour renforcer un ordre ou une interrogation et a pour syn[onyme] en ce sens N'EST-CE PAS ? (quand on attend une confirmation) ou, fam. PAS VRAI ? » (Ibid. : 476) ;

- « [emphase] **tu sais, vous savez** *C'est un garçon très gentil, tu sais, il ne faut pas lui en vouloir.* [Sémantique :] *Tu sais, vous savez* (…) s'emploient lorsqu'on s'adresse à qqn pour attirer son attention ou pour insister sur un point. » (Ibid. : 860) ;

- « […] Le thème nouveau, extrait, peut être aussi souligné par l'insertion d'une PEN ou d'une locution particulaire destinée à attirer l'attention, ex. *Ce type, tu sais, il y est pour rien,* ou *Cet homme, voyez-vous, Messieurs, est innocent,* selon le registre. » (Fernandez 1994 : 198)

De façon similaire, on retrouve les concepts de *renforcement* et d'*emphase* par rapport aux expressions « oui » et « non » :

- « [emphase] (dans une interrogation ou une exclamation) *Dis donc, ça ne va pas, non ?* » (Dubois et al. 1979 : 640) ;

- « [emphase] (dans une exclamation, ou une interrogation) *Alors c'est fini, oui ?* […] [Sémantique :] *Oui* (…) renforce une affirmation. On peut tout aussi bien, dans ce cas, employer NON (*c'est fini, non ?*) » (Ibid. : 667).

Chez Danon-Boileau et Morel (1998), la valeur emphatique des expressions « tu vois » et « non » n'est traitée qu'implicitement en ce sens que les expressions en question sont interprétées en tant qu*'indices lexicaux* qui *marquent* une « divergence des jugements » surgissant dans le cadre d'une interaction concrète :

> « La divergence des jugements se marque par le choix des indices lexicaux et leur position. Le "tu vois" à la finale et en intonation basse de Delphine dans *Delphine 4 - … mais je sais pas si c'est très excentrique en fait °tu vois°* indique que la locutrice postule que l'autre "voit" la même chose qu'elle-même, mais qu'un écart d'appréciation subsiste cependant, et qu'elle demande à ce qu'il soit reconnu. […] En revanche, le "non", à la finale et en intonation montante dans *Irene 2 – sur nous ce serait excentrique sur nous non* marque tout ensemble l'existence d'une discordance éventuelle et le souci de l'annuler. » (Danon-Boileau & Morel 1998 : 154)

Moins que la « position », c'est le sens notionnel (« choix des indices lexicaux ») qui permet de distinguer les fonctions spécifiques des expressions traitées dans l'extrait ci-dessus. Ainsi, Danon-Boileau et Morel recourent au lexème « voir » dans le cadre de la glose proposée par rapport à la signification de « tu vois » dans l'énoncé cité ci-dessus :

> « Il signifie en somme "je vois que nous ne sommes pas d'accord, mais je ne peux pas dire autre chose, et je souhaite que tu 'voies' ma position sur ce point". » (Ibid.)

Quant au sens notionnel de « non », celui-ci est rendu par la formulation « marque tout ensemble l'existence d'une discordance » qui peut être considérée comme une

paraphrase du sens notionnel de « non » en tant que *discordance globale* (cf. ci-dessus). L'exemple démontre la possibilité de distinguer des sens discursifs différents en fonction du sens notionnel de l'ExPh utilisée (ici : la différence entre les ExPh « tu vois » et « non »). Ce constat n'est pas banal en ce sens que les descriptions des fonctions apparemment *générales* des différentes ExPh (cf. les définitions citées ci-dessus) se recoupent à un tel degré que d'aucuns pourraient être tentés de les considérer en tant que 'particules' *désémantisées* (cf. contre une telle hypothèse : Dostie 2004 : 39 ; Delomier 1999). Or, comment décrire le sens notionnel de « hein » ? Si l'on partage le point de vue défendu par Davoine (1981), il ne sert à rien d'examiner les expressions dans des phrases isolées puisqu'elles tirent l'essentiel de leur sens du contexte concret d'interaction. C'est pourquoi la notion d'*emphase* paraît représenter une « caractérisation minimale » (Davoine 1981 : 112) qui ne suffit pas à distinguer les différentes ExPh étudiées dans la présente étude :

> « […] le dictionnaire tel qu'il est conçu se prête difficilement à faire apprécier le rôle et les emplois des connecteurs discursifs parce qu'il vise avant tout la brièveté. Comment apprécier la syntaxe et la valeur de telles unités avec un contexte à peu près nul ? Dans la citation de D. F. L. E. [cf. Dubois et al. 1979, citée ci-dessus, *ndlr*], si *tu sais* "insiste sur un point", sur quel point insiste-t-il ? Quelle est sa base d'incidence ? Fait-il porter l'emphase sur la première proposition "C'est un garçon très gentil" ou sur la seconde "Il ne faut pas lui en vouloir" ? Dans la mesure où *tu sais* est un connecteur discursif, peut-on se passer de l'action (verbale ou non) de l'interlocuteur ou du locuteur sur laquelle *tu sais* peut articuler des propositions ? "Emphatique", n'est-ce pas là une caractérisation minimale du rôle de ce connecteur qui est due à des citations condensées au maximum, réduites trop souvent à une seule phrase ? […] » (Ibid.)

On peut néanmoins se poser la question de savoir si le recours à des phrases isolées voire 'construites' permet de préciser le sens notionnel des différentes ExPh par le biais de l'exercice connu de substitution : en remplaçant l'ExPh d'un énoncé par une autre, on peut ainsi espérer pouvoir établir un schéma différentiel des sens notionnels respectifs permettant par exemple de repérer des différences par rapport au degré de recherche d'accord exprimée par chacune des ExPh en question. En prenant l'énoncé traité par Danon-Boileau et Morel ci-dessus (1998 : *sur nous ce serait excentrique sur nous non),* on parviendrait à distinguer les sens respectifs de chaque ExPh :

sur nous ce serait excentrique sur nous non/ ***oui/ d'accord/ okee/ hein/ tu vois/ tu sais***

L'interprétation intuitive du fonctionnement de chaque ExPh en tant que plus ou moins *cohérente*/ *pertinente* etc. par rapport à l'énoncé en question dépend de l'*image* que

nous nous faisons du contexte interactionnel. Ainsi, on peut s'imaginer un contexte dans lequel le locuteur serait vexé par la suggestion de son interlocuteur qu'ils pourraient enfiler tel vêtement et qu'il cherche à mettre un terme à la discussion en s'exclamant :

sur nous ce serait excentrique sur nous d'accord ? Un point c'est tout.

Or, cet exemple d'emploi de l'expression « d'accord » représente un cas limite de phaticité puisque le sens littéral l'emporte ici sur le concept de *recherche d'accord* caractérisant les ExPh. L'expression « d'accord » marque, dans la phrase ci-dessus, l'impatience du locuteur cherchant à couper court aux négociations discursives en présentant son point de vue comme irrévocable tout en l'imposant de façon autoritaire auprès de son interlocuteur. La qualification de ce « d'accord » en tant que *cas limite* montre le caractère problématique des phrases construites. En effet, même si l'emploi de telle ou telle expression peut paraître plausible par rapport à tel ou tel contexte imaginé en vertu de nos compétences en tant que membres de la communauté langagière en question, la cohérence ou pertinence constatée ne permet aucune conclusion quant à la probabilité de telle ou telle construction. Ainsi, les occurrences de « d'accord » repérées dans le corpus français sont produites par des locuteurs beaucoup plus 'conciliants' et n'apparaissent qu'au cours des phases de clôture ou de préclôture d'une conversation[33], de sorte que l'ExPh « d'accord » ainsi qu'à un moindre degré l'ExPh « okee »[34] relèvent davantage de ce que l'on a appelé la *phaticité terminale* (cf. sous-chap. 3.3.1).

De façon générale, l'opération de substitution démontre le caractère non interchangeable des ExPh en ce sens que le choix d'une ExPh particulière est conditionné aussi bien par le contexte discursif que par la situation d'interaction concrète. En revanche, le statut construit des phrases utilisées dans le cadre des opérations de substitution nous interdit de juger le degré de pertinence ou de cohérence que revêt telle ou telle ExPh par rapport à telle phrase. Quant à la différence entre « d'accord » et « okee », celle-ci relève de l'ordre du *style* communicatif (cf. sous-chap. 1.4) en ce sens que la différence entre ces deux expressions ne peut être expliquée qu'en référence aux stratégies et procédures communicatives employées par le locuteur en fonction de la situation d'interaction concrète. Ainsi, l'emploi de l'ExPh « okee » paraît mieux adapté à des situations d'interaction informelles en raison de son degré de *familiarité* plus élevé.

[33] Cf. LBFRi_06, l. 76; LBFRi_09, l. 81; LBFRi_18, l. 46 ; LBFRi_21, l. 54.
[34] Cf. LBFRi_02, l. 20; LBFRi_17, l. 16; LBFRi_21, l. 27 et 42.

La notion de *familiarité* est par ailleurs retenue pour caractériser l'emploi de « hein » dans *Le bon usage* de Grevisse (1975) :

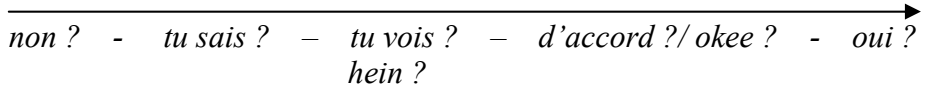
> « **Hein** ne se dit que dans le discours familier. Tantôt il accompagne une interrogation, ou une phrase qui exprime l'étonnement, tantôt il s'emploie seul pour inviter l'interlocuteur à répéter une chose qu'on n'a pas entendue clairement : *Voulez-vous,* HEIN ? (…) – HEIN, *que dites-vous donc là ?* (…) » (Grevisse 1975 : 1109)

On note que, hormis la référence à « hein » en tant que demande de reformulation, Grevisse ne fournit aucune information précise concernant son fonctionnement en tant qu'ExPh si ce n'est qu'elle « accompagne une interrogation, ou une phrase qui exprime l'étonnement » (cf. ci-dessus). En renvoyant au « discours familier », le concepteur de cet article fait confiance à la compétence du locuteur natif censé être capable d'imaginer les divers contextes d'interaction dans lesquels l'ExPh « hein » peut apparaître. Même si la notion de familiarité est en soi insuffisante pour cerner la spécificité du fonctionnnement de l'ExPh « hein », son rattachement à la notion de « discours » (cf. « discours familier ») révèle que l'ExPh « hein » est perçue en tant que procédé spécifique du discours-en-interaction qui « accompagne » des actions langagières (« une interrogation, ou une phrase »). Le caractère *familier* de l'ExPh « hein » indique *ce qui est familier* aux yeux des interactants, c'est-à-dire ce qui est connu et présupposé dans le cadre de la coproduction discursive. Ainsi, la notion de familiarité ne renvoie pas seulement au registre 'familier' s'opposant au registre 'soutenu' du langage, mais également, quoique de manière plus indirecte, aux savoirs et savoir-faire partagés par les interactants. Dès lors, on peut supposer que l'ExPh « hein », à défaut de disposer d'un sens notionnel bien précis, renvoie à l'ensemble des savoirs et savoir-faire partagés susceptibles d'être actualisés dans le cadre d'une interaction concrète. Le caractère 'vague' de la forme lexicale « hein » ne serait ainsi pas la preuve d'une absence de sens (cf. « particule désémantisée »), mais au contraire d'une *plénitude sémantique* dont les différents sens se révèlent à travers les différents emplois possibles.

Le schéma suivant propose de distinguer les différentes ExPh françaises du corpus en mettant en relation leurs sémantismes propres et le degré d'engagement affiché par le locuteur par rapport à la négociabilité de l'accord recherché.

Figure 10 : schéma du rapport entre les ExPh françaises et l'indication de la négociabilité de l'accord recherché

accord *proposé* accord « *imposé* »



Commentaire : la notion d'*accord recherché* ne renvoie pas à une situation d'interaction (nécessairement) conflictuelle, mais à la procédure de *synchronisation interactionnelle* telle qu'elle caractérise l'ensemble des interactions verbales (cf. surtout sous-chap. 1.3.1 ; 3.3.3 ; 3.5). Dans la mesure où ces procédures sont intentionnelles, la synchronisation en tant qu'*accord* est *recherchée* par les participants et notamment par celui qui détient le tour. Or, le degré de certitude avec lequel le locuteur défend ses affirmations est variable. C'est pourquoi il marquera son manque de certitude par l'ExPh « non » dont le sémantisme peut être paraphrasé par *indication d'une discordance ou d'un désaccord* produite par l'anticipation sur la réaction possible de l'interlocuteur. L'ExPh « oui », située à l'autre extrême de l'échelle, marque en revanche la quasi-certitude du locuteur imposant en même temps l'*acquiescement* ou l'*accord* au partenaire. La *plénitude sémantique* de l'ExPh « hein » évoquée plus haut n'exclut d'emblée ni l'accord ni le désaccord du partenaire et lui procure une ambivalence laissant le choix à l'interlocuteur de l'interpréter soit en tant qu'*accord imposé* soit en tant qu'*accord proposé*. D'une façon similaire, l'ExPh « tu vois » est ambivalente en ce sens que l'interlocuteur peut choisir d'interpréter l'expression soit en tant que signalement d'une évidence qui *saute aux yeux* (accord imposé) soit en tant que simple proposition de *voir les choses de la même façon* que son partenaire (accord proposé et donc négociable). Le sémantisme lié au lexème « savoir » est en revanche moins contraignant en ce sens que *savoir* une chose n'implique pas nécessairement qu'on l'ait bien *comprise* ou bien *vue*. Enfin, les ExPh « d'accord » et « okee », en anticipant explicitement sur la réplique positive du partenaire (« d'accord » et « okee » en tant que régulateurs prononcés avec une intonation descendante), marquent qu'un accord est fortement attendu. C'est donc en rapport avec la contrainte positive (*positive constraint)* exercée par ces expressions que l'accord peut être considéré comme plus ou moins *imposé*.

Les limites d'un tel « schéma » résident dans le statut théorique et hypothétique d'une analyse fondée sur l'interprétation du sens notionnel des expressions. Ainsi,

l'interprétation de mots isolés comporte l'inconvénient de faire abstraction du ou des sens concrets qu'obtiennent ces mots dans des contextes discursifs concrets. De plus, l'analyste doit tenir compte de la nécessité de distinguer entre des emplois dans un « sens plus littéral » (cf. Fernandez 1994 : 147) et des emplois fondés sur un degré de *pragmaticalisation*[35] plus élevé (cf. Dostie 2004 : 36 ; 38), de sorte que l'on constate non seulement une « superposition » (cf. ibid. : 36-37) fréquente de *marqueurs pragmatiques* (cf. ibid. : 42) exerçant la même fonction dans le discours (comme les ExPh « okee » et « d'accord »), mais encore l'existence d'une « chaîne de sens » par rapport à un marqueur spécifique en synchronie :

> « Le fait que les changements sémantiques se produisent graduellement a pour conséquence qu'il y a souvent, en synchronie, une chaîne de sens. Nous entendons par là que certains sens sont souvent plus près que d'autres des sens d'origine. » (Ibid. : 38)

Ainsi, Dostie relève « six sens distincts » pour l'ExPh « tu sais » dont seuls « les deux premiers sont liés directement à *savoir*, les autres sens l'étant indirectement » (cf. ibid.). Or, l'objectif de l'étude présente ne saurait être celui de décrire tous les sens possibles que peuvent revêtir les différentes ExPh françaises et allemandes dans la mesure où, d'une part, un tel objectif dépasserait le cadre imposé par une thèse et, d'autre part, les résultats se fondent sur les données disponibles qui ne présentent peut-être pas l'ensemble des cas de figure.

4.2.2 Expressions allemandes : « ne/ n(e)ich ? », « weißt du ? », « he ? », « ja ? », « oder ? », « okee ? »

Les ExPh présentes dans les corpus oraux à ma disposition sont, en ordre décroissant selon leur fréquence, les expressions « ne »/ « nich », « weißt du », « he », « ja », « oder » et « okee ». Comme les deux dernières expressions sont relativement peu nombreuses dans les corpus étudiés, je me contenterai de quelques observations ponctuelles qui ne sauraient être généralisées. Quant aux expressions « ne » et « nich », on peut supposer que le plus

[35] Défintion de *pragmaticalisation* fournie par Dostie (2004 : 27) : « D'une part, une unité lexicale peut développer des emplois grammaticaux ; elle aura alors été soumise à un processus de "grammaticalisation". D'autre part, une unité lexicale/ grammaticale peut développer des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel, mais bien, sur le plan conversationnel ; elle sera alors le résultat d'un processus de "pragmaticalisation". »

haut degré d'attrition phonologique de « ne » correspond à un état avancé de *pragmaticalisation* (cf. Dostie 2004, sous-chap. précédent) par rapport à « nich », allant probablement de pair avec des différences au niveau de leur utilisation. Or, l'analyse de ces formes à partir des deux corpus ne permet pas de relever de différences significatives en raison du nombre d'occurrences de « nich » relativement faible (11 occurrences dans le corpus GNS). Il convient cependant de noter que la forme réduite « ne » est employée beaucoup plus fréquemment que « nich » et qu'il existe peut-être un lien entre la nature informelle et familière des situations d'interaction d'une part et la forme « relâchée » de « ne » d'autre part. La fréquence de « ne » est par ailleurs trois fois plus importante que celle des autres ExPh. Or, très peu de travaux ont jusqu'à présent été consacrés à cette expression. Ainsi, le mémoire de fin d'études secondaires de Harren (2001) portant sur « ne » souligne l'absence d'analyses approfondies et le caractère épars des remarques et observations faites à son égard dans différents travaux ne permettant pas de saisir le phénomène dans son ensemble (cf. ibid. : 2-3 ; 5-6). L'analyse proposée par Harren adopte l'approche des analystes conversationnels en fournissant des observations concernant notamment le positionnement et le rôle de « ne » par rapport au système d'alternance des tours ainsi que quelques fonctions communicatives spécifiques. Concernant le positionnement, Harren note que « ne » peut être placé aussi bien en début qu'en milieu ou en fin de tour et qu'il se trouve fréquemment associé à un *point de transition possible* (cf. sous-chap. 3.4.2). Par ailleurs, son étude fait ressortir la polyfonctionnalité de cette expression en fournissant quelques ébauches d'analyse concernant différentes fonctions interactives qu'elle exerce au sein d'un corpus de conversations familières constitué d'interactions téléphoniques et d'interactions menées à table. Parmi les fonctions de « ne » qu'elle relève notamment par rapport aux occurrences placées en fin de tour (« tag-Position »), Harren note les fonctions suivantes :

- établir un sentiment de solidarité et de « proximité psychoaffective » (« Herstellung von Solidarität und Nähe », cf. pp. 110-113) ;
- établir et manifester une compréhension mutuelle (cf. pp. 114-117) ;
- imposer son point de vue dans le cadre d'une discussion (cf. pp. 117-119) ;
- établir un thème en attirant l'attention sur ce dont on voudrait parler (pp. 119-123) ;

- retarder la clôture de l'interaction dans le cadre d'une conversation téléphonique (pp. 123-126).

Les deux premières fonctions correspondent à la distinction que j'ai proposé d'établir entre la dimension relationnelle des ExPh d'une part et la dimension procédurale d'autre part (cf. modèle du sous-chap. 3.5). A mon avis, ces deux fonctions sont exercées simultanément à des degrés variables selon la situation concrète d'interaction en visant l'intercompréhension des interactants, à la fois psychoaffective et discursive (contenu propositionnel, valeur interactive d'une action langagière). Par rapport à ces deux premières fonctions, les trois suivantes décrivent des fonctions communicatives spécifiques liées respectivement à l'organisation interactionnelle du discours (imposer son point de vue dans le cadre d'une *argumentation*), à la gestion des thèmes (établir un thème) ainsi qu'à la position séquentielle au sein d'une conversation (séquence de clôture). La dernière fonction fut observée par Pavlidou (1998) à l'occasion d'une étude comparative au sujet des séquences de clôture de conversations téléphoniques en allemand et en grec. Pavlidou constate que le recours aux ExPh, nommées « tag questions », représente une stratégie « typique » adoptée par les locuteurs allemands dans le but d'obtenir une confirmation ou un signe de consentement :

> « (…) the typical strategy for seeking confirmation or eliciting agreement in the German closings consists in the use of tag-questions. » (Pavlidou 1998: 87)

Selon la linguiste, le recours aux *tag questions* serait typique dans les séquences de clôture allemandes alors que les locuteurs grecs recourraient plus fréquemment à des schémas de répétition fondés sur des marqueurs indiquant un consentement (cf. ibid. : 91). Or, la définition de ce qu'elle entend par *tag question* est problématique à plusieurs égards :

1. Tout d'abord, le critère d'après lequel elle distingue les *tag questions* allemandes des *tokens* grecs soulève des questions : ainsi, Pavlidou considère que les « marqueurs de demande d'approbation » grecs utilisés en position finale d'un tour et prononcés avec une intonation montante ne représentent pas de *tag questions* à proprement parler parce qu'ils ne sont pas « spécialisés » dans cette fonction comme le seraient par ailleurs les « special tag particles » allemandes telles que « ne », « ge » (*sic*) et « wa » (cf. ibid. : 88). Cependant, les *marqueurs* grecs qu'elle évoque ne me paraissent pas se distinguer des expressions allemandes sur le plan formel en ce sens qu'il s'agit de

'petits mots' du discours, à savoir « etsi ? » (angl. « is that so ? »[36], « endaksi ? » (angl. « alright ? »), « ne ? » (angl. « yes ? »)(ibid.). Par ailleurs, « ne », tout comme les autres ExPh, n'occupe pas uniquement la position finale d'un tour mais peut également apparaître en position initiale, au milieu d'un tour ou bien encore constituer un tour à lui tout seul (cf. chap. 2). Il est probable que les fonctions spécifiques de « ne » varient en fonction de son positionnement, de sorte que la prise en compte systématique de la position sera nécessaire pour son analyse. (cf. à ce propos Harren 2001 :75).

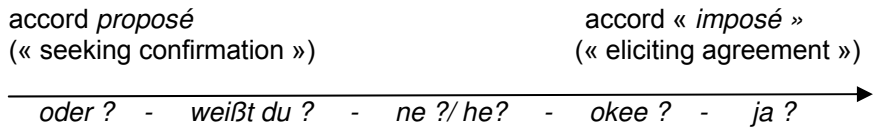
2. D'autre part, la notion de *question* fréquemment associée aux *tags* attribue d'emblée une valeur interrogative à des expressions dont la fonction primaire consiste bien plutôt à formuler une *demande* adressée à l'interlocuteur de confirmer, d'approuver ou tout simplement de ratifier le propos du locuteur. Ainsi, Harren (2001) prend ses distances vis-à-vis de qualifications telles que « Nachfrage », « Rückversicherungssignale », « Vergewisserungsfrage » ou « Vergewisserungspartikel » proposées par différents chercheurs pour décrire le fonctionnement de « ne » (ibid. : 131-132). Dans ce contexte, il ne paraît pas inintéressant que Grevisse (1975[10]), rangeant l'ExPh « hein » parmi les interjections, le présente suivi d'un point d'exclamation (ibid. : 1106) et accorde à l'expression « vois-tu » le statut d' « impératif » (ibid.).

C'est pourquoi la notion de *tag question* est inadaptée pour caractériser les ExPh. En effet, l'examen des différents extraits de conversation présentés jusqu'ici montre que la perlocution des actes de langage *augmentés* (cf. sous-chap. 3.5.2) par une ExPh consiste à provoquer la production d'une *réponse affiliative* (« affiliative response », Tanaka : 1152) par le partenaire d'interaction, de sorte qu'une caractéristique essentielle des ExPh repose sur la *contrainte positive* qu'elles exercent sur la réaction de celui-ci. Cette contrainte positive est liée à la notion d'*acte préférentiel* en analyse conversationnelle (cf. p. ex. Gülich/ Mondada 2001 : 213) traduisant l'observation selon laquelle il existe une préférence pour tel ou tel type de réplique (positive ou négative) par rapport à tel ou tel acte initiatif, motivée sans doute par un souci de ménagement des faces. Or, les différentes ExPh relevées dans le corpus exercent cette contrainte à des degrés différents, de sorte que l'on peut poser un gradient comparable à celui proposé pour les ExPh françaises dans le sous-chapitre précédent, allant du degré le moins fort de contrainte positive au degré maximal. Ainsi, « ne » se situerait à un niveau 'moyen' de contrainte

[36] Traductions anglaises proposées par Pavlidou (1998 : 88).

tandis que « oder » et « ja » seraient placés aux extrêmes opposés de l'échelle. L'ExPh « he » en tant que variante paradigmatique de « ne » pourrait rejoindre celui-ci, alors que « okee » apparaissant davantage dans des contextes ritualisés de négociation de la relation interpersonnelle pourrait être situé à proximité du bout indiquant un degré relativement élevé de contrainte.

Figure 11 : schéma du rapport entre les ExPh allemandes et l'indication de la négociabilité de l'accord recherché



Les termes anglais « seeking confirmation » et « eliciting agreement » empruntés à Pavlidou (cf. ci-dessus) paraissent mieux à même d'indiquer l'existence d'une échelle de degrés par rapport à la contrainte pouvant être exercée par les différentes ExPh que la notion de *demande de confirmation* dont on ne peut pas être sûr qu'elle constitue une exigence ou bien simplement une demande de 'rassurer' la personne qui la formule.

Le positionnement des ExPh « ne » et « he » au milieu de l'échelle est problématique en ce sens que d'après Harren (2001), l'ExPh « ne » ne constitue que rarement une *réelle* demande de confirmation (au sens de *seeking confirmation*) mais impose plutôt un point de vue sous forme de demande de consentement et d'appui (*eliciting confirmation*) (cf. ibid. : 128). Or, un certain nombre d'occurrences analysées dans le corpus indiquent qu'un locuteur se sert de cette expression lorsqu'il éprouve des difficultés de formulation liées parfois à une situation d'interaction conflictuelle (cf. l'analyse de l'extrait 76, sous-chap. 4.4.3.2). Dans la mesure où l'emploi de « ne » dans ces contextes marque un manque d'assurance chez le locuteur par rapport aux affirmations qu'il énonce, la *contrainte positive* exercée sur l'interlocuteur perd une partie de son caractère incisif et ressemble davantage à une prière d'apporter une confirmation rassurant le locuteur (*seeking confirmation*). C'est par rapport à ces emplois que le positionnement au milieu de l'échelle peut être justifié.

Par ailleurs, cet exemple renvoie à l'existence d'un lien entre le type de relation entretenu par les interactants d'une part et la fonction spécifique d'une ExPh d'autre part, de même que le thème traité n'est apparemment pas sans conséquences (cf. Harren 2001 : 128).

4.3 Fréquence des occurrences et distribution au sein des tours

Sur un total de 140 occurrences d'ExPh dans le corpus téléphonique français (LBFRi) et de 91 occurrences dans le corpus téléphonique allemand (GNS), on constate que la grande majorité des ExPh se trouvent en position finale d'un tour de parole. Cette observation confirme le rôle des ExPh dans le cadre de la régulation de l'alternance des tours, même si ce rôle est partiellement relativisé par le pourcentage non négligeable d'occurrences en position *pivot*, c'est-à-dire situées entre deux UCT d'un même tour de parole, notamment par rapport aux ExPh les plus fréquentes dans les corpus. Ainsi, presque 78 % des ExPh françaises représentées dans le corpus LBFRi sont des « hein » dont plus de 20 % se trouvent en position pivot, alors que presque 50 % des ExPh allemandes du corpus GNS sont des « ne » et des « nich » dont presque 30 % des « ne » se trouvent en position pivot. Les tableaux et graphiques suivants indiquent les différentes positions occupées par les ExPh en termes de pourcentages en distinguant quatre positions différentes : les positions initiale (en début d'un tour), finale (en fin d'un tour), pivot (entre deux UCT d'un même tour) et « milieu d'UCT ». Cette dernière position est assez rare et n'a pu être observée que par rapport aux ExPh « ne » en allemand et « hein » et « tu vois » en français. Chacun des deux tableaux est précédé d'un tableau indiquant le nombre exact des différentes occurrences dans chaque sous-corpus.

Tableaux et graphiques : détail des occurrences dans les corpus GNS et LBFRi et distribution des différentes ExPh au sein des tours

Tableau 4 : fréquence des occurrences dans le corpus GNS

Identifiant	***ne ?***	***nich ?***	***weißt du ?***	***he ?***	***ja ?***	***oder ?***	***okee ?***
GNS_02	5	1	3	1	1		
GNS_07	1				1		
GNS_08	2	2	1				
GNS_09	5				1		
GNS_10					1		
GNS_11							1
GNS_12	1						
GNS_13	1			1	1		1
GNS_14		8					
GNS_15	1		2	1	2		1
GNS_16	1				1		
GNS_17	1				1		
GNS_18	16		10	1	5	9	
Totaux :	***34***	***11***	***16***	***4***	***14***	***9***	***3***

Tableau 5 : distribution au sein des tours (corpus GNS)

	ne?	***nich?***	***he?***	***weisst*** du?	***okee?***	***ja?***	***oder?***
pos. initiale	2,90%	0	0	12,50%	0	7,10%	0
pos. finale	61,80%	90,90%	100%	75%	100%	71,40%	77,80%
pos. pivot	29,40%	9,10%	0	12,50%	0	21,40%	22,20%
milieu d'UCT	5,90%	0	0	0	0	0	0

Graphique 1 :

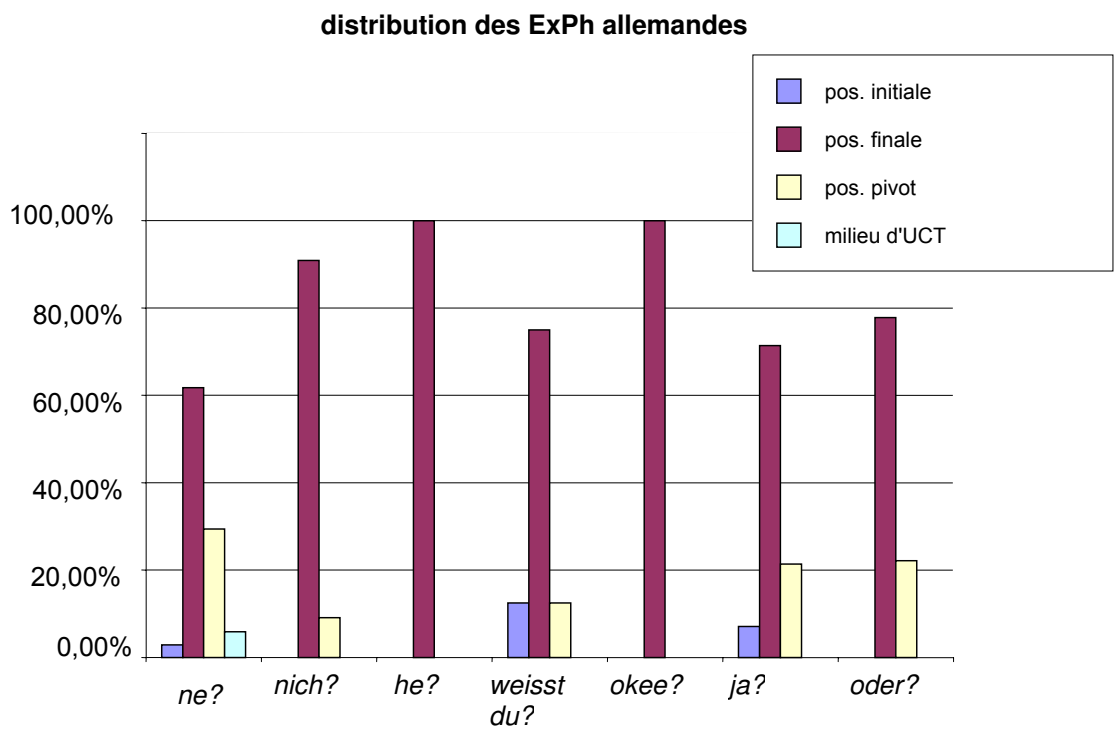


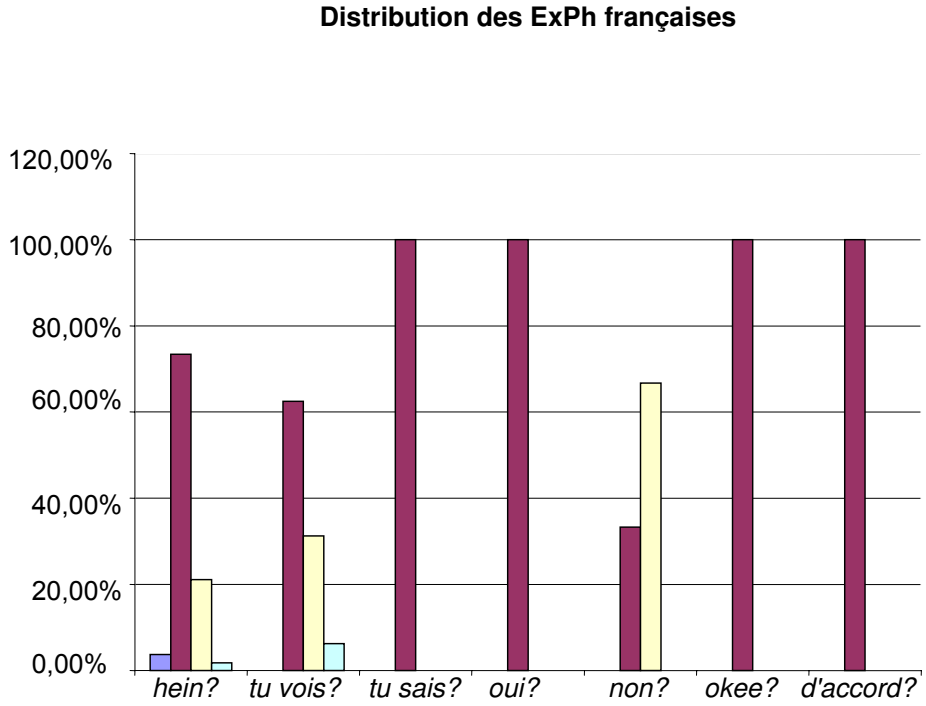
Tableau 6 : fréquence des occurrences dans le corpus LBFRi

Identifiant	***hein ?***	***tu vois ?***	***tu sais ?***	***oui ?***	***non ?***	***okee ?***	***d'accord ?***
LBFRi_02						1	
LBFRi_03	3	7					
LBFRi_04	2						
LBFRi_05	1						
LBFRi_06	4	2					1
LBFRi_07	10						
LBFRi_08	4		1				
LBFRi_09	15	4			1		1
LBFRi_10	3	1					
LBFRi_11	27				1		
LBFRi_12	2						
LBFRi_13	12						
LBFRi_14	3	1	1			1	
LBFRi_15	11						
LBFRi_16	5			1			
LBFRi_17						1	
LBFRi_18							1
LBFRi_19	2						
LBFRi_20	4	1			1		
LBFRi_21	1					2	1
Totaux :	***109***	***16***	***2***	***1***	***3***	***5***	***4***

Tableau 7 : distribution au sein des tours (corpus LBFRi)

	hein?	***tu vois?***	***tu sais?***	***oui?***	***non?***	***okee?***	***d'accord?***
pos. initiale	3,70%	0%	0%	0%	0%	0%	0%
pos. finale	73,40%	62,50%	100%	100%	33,30%	100%	100%
pos. pivot	21,10%	31,25%	0%	0%	66,70%	0%	0%
milieu d'UCT	1,80%	6,25%	0%	0%	0%	0%	0%

Graphique 2 : *(codes couleurs : cf. graphique 1)*



Les indications des pourcentages ont une valeur toute relative ne permettant pas de tirer de conclusions générales quant à la fréquence à laquelle telle ou telle ExPh apparaît dans une position spécifique. En effet, le nombre d'occurrences de certaines ExPh telles que « tu sais », « oui », « non » en français ou « he », « oder », « okee » en allemand n'est pas suffisamment représentatif pour pouvoir affirmer qu'elle apparaissent plus fréquemment dans telle position par rapport à telle autre. Or, les corpus et outils d'analyse mis à la disposition du chercheur grâce à la base de données CLAPI (http://clapi.univ-lyon2.fr) (cf. sous-chap. 4.1.1, *ndbp*) permettent d'affiner ou de corriger certains résultats. Ainsi, une recherche effectuée sur trois enregistrements du corpus « conversations familières » portant sur une durée totale d'une heure et quinze minutes d'interactions permet de relever 23 occurrences de l'ExPh « tu sais » distribuées de la façon suivante :

- *en position initiale :* 5 occurrences ;
- *en position finale :* 4 occurrences ;
- *en position pivot :* 7 occurrences ;
- *en milieu d'UCT :* 7 occurrences.

Ces résultats relativisent fortement l'impression d'une prédominance de la position finale concernant l'ExPh « tu sais » tout en attirant l'attention du chercheur sur la

fréquence élevée de l'ExPh *en milieu d'UCT*. En effet, avec une fréquence de 30%, on ne peut plus considérer cette position comme exceptionnelle. Le rôle des ExPh en tant qu'unités servant à marquer les limites d'une UCT et donc en tant que « turn−constructional component(s) » (cf. Sacks et al. 1974 : 702 ; cf. Fischer 2000b : 6-10) se trouve ainsi fortement remis en question (cf. à ce propos sous-chap. 3.3.1). L'analyse des sept occurrences placées en milieu d'UCT corrobore le constat fait par Davoine (1981) selon lequel on peut distinguer un sous-groupe de « connecteurs phatiques » appelé « *tu sais* d'identification » (cf. ibid. : 113-116). Les deux exemples suivants sont extraits du corpus « conversations familières » de la base CLAPI :

```
(I)   C : (../..) pa`c` que moi toute seule j'y arrivais pas `fin
      (.) [(inaud.)
      M : ____[et t` as mal aux yeux qu'est c` qui t'arrive
→     C : mais c'est euh::: (.) mon pull t` sais [il a des poils
      M : _____________________________________[ah::
      C : et ça r`vient dans les lentilles
      M : ah::
      C : papa un p`tit pastis
      P : léger
      C : ben i` s`ra pas lourd tu sais
      M : alors qu'est-c` que vous racontez (../..)

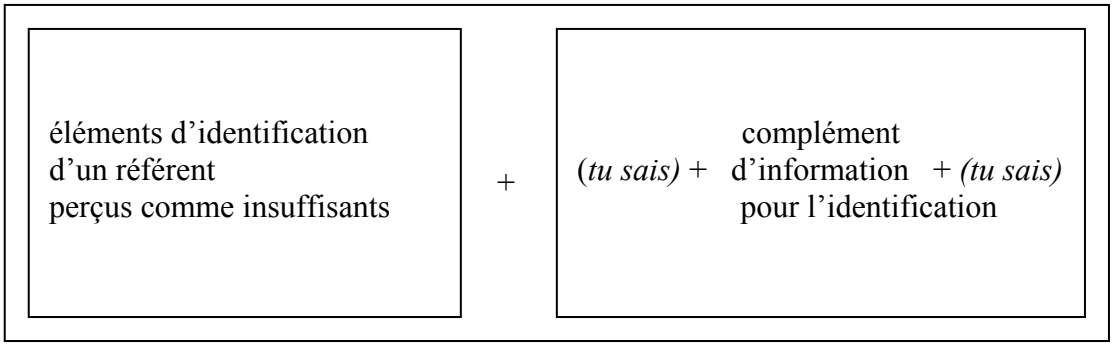

(II)  M : (../..) (c'est un montage)
      C : photo il a tout fait un collage (.) dessus enfin il
          a tout::
      P : [qui c'est qui a fait ça/
      M : [ben oui/ modifié quoi\
      M : Doudou
→     C : Doudou tu sais le p`tit (.) le mec de Doudoune (.)
          `fin ça paraît évident (1.5) ah/ (0.7) pendant qu`
          j'y [pense/
      M :     [qu'est-ce que tu voulais nous dire- me dire
          tout à l'heure [(déjà) (../..)
```

Selon Davoine, le « *tu sais* d'identification » surgit « derrière une expression qui doit être perçue comme insuffisante par le locuteur » soit « par autocorrection » soit « du fait d'une incompréhension du destinataire » indiquée de façon verbale ou non verbale (1981 : 114). Cette explication paraît parfaitement rendre compte de la fonction spécifique des ExPh « tu sais »/ « t'sais » dans les deux exemples. Dans le premier cas, le renvoi au « pull » en tant qu'élément censé expliquer pourquoi C a « mal aux yeux » est jugé insuffisant par le locuteur/ la locutrice C puisqu'il n'indique qu'indirectement la nature du lien de cause à effet en ce sens que ce n'est pas le « pull » en tant que tel qui

provoque une irritation des yeux mais les « poils » qui s'en détachent. Dans le deuxième exemple, la simple évocation du nom « Doudou » est jugée insuffisante par le locuteur/ la locutrice C pour permettre à P d'identifier la personne dont il (elle ?) parle, car le degré de connaissance entre P et la personnalité de « Doudou » auquel C se réfère n'est apparemment pas le même.

En suivant les analyses présentées par Morel et Danon-Boileau (1998) au sujet des propriétés générales du rhème (cf. ibid. : 45-48), les ExPh « tu sais »/ « t'sais » pourraient être considérées comme des « marqueur(s) » spécialisé(s) » ponctuant le rhème (cf. p. 48). Dans le cas précis des exemples fournis, la présentation des rhèmes (« `c'est euh::: (.) mon pull t` sais` » ; « `Doudou tu sais` ») ressemble à ce que Morel et Danon-Boileau appellent le « type 1 » du *présentatif* « c'est » (« c'est X ») introduisant des « rhèmes purs » (cf. p. 46). Tandis que le présentatif « c'est » précède directement le rhème « ponctué » par « t'sais » (« `c'est euh::: (.) mon pull t` sais` ») dans le premier exemple, on ne le trouve, dans l'exemple (2), que dans le cadre de la question du tour initiatif « `qui c'est qui a fait ça/` ». Or, la structure rhématique des énoncés est plus complexe que la simple structure « c'est X » en ce sens qu'un premier rhème (Rh1) est *articulée* à l'aide des ExPh « t'sais »/ « tu sais » à un deuxième rhème (Rh2) apportant ce que Davoine appelle un « complément d'information » (Davoine 1981 : 114). La représentation de Davoine montre qu'il ne les analyse pas en tant que *ponctuants finaux* (cf. Morel & Danon-Boileau 1998 : 48) accolés au rhème précédent mais en tant que *connecteurs* associés au deuxième rhème considéré en tant que « reprise » (cf. Davoine 1981 : 115) du premier.

Figure 12 : la place du « *tu sais* d'identification » à l'intérieur d'un énoncé (d'après Davoine 1981 : 115)



Les cadres proposés par Davoine suggèrent que l'ExPh « tu sais » est davantage associée au « complément d'information pour l'identification » (Rh2) qu'au rhème précédent. La « reprise » du Rh1 (exemple 1 : « `c'est euh::: (.) mon pull` ») s'opère à travers la recatégorisation du Rh1 en thème du Rh2 sous la forme du pronom « il » (« `il a des poils` (…) »). Le rôle de « t'sais »/ « tu sais » dans ce contexte consiste à *lubrifier* le passage de la première assertion (« c'est (…) mon pull ») à la deuxième assertion (« il a des poils… ») dont le *lien logique* tend à être explicité dans les productions écrites du langage non seulement pour des raisons de clarté mais également pour des raisons de *fluidité*. Ainsi, dans un langage écrit, on pourrait imaginer une structure du type : `C'est à cause de mon pull qui a des poils (…)`

Or, d'une part les structures parataxiques sont souvent préférées aux structures hypotaxiques à l'oral en raison du fait qu'elles s'adaptent apparemment mieux aux procédures de formulation liées au cheminement de la pensée des locuteurs ; d'autre part, le face-à-face avec un interlocuteur requiert des procédures spécifiques associant celui-ci directement au processus d'énonciation. L'ExPh « t'sais », dans le présent contexte, permet le maintien d'une structure essentiellement parataxique tout en marquant le lien logique existant entre les deux composantes de la structure par le biais du sémantisme propre de l'expression « tu sais » indiquant que l'affirmation proposée constitue un élément de savoir que le locuteur/ la locutrice souhaite partager avec son partenaire (cf. sous-chap. 4.4.2.1).

L'analyse partielle et sommaire des fonctions spécifiques de l'ExPh « tu sais » par rapport à la position au milieu d'UCT montre qu'il est problématique d'appréhender les ExPh en tant que moyens délimitant un tour ou une UCT. Même si la majorité des occurrences relevées dans le corpus à ma disposition occupe la « position finale » d'un « tour », ceci n'implique pas que le rôle démarcatif des ExPh se réfère en priorité à cette catégorie d'analyse. En effet, les notions de « position finale » ou de « position initiale » posent souvent problème, comme dans les cas suivants :

```
(III)       A__ : (../..) ouais alors p`t-êt`
            P__ : [on sait pas vraiment c` qui s'est passé avec
                  son copain mais
            A__ : ouais
            P__ : p`t-êt` qu'i`z ont rompu p`t-êt` [qu'i`z pas rompu
            A__ : _____________________________[(inaud.)
→           A__ : ben t` sais c'`tait d`jà un peu (inaud.)
```

```
P__ : hm
L__ : c'est con hein ç` aurait été super/ ça (.) t` rends
compte (.) ça [m` branchait vraiment comme truc
A__ : ______ _[non mais
L__ : c'est vrai (../..)
```

(extrait tiré de CLAPI, http://clapi.univ-lyon2.fr)

```
(IV)  LBFRi_15, l. 22-33 :
      ((…))
      C :   il est prêt, quand même?
      (.)
      A :   bE:n il rév↑ise=hein, ((rire))
      C :   mm,
      A :   =(                ) problÈmes=hein, (.) nO:n mais
            normalemEnt ça devrai:t bien se [passer]
      C :                    [nO n ] mais c'est sûr qu'il (    ) à
            l'examEn
      A :   ( [    )]
→     C :     [ne te] préocc- ne te préoccupes pAs=hein? surtout.
      A :   o: ma fOIs (ce qui (       )=hein)
      C :   l'importAnt c'est que tOUt le monde va bIEn=hein,
      ((…))
```

Le fait que l'ExPh « t'sais » est précédée du marqueur « ben » dans le premier exemple et que l'ExPh « hein » et suivie de l'ajout « surtout » dans le deuxième pose un problème par rapport à la question de savoir s'il faudrait malgré tout considérer qu'elles sont placées en « position initiale » ou en « position finale » d'un « tour ». Par ailleurs, l'assignation des ExPh « okee » (française *et* allemande) et « d'accord » à la catégorie « position finale » (cf. tableaux ci-dessus) se fonde sur une analyse n'interprétant pas cette position uniquement par rapport au « tour de parole » *strictu sensu* mais également par rapport à l'organisation pragmasémantique du discours fondé sur des énoncés. Quant aux trois occurrences de « okee » dans le corpus allemand, celles-ci occupent en réalité une position appelée « entire-turn-position » par Harren (cf. 2001 :37), caractérisée par l'existence d'une alternance de tour aussi bien en amont qu'en aval de la production de « okee » :

```
(V)         GNS_11, l. 47-51 :
            ((…))
            UW:   [(aber=ich-) aber ich dusch nachher bei dir. mIt dir.
            GI:   he-m-=tjaha [.h
            UW:               [okee?
            GI:   ↑okey.
            ((…))

(VI)        GNS_13, l. 20-28:
```

```
            ((…))
            GI:   jo:: also ich denk mal kUck mal du: fährst bis hAlb
                  dann kommt der bUs und dann musstu noch lAUfn:
                  [dann wirstu um
            UW:   [ja:=a
            GI:   nEUn hier sein .HH .h
            UW:   jA: so UngefÄhr ne?
            GI:   jA
            (--)
      →     UW:   okee?
            GI:   ↑okee=
            ((…))
```

(VII) GNS_15, l. 110-115 :

```
            ((…))
            UW:   [weiβt du? dann dann mAchn wir das irgendwie so.
            GI:   ja.
      →     UW:   <<anglais>okEY:?>
            GI:   <<anglais>Okey:>
            UW:   <<anglais>o:key::>
            GI:   <<allegro>okee>
            ((…))
```

La position *en tour complet* (angl. *entire-turn-position*) de l'ExPh « okee » n'est cependant pas synonyme d'indépendance sur le plan pragmasémantique. Ainsi, « okee » se réfère directement à l'énoncé produit préalablement par le même locuteur dans le cadre de ce que Jefferson (1980) appelle la « post-response pursuit of response », une stratégie discursive qui s'inscrit fréquemment dans les séquences ritualisées de pré (ou pré-pré)-clôture sous forme d'une sollicitation renouvelée de l'accord du partenaire. La position *en tour complet* de « okee » ne paraît pas se distinguer de la position finale d'un tour. Ainsi, on trouve une occurrence de « okee » dans le corpus français où le fonctionnement spécifique en tant que recherche d'accord ritualisé dans le cadre d'une séquence de préclôture est très similaire.

(VIII) LBFRi_17, l. 16-20 :

```
            ((…))
            S :   oke: (.) je te remercIE (.) comme ça ch't'envoie la
      →     photO (.) okee?
            T :   Oke:. h
            S :   au revOIr
            T :   a tchAO
            S :   gros bisOUs mErcI
```

D'autre part, la position « initiale » de « okai » dans la séquence de préclôture suivante n'altère pas le fonctionnement de cette expression en tant que demande d'accord se référant à l'énoncé du tour produit par le même locuteur précédemment :

```
(IX)        LBFRi_14, l. 68-75 :
            ((…))
            J :   dOnc tu donnes des cOUrs de françAIs
            V :   OUAI:s o:h pas des cOUrs mais bOn euh non=nOn euh(.) je
                  t'expliquerai une aut'fois
            J :   d'accord.
      →     V :   okai? (.) <<f>bon ben j'te lAIsse alors>
            (.)
            J :   <<f> gros bisous> [à (tout le monde alors)
            V :                     [<<f>tIEns toi bIEn,
            ((…))
```

La micropause entre l'expression « okai » et l'énoncé suivant « bon j'te lAIsse alors », prononcé avec une intensité renforcée (<<f>), montre que cet énoncé consitue une UCT distincte de celle à laquelle l'ExPh « okai » est rattachée, à savoir l'UCT « je t'expliquerai une aut'fois ». Ainsi, la notion de « position initiale » par rapport à « okai » est problématique puisque, plutôt que d'*initier un tour*, le rôle de cette expression consiste à rattacher le nouveau tour au tour précédent tout en *lubrifiant* la transition vers l'échange de clôture.

En résumé, il convient de noter que le critère de la position d'une ExPh au sein d'un tour permet certes de mieux cerner des fonctionnements spécifiques tels que l'articulation aussi bien prosodique que sémantique entre différentes composantes du discours, mais qu'il ne fournit pas d'informations précises quant au rapport exact entre les ExPh d'une part et les UCT d'autre part.

4.4 Analyse qualitative et pluridimensionnelle : fonctions spécifiques

Parmi les fonctions communicatives que peuvent occuper les ExPh au sein de conversations familières menées au téléphone ou bien en face-à-face, j'ai pu dégager plusieurs fonctions pouvant être observées régulièrement, à savoir :

- l'appel à l'écoute ;

- l'invitation à partager une présupposition du locuteur :
  a. sur le plan du partage d'un élément de savoir ;
  b. sur le plan du partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation ;
- l'invitation à partager un élément du vécu personnel ;
- la demande de confirmation et la demande d'accord.

Chacune de ces fonctions peut être exercée par plusieurs ExPh françaises et allemandes sans que celles-ci ne paraissent interchangeables. En effet, on peut constater que les différentes expressions utilisées remplissent souvent non seulement plusieurs fonctions à la fois mais qu'elles les exercent à des degrés variables. Cette variabilité est liée, d'une part, au sémantisme du lexème particulier – ainsi, « non ? » ou « oder ? » peuvent servir à demander confirmation tout en impliquant la possibilité que celle-ci ne soit pas accordée – et, d'autre part, au positionnement du lexème au niveau du tour de parole. Tandis que les positions initiale et interne de *pivot* se prêtent plutôt à une fonction d'appel à l'écoute, les positions finale et *post gap* (c'est-à-dire détachée par rapport au reste du tour) sollicitent une coproduction discursive plus immédiate par le biais d'une intervention de ratification discursive par le partenaire d'interaction. Or, les locuteurs qui se servent d'une ExPh en position terminale abandonnent assez rarement le thème qu'ils sont en train de développer, de sorte que l'on ne peut pas dire que l'emploi d'une ExPh indique une volonté de 'céder la parole'. Les ajustements discursifs que provoque éventuellement la réplique donnée concernent davantage le *style* interactif choisi par celui qui parle qu'un véritable aménagement du contenu. En règle générale, le locuteur cherche à guider et à *convaincre* son interlocuteur au sein de ce que l'on pourrait appeler une *argumentation*. Ainsi, lorsque GI raconte à UW sa journée et évoque son indignation face à un groupe de personnes handicapées en chaise roulante gênant la circulation dans un magasin lors d'un moment de grande affluence, elle emploie l'ExPh « oder nicht » pour solliciter l'approbation de son partenaire :

```
(22)  GNS_18, à partir de 12m48s :
      GI:   ((...)) jA; also irgendwie: weiβ ich AUch nich; kam ich
            mir ganz schÄbig bei dem gedanken vor, aber irgendwie
→           (.)hab ich doch rEcht oder nich? .h
      UW:   ja=ja.
            ((...))
```

Dans le cadre du modèle dialogal, le « déclencheur de l'activité argumentative est la mise en doute d'un point de vue » (Plantin 2005 : 52). Dans ce cas précis, c'est GI elle-même qui anticipe sur l'éventuelle mise en doute de son point de vue par UW en énonçant comme argument le fait que les « rollies » (expression all. fam. pour désigner les personnes en chaise roulante) n'auraient pas dû choisir une journée de soldes. Cet 'argument' est développé sur le mode de la coopération discursive :

(23) GNS_18 (suite de l'extrait précédent) :
GI: sowas kann m- kann man doch machen wenn nich irgendwie solche .h
UW: wenn nIch sommerschlussverkauf is.=
GI: =jA; (3.0) ((…))

Il s'agit d'un exemple de « coénonciation » telle qu'elle a été définie par Jeanneret (2001) par référence à « deux tours de parole dont le second est la continuation syntaxique du premier » (p. 81) développant un discours conçu en tant qu'*achèvement interactif* (cf. ibid. : 82-83). Dès lors, on peut tenter de concevoir les différentes fonctions interactionnelles nommées ci-dessus par rapport à un style communicatif qui s'insère dans une argumentation.

Concernant la perspective comparative de cette analyse, il s'agira de voir quelles ExPh exercent quelles fonctions spécifiques et si les *tâches* interactionnelles spécifiques de chacune des expressions sont réparties de la même façon ou bien s'il existe des différences notables de *répartition des tâches* par rapport aux procédures de pilotage mises en œuvre par l'énonciateur.

4.4.1 De l'appel à l'écoute vers l'appel à l'entente

A. Problématisation

En parcourant les corpus français et allemands à la recherche d'ExPh dont la fonction primordiale est celle de marquer un *appel à l'écoute*, on constate que la majorité des exemples retenus relève de la catégorie des *marqueurs de balisage* (Dostie 2004 : 48) tandis qu'un certain nombre d'autres occurrences exerce prioritairement un rôle

d'emphase tout en demandant au partenaire une attention élevée. Voici trois extraits tirés du corpus français LBFRi fournissant des exemples relevant de la deuxième catégorie :

```
(24)  LBFRi 07, l. 66-72 :
      ((…))
      AR :  ouais elle est sur lyon
            [elle (est allée voir sa famille)
      CO :  [Ah d'accord.
            eh ben elle a bIEn raison=hein,
      AR :  <<p> ouais>
→     CO :  nOn mais écOUte=hein,=euh j'te passera:s un bon
            dimanche mai:s ils rentrent ce s↑oir quand même
      AR :  ouai:::s
      ((…))

(25)  LBFRi 11, l. 135-141 :
      ((…))
      C :   il est toujours là-bas à l'ordinAteur
      J :   toujOUrs
      C :   a: il bouge pAs lui=hein,
      J :   a non non nhOn hh
→     C :   alors écOUte=hein, bEn=eu::::h [je te:       ]
      J :                                 [je te fais de]
            gros bIses=hein,
      C :   je te fais de gros bisous à toi auss↑i=hein-
      ((…))

(26)  LBFRi 11, l. 7-9 :
      ((…))
→     C :       c'est ta tAnte qui te téléphOne=hein,
      J :   a=oUAIs [ch't'ai reconnU]
      C :           [ta vIEIlle     ] tAnte. ((rire))
      ((…))
```

Dans les extraits (24) et (25), l'ExPh est attachée par *latching* à ce que Danon-Boileau et Morel (1998) appellent un *ligateur d'appel à l'attention de l'autre* (pp. 96-97) et fait ainsi partie du *préambule* de l'unité du discours conçue en tant que *paragraphe oral* (cf. sous-chap. 3.5.1). Elle se trouve de ce fait associée à une fonction d'initiation dans le cadre d'une activité de structuration discursive. Dans l'extrait (26), l'ExPh survient en revanche en tant que *ponctuant du rhème* (Danon-Boileau & Morel 1998 : 100-102) dont Danon-Boileau et Morel décrivent le fonctionnement de la manière suivante :

> « (…) " hein "participe à la construction d'une convergence de points de vue. On peut gloser ainsi : "garantis-moi que tu as compris ce que j'ai préalablement dit, et assure-moi que tu partages cette opinion, car ce que je dis est une explicitation de ce que tu n'as pas encore pris en compte". (…) » (Ibid. : 102)

C'est pourquoi Danon-Boileau et Morel interprètent « hein » « comme un appel à l'autre pour l'attirer sur la position qu'on lui propose » (p. 101). Parallèlement, le positionnement en fin de tour renforce la valeur de *signal d'appel à réaction* sous forme de demande d'ajustement immédiat et explicite.

On peut se poser la question de savoir si la notion d*'appel* tout court qui paraît ainsi réunir les *ligateurs* et les *ponctuants* serait préférable à celle d*'appel à l'écoute.* En effet, la notion d'*appel à l'écoute* est loin d'être univoque : Dans les extraits (25) et (26), l'ExPh « hein » est associée à l'énoncé « écoute » dont la forme impérative marque en soi un acte langagier d'appel à l'écoute. Dès lors, on peut se demander si la fonction d'appel à l'écoute est véritablement une propriété de ce « hein » ou bien si l'on confond acte de langage d'une part et fonction spécifique d'une unité associée d'autre part. En adoptant le point de vue défendu par Rehbein (1979), on peut considérer que l'ExPh participe à l'acte de langage auquel elle est associée en *augmentant* son illocution d'une valeur interactive conduisant alternativement à renforcer, à réduire ou bien encore à modifier son illocution (cf. sous-chap. 3.5.1.2). Ainsi, dans le cas précis des deux premiers exemples, on pourrait supposer que le marquage d'une *ouverture vers l'autre* (cf. Danon-Boileau & Morel 1998, sous-chap. 2.3) opéré par l'ExPh « hein » contrebalance l'effet de *recentrage sur soi* (cf. ibid.) produit par l'intonation descendante de l'expression « écoute ». De cette manière, le FTA qu'est susceptible de produire l'ordre « Ecoute ! » sur l'interlocuteur est *adouci* par le fait que l'énonciateur marque son attitude coopérative en replaçant son action dans le cadre d'une coénonciation ouverte à la négociation. Comme « écoute » marque ici l'intention de l'énonciateur d'acheminer l'interaction vers sa clôture, la fonction spécifique des « hein » qui y sont associées consiste à *huiler* ou *lubrifier* en quelque sorte la transition vers cette phase. Dans un chapitre consacré aux « PEN [*particules énonciatives – ndlr*] et lubrification » (pp. 183-190), Fernandez (1994) renvoie à la propriété d'un certain nombre de « marqueurs de vague » (p. 189) d'exercer des fonctions d'atténuation et d' « opérateur d'ancrage implicite » (ibid.) et d'influencer ainsi « le fonctionnement lexico-sémantique des mots qu'ils déterminent », même si « d'autres fonctions, en apparence secondaires, peuvent se développer et devenir dominantes » (p. 190) :

> « L'attitude de "réserve" ne correspond pas toujours à une incertitude du locuteur. Parmi les facteurs explicatifs, on trouve le souci de politesse, de respect du partenaire, d'informalité. Dans certaines situations, les règles conversationnelles sont mises en

> concurrence – souci de ménager l'auditoire sans négliger l'objectif d'exactitude, dans un entretien radiophonique par exemple -, exigences contradictoires qui accentuent, dans un discours non planifié, la tendance des PEN à s'accumuler. » (Fernandez 1994 : 190)

Bien que les ExPh ne représentent pas de « marqueurs de vague » dans le sens décrit par Fernandez[37], le concept d'atténuation ainsi que la notion d' « opérateur d'ancrage implicite » (cf. ci-dessus) paraissent intéressants pour décrire certains aspects de leur fonctionnement. Par rapport à l'extrait (25), on constate que l'initiation de la préclôture par C est immédiatement suivie par J produisant l'énoncé de préclôture « `je te fais de gros bIses=hein,` » en chevauchement avec l'amorce d'un énoncé quasi identique produit par C. Ceci pourrait être un indice pour l'efficacité interactionnelle de l'association « écoute + hein » en tant qu'acte initiant une préclôture, de sorte que l'on pourrait être tenté de dire que l'atténuation obtenue par « hein » est toute relative et ne remet guère en cause le rôle actif qu'occupe C en tant qu'initiatrice d'une nouvelle séquence. Ainsi, la fonction des « hein » associés à « écoute » peut être interprétée comme un moyen de renforcer l'acte de langage APPEL A L'ECOUTE.

Or, l'*appel à l'écoute* prend un autre sens dans l'extrait (26) où « hein » sert à focaliser l'attention du coénonciateur sur le fait que « `c'est ta tAnte qui te téléphOne` ». L'ExPh sert ici à évoquer un aspect du cadre énonciatif dont la connaissance doit être partagée par l'ensemble des participants pour que le bon fonctionnement de l'interaction soit assuré, à savoir qu'il existe un lien de parenté entre les interactants. Plutôt que d'actualiser un élément du savoir en tant que tel, le recours à « hein » actualise la proximité psychoaffective entre C et J à travers la familiarité connotée par « hein », soulignée entre autres par Grevisse (1975) :

> «***Hein*** ne se dit que dans le discours familier. (…). » (Grevisse 1975 : 1109)

Bien que la notion de *discours familier* soit problématique et que l'on puisse rencontrer des « hein » dans de nombreuses interactions institutionnelles (cf. par exemple la fréquence de « hein » au sein d'interactions chez le notaire, Bruxelles & Traverso 2001), l'attrition phonologique de l'expression lui procure une qualité vocale expressive et affective qui la rapproche davantage des interjections *proprement dites* (cf. Bertrand

[37] Elle évoque des PEN finnois pouvant être rendues par des locutions telles que « en quelque sorte », « d'une certaine façon », « en un sens » (cf. pp. 185-188)

1980 ; sous-chap. 3.2.1) qu'une locution telle que « n'est-ce pas » qui n'apparaît par ailleurs pas dans les corpus de conversations familières à ma disposition.

D'autre part, « hein » sert de *point d'exclamation* phonétique à l'ensemble de l'énoncé « c'est ta tAnte qui te téléphOne » rappelant ainsi sa fonction de structuration correspondant à celle des signes de ponctuation (cf. Gülich 1970). Ainsi, l'appel à l'écoute prend ici la forme d'un *rappel* d'un élément d'information jugé indispensable pour le bon déroulement de la communication. Ce rappel constitue en même temps un *appel à réaction* dans le sens évoqué par Kehrein et Rabanus (2001 ; cf. sous-chap. 3.4.2) sous forme d'une demande de confirmation de la prise en compte effective de ce rappel. On peut dire que la nécessité d'ajustements et de réajustements permanents des coénonciateurs est explicitée à travers l'emploi des ExPh et des régulateurs. Ainsi, J confirme de façon explicite la prise en compte d'un élément constitutif du *cadre énonciatif* (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980 : 30-31) que, dans d'autres circonstances, il n'aurait pas été nécessaire de rappeler (« a=oUAIs ch't'ai reconnU »). Ce caractère explicite des procédures de la synchronisation interactionnelle a par ailleurs conduit Settekorn (1977) à parler de *fonction métacommunicative* par rapport aux « particules » et « tournures » relevant du « procès de communication » (p. 196) :

> « Dans la mesure où ces particules fournissent (…) l'expression explicite de la position du locuteur et de l'acte attendu de la part du récepteur (on attend une approbation et *non* un rejet), elles revêtent une *fonction métacommunicative*, (…). » (Settekorn 1977 : 199)

La notion de *fonction métacommunicative* se fonde sur la distinction de deux *niveaux communicatifs* proposée par Ehrich et Saile (1972) :

> « On peut (…) distinguer deux niveaux de la communication : le niveau communicatif auquel le locuteur tente d'exercer sur un récepteur une *illocutionary force*, et le niveau métacommunicatif auquel un locuteur définit (rend explicite) son intention d'exercer cette force – et pas une autre – vis-à-vis du récepteur. » (Ehrich & Saile 1972 : 263, cit. d'après Settekorn 1977 : 198)

Ainsi, on peut considérer que dans l'exemple (26), la notion d'*appel à l'écoute* est liée à ce que Settekorn appelle la *fonction métacommunicative* des « particules ». Or, l'absence de lien direct avec un acte de langage pouvant être décrit en tant qu'*appel à l'écoute* est susceptible de poser des problèmes d'ordre conceptuel et terminologique. Que faudrait-il entendre au juste par *appel à l'écoute* ?

En recherchant les caractéristiques de fonctionnement communes à l'ensemble des occurrences d'ExPh dans les extraits cités ci-dessus, on constate qu'elles reposent sur le caractère ostensible et emphatique des phonèmes dont les propriétés prosodiques telles que l'intensité, les qualités rythmiques et le contour intonatoire stylisé (cf. chap. 2.3) sont prioritairement mises au service de l'intention de l'énonciateur d'*attirer l'attention* du coénonciateur sur un élément du savoir ou du discours ou bien encore un aspect du cadre énonciatif jugé indispensable pour le bon déroulement de l'interaction. Or, cette propriété paraît caractériser l'ensemble des ExPh si l'on suit les réflexions de Rehbein (1979) qui souligne la capacité des *augmentateurs d'actes de langage* à « refocaliser » l'attention de l'interlocuteur sur un aspect du discours (« refokussierende Referenz », ibid. : 72, cf. sous-chap. 3.5.2). Dès lors, on peut se demander si l'on peut retenir la notion d'*appel à l'écoute* en tant que fonction interactionnelle spécifique d'un sous-ensemble d'ExPh qui le distinguerait d'autres sous-ensembles. Afin de pouvoir préciser cette notion, je propose d'examiner quelques extraits des corpus LBFRi et CATA où les ExPh retenues s'insèrent dans le cadre de développements narratifs ou explicatifs en *scandant* le récit avant de tenter une définition dans le cadre d'un bilan provisoire.

B. Aspects plurifonctionnels des *marqueurs de balisage*

Les exemples suivants sont susceptibles d'une description en tant que *marqueurs de balisage* dans le sens où l'entend Dostie (2004) :

> « Ils signalent la fin d'une étape dans une intervention. Ils scandent le texte et ils permettent à l'énonciateur de livrer son texte par épisodes, et au coénonciateur d'assimiler ce qui vient d'être dit. Ils sont émis avec une faible, voire une très faible intensité, et ils apparaissent souvent en série. » (Dostie 2004 : 48)

En tant que moyens signalant « la fin d'une étape dans une intervention », ils font partie de la classe fonctionnelle des *signaux de structuration* (all. *Gliederungssignale*) au sein de laquelle Gülich (1970) distingue les *signaux initiaux* (« Eröffnungssignale ») et les *signaux terminaux* (« Schlusssignale ») (cf. ibid. : 9). La fonction de ces *signaux* est ainsi réduite à leur rôle de structuration du discours procurant au locuteur une aide à la formulation qui contribue à la clarté et à la cohérence de ses propos vis-à-vis de son interlocuteur (cf. Gülich 1970 : 297). Les notions de *marqueurs de balisage* et de *signaux de structuration* se réfèrent donc aux procédures langagières visant l'amélioration de l'intercompréhension sur le plan de l'organisation discursive.

(27) LBFRi 13, l. 105-108 :

((…))
JU : alors=euh demain (.) ma sœur sabine m'a appelée ce
→ matin=hein, (.) [au travail,] (.)
JO : [ouais,](.) ouais, (.) comment ça s'fait
((…))

(28) LBFRi 06, l. 33-40 :

((…))
G : ( ) à midi et demie il est venu me chercher à la: gare,(.)
J : ouais,
→ G : hein,=impeccable c'était une semaine supEr il faisait pas [mauvais
J : [il pleuvait?
G : il pleuvait pAs mais il a f- il a fait froid <<all.>tu vois,=donc>
(.)
J : ah oui il a fait froid ouais un peu euh
((…))

(29) CATA_03, l. 13-23 :

((…))
IR : (.) er ma- er (.) hat ja sich sElbst auch dieses ö (.) öm: blUt (-)
SA : ((petit rire))
IR : mm (.) verdünnungsmittel (.) AUsgerechnet,
SA : mm
→ IR : wie (.) viel (.) ne, er dann nEhmen muss (das) war also wohl ganz kompliziert, ((…)) hat er nIcht den ärzten
→ anvertraut sondern hat er sElber kontrolliert ne? =und (.) so sachen wEIβ ich noch (--) das war nämlich da in dÄnemark dann (noch) die zeit (.)
[wo der angefangen (hat)
SA: [nimmt der jetz Immer noch oder?
((…))

(30) CATA_01, l. 50-60 :

((…))
UT: =ich kann sagen ich bIn fertig, oder ich habe was beEndet. .h aber der is halt e-italIEner, und hat in Irgendsonem Interwju irgendwie dann so gesagt habe
→ f!E!rtig (.)s↓o: ja,=und seitdEm wird dieses ist das ein=ein ein=ein .h ein=ein wOrt oder einglich sind=es=ja zwEI wörter,.h ein AUsdrUck, der so, ben!U!tzt wird immer wieder irgendwO.
SA: [( )
→ UT: [ja, (.) und dann sieht man auch wO wie so was
→ entstEhen kann. solche dInge auch pl!Ö!tzlich ja, nur weil da n ausländer, der halt bekAnnt is .h irgenwie so was mal sAcht, .h und des is dann plötzlich in aller mUnde.ng
((…))

Dans le corpus français, l'expression « hein » représente un moyen privilégié de scansion du discours alors que dans le corpus allemand, les expressions « ne » et « ja » se partagent le terrain en apparaissant avec une fréquence à peu près égale à travers les différentes séquences narratives et explicatives repérées. La fonction de *signalisation d'une fin d'étape* (cf. la citation de Dostie ci-dessus) ressort clairement des exemples fournis en (27) et (30) si l'on comprend par la notion d'*étape* la structuration consciente du discours. Ainsi, dans « `ma sœur sabine m'a appelée ce matin=hein,` » l'énonciatrice marque le début d'un développement thématique à propos d'une conversation avec sa sœur en se servant d'un « hein » focalisant sur l'ensemble de l'énoncé « `ma sœur sabine m'a appelée ce matin` » en tant qu'amorce d'un récit portant sur une expérience qu'elle souhaite partager avec son amie. La notion d'*appel à l'écoute* peut être comprise par rapport à la glose suivante : « Ecoute ce que je vais te raconter à propos de ma sœur qui m'a appelée ce matin ». Dans l'extrait (30), l'ExPh « ja » s'insère dans un développement explicatif concernant l'expression inhabituelle « habe fertig » en marquant chaque fin d'étape explicative en association avec d'autres moyens de structuration du discours comme « so » prononcé avec une intonation fortement descendante et des connecteurs tels que « und seitdem » et « und dann ». La « valeur ajoutée » apportée sur le plan interactif par « ja » par rapport aux autres moyens de structuration évoqués consiste dans l'explicitation de la procédure de pilotage choisie par l'énonciatrice UT pour assurer la compréhension de ses propos auprès des coénonciateurs[38] à travers le sémantisme du lexème « ja » exprimant l'accord recherché entre la cohérence des explications proposées d'une part et le cheminement de la pensée vers une meilleure compréhension de la tournure « habe fertig » d'autre part. C'est en combinant ce sémantisme particulier avec le contour intonatoire montant du phonème d'une part et le positionnement en fin d'UCT d'autre part que ce « ja » constitue un *appel à l'écoute* doublé d'un *appel à réaction* vis-à-vis des interlocuteurs. On pourrait gloser la signification interactive de ce « ja » par « Il faut que tu (vous) m'écoutes (m'écoutiez) bien pour comprendre. [= *appel à l'écoute*] » + « tu (vous) as (avez) bien compris ce que je viens d'expliquer [= *appel à réaction*] ? ». La réaction à cette demande peut par ailleurs être assurée par des régulateurs verbaux ou bien non verbaux, notamment par des signes

[38] Il s'agit d'une conversation avec 5 interactants ; l'explication est adressée en premier lieu à l'interactante RO – cf. annexe.

mimogestuels comme un hochement de tête, un sourire etc. L'absence de régulateur verbal dans l'extrait (30) n'exclut donc pas la présence d'un régulateur non verbal, même si la nature de l'enregistrement (trace sonore uniquement) ne permet pas d'étayer cette hypothèse.

Dans les extraits (28) et (29), le rôle des différentes ExPh en tant que *scanseurs* paraît plus diffus. Dans l'extrait (28), « hein » marque le début d'une incise intervenant dans le cadre d'un récit portant sur le jour du retour d'un voyage à Paris que G vient d'entreprendre. Le récit du retour est introduit par l'énoncé « `à midi et demie il est venu me chercher à la: gare,` » dont l'intonation finale montante indique qu'elle entend poursuivre son discours. Suite à la production du *continuateur* « `ouais,` » par J, G insère une évaluation positive de l'ensemble du voyage à Paris (« `impeccable c'était une semaine supEr …` »), acte de langage qui apporte une rupture par rapport à l'organisation narrative du tour précédent. Cette rupture pourrait être représentée schématiquement comme ceci :

> Narration [« à midi et demie … ,»] + intonation montante : indice de continuation -> *RUPTURE indiquée par l'ExPh « hein »* -> commentaire : acte de langage évaluatif [« impeccable … »]

Vue sous cet angle, l'ExPh « hein » représente un *marqueur de structuration* introduisant une incise commentative. Elle représente un *appel à l'écoute* en ce sens qu'elle attire l'attention de l'interlocutrice sur la rupture du schéma narratif causée par l'introduction d'une incise. Or, la fonction de ce « hein » ne se réduit à celle d'un simple opérateur d'explicitation de l'organisation discursive. L'association étroite entre « hein » et l'évaluation positive du voyage exprimée à l'aide de l'adjectif qualificatif « `impeccable` » indique également le désir de G de partager une partie de son vécu personnel avec son amie J. Cette association actualise le récit du voyage à Paris en tant qu'expérience chargée d'émotions positives dont G semble supposer que J est capable de les éprouver également et donc de les 'comprendre'. Ainsi, on peut ajouter à la fonction purement structurante de « hein » la fonction de création ou de réactualisation d'un lien psychoaffectif (cf. sous-chap. 4.4.3).

Dans l'extrait (29), la deuxième occurrence de « ne » marque la fin d'un énoncé qui reprend une idée formulée précédemment par l'énoncé « `hat ja sich sElbst auch dieses …` » en insistant sur le caractère indépendant et autonome voire 'casse-cou' du personnage décrit : « `hat er nIcht den ärzten anvertraut sondern hat er`

sElber kontrolliert ne ? » L'effet d'insistance par rapport à cet aspect de sa personnalité est créé par le recours à l'ExPh « ne » actualisant le savoir concernant précisément l'aspect indépendant lié au caractère du personnage (cf. « sich sElbst », « er sElber »), savoir que IR peut supposer partagé par SA d'autant plus qu'il s'agit d'un ami de longue date et qu'en tant que fille de IR, SA l'a rencontré de nombreuses fois par le passé. L'*appel à l'écoute* se confond donc ici avec le fonctionnement de « ne » en tant que moyen de structuration discursive d'une part et moyen de mise en relief d'autre part.

La fonction de la première occurrence de « ne » dans cet extrait est en revanche davantage liée à la procédure de formulation et au souci de maintenir le flux de la parole. Ainsi, ce « ne » intervient après une micropause à l'intérieur d'une UCT, position assez rare et observée seulement une fois dans le corpus à ma disposition, dans le cadre d'un discours émaillé de marques d'hésitation et de micropauses (« ö (.) öm: ((…)) (.) ne, … »). On peut considérer qu'en 'bouchant' un trou dans le flux de la parole, ce « ne » constitue un *appel à l'écoute* en indiquant que le tour n'est pas terminé grâce à son contour intonatoire légèrement montant. Or, le fonctionnement de ce « ne » ne s'épuise pas à servir de *signal intonatif de continuation* du discours mais agit également sur le plan pragmasémantique en tant qu'*opérateur d'ancrage implicite* (cf. Fernandez ci-dessus) en ce sens qu'il implique que la suite du discours est déjà connue puisque tout est déjà dit d'une façon plus générale dans l'énoncé précédent : « er (.) hat ja sich sElbst auch dieses ((…)) blUt- ((…)) verdünnungsmittel (.) AUsgerechnet, ». Ainsi, « ne » s'insère dans le cadre d'un énoncé qui reprend de manière quasi redondante l'idée que X a calculé lui-même le dosage de son médicament anticoagulant en précisant que cela implique 'combien il devra en prendre' (« wie (.) viel (.) ne, er dann nEhmen muss »).

C. Bilan et proposition d'une respécification de la notion d'*appel à l'écoute*

En dressant la liste des différentes fonctions spécifiques attribuées aux ExPh dont on pressentait une fonction d'*appel à l'écoute*, on constate que cette fonction est quasi systématiquement associée à d'autres fonctions dont les plus importantes sont les suivantes :

- adoucir un FTA éventuel à l'égard du coénonciateur ;
- *lubrifier* la transition vers une nouvelle phase du discours/ de l'interaction ;
- structurer le discours en rendant explicites les procédures spécifiques liées à la formulation dans le cadre d'une coénonciation ;
- *appel à réaction/* demander une ratification du discours ;
- indiquer/ marquer une rupture sur le plan de l'organisation discursive (incises) ;
- créer/ réactualiser des liens psychoaffectifs ;
- signaler que l'on veut continuer (gestion de l'alternance des tours) ;
- insister sur/ mettre en relief un aspect du discours ;
- ancrer l'implicite dans le discours.

Si l'on essaie de regrouper ces différentes fonctions, on constate que les regroupements correspondent au modèle de description proposé par rapport aux procédures de régulation liées à la synchronisation interactionnelle (cf. chap. 3.5). Ainsi, on peut distinguer les dimensions procédurale et relationnelle et effectuer un premier regroupement sous la forme suivante:

Tableau 8 : premier regroupement des fonctions associées à l'*appel à l'écoute*

appeler à l'écoute	
Dimension procédurale	Dimension relationnelle
- structurer le discours en rendant explicites les procédures spécifiques liées à la formulation dans le cadre d'une coénonciation ; - indiquer/ marquer une rupture sur le plan de l'organisation discursive (incises) ; - insister sur/ mettre en relief un aspect du discours ; - signaler que l'on veut continuer (gestion de l'alternance des tours) ; - *appel à réaction/* demander une ratification du discours ; - ancrer l'implicite dans le discours.	- adoucir un FTA éventuel à l'égard du coénonciateur ; - créer/ réactualiser des liens psychoaffectifs ; - *lubrifier* la transition vers une nouvelle phase du discours/ de l'interaction.

L'attribution de la fonction « lubrifier la transition… » à la dimension relationnelle des procédures de synchronisation peut surprendre dans la mesure où cette fonction fait référence à l'organisation du discours. Or, la notion même de *lubrification* suggère à mon avis que l'énonciateur cherche avant tout à 'lisser' son action langagière d'une manière à ne pas heurter la sensibilité de son partenaire d'interaction qui pourrait avoir l'impression d'être entraîné dans une certaine direction sans avoir été consulté. Dès lors, il s'agit d'une procédure relevant de la gestion des rapports humains plutôt que d'une simple procédure organisationnelle du discours.

Si l'on voulait affiner ce regroupement, on pourrait distinguer, au niveau de la dimension procédurale, des fonctions relevant des trois 'plans' de l'organisation thématique et syntaxique (*indiquer/ marquer une rupture : incises, structurer le discours, insister/ mettre en relief un aspect du discours*), de la gestion de l'alternance des tours (*signaler que l'on veut continuer ; appel à réaction*) ainsi que de l'organisation pragmasémantique du discours (*ancrer l'implicite dans le discours*). L'affinement des critères de regroupement ne permet cependant pas d'établir une hiérarchie des liens existants soit entre ces différentes fonctions spécifiques soit entre ces fonctions d'un côté et la notion d'*appel à l'écoute* de l'autre. En effet, le caractère pluridimensionnel de l'analyse empêche une détermination univoque des relations existant entre ces fonctions. En revanche, il est toujours possible voire nécessaire d'expliciter les termes utilisés pour décrire une fonction. Ainsi, *écoute* dans le cadre de la notion *appel à l'écoute* peut être rapporté à la définition de la variante 5 du lexème dans *Le Nouveau Petit Robert* (1993) :

> « **5.** Action d'écouter (qqn), de prêter attention à ce qu'il dit. » (Art. « 1. ECOUTE » du *Nouveau Petit Robert*)

Dans la perspective de la synchronisation interactionnelle, l'action d'écouter et de « prêter attention » à ce que dit le partenaire d'interaction représente la condition *sine qua non* pour qu'une synchronisation soit possible. L'appel à l'écoute reçoit de ce fait un statut de *rappel* dès lors que l'on considère que les participants d'une interaction s'orientent vers le principe de coopération gricéen impliquant d'emblée une écoute attentive. Un tel rappel peut s'avérer nécessaire à chaque fois qu'une activité langagière est exposée au risque de ne pas être comprise dans le sens que voudrait lui conférer l'énonciateur. Dès lors, il s'agit d'une procédure mise en œuvre de façon volontaire et

intentionnelle en vue de guider le processus de compréhension chez le partenaire d'interaction. D'autre part, comme les difficultés de compréhension peuvent être de nature très variable selon qu'il s'agit de comprendre un aspect du contenu propositionnel, un aspect lié à l'organisation de l'interaction ou bien encore un élément du savoir empirique actualisé dans le discours, les façons d'appeler à l'écoute sont elles aussi variables. Ainsi, obtenir l'écoute par rapport à une explication fournie suite à une question (cf. l'extrait (30)) implique sans doute que l'énonciateur souligne en même temps la cohérence de ses explications, comme le fait UT au moyen du lexème « ja » indiquant l'*accord* entre ses explications et ce que j'ai appelé le « cheminement de la pensée vers la compréhension » (cf. ci-dessus). Dans un contexte où il s'agit de comprendre le vécu émotionnel décrit par le locuteur, l'appel à l'écoute sera accompagné d'une procédure rappelant au partenaire d'interaction son propre vécu émotionnel afin qu'il puisse 'comprendre' celui de l'autre (cf. l'extrait (28)). Ainsi, la notion de *compréhension* et, corollairement, celle d'*écoute* revêtent tantôt un caractère plutôt cognitif, tantôt un caractère psychoaffectif. C'est pourquoi il est préférable de substituer à la notion d'*appel à l'écoute* celle d'appel à l'*entente* soulignant la réciprocité des perspectives. L'appel à l'entente implique que l'élément du savoir, l'expérience ou la valeur que l'énonciateur actualise à travers son discours représentent ou devraient représenter des éléments s'intégrant dans ce que certains théoriciens formalistes ont appelé le *common ground*, c'est-à-dire « l'intersection commune des savoirs propres des interlocuteurs » (cit. d'après Roussarie 2006). En d'autres termes, la notion d'*entente* renvoie plus explicitement à l'idée d'un point de vue partagé que la notion d'*écoute* qui, quant à elle, suggère plutôt qu'il suffit d'être attentif pour comprendre les propos du locuteur[39].

En confrontant le concept d'appel à l'entente aux ExPh dans leur ensemble, on constate qu'elles constituent toutes un appel dans le sens évoqué en raison notamment de leur fonctionnement en tant que procédés de pilotage au sein du système de synchronisation interactionnelle et de leur contour intonatoire stylisé (cf. Danon-Boileau & Morel 1998, cf. sous-chap. 2.1.2). Or, les différents extraits cités dans ce chapitre contiennent des exemples d'ExPh exerçant cette fonction à un degré apparemment plus élevé qu'un certain nombre d'autres ExPh qui seront traités dans les chapitres suivants.

[39] Il pourrait par ailleurs paraître intéressant de se demander dans quelle mesure l'appel à l'écoute se recoupe avec la *fonction d'appel* bühlérienne (cf. sous-chap. 1.2), question qui ne pourra pas être approfondie ici.

Comme la fonction d'*appel à l'entente* devrait par ailleurs être abordée en termes de 'dosage' par rapport à d'autres fonctions interactives, il ne saurait être question de désigner d'emblée un sous-ensemble d'ExPh en tant que « marqueurs d'appel à l'écoute » comme l'a suggéré Dostie 2004 (cf. chap. 2.4). En revanche, certains emplois des ExPh tels que l'emploi en tant que *marqueurs de balisage* ou bien l'association à certains actes de langage spécifiques impliquent un 'dosage' relativement élevé de la fonction d'appel à l'entente. On peut tenter de préciser un certain nombre de caractéristiques à partir de l'éventail d'exemples présenté. Parmi les facteurs jouant un rôle déterminant, on peut citer notamment les suivants :

- 1. le positionnement au sein du tour et par rapport à la séquence ;
- 2. l'association à des actes de langage spécifiques.

Le critère du positionnement paraît important notamment par rapport à la séquence. Ainsi, la fonction d'appel à l'entente apparaît renforcée dans le cadre de séquences narratives ou explicatives lorsque la présentation d'un fait ou d'une expérience par le locuteur demande un recours à des procédures de structuration procurant une aide à la fois au niveau de la production et au niveau de l'interprétation du discours. D'autre part, un changement ou une rupture sur le plan de l'organisation discursive, comme le représente par exemple l'insertion d'un commentaire dans un récit, rend souvent nécessaire un appel à l'entente. Enfin, certains actes de langage liés à une mise au point explicite d'un aspect lié au discours ou au cadre énonciatif (comme par exemple l'auto-identification de la « vieille tante » au téléphone) requièrent également le recours à un moyen exerçant la fonction d'appel à l'entente. En ce qui concerne la dimension relationnelle, on peut observer qu'une série d'ExPh spécifiques apparaissent fréquemment lors de la phase de préclôture d'une interaction (cf. plus haut « `nOn mais écOUte=hein,=euh j'te passera:s un bon dimanche` », extrait (24) ; cf. sous-chap. 4.4.4). Si l'on fait le décompte d'occurrences d'ExPh durant cette phase à partir des corpus de conversations téléphoniques français et allemand, on constate une concentration significative des ExPh dans cette phase d'interaction. L'ExPh « hein » revient souvent 'en cascade' ou en cooccurrence avec les ExPh « okai » ou « d'accord » alors qu'en allemand, les ExPh « okee », « ne » et « ja » paraissent représenter les formes les plus utilisées :

Tableau 9 : ExPh françaises et allemandes dans la séquence de préclôture (corpus téléphoniques)

Identification corpus français	ExPh françaises	Identification corpus allemand	ExPh allemandes
LBFRi_02	*okai?*	GNS_07	*ja? + ne?*
LBFRi_04	*hein? (2x)*	GNS_09	*ne? + ja?*
LBFRi_05	*[gros bisous=]hein,*	GNS_10	*ja?*
LBFRi_06	*d'accord?*	GNS_11	*okee?*
LBFRi_07	*hein? (2x)*	GNS_12	*ne?*
LBFRi_08	*hein? (2x)*	GNS_13	*okee?*
LBFRi_09	*hein? + d'accord?*	GNS_14	*ne?*
LBFRi_10	*hein? (2x)*	GNS_15	*okee?*
LBFRi_11	*hein? (5x)*	GNS_16	*ja? + ne?*
LBFRi_13	*hein?*	GNS_17	*ja?*
LBFRi_14	*okai? + hein?*		
LBFRi_15	*hein? (3x)*		
LBFRi_17	*okee?*		
LBFRi_18	*d'accord?*		
LBFRi_19	*c'est bon?*		
LBFRi_20	*hein?*		
LBFRi_21	*d'accord? + [à bientôt=]hein,*		

La comparaison des occurrences françaises et allemandes ne permet pas d'établir de différences notables en termes de fréquence à laquelle surgissent des ExPh à l'intérieur des phases de préclôture, d'autant plus que deux conversations importantes du corpus d'interactions téléphoniques allemandes ne contiennent pas cette dernière phase. Cependant, on peut noter une tendance, dans le corpus français, à reproduire plusieurs fois l'ExPh « hein » dans un laps de temps de seulement quelques secondes. Or, l'éventail des corpus est trop restreint pour ne pas exclure la possibilité que la forte concentration de « hein » dans certains passages soit au moins partiellement dûe au 'tic' de langage d'un locuteur particulier[40]. La fréquence notamment des ExPh « d'accord », « okee »/ « okai » en français et « ja », « okee » en allemand renvoie à la fonction spécifique de la séquence de préclôture de permettre la *négociation d'un accord* entre les participants. L'*appel à l'entente* s'inscrit alors dans un accordage intentionnel dans le cadre des *échanges confirmatifs* décrits par Goffman (1973). Cette négociation d'un accord porte à la fois sur

[40] Ainsi, la majorité des « hein » reproduits à plusieurs reprises au cours de la préclôture sont le fait d'une seule et même personne, à savoir la locutrice C (ou CO).

l'organisation de la conversation et l'*accordage de violons* sur le plan psychoaffectif. Ainsi, on peut analyser brièvement deux extraits de corpus français et allemand :

(31) LBFRi_09, l. 74-90 :

```
      C :   ((…)) bIEn (mais alors) tu les
→           embrasseras de ma p↑art=hein,
            (.)
      F :   euh oui, [(          )
      C :            [et je te fais (.) un grOs bisOUs à t↑oi (.) à
            anne-marie
            (.)
      F :   hmm,
→     C :   et pui::s (tu) passeras un bon dim↑anche=hein? (.) et
            on se verra un des ces jours
            (-)
      F :   oui, ou: (.) ouais. [(qu'on aille)] vOIr
      C :                       [au r-        ]
→           d'accord? [allez (.)]
      F :             [(       )] oui ouI
      C :   au revOIr
      F :   au revOIr corinne.
```

(32) GNS_16 (message sur le répondeur) :

```
      UW :  ((…)) aber du bist ja jetz in der <<anglais>cIty,>
→     (0.5)und dAher ruf=ich halt spÄter nochmal an. (-) nE? (.)
      weil ich fAhr gleich in=n prOberaum: und dann komm die
      andern und die wOlln wohl so wohl was weiß Ich (erst) schon
      um sIEbm wolln die wohl schon komm, (.) .h und=dann könn wir
      mal sEhn wie wir das heute abend dann gerEgelt kriegn.
→     ja:?=ich mEld mich dann nachher nochmal. tschüss ((bises)).
      ((…))
```

Le deuxième extrait représente un exemple particulier dans la mesure où la partenaire d'interaction, la petite amie de UW, ne participe que sous forme virtuelle, représentée par l'appareil d'enregistrement du *répondeur* qui, au lieu de produire une réponse immédiate, constitue en réalité un appareil permettant une réponse différée dans le temps. Ainsi, on constate qu'en dépit de l'absence d'un interactant immédiat (en l'occurrence la petite amie GI), UW produit deux ExPh constituant des *appels à l'entente* demandant à sa partenaire d'interaction virtuelle de 'comprendre' et de donner son accord pour qu'il la rappelle plus tard (« `ruf=ich halt spÄter nochmal an.` ») afin de voir comment ils vont s'organiser pour la soirée (« `dann könn wir mal sEhn wie wir das heute abend dann gerEgelt kriegn.` »). La grande similitude de ce discours avec les discours produit en situation dialogale pourrait être un indice étayant l'hypothèse que les ExPh constituent des procédés privilégiés du style dialogique du discours. L'*appel à l'entente* revêt ici une fonction essentiellement stratégique par rapport à une démarche

discursive affichant la recherche d'un consensus ne pouvant être 'approuvée' qu'au moment où l'appelée sera rentrée à la maison.

L'extrait (31) corrobore l'hypothèse selon laquelle les ExPh utilisées dans le contexte d'une séquence de préclôture sont moins le signe d'une véritable recherche d'approbation discursive que d'une façon de piloter l'organisation discursive liée à une stratégie particulière. Ainsi, les trois ExPh relevées dans la séquence de préclôture sont toutes produites par C qui conduit activement l'interaction vers sa clôture en initiant à chaque fois les actes confirmatifs nécessaires au préalable. La *contrainte positive* exercée par les ExPh utilisées paraît d'autant plus marquée que les régulateurs produits par l'allocutaire sont redoublés à deux reprises (« `oui, ou: (.) ouais` » ; « `oui ouI` »), alors même qu'il marque une certaine hésitation à s'engager dans cette phase (cf. sa première réaction : « euh oui, », et la production d'un marqueur d'alternative dans « `oui, ou: (.)` »).

Pour conclure cette partie, on peut noter que la fonction d'*appel à l'entente* représente une fonction interactionnelle sans doute universelle qui est associée, à des dosages variables, à d'autres fonctions en rapport avec la gestion locale de l'organisation discursive et des rapports interpersonnels. Elle relève de la stratégie du locuteur qui tente de piloter le déroulement de l'interaction tout en affichant un esprit de coopération et un désir de consensus. Les ExPh qui sont prioritairement associées à cette fonction remplissent un rôle de structuration du discours en *balisant* différentes étapes à l'intérieur de séquences spécifiques (narratives, descriptives ou explicatives) ainsi que les points de transition entre l'ouverture et le corps et le corps et la clôture d'une interaction. Elles sont notamment présentes dans le cadre des séquences de préclôture pour lesquelles on a pu relever un certain nombre d'ExPh françaises et allemandes spécifiques (cf. tableau 9).

4.4.2 L'invitation à partager une présupposition du locuteur

La notion de *présupposition du locuteur* telle qu'elle est utilisée ici se réfère à la *speaker presupposition* dans le sens où l'entend Stalnaker (1978):

> « The presuppositions of a speaker are the propositions whose truth he takes for granted as part of the background of the conversation. A proposition is presupposed if the speaker is disposed to act as if he assumes or believes that the proposition is true, and as if he assumes or believes that his audience assumes or believes that it is true as well. Presuppositions are what is taken by the speaker to be the *common ground* of the participants in the conversation, what is treated as their *common knowledge* or *mutual knowledge*. » (Stalnaker 1978, cit. d'après Marandin 2006)

L'hypothèse liée à la notion de *présupposition du locuteur* consiste à supposer que les ExPh représentent des opérateurs établissant un lien direct entre le contenu propositionnel (et/ ou l'illocution) d'un énoncé d'une part et une présupposition du locuteur d'autre part. La valeur de « question rhétorique » (cf. Gülich 1970 : 221-231) rattachée à une partie importante des ExPh implique que celles-ci suggèrent l'acquiescement par l'allocutaire en l'invitant à partager la présupposition impliquée dans un énoncé concret. Cette présupposition ne correspond pas nécessairement au savoir effectivement partagé par les participants d'une interaction mais simplement à un élément du savoir dont le locuteur voudrait qu'il soit partagé :

> « The propositions presupposed in the intended sense need not really be common or mutual knowledge; the speaker need not even believe them. He may presuppose any proposition he finds it convenient to assume for purpose of the conversation, provided he is prepared to assume that his audience will assume it along with him. » (Ibid.)

Ainsi, l'assertion suivante contient un élément d'information nouveau pour l'interlocutrice:

(33) LBFRi_13, l. 124-125 :
JO : ((…)) mOI aussI j'ai pris des kilos=hein,

La locutrice JO produit un énoncé dont le contenu propositionnel (l'information concernant sa prise de poids) est traité comme une information véridique, c'est-à-dire comme une présupposition dans le sens défini ci-dessus. L'ExPh « hein » se réfère à cette présupposition en formulant une invitation à la partager. Ainsi, l'allocutaire est amené à produire un énoncé répondant à cette invitation par un signe d'acceptation :

JU : oui? (.) comment ça ((…))

On pourrait dire que JU 'joue le jeu' en acceptant à son tour la proposition de JO comme véridique et en produisant un énoncé se trouvant en conformité avec l'acceptation de l'invitation. Dès lors, l'effort de synchronisation interactionnelle est plus important

pour la personne se trouvant dans la position de celui qui doit réagir. Or, certaines ExPh invitent l'allocutaire à confirmer et, le cas échéant, à rectifier une supposition dont le locuteur voudrait s'assurer qu'elle est effectivement véridique comme par exemple dans l'exemple suivant :

(34) LBFRi_09, l. 61-65 :

```
      ((...))
      F :   ((…)) il est toujours le représentant [(tu vois,)
      S :                                         [nOn parce que
            je] (.) qui s- mais c'est anne-marie qui m'avait dit
→           qu'il pensait changer de travAIl (.) non?
            [ou je me trOmpe
      F :   [c'est-à-dire que:
      ((…))
```

La production de l'ExPh « non » invite F à prendre la parole et à développer un discours explicatif impliquant une nouvelle répartition des rôles en assignant à S celui de l'allocutaire devant fournir l'effort de compréhension. A l'inverse, l'ExPh « hein » contribue à assurer à celui qui la prononce le rôle du locuteur poursuivant son discours pendant un certain temps. Ainsi, l'échange reproduit dans l'extrait (32) constitue une transition vers une séquence spécifique de type narratif portant sur le thème de la grossesse de JO dans le cadre de laquelle JO détient le rôle de la narratrice tandis que JU produit des énoncés brefs venant en réaction à ceux produits par la 'narratrice' ainsi que des questions permettant de développer tel ou tel aspect du thème :

(35) LBFRi_13 (suite de (32))

```
      ((...))
      JO :  ((…))ça pOUsse (.) c'est assez grand, ça commence à
            bIEn se voir maintenant c'est plUs à cacher
            bientôt=hein,
            (.)
      JU :  ah oui déjà?
      JO :  A:h ouais dis dOnc=e écoute (tu avais dit) tu
→           t'rapp↑elles de christElle ben mOI [parEIl=hein,]
      JU :                                     [a:h ouais]((rire))
      JO :  o:lalA:
      JU :  le médecin a dit quelqu'chose?
      JO :  non pas encOre (tu sais) je veux dire=euh (.)
      JU :  hh(.) ben tu sors jamais?
      JO :  ben (j'avais dit) (        )encore.
            (.)
      JU :  ouais ben c'est [bien
      JO :                  [(j'avais dû le dIre
            [quoi j'avais=euh)
      JU :  [n↑on non
```

```
      nOn fais-toi voir=euh dans un p'tit peu de tEmps quand
      tu seras un peu plus grOsse
JO :  ouai:s remarque ouais (.)
JU :  hein par- [(   )t'as pa:s t'as pas besoin d'aide?
JO :            [(      )
      ben en fait OUI=h (.)
((…))
```

Ainsi, l'invitation à partager – et parfois à confirmer ou à rectifier – une présupposition du locuteur représente en même temps une invitation à introduire ou à développer un thème ou un aspect d'un thème. Selon qu'il s'agit de partager un élément de savoir, un jugement ou bien un élément relevant du vécu personnel du locuteur, celui-ci préfère telle ExPh à telle autre sans qu'il ne soit possible d'établir une relation univoque entre une ExPh spécifique et le 'type' de présupposition qu'elle actualise. Dans les trois sous-chapitres suivants, je propose d'analyser successivement les ExPh françaises et allemandes utilisées dans le cadre d'invitations à partager un élément du savoir, un jugement ou une analyse et un élément du vécu personnel du locuteur.

4.4.2.1 L'invitation au partage d'un élément de savoir

L'invitation au partage d'un élément de savoir est observable lorsque le locuteur cherche à mettre en relief l'apport d'une information nouvelle au sein d'un récit, d'une description ou bien d'une explication. Il est alors assez fréquent qu'il préfère utiliser des ExPh formées à partir de constructions verbales fondées sur un verbe de perception telles que « tu sais », « tu vois » en français et « weißt du » en allemand. Les extraits suivants montrent le lien étroit entre la structure informationnelle d'un énoncé et l'emploi des ExPh :

(36) LBFRi_08, l. 24-64 :

```
S :   ((…)) .h et vous, ça va?
A :   ça va: ça va (      )oui,
((…))
S :   et les grands les grands ça va?
A :   .h o-oui ou-ou-oui=hh (-) je réfléchis qu'est qu'il m'a
dit (     ) m'a appelée juste avant
S :   a bon,
A :   donc jean-louis=euh (.) il était parti chez un copain,
S :   a ouais,
      (--)
```

```
      A :   et sylvie qu'est-ce qu'elle m'a dIt déjà a oui (.) .h
            (elle est restée à (      ) elle avait une répétition
            de dAnse cet après[-midi
      ((…))
      S :   ((…)) ils font du spOrt ça fait bIEn (.)
            ça [fait du bIEn] quoi ((rire))
      A :      [voilà::     ]
            eu:h (.) roland il fait le t↑ir (qui est=euh) (1.5) la
→           carabIne=hein, tu sais?
      S :   a bon?
            (-)
      A :   tir à la carabIne oui,
            (.)
      S :   ben tant mIEUx oui,
      ((…))

(37)  LBFRi_09, l. 25-39 :
      ((...))
      C :   ((…))[mais elle marche] p- elle fait toujours se:s
      F :        [ouai :s         ]
      C :   ses mArches tous les jours?
            (.)
      F :   a: oui=euh là: justem↑ent on arrIve quoi il y a une
            demi-h↑eure quoi [(je sais pas)]
      C :                    [a bon?       ]a ben je vous ai prIs
            au pOrt alors=hein, ((rire))
      F :   [ouais (    )]
      C :   [je vous ai  ] pris jUste jUste=hein?
      F :   (<<p>quoi.>) oui=oui=oui oui=oui. (-) ouai:s. (.) quand
→           (il veut) le temps le permeEt=hein,
→           tu vOIs=o:[:n (                    )(c'est
      C :             [e bé (vous) sortEz c'est
      F :   quand même important (      ))]
      C :   normAl=hein,                  ]
      F :   oui=oui
      ((…))

(38)  LBFRi_03, l. 14-36 :
      ((...))
      JA :  on avait pEUr qu'il y avai:t enfin
            [le médecin avait peur=
      JO :  [du liquIde
      JA :  =qu'il y avait du: du sAng dedans un hématOme, (.)
      JO :  .HHH Olà.
            (.)
      JA :  alors=euh je sui:s j'ai été passer une=euh une
            échographie, là,
      JO :  ouais?
      JA :  et finalement y a rien de tout ça c'est simplement
            parce que bOn le chOc a été violE:nt e::t
      JO :  <<b> ohlàlà>
      JA :  et ça a fait un oedEme quoi le[::
      JO :                               [Ah d'accOrd (-)
            mais [il y a pAs de sAng quoi
      JA :       [(   )
            <<acc> nOn non non=non non=non> [il y avait pas.
      JO :                                  [et du liquide?
            (-)
      JA :  (ben[le?)
```

```
       JO :      [non plus?
       JA :  ben c'est-à-dire en fAIt c'est=c'est=c'est le chOc
→            c'est=c'est la jambe qui réagIt tu vois?
       JO :  ah ouais [mais il y avait ((…))
       JA :           [ouais
       ((…))
```

(39)
```
       LBFRi_15, l. 13-25 :
       ((...))
       C :   ((…))et alors ils étudIEnt alors.
             (-)
       A :   comment?
       C :   ils étudIEnt c'est bientôt les examEns maintenant=hein,
       A :   E ben OUI et (             ) c'est rIEn=hein,
       C :   e ben dis donc, (.) c'est (balaise quand même c'est
             (henri)) qui passe=euh .h le b↑ac
       (.)
       A :   e: oui.
       C :   il est prêt, quand même?
             (.)
→      A :   bE:n il rév↑ise=hein, ((rire))
       C :   mm,
       ((…))
```

(40)
```
       LBFRi_19, l. 4-9 :
       ((...))
       S :   =écOUte je suis encore chez laure et j'arrIve da:ns
             dix minutes est-ce que tu as déjà préparé à manger?
→      C :   oui la: la viAnde est en train de cuire au four=hein,
       S :   okee [alOrs
       C :        [je fais la salAde et c'est bOn=hein, pour
             midI=euh c'est tou::t c'est tOUt prêt.
       ((…))
```

Avant de présenter des extraits du corpus allemand, on peut retenir quelques constats et observations concernant les exemples cités ci-dessus. Premièrement, on constate que dans des contextes discursifs où le locuteur tient à souligner un élément d'information, il n'est pas rare qu'il multiplie les ExPh en associant notamment « hein » et « tu sais » d'une part (extrait 36) et « hein » et « tu vois » d'autre part (extrait 37). L'ordre des combinaisons n'est pas fortuit : l'ExPh « hein » apparaît la plupart du temps en première position avant la *locution particulaire* (cf. Fernandez 2004 :64) et est généralement accolée par un effet de *latching* à l'expression qui la précède (ici « `carabIne=hein,` » et « `permEt=hein,` »). Cet accolement crée un effet d'insistance prosodique mettant en relief l'unité rhématique porteuse de l'élément d'information que le locuteur souhaite partager avec son partenaire d'interaction. La structure monosyllabique du phonème « hein » permet d'obtenir cet effet plus facilement que la structure plus complexe du « tu sais » ou « tu vois ». D'autre part, le recours à des combinaisons d'ExPh paraît correspondre au contexte discursif spécifique motivant leur emploi. Ainsi,

la locutrice A communique l'information que Roland pratique le tir à la carabine en soulignant à la fois la 'nouveauté' de cette information pour S (« hein » en tant que procédé d'emphase) et le fait qu'il s'agit d'une information dont que A voudrait que S intègre à son savoir (« tu sais » en tant qu'expression renvoyant à la connotation cognitive du verbe de perception « savoir »). Or, la notion de *savoir* ne renvoie pas ici à un savoir empirique qui serait en quelque sorte 'extérieur' au monde discursif partagé par les interactants. Ainsi, le sens interactif concret que procurent les ExPh « hein » et « tu sais » à l'énoncé « `il fait le tir ((…)) la carabIne` » consiste à marquer l'information en tant que présupposition de la locutrice A et à appeler l'interlocutrice S à la partager. L'information ainsi fournie ne sert pas à améliorer sa connaissance du monde empirique dans un sens absolu, mais à lui permettre d'ajuster ses propres présuppositions à celles de sa partenaire d'interaction afin d'améliorer l'intercompréhension. La façon dont les ExPh contribuent à structurer la présentation de l'information dans l'énoncé « `eu:h (.) roland il fait le t↑ir (qui est=euh) (1.5) la carabIne=hein, tu sais?` » permet de distinguer deux niveaux d'information :

- 1. l'information générale (Roland pratique le tir) ;
- 2. une précision (il s'agit du tir à la carabine).

A apporte d'abord l'information générale ('Roland pratique le tir') qu'elle précise ensuite après la production d'une série de signes indiquant une difficulté de formulation (marque d'hésitation « euh » et silence de plus d'une seconde), de sorte que l'insistance créée par l'ExPh « hein » porte en premier lieu sur « la carabine ». De cette façon, « la carabine » obtient le statut d'une précision par rapport à l'information générale en sélectionnant parmi les différents sports de tir (notamment le tir à l'arc) la variante « tir à la carabine ». Or, l'emploi des ExPh ne porte pas exclusivement sur la précision 'à la carabine' mais sur l'ensemble du rhème 'fait le tir à la carabine' (voir la confirmation apportée par A elle-même : « `tir à la carabIne oui,` »). Dès lors, il est probable que les ExPh représentent des *opérateurs* dont la *portée* (all. « Skopus ») représente l'ensemble du rhème d'un énoncé. Sans vouloir entrer dans les détails d'une discussion portant sur la *structure opérateur – portée* en tant que catégorie analytique relevant de la *syntaxe pragmatique* (all. « Operator-Skopus-Struktur », cf. Barden, Elstermann, Fiehler 2001), la notion de *portée* paraît intéressante dans la mesure où elle permet de mieux

expliciter le fonctionnement des ExPh en tant qu'*opérateurs* permettant le pilotage de la compréhension :

> « Operator-Skopus-Strukturen sind spezifische zweigliedrige sprachliche Einheiten, deren einer Bestandteil, der Operator, aus einem Wort oder einen kurzen Formel besteht (…), und deren anderer Bestandteil, der Skopus, eine vollständige Äußerung darstellt. Wir sprechen von Operator-Skopus-Strukturen, weil der Operator sich auf einen Skopus bezieht, den er in spezifischer Weise qualifiziert : Der Operator gibt – funktional betrachtet – dem Hörer eine *Verstehensanleitung oder –anweisung*, wie die Äußerung in seinen Skopus aufzunehmen ist. » (Barden et al. 2001, p. 1 du doc.pdf)

Ainsi, la *portée* (marquée entre […]) des différentes ExPh en tant qu'*opérateurs* peut être représentée de façon suivante par rapport aux exemples cités :

1. `A : eu :h (.) roland il [fait le t↑ir (qui est=euh) (1.5) la carabIne]=hein, tu sais?`
2. `F : ((…)) oui=oui=oui oui=oui. (-) ouai:s. (.) [quand (il veut) le temps le permet]=hein, tu vois=o :n [( ) c'est quand même important]`
3. `JA : ben c'est-à-dire en fAIt [c'est=c'est=c'est le chOc c'est=c'est la jambe qui réagIt] tu vois?`
4. `C : ils étudIEnt [c'est bientôt les examEns]=hein,`
5. `C : [oui la: la viAnde est en train de cuire au four]=hein,`

Le quatrième exemple tiré de l'extrait (39) représente un cas particulier à plusieurs égards : d'une part, l'information apportée (« `c'est bientôt les examEns` ») n'en est une qu'en vertu de la valeur assertive de l'énoncé. En effet, C explique la question qu'elle vient de poser à A (« `et alors ils étudient alors` ») en renvoyant à un élément de savoir d'emblée partagé par A, de sorte que l'énoncé « `c'est bientôt les examEns` » revêt une valeur de rappel. D'autre part, l'assertion représente un ajout par rapport à l'énoncé « `ils étudIEnt` » dont l'illocution est une question. La signification pragmatique de l'énoncé « `c'est bientôt les examEns=hein,` » pourrait être glosée ainsi : *Je te pose cette question parce que, comme tu sais, c'est bientôt les examens*. Le rappel d'un élément de savoir partagé est motivé par le désir de remédier à un problème de communication : en effet, A vient de manifester une incompréhension impliquant une demande d'explicitation (« `comment?` ») par rapport à la question initialement posée par C.

Dans le deuxième exemple cité ci-dessus, la combinaison « hein » + « tu vois » survient également dans un cadre explicatif : F explique à C que lui et sa femme ne sont

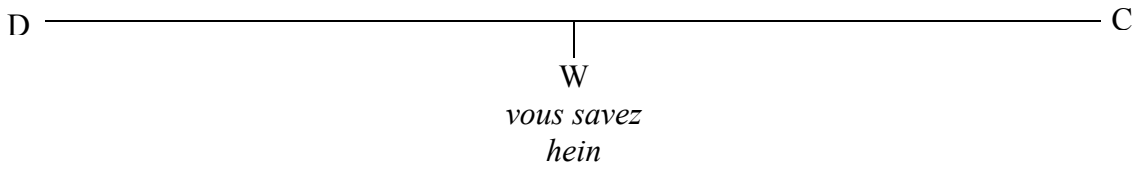
pas toujours joignables au téléphone parce qu'ils vont se promener lorsque le temps le permet (cf. extrait (37)). Or, la motivation d'explication ne relève pas ici d'une incompréhension au niveau discursif mais de l'anticipation d'un conflit possible pouvant surgir du fait que C ne comprend pas pourquoi F ne répond pas au téléphone. Dès lors, il s'agit d'inviter C à partager non seulement un élément de savoir (savoir que F et sa femme vont parfois se promener) mais également un *point de vue* permettant de *comprendre*, par le biais de l'empathie, que pour F et sa femme, les promenades représentent une activité régulière et importante. Dans cette perspective, l'emploi de l'ExPh « tu vois » repose sur une stratégie discursive visant à attirer le partenaire d'interaction sur son terrain, de faire en sorte qu'il *voie* les choses de la même façon. La particularité de l'exemple choisi consiste dans le fait que la portée de l'ExPh « tu vois » est à la fois dirigée vers la proposition en amont et l'énoncé en aval. Ainsi, la fonction par rapport à la conditionnelle formulée préalablement consiste à actualiser l'information fournie en tant qu'élément de savoir partagé tout en la plaçant dans un contexte quasi argumentatif. Parallèlement, l'argument lui-même n'ayant pas encore été énoncé, l'emploi de « tu vois » crée une attente sous forme d'*instruction* par rapport à la *manière de comprendre* (cf. ci-dessus la notion all. *Verstehensanleitung*) ce qui sera énoncé par la suite, à savoir que « `c'est quand même important` » qu'ils aillent se promener (partie malheureusement inaudible dans le corpus en raison du chevauchement avec l'énoncé, sans doute similaire, « `e bé (vous) sortEz` »). C'est dans un contexte comparable que Schröder (2006) évoque la *fonction de charnière* (all. *Gelenkfunktion*) d'un certain nombre d'unités dont les *augmentateurs d'actions langagières* (cf. sous-chap. 3.5.2) qui, d'après lui, ont souvent été rapprochées à tort du concept problématique de la « position pré-pré » (all. *Konzept der Vorvorfeldbeseztung,* cf. Schröder 2006 : 223-224). Ainsi, Schröder montre à l'aide d'un exemple contenant l'ExPh « nich » que celle-ci exerce une fonction à la fois prospective, en pilotant la perception de l'allocutaire par rapport à ce qui sera dit par la suite, et rétrospective en actualisant un élément de savoir évoqué en amont en tant qu'élément devant être pris en considération (cf. ibid.).

Dans l'extrait (38), l'ExPh « tu vois » s'insère de nouveau dans un contexte explicatif : le locuteur JA tente d'expliquer que la crainte initiale qu'il y ait du sang dans un hématome de la jambe n'était pas fondée (« `et finalement y a rien de tout ça c'est simplement parce que bOn le chOc a été violent...` »). L'élément du

savoir qu'il voudrait voir partagé par son interlocutrice JO consiste dans le fait que le corps « réagit » suite à un choc et qu'il s'agit là d'une règle de la nature qu'il faut prendre en compte (« c'est=c'est=c'est le chOc c'est=c'est la jambe qui réagIt tu vois? »). Dès lors, il s'agit d'une procédure discursive visant à corriger une éventuelle erreur dans la façon de *voir* les choses en faisant appel à l'interlocutrice pour qu'elle *ajuste son regard*. Cette procédure paraît motivée par la perception d'une certaine difficulté chez l'interlocutrice de bien comprendre la situation décrite (cf. « Ah d'accord (-) mais il y a pAs de sAng quoi »). Dans la mesure où l'on pourrait dire que l'idée que 'la jambe est gravement blessée' représente un jugement qu'il convient de rectifier, on peut considérer que l'explication fournie par JA représente une *argumentation* dont l'objectif consiste à *convaincre* l'interlocutrice que le jugement selon lequel 'il s'agit d'une réaction physique tout à fait normale' représente celui qu'il faudrait retenir.

Vues sous cet angle, les occurrences d'ExPh qui viennent d'être commentées peuvent être décrites en tant que « tournures à fonction r. a. d. », c'est-à-dire en tant que formules de *recherche d'approbation discursive* telles qu'elles ont été caractérisées par Settekorn (1977) dans un article intitulé *Pragmatique et rhétorique discursive* défendant la thèse que ces tournures « présentent une fonction argumentative » (p. 197). En s'appuyant sur le schéma d'argumentation proposé par Toulmin (1969), Settekorn montre que les *tournures à fonction r. a. d.* « se trouvent en priorité aux endroits auxquels se situent les arguments de justification » (p. 201). Il illustre cette observation par le schéma suivant :

Figure 13 : schéma de Toulmin (1969) adapté par Settekorn (1977) aux *tournures à fonction r. a. d.* (cf. ibid. : 201)



D'après ce schéma, le locuteur fournit des justifications (= W), éventuellement accompagnées d'informations appuyant les justifications, prouvant que les affirmations avancées (= C) découlent des données (= D). Settekorn applique ce schéma à l'extrait de discours suivant :

> « Y a des moments, il m'écrit des lettres, je ne sais même pas quoi répondre, parce que là, ils en ont assez de faire la guerre. Ils en ont assez de voir ce qu'ils voient, de tuer toujours autour d'eux, surtout qu'ils se rendent compte que ça sert à rien. Parce que, *vous savez,* ils voient des choses horribles, *hein*, entre nous soit dit. (...). » (Reproduction partielle d'un extrait de corpus chez Gülich 1970 : A15 suiv. par Settekorn 1977 : 195)

Selon Settekorn, l'affirmation (=C) se trouve au début du discours : *Ils en ont assez de faire la guerre ; ils en ont assez de voir ce qu'ils voient, de tuer toujours autour d'eux* (cf. ibid. : 200).

Les données (D) et la justification (W) sont identifiées de la façon suivante :

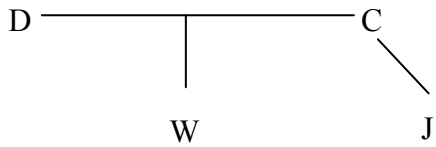
- D : *ils se rendent compte que cela ne sert à rien ;*
- W : *parce que ils voient des choses horribles* (cf. ibid. : 201).

En appliquant ce même schéma à l'extrait (37), on pourrait retenir la structure argumentative suivante :

- C : *pas de raison d'avoir peur;*
- D : *j'ai passé une échographie ;*
- W : *il y a rien de tout cela (il n'y a pas de sang dans l'hématome).*

L'affirmation '*pas de raison d'avoir peur'* représente une reconstruction fondée sur une interprétation par rapport à l'énoncé « `et finalement y a rien de tout ça c'était simplement parce que...` » dont la valeur interactive consiste à rassurer l'interlocutrice exprimant sa préoccupation à travers l'exclamation « `.HHH Olà.` ». Or, l'ExPh « tu vois » n'est pas associée à ce schéma puisqu'elle apparaît dans le cadre d'un autre énoncé dont la fonction paraît complémentaire à celle associée à l'énoncé exerçant la fonction de justification W (cf. « `finalement y a rien de tout ça` »). L'énoncé complémentaire (cf. « `c'est=c'est=c'est le chOc ...` ») propose une justification alternative (= J) pour l'adoption d'une attitude sereine : *Il s'agit d'une réaction normale de la jambe au choc subi*. Dès lors, il faudrait élaborer un schéma permettant de représenter deux structures argumentatives parallèles : l'une fondée sur le schéma ci-dessus et l'autre sur un schéma proposant une justification (J) ayant une valeur généralisante la dispensant d'un appui sur les données (D) :

Figure 14 : schéma argumentatif pour l'extrait de séquence « hématome et corset » (extrait 37 ci-dessus)



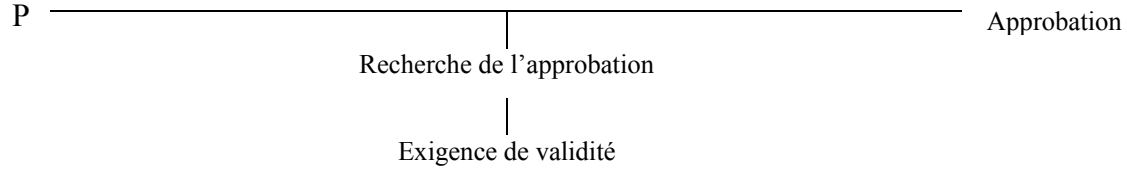
La justification alternative (J) se fonde ainsi sur la proposition *la jambe réagit au choc* que l'ExPh « tu vois » soutient en lui apportant une valeur de validité l'élevant au rang d'une présupposition (cf. ci-dessus). Settekorn (1977) tente d'établir un lien entre le fonctionnement des *tournures à fonction r.a.d.* et les propositions généralisantes utilisées dans la partie justificative d'une argumentation :

> « Les arguments inclus dans la partie justificative d'une argumentation sont, quand ils sont donnés sous forme de propositions généralisantes, en tant que déjà justifiés eux-mêmes. La forme à elle seule suffit à élever cette exigence. Pour ce qui est des tournures à fonction r. a. d., elles remplissent une fonction semblable quand - (...) - elles contribuent à élever une exigence de validité pour la proposition : le locuteur indique que P est reconnu comme exact/connu/indiscuté/certain. La différence avec les propositions généralisantes tient d'une part à ce que, dans tous les cas où on utilise la fonction r.a.d., la proposition correspondante ne peut pas automatiquement être transformée en une proposition généralisante, ce qui ne veut pourtant pas dire qu'on ait renoncé à son exigence de validité. D'autre part, dans leur cas, l'acte que le locuteur attend de la part du récepteur - à savoir l'approbation - est co-formulé de façon explicite, tandis que celui-ci est posé de façon implicite dans les propositions généralisantes. » (Ibid. : 202)

C'est l'affinité des ExPh avec les propositions généralisantes qui m'a conduite à intégrer dans la glose de l'énoncé comportant l'ExPh « tu vois » la notion de *normalité* (le doublement du volume de la jambe en tant que *réaction normale de la jambe au choc subi* (cf. ci-dessus). Grâce à la prise en compte de l'élément du savoir concernant la normalité de l'événement, l'énoncé acquiert une fonction argumentative vis-à-vis de l'interlocutrice devant être persuadée qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur.

Settekorn propose de représenter la structure argumentative des *tournures à fonction r.a.d.* de la façon suivante :

Figure 15 : la structure argumentative des *tournures r.a.d.* selon Settekorn (1977 : 202)



Il est probable que les ExPh puissent être considérées en tant que « *correspondants fonctionnels aux propositions généralisantes* » (ibid. : 203) dans des contextes discursifs où le locuteur développe un discours explicatif puisqu'une explication implique à chaque fois, quoiqu'à des degrés variables, une démarche démonstrative fondée sur l'apport de justifications et de 'preuves'.

En revanche, dans des contextes d'interaction fondés sur des échanges de type narratif ou informatif ou bien encore sur le plan des échanges plus ou moins ritualisés d'ouverture ou de clôture d'interaction, la fonction argumentative n'est pas requise. Ainsi, l'échange reproduit dans l'extrait (40), fondé sur les actions langagières d'une demande d'information précise (« `est-ce que tu as déjà préparé à manger?` ») suivie de l'apport de l'information demandée (« `oui là: la viAnde est en train de cuire au four=hein,` »), ne peut guère être interprété en tant qu'échange argumentatif nécessitant le recours à des procédures généralisantes. Au contraire, l'insistance produite par l'ExPh « hein » ne laisse pas de doute quant à l'intention de la locutrice de souligner que « `la viAnde` » dont elle parle n'est pas 'la viande' dans un sens général mais bien celle qui risque de ne plus être comestible si elle reste au four pendant trop longtemps. L'invitation au partage d'un savoir va ici de pair avec un 'dosage' élevé de la fonction d'appel au sens décrit au chapitre précédent : la locutrice C cherche à attirer l'attention de sa fille S sur le fait que « `la viAnde est en train de cuire au four` » et qu'elle va faire « `la salAde et c'est bOn` » tout en lui faisant 'comprendre' le message implicite de ces énoncés, à savoir qu'il faudra qu'elle se dépêche de rentrer à la maison. Ainsi, il ne paraît pas toujours aisé de tracer la frontière entre les différentes fonctions spécifiques des ExPh, de sorte que l'on est amené à s'interroger sur les critères motivant l'attribution de telle ou telle occurrence à telle ou telle fonction spécifique.

En ce qui concerne le dernier exemple, l'attribution à la fonction spécifique d'*invitation au partage d'un savoir* est motivée par l'identification des actes de langage composant l'échange en tant que QUESTION/ DEMANDE D'INFORMATION d'une part et REPONSE/ RENSEIGNEMENT (et donc *partage d'un savoir*) d'autre part. Or, on constate que l'emploi de l'ExPh « hein » *augmente* l'acte de langage en question de la valeur interactive d'appel à l'entente, de sorte que l'on peut distinguer l'illocution REPONSE/ RENSEIGNEMENT d'un côté et le message implicite *dépêche-toi !* de l'autre. Cependant, il paraît impossible d'établir une opposition nette entre le

fonctionnement de l'ExPh « hein » et l'acte de langage REPONSE/ RENSEIGNEMENT en tant que tel : « hein » augmente également l'information elle-même en lui conférant un statut de présupposition à partager avec la partenaire d'interaction. On observe ainsi une ambiguïté fonctionnelle paraissant inhérente aux ExPh laissant le choix au destinataire d'interpréter le 'message' dans un sens plutôt que dans un autre.

En suivant le principe de l'analyse conversationnelle d'une interprétation *guidée par les données*, on constate que S réagit en formulant la promesse d'arriver dans dix minutes :

(41) LBFRi_19 (suite et fin) :

```
      ((...))
      C :        [je fais la salAde et c'est bOn=hein, pour
            midI=euh c'est tou::t [c'est tOUt prêt.]
      S :                         [c'est tout prêt ] (.)
            okee alors dans j'arrive da:ns dix
→           minUtes un quart d'hEUre (.) c'est bon?
      C :   O c'est bon. je [t'attends alors]
      S :                   [à tout à l'heure]
      C :   à bientôt au rev↑oir
      S :   au revOIr
```

En accompagnant sa promesse de la formule de demande de confirmation « `c'est bon` », S exhibe la recherche d'un accord avec C. Cette recherche d'un accord représente à la fois une composante de la séquence de préclôture (cf. chap. précédent) qu'un procédé communicatif soulignant que la décision d'arriver dans « `dix minutes un quart d'hEUre` » est négociable en fonction de ce que C entend par l'affirmation « `c'est tOUt prêt` » et de ce qu'elle voudrait que S entende par là. Ainsi, la synchronisation interactionnelle sur le plan de l'interprétation des énoncés devient explicite à travers l'emploi de l'ExPh « c'est bon ».

Si l'on analyse la réplique de S aux deux énoncés de C augmentés par « hein », on note qu'elle comporte à la fois une confirmation concernant la compréhension propositionnelle de ces énoncés (cf. la coénonciation « `c'est tout prêt` ») ainsi qu'une confirmation par rapport à sa fonction interactive d'appel (au sens de *dépêche-toi* - cf. « `okee alors j'arrive…` »). C'est pourquoi il paraît opportun de retenir un dosage à peu près égal des fonctions d'appel et d'invitation au partage d'un savoir pour l'occurrence en question.

En comparant les occurrences d'ExPh françaises dans le contexte de l'invitation au partage d'un savoir aux occurrences d'ExPh allemandes, on constate que cette fonction est exercée par trois ExPh françaises (« tu sais », « tu vois », « hein ») alors que dans le corpus allemand, on ne relève que deux ExPh (« weiβt du »/ « wissen Sie » et « ne »). Supposant d'emblée une proximité notionnelle et fonctionnelle entre « tu sais » d'une part et « weiβt du » d'autre part ainsi qu'entre « hein » d'un côté et « ne » de l'autre, on peut se poser la question de savoir pourquoi on ne trouve pas d'ExPh allemande équivalente à l'ExPh française « tu vois ». Trois éléments de réponse pourraient être avancés :

- 1. soit les situations et contextes d'interaction présents dans le corpus allemand ne se prêtent pas à l'emploi d'une ExPh équivalente à « tu vois » ;
- 2. soit le champ des emplois possibles est découpé d'une autre façon par les deux ExPh « ne » et « weiβt du » de sorte qu'elles recouvrent le même champ d'application en le divisant par deux par rapport à une division par trois effectuée par les ExPh ;
- 3. soit il existe d'autres moyens d'expression exerçant des fonctions comparables à l'ExPh « tu vois ».

La première hypothèse paraît la moins probable dans la mesure où il s'agit de conversations familières dans les deux cas et que l'on peut retrouver un nombre suffisant de séquences explicatives ou argumentatives dans le corpus allemand susceptibles de motiver l'emploi d'une ExPh comparable à « tu vois ». Les deux hypothèses suivantes devraient être envisagées ensemble puisque la présence possible d'autres moyens d'expression compensant en quelque sorte l'absence d'une expression équivalente à « tu vois » invaliderait l'hypothèse selon laquelle « weiβt du » et « ne » recouvrent le même champ que les trois ExPh « tu vois », « tu sais » et « hein ». Les extraits de corpus suivants montrent que les expressions « weiβt du » et « ne » exercent des fonctions comparables aux ExPh « tu sais », « tu vois » et « hein » en invitant l'interlocuteur à partager un savoir représentant tantôt une information nouvelle, tantôt un savoir partagé qu'il s'agit simplement d'actualiser dans le discours :

(42) GNS_02, l. 87-93 :

```
GI:   ((...)) du kEnnst ja m- (.) meine sammel- leidenschaft
      was irgendwie so kÜchen- geräte und ger- geschIchte
→     angeht .h weiβt du so d-
BI:   die kannt ich noch nIch.
```

GI: so dass ich so ganz tolle wEIngläser hab un:d ganz tolle tAssen; und [so
BI: [ach so ja dOch. dAs (.) m=m, ((...))

(43) GNS_02, l. 101-114:

((...))
BI: wIE (.) können sie sich nich entschEIdn; welche wohnung sie [wolln
GI: [.H dOch sie wOlln eine, aber (.) .h de=a zieht diejenige einfach nich AUs. (.) [so
BI: [wie kommt dAs denn
GI: .HH also das is sone (.) m- also d- (.) das is son
→ verband von bAUernhöfen; weiβt du?
BI: m=m,
GI: .h de:r (.) bauer vermietet halt die ganzen alten bauernhöfe,
BI: m=m,
GI: .h und dann wOhn die halt alle drin?
(.)
BI: m=m
GI : und da bestehn keine mIEtverträge so gesehn. ((...))

(44) GNS_15, l. 12-20:

((...))
GI: .hhh u:nd anna komt gleich kurz vorbei und bringt mir zwei flaschn wein, (.) n .hhh
(--)
UW: wieso:?
GI: jA weil (.) i- ich hier ja ö:m=öm .hh mit katja und ä:h
→ nina hier immer diese AUfnahmn mache. weiβt du? .hh
UW: ja=a,
GI: so:. ja. [und=dann sch:t-
UW: [ach sO:::
((..))

(45) GNS_08, l. 32-49:

((...))
HI: [die ham noch keine nachricht erhAltn (an[scheind)
GI: [ach von von nina.
HI: ja.
GI: ach so. j↑a we- [(also)
HI: [die sin ja bEIde weg die
→ schwestern.=neich?
(.)
GI: ja:, die sind beide zusAmmn weg. [abe:r
HI: [ja.
GI: .h ähm: dEn:, gehts gUt.=ich hab schon: per <<anglais>handy> ne nAchricht von den: mal bekOmm.=da h[ats noch funktionIErt.
HI: [ja.
jA. ach gehts ihn: gUt.
GI: ja.=dEn gehts gut.
HI: ja nee die sind die eltern die(=äh) sind heute
→ wEggefahrn.=also neich?

```
GI:   Achso.
HI:   für Acht tAge ja.
((...))
```

Ces exemples montrent que les ExPh « weiβt du »/ « wissen Sie » d'une part et « ne » d'autre part peuvent servir à actualiser des éléments du savoir qui représentent soit des informations au moins partiellement nouvelles pour l'interlocuteur (extraits 43, 45) soit des éléments dont le locuteur suppose qu'ils sont partagés par son partenaire de sorte qu'il ne s'agit que d'administrer une 'piqûre de rappel' afin de soutenir ses efforts de compréhension (extraits 42, 44). Par ailleurs, on peut noter qu'aussi bien « weiβt du » et « ne(ich) » peuvent être utilisés dans des contextes explicatifs et sont alors fréquemment accompagnés de la particule modale « ja » :

- `weil (.) i- ich hier` **`ja`** `ö:m=öm .hh mit katja und ä:h mit nina hier immer diese AUfnahmn mache.` **`weiβt du?`** (extrait 44);
- `die sin` **`ja`** `bEIde weg die schwestern.=`**`neich?`** (extrait 45).

La fonction de cette particule consiste visiblement à renforcer l'appel à l'interlocuteur à accepter l'affirmation comme une évidence. D'après Rudolph (1989), la particule « ja » peut exercer cinq fonctions différentes selon le contexte : les fonctions de *recherche d'un consensus* (« konsens-heischend », ibid. : 506), de *création d'une cohérence* (« kohärenz-stiftend », ibid.), de *réparation* par rapport à une *perturbation* au niveau de l'organisation discursive (« Störung aufhebend oder entschuldigend », ibid.), de *renforcement* d'une thèse ou d'un argument (« These unterstützend », ibid.) ainsi qu'en tant que moyen permettant de *compléter* un schéma intonatoire (« Intonationsmuster auffüllend », ibid.). Il n'est pas aisé de décider quelle(s) fonction(s) exerce la particule « ja » dans les exemples cités ci-dessus. En tenant compte des contextes discursifs respectifs des énoncés en question, on pourrait dire que « ja » remplit prioritairement les fonctions de *réparation* discursive et de *renforcement* d'un argument dans l'extrait 44, alors que dans l'échange de l'extrait 45, elle sert plutôt à créer une *cohérence* discursive par rapport à une information complémentaire fournie au sujet de l'absence de « `nina` » (à savoir que celle-ci est partie ensemble avec sa soeur). Schanen et Confais (1989) proposent des catégories davantage générales en renvoyant d'une part à la fonction d'établissement d'une *connivence* entre le locuteur et son partenaire et, d'autre part, à la

« fonction de rappel d'une donnée de la situation ou du contexte » (cf. ibid. : 528). Les exemples qu'ils fournissent sont d'autant plus éclairants que les gloses utilisées pour traduire leur sens communicatif recourent aux expressions françaises « tu le vois bien » et « tu le sais bien » :

> « *Du kannst jetzt nicht spazierengehen, es regnet ja* (« tu le vois bien »). *Du bist ja noch ein Kind* (« tu le sais bien »). » (Schanen & Confais 1989 : 528)

Dès lors, la fonction de la particule « ja » est complémentaire à celle des ExPh utilisées dans un même énoncé. On pourrait ainsi affirmer que le rôle de « ja » par rapport aux ExPh « weiβt du » et « ne(ich) » consiste à souligner l'évidence d'un point de vue, conférant ainsi à l'invitation au partage d'un savoir une valeur sémantique de *vision évidente* dont le rattachement notionnel à la perception visuelle rappelle l'ExPh française « tu vois ».

A ce propos, on peut se demander si la cooccurrence d'un « ja » et de l'une des deux ExPh « weiβt du » ou « ne » remplit une fonction communicative équivalente à l'ExPh « tu vois ». Or, la traduction systématique de « tu vois » par l'association « ja » - « weiβt du »/ « ne » ne représente pas toujours la meilleure solution voire créer parfois des faux-sens :

- … quand le temps le permet hein, tu vois, …

**wenn es das Wetter erlaubt, ja, nich, …*

- … c'est le chOc c'est=c'est la jambe qui réagIt tu vois?

**das ist ja die Härte des Aufpralls, das Bein reagiert ja, ne ?*

L'évidence suggérée par la particule « ja » paraît moins marquée par l'emploi de l'ExPh « tu vois » dont la frontière par rapport à l'ExPh « tu sais » est fluctuante :

- c'est le chOc d'est=c'est la jambe qui réagIt tu sais? (*exemple construit)*

Ainsi, il n'est pas possible de postuler d'emblée une équivalence entre « ja » + « weiβt du »/ « ja » + « ne » d'une part et « tu vois » d'autre part. En effet, la façon dont la particule « ja » interagit avec d'autres unités du discours comme les ExPh varie selon les contextes d'interaction : la combinaison « ja » + ExPh revêt différentes fonctions selon la situation et le contexte discursifs concrets. Par conséquent, les traductions que l'on pourrait proposer pour chaque exemple nécessitent un recours à différents moyens

d'expression, y compris à des moyens prosodiques voire mimogestuels en vue de produire des sens interactifs équivalents.

Les exemples et propositions de traduction suivants sont présentés de façon fortement schématisée afin d'illustrer la grande variabilité des sens interactifs concrets entraînant différentes traductions sans prétendre à une validité pouvant permettre des généralisations quant à la meilleure façon de traduire tel ou tel énoncé :

Exemple 1 : GNS_15 (cf. extrait 45) :
`HI : die sin ja bEIde weg die schwestern.=neich?`

Situation/ contexte discursif : HI pense apporter une information nouvelle à GI en lui annonçant que non seulement Nina est partie mais également sa soeur. L'annonce s'insère dans le cadre d'un contexte explicatif : HI explique qu'elle ne dispose d'aucune information concernant Nina depuis qu'elle est partie en vacances. L'accentuation prosodique spécifique de l'énoncé attire l'attention sur le noyau informatif « `bEIde weg` »/ « toutes les deux » en créant un effet d'emphase par rapport auquel « ja » + « neich » apportent une valeur d'argument dont on ne sait pas exactement à quel jugement elle se réfère. La succession des deux propositions pouvant être glosées par *la famille est sans nouvelles depuis un certain temps* et *les **deux** soeurs sont parties* pose un problème de cohérence discursive. En interprétant « ja » + « neich » en tant qu'indices de contextualisation conférant une fonction de rappel à l'énoncé dans un cadre argumentatif, on pourrait reconstruire une intention de communication qui souligne la 'gravité' de la situation puisque les deux soeurs n'ont pas donné de nouvelles depuis leur départ. C'est pourquoi l'ExPh « tu vois » paraît mieux adaptée que l'ExPh « tu sais » : *Elles sont parties toutes les deux les soeurs, vous voyez ?*

Exemple 2 : GNS_08 (cf. extrait 44) :
`GI : jA weil (.) i- ich hier ja ((...)) mit katja und ((...))`
`nina hier immer diese AUfnahmn mache. weiβt du?`

Situation/ contexte : GI explique à UW pourquoi Anna va lui apporter deux bouteilles de vin en lui rappelant qu'elle et ses deux colocataires s'étaient porté volontaires pour enregistrer leurs conversations téléphoniques et que, de ce fait, les bouteilles de vin constituent une sorte de récompense. Comme UW est au courant de ces enregistrements, il s'agit simplement de le lui rappeler afin de pouvoir justifier la réception de ce 'don'. L'argument que défend ainsi GI consiste dans l'affirmation

implicite que *les bouteilles de vin représentent un cadeau tout à fait mérité*. C'est pourquoi l'ExPh « tu vois » paraît une fois de plus préférable, même si l'ExPh « tu sais » apparaît également dans des contextes de justification (cf. notamment Davoine 1981 : 116-118) : *oui, parce que ici, avec Katja et Nina, je fais toujours ces enregistrements, tu vois (/tu sais) ?*

Exemple 3 : GNS_17, l. 27-35 :

```
((...))
KO:   von dAher wenn sIE das=äh buch jetz nich innerhalb dieser
      siebm wochn braucht, dann:
GI:   nÖÖ sie [is ja:
KO:           [sOviel platz nimmt das glaub=ich Auch nich weg
      also:
→     GI:   sie is ja wEg.=ne? sie is auf <<anglais>interrailtour>
      und so (.) h .h
KO:   hM. (.) [tja. (.)
GI:           [jo.
KO:   sehr schÖn.
((...))
```

Dans ce contexte, les expressions « ja » + « ne » rappellent l'absence de la colocataire Nina constituant une preuve 'évidente' du fait que, dans l'immédiat, elle n'aura pas besoin du livre qu'elle avait prêté à Konrad. Comme il s'agit d'une information que GI vient de communiquer à Konrad il y a quelques instants déjà, l'ExPh « tu vois » peut paraître trop explicite et risquerait peut-être de constituer un FTA à l'égard de Konrad dans la mesure où celui-ci pourrait avoir l'impression que GI le traite comme quelqu'un qui serait un peut lent à comprendre. C'est pourquoi l'emploi de l'ExPh « hein », du fait de son sémantisme plus 'flou', peut paraître mieux adaptée, accompagnée éventuellement d'un « ben » qui, par un effet de recentrage sur le locuteur, est susceptible d'adoucir la valeur appellative et 'contraignante' de « ne » (cf. *positive constraint*, cf. sous-chap. 3.5.2) : *Ben elle est partie hein, avec Interrail tu sais ?* L'ExPh « tu sais », dans la partie apportant une précision, peut contribuer à atténuer davantage l'atteinte possible à la face positive du partenaire constituée par le rappel d'une évidence en déplaçant l'accent sur l'aspect 'apport d'une nouvelle information' impliquée par le recours à cette expression. L'ajout « `und so` » dans l'énoncé allemand sert en partie le même but en ouvrant une liste non spécifiée d'informations supplémentaires quant au voyage de Nina et en conférant ainsi à l'énoncé un statut davantage informatif et donc plus 'neutre' à l'égard du partenaire d'interaction.

Le dernier exemple permet de préciser deux aspects importants concernant la comparaison d'ExPh en français et en allemand :

(1) La question de savoir si telle ExPh française correspond à telle ExPh allemande ne saurait être dissociée d'une analyse des occurrences dans leurs contextes concrets d'utilisation. Ainsi, on constate que l'emploi d'une ExPh spécifique est à la fois motivée par des stratégies de développement discursif (expliquer, justifier, rappeler un élément de savoir, informer) et par des stratégies liées à la gestion de la relation interpersonnelle (travail de la *figuration*). D'autre part, le sémantisme propre d'une ExPh joue un rôle non négligeable en ce sens que le contenu notionnel de « tu sais », « tu vois » ou de « weiβt du » est exploité par le locuteur pour expliciter la fonction spécifique de l'ExPh employée dans le cadre du contexte discursif. Ainsi, « tu vois » paraît indiquer un emploi davantage argumentatif par rapport à « tu sais », même s'il faudrait vérifier cette hypothèse à partir d'un corpus plus vaste. En allemand, l'indication du contexte argumentatif semble en revanche davantage liée à d'autres unités du discours comme la particule modale « ja », associée alors fréquemment aux ExPh « weiβt du » ou « ne(ich) ». La variante « ja » + « ne » revêt une valeur stylistique atténuée par rapport à « ja » + « weiβt du », de sorte qu'une traduction à l'aide de l'ExPh « hein », moins explicite, paraît souvent mieux adaptée qu'une traduction par « tu vois ».

(2) L'association étroite constatée entre certains emplois de « ne » et « weiβt du » d'une part et « ja » d'autre part suggère l'existence d'un réseau de moyens d'expression pouvant être employés parallèlement avec les ExPh en exerçant des fonctions complémentaires. Ainsi, les expressions « ben » (fr.) et « und so » (all.) peuvent adoucir un FTA possible en recentrant le discours sur une fonction davantage informative et descriptive tout en diminuant l'*impact* de la fonction d'appel des ExPh. D'autres procédés tels que l'emploi d'une construction spécifique (cf. « `c'est le choc que...` » - extrait 40) et l'accentuation prosodique d'un élément du discours (cf. « `bEIde weg` » - extrait 45) permettent de renforcer la mise en relief du noyau informatif auquel se réfère une ExPh. D'autre part, on peut supposer que les mimes et les gestes accompagnant le discours composent un système de signes fondé sur des schémas dotés de fonctions communicatives spécifiques dont certaines sont plus directement associées aux ExPh[41]. La décision de réserver la notion d'*expression phatique* aux formes verbales ayant un

[41] Voir notamment la thèse de Dreischer (2001).

contour intonatif montant et placées aux limites d'une UCT représente une délimitation arbitraire du champ d'investigation en ce sens que les procédures liées à l'exercice de la fonction phatique sont multiples et se complètent les unes les autres.

L'interdépendance entre l'emploi d'une (ou plusieurs) forme(s) d'expression spécifique(s) d'une part et le contexte discursif d'autre part est présentée d'une façon particulièrement systématique dans le dictionnaire allemand – français *Les Invariables Difficiles* de Métrich, Faucher et Courdier (1992-1995-1998-2002) dans lequel les divers fonctionnements spécifiques des différents *mots de la communication* sont traités selon une classification à la fois pragmasyntaxique et –sémantique. Ainsi, la présentation de la « particule modale non accentuée » « ja » (cf. pp. 121-131) distingue des emplois selon son placement à l'intérieur d'une déclarative, d'une subordonnée, d'une exclamative ou « dans un membre non verbal » tout en précisant des fonctions communicatives spécifiques telles que les fonctions de rappel, d'affirmation ou de « commentaire neutre », d'objection ou de « commentaire critique », d'explication et d'argumentation ou encore de concession (« suivie d'une réplique en *aber* ») (cf. plan p. 121). Parmi les « équivalents » français indiqués par rapport à l'emploi de « ja » en déclarative, Métrich et al. notent les ExPh « n'est-ce pas » et « vous savez » (cf. pp. 121, 122, 124). Le fonctionnement de « ja » en déclarative est caractérisé de la façon suivante :

> « ● présente le contenu de la déclarative comme connu ou évident ;
> ● la déclarative peut avoir (souvent simultanément) diverses valeurs et fonctions selon le contexte discursif où elle apparaît : rappel, commentaire, argument etc. ; (…) »
> (Métrich et al. 1998)

Dès lors, les fonctions communicatives spécifiques de ce « ja » paraissent consister à soutenir des procédures rendant explicite ou visible la valeur illocutoire d'un acte de langage (rappel, commentaire, justification) en rapport avec l'organisation spécifique du discours (souvent argumentative). Les exemples concrets où Métrich et al. proposent une ExPh en tant qu'équivalent français se réfèrent à des parties de discours direct relevées dans des ouvrages littéraires[42] :

> « "Ich persönlich kenne diesen Herrn [ja] gar nicht. Ich tue nur, was man mir aufgetragen hat. […] – [fr. :] – **Vous savez**, moi je ne connais pas ce monsieur, je fais

[42] Références des ouvrages littéraires cités : 1ère citation FWN 110/d'après 117, 2ème citation : KGE 117/137. FWN = M. L. Fischer, *Mit einer weißen Nelke*. München : Goldmann (Nr. 3508). Trad. fr. par L. Wolf (1980). *L'homme à l'oeillet blanc.* Paris : Presses de la Cité. KGE = H. G. Konsalik (1974/ 1984). *Eine glückliche Ehe*. München : Goldmann.

> mon boulot, c'est tout. (…) "Und man knallt den nieder der das nicht dulden will. Man hat [ja] töten gelernt. […] – [fr. :] – Et l'on descend celui qui s'y oppose. On a appris à tuer, **n'est-ce pas** ? » (Ibid. : 122 , 124)

Ces exemples suggèrent que la particule modale « ja » n'a pas besoin d'être forcément associée à une ExPh du type « weißt du » ou « ne » pour exercer une fonction équivalente aux ExPh « vous savez » ou « n'est-ce pas ». Or, une telle affirmation risquerait de faire oublier un aspect important des propriétés spécifiques liées aux ExPh, notamment les aspects d'*ouverture vers l'autre* et d'appel à réaction, situant ces expressions dans le contexte à la fois dialogique et dialogal de la coopération discursive (cf. surtout chap. 2.3). Ainsi, on constate que les énoncés en langue allemande revêtent un statut monologique renforçant le caractère défensif du discours tenu par quelqu'un qui se justifie tout en se repliant sur lui-même. A l'inverse, l'emploi des ExPh « vous savez » et « n'est-ce pas » confère une 'note' incisive voire agressive au discours qui neutralise partiellement son caractère défensif. Il n'est donc pas sûr que la traduction de ces énoncés ne soit pas d'emblée teintée par l'interprétation faite par le traducteur. On pourrait par ailleurs assez aisément ajouter des ExPh aux énoncés allemands rapprochant leur 'tonalité' à celle des énoncés français :

« Ich persönlich kenne diesen Herrn ja gar nicht, wissen Sie. »

« Man hat ja töten gelernt, nicht wahr ? »

Ainsi, le fait de choisir ou non une ExPh est moins sujette aux conditions imposées par la *langue* en tant que *système* que par exemple le fait de placer le verbe conjugué en position finale dans une subordonnée. Ce constat corrobore l'hypothèse selon laquelle les ExPh représentent des procédés de style fournissant davantage d'informations sur le *comment* de la réalisation d'une action que sur l'action en tant que telle. Ainsi, le statut d'argument ou de justification d'un énoncé ne dépend pas d'une ExPh (voir les exemples ci-dessus), mais son emploi permet au locuteur de *piloter* l'interprétation qu'en fait son partenaire en le rendant complice de son action par le biais de la coénonciation.

L'existence d'une ExPh 'de plus' en français dans le cadre de l'invitation au partage d'un élément de savoir pourrait fournir un indice corroborant l'hypothèse selon laquelle les locuteurs francophones développent davantage de stratégies discursives fondées sur le *pilotage du coénonciateur par le biais de la coénonciation* que les locuteurs germanophones. Il s'agit d'une hypothèse portant sur les *variations culturelles* décrites par Kerbrat-Orecchioni (cf. sous-chap. 3.6.1). En effet, un simple dénombrement des

occurrences d'ExPh dans les deux corpus de conversations téléphoniques montre une fréquence nettement plus élevée d'ExPh dans le corpus français :

Tableaux 10 et 11 : totaux nombres d'occurrences d'ExPh dans les corpus téléphoniques français et allemand

Corpus téléphonique allemand (durée totale des entretiens : 1h07m51s)

« ne? »/ « ne(i)ch? »	**« weisste? »/ « weisst du? »**	**« ja? »**	**« oder? »**	**« he? »**	**« okee? »**	**Total/ %**
45	16	14	9	4	3	**91**
49,4%	17,6%	15,4%	9,9%	4,4%	3,3%	**100%**

Corpus téléphonique français (durée totale des entretiens : 33m52s)

« hein? »	**« tu vois? »**	**« d'accord? »**	**« okee? »**	**« non? »**	**« oui ? »**	**« tu sais? »**	**Total/ %**
109	16	4	5	3	1	2	**140**
77,9%	11,4%	2,9%	3,6%	2,1%	0,7%	1,4%	**100%**

Il est certain que des dénombrements effectués sur des corpus dont la durée de parole s'élève à environ 1 heure pour le corpus allemand et 34 minutes pour le corpus français ne peuvent que grossièrement indiquer des tendances concernant l'utilisation des ExPh. Ainsi, on constate que les locuteurs français recourent très fréquemment à l'ExPh « hein » qui représente presque 78% du total des occurrences. Parmi les 22% d'autres ExPh utilisées, seule l'ExPh « tu vois » atteint un pourcentage relativement important (11,4%), alors que les autres ExPh ne sont utilisées qu'assez sporadiquement. Par ailleurs, le nombre total des occurrences d'ExPh françaises dépasse de presque un tiers celui des ExPh allemandes par rapport à une durée totale de parole nettement inférieure (environ 34 minutes de conversations en français contre 1 heure en allemand). Même en prenant en compte la possibilité de 'tics' de langage chez certains locuteurs, cette différence de fréquence d'utilisation est assez significative. Or, elle est clairement imputable à la

fréquence d'utilisation de l'ExPh « hein ». La fréquence moins élevée de l'ExPh allemande « ne » (moins de 50%) indique un degré de *spécialisation fonctionnelle* plus élevé de celle-ci et, inversement, une *universalité fonctionnelle* de l'ExPh « hein ». Ainsi, l'ExPh « hein » apparaît plus souvent dans le cadre de l'invitation au partage d'un élément de savoir que les ExPh « tu vois » et « tu sais » alors que l'ExPh « weißtu/ weißt du » est utilisée au moins aussi souvent que « ne » dans des contextes similaires.

Une réponse possible à la question de savoir pourquoi l'ExPh « hein » est utilisée plus fréquemment par les locuteurs français que l'ExPh « ne » par les locuteurs allemands pourrait être l'observation d'une tendance à préférer des expressions plus explicites chez les locuteurs allemands. Ainsi, on peut considérer que l'*ajout* de la particule modale « ja » dans des contextes discursifs d'explication ou de justification répond à un besoin d'une plus grande précision quant à l'illocution et à la valeur interactive exactes d'un énoncé. Ce même besoin d'explicitation semble être à l'origine de l'ExPh complexe « ne, weißt du ja » :

(46) GNS_09, l. 30-45 :

((…))
GI: nee ich bIn: früh aufgestandn um nEU:n, .hh=
(.)
UW: =mm,
GI: abe:r dann musst ich noch vOrher zu tIm fahrn,(.) um die kasEtte zu holn mit den gesprÄchn die hier immer aufgezeichnet werdn, .HH
UW: ja;
GI: so:: ähm wei:l=ähm (.) die: nina bei tIm gelassn hat,(.) schlAUerweise, [und
UW: [ja: weiß ich.
→ GI: .hh ne? (.) weißt=e ja und (.) dEswegn. jA.
(.)
GI: .hh
UW: <<anglais>okEY:.> (.) .h hier dann wollt=ich ebent dass (wa:) mit heute Abend ebend kUrz (mal so=n büschn) dUrchkakeln
((…))

(47) GNS_18, l. 116-124 :

((…))
UW: find ich vOll locker. (-) .h u::nd (-) wIssen halt auch (.) jA:; das sind halt alles hIp hop jungs eigndlich so, die ham noch nIch so die: (.) ja; (.) die könn sich ja eigndlich trEffen wo Immer se wOlln. ne?
GI: ja=a;
UW: das is ja schnell AUfgebaut und Abgebaut und so mit prOberäumen habm die ja nich so viel am hUt. (1.0) von

```
                dAher da is ja (.) O:h und da- dann mit m rAUchen; da
                sind die nach Obm (--) .h so diesen AUsgang da, hInten
→               rum, ne,=weißt du ja,
        GI:     jA;
        ((…))
```

La première occurrence de la tournure « ne weißte (weißt du) ja » se distingue de la deuxième occurrence dans la mesure où l'ExPh « ne » est séparée de l'expression suivante par une micropause et que l'expression « weißte ja » est prononcée avec une intonation plate et donc 'non marquée' faisant écho à la réplique « `ja: weiß ich.` » donnée par UW au tour précédent. Il s'agit donc d'une procédure de *surcompensation* puisque le savoir qu'est censé actualiser l'ExPh « ne » pour le discours vient déjà d'être confirmé en tant que savoir partagé. Dans l'exemple suivant, l'expression « ne » est accolée à l'expression « weißt du ja » dont le contour intonatoire montant renforce la fonction appellative du « ne » tout en explicitant sa fonction communicative spécifique d'invitation au partage d'un élément de savoir à travers le sémantisme propre du lexème « wissen ». Ainsi, on pourrait parler d'une *ExPh complexe* composée des unités « ne » + « weißt du ja » dont la deuxième composante n'apporte rien de nouveau en termes de valeur interactive sinon une mise en relief de la fonction de la première composante. Or, l'exemple rappelle l'association de « hein » et « tu sais » dans l'énoncé « `la carabIne=hein, tu sais?` » relevé dans l'extrait (36) ci-dessus. L'effort d'explicitation paraît lié à une certaine appréhension chez le locuteur de ne pas parvenir à se faire comprendre, appréhension engendrée par des difficultés de formulation (« `da sind die nach Obm (--) .h so diesen AUsgang da, hInten rum, …` »).

L'existence d'un exemple en langue française montrant le même souci de se faire comprendre contredit en apparence l'hypothèse avancée quant à une tendance à la précision voire à la surcompensation chez les locuteurs allemands. Elle montre qu'il faudrait effectuer des analyses sur des corpus plus étendus avant de pouvoir la valider ou l'invalider. Par ailleurs, il est possible que des analyses menées sur des corpus multimodaux montrent que l'imprécision fonctionnelle de l'ExPh « hein » est compensée par un recours renforcée à des moyens d'expression non verbaux comme les mimes et les gestes contextualisant l'emploi de « hein » par rapport à l'interaction concrète. Or, dans une interaction téléphonique, le recours à ces moyens est d'emblée exclu, de sorte qu'il faudrait rechercher ces indices de contextualisation supplémentaires dans la prosodie, la construction des énoncés et l'emploi d'autres unités linguistiques.

Les difficultés à expliquer des différences de fréquence d'utilisation de telle ExPh française par rapport à telle ExPh allemande montrent qu'il faudrait multiplier les analyses à partir d'un vaste échantillon de corpus avant de pouvoir en tirer des conclusions quant à la façon dont la culture d'une communauté langagière influe sur l'emploi des ExPh. En admettant qu'une telle entreprise dépasse le cadre d'une thèse de doctorat, celle-ci peut néanmoins poser quelques jalons en essayant de montrer de quelles façons les différentes ExPh sont associées à leurs contextes d'utilisation et quelles différences d'emploi peuvent éventuellement être constatées par rapport aux locuteurs français et allemands.

4.4.2.2 L'invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation

La frontière entre l'exposition d'un point de vue et l'émission d'un jugement paraît souvent fluctuante. Ainsi, la locutrice GI invite son partenaire UW à partager son point de vue représentant en même temps un jugement négatif concernant le fait qu'un groupe de personnes handicapées en chaises roulantes ait choisi une journée de grande affluence pour s'exercer à monter l'escalier mécanique d'un magasin de vêtements :

(48) GNS_18, à partir de 11m50s :

```
      ((...))
      GI:   .hh (.) und die ham dann halt (.) geÜbt wie man ne tr-
            rOll (.) treppe hoch und runter kommt. und sO. (.) (na)
            is ja echt <<anglais>c↑ool> die idee sowas zu machn,
            (.) .h aber i(m) im sOmmerschlussverkauf <<en riant>is
            das nich sone kUle idee;> ((rire))=
      UW:   =wo hAm die denn das denn wo ham die das denn gemacht?
      GI:   .h ja bei ha und Em:. (.) bei [h↑a: und ↑Em: ((rire))
      UW:                                [ach sO:  (     )
      GI:   un:d (.) ä=jA also jetz so: ich meine: es gibt ja nich
            sO viele geschi- geschäfte mit rOlltreppn. (.) und so.
            (.) .Hm (2.0) ich meine wÄrs nich so vOll gewesn in der
            stadt wärs auch kein dIng gewesn. aber bei hA und Em
            zwAnzig rOllies (.) drin, (.) .h war Echt zuvIEl. da
            hab=ich mir gedAcht so <<anglais>ey> mEnsch. (.) .h
            macht das: (0.5) nich hEUte. ((rire))=
      UW:   =((rire))
            (.)
      GI:   .HH
      UW:   hMM.
      GI:   jA; also irgendwie: weiß ich AUch nich; kam ich mir
            ganz schÄbig bei dem gedanken vor, aber irgendwie (.)
→           hab ich doch rEcht oder nich? .h
```

```
UW:   a=ja.
GI:   sowas kann m- kann man doch mAchen wenn nich irgendwie
      solche .h
UW:   wenn nIch sommerschlussverkauf is.=
GI:   =jA;
      (.)
UW:   <<très bas>stimmt.> (2.0)
      ((…))
```

L'énoncé « `hab ich doch rEcht oder nich?` » s'insère dans une séquence argumentative à l'intérieur d'un récit dans lequel GI raconte à UW son après-midi passé en ville. Comme GI vient d'émettre un jugement négatif à propos de la présence de personnes en chaises roulantes dans un magasin de vêtements (« `im sOmmerschlussverkauf <<en riant>is das nich sone kUle idee;>` ») et qu'un jugement négatif portant sur des personnes handicapées est généralement considéré comme 'irrecevable' voire condamnable par la communauté, GI se trouve dans l'obligation de recourir à une procédure spécifique pour sauver sa propre face, menacée par le risque d'apparaître intolérante et mesquine. Cette procédure consiste à expliciter son point de vue en référence à la situation concrète dans le but de justifier le jugement émis (« `im sOmmerschlussverkauf` », « `bei ha und Em:` », « `wÄrs nich so vOll gewesn in der stadt` »). Ce qui est intéressant, c'est que cette argumentation est *co-élaborée* par son partenaire d'interaction dont la demande de précision « `wo hAm die denn das denn wo ham die das denn gemacht?` » fournit un repère précieux à GI afin de pouvoir élaborer sa justification : en insistant sur le fait que non seulement le moment mais également le lieu a été très mal choisi par les personnes en question (« `ja bei ha und Em:. (.) bei h↑a: und ↑Em: ((rire))` »), GI présente son propre point de vue comme celui de la raison (*c'est insensé de vouloir s'exercer à ce moment-là et à tel endroit*). Cette manœuvre de sauvetage de la propre face trouve en UW un collaborateur fidèle dans le cadre d'un discours fondé sur des *répliques affiliatives* (cf. angl. *affiliative response*, Tanaka 2000 : 1152) : « `ach sO` », *rire affiliatif*, « `a=ja.` », « `wenn nich sommerschlussverkauf is.` » (coénonciation), « `stimmt.` ».

Or, il existe une intervention dont le sens est plus ambigu, à savoir l'expression « `hMM.` » dont le contour intonatoire descendant est susceptible d'être interprété comme le signe d'une certaine prise de distance de la part de l'allocutaire. Cette interprétation correspond à la typologie des quatre formes de base de la classe du monème HM proposée par Ehlich (1979), selon laquelle ce « `hMM.` » appartient au quatrième type en vertu de sa

structure tonale descendante en indiquant une « divergence complexe » entre le locuteur et l'allocutaire en relation avec le système de synchronisation et les procédures spécifiques qu'il requiert (all. « komplexe Divergenz », cf. Ehlich 1979 : 510). En attribuant la classe de monèmes HM aux procédures spécifiques de l'allocutaire destinées à assurer le « processus » lié à l'intercompréhension, Ehlich effectue une catégorisation comparable à celle proposée par les interactionnistes français qualifiant ce type d'action langagière de *régulateur* :

> « […] Konvergenz und Divergenz [sind] auf das sprachliche Handeln selbst zu beziehen. Der Sprecher arbeitet beim Sprechen zu einem Hörer immer damit, daß e reine Vielzahl von (strukturierten) Wissenspartikeln als ihm und dem Hörer gemeinsam unterstellt. Anders ausgedrückt, er präsupponiert (pragmatisch) ein ihm und H gemeinsames Diskurswissen. (…) Die Gefahr, daß die von S entworfenen Bilder vom Wissen des Hörers mit dessen tatsächlichem Wissen nicht übereinstimmen, ist relativ hoch. Deshalb sind eigene Prozeduren erforderlich, die die Unterhaltung des Systems der Unterstellungen prozessieren. Bei einer Vielzahl von Kommunikation bezweckt der Sprecher darüber hinaus, daß der Hörer von ihm etwas übernimmt, was er nicht aus eigenem Antrieb übernommen hätte. Insofern beansprucht der Sprecher den Hörer permanent. Der Hörer muß diese Ansprüche den Sprechhandlungen parallel permanent verarbeiten. Insbesondere muß er die Ansprüche des Sprechers überprüfen und auf ihre Kompatibilität mit seinen eigenen Bewertungsmechanismen, Wissenssystemen usw. hin beurteilen. Dies geschieht als mentaler Prozeß, der hörerseitig das Sprechen des Sprechers begleitet und aus dem der Ausdruck "Verstehen" einen besonders wichtigen Ablauf herausnimmt und bezeichnet. » (Ehlich 1979 : 511-512)

Dans le tableau récapitulatif proposé par Ehlich, la fonction du quatrième type de base de HM est glosée par « mais c'est étrange » (« das ist ja merkwürdig », cf. ibid. : 510). C'est suite à la production de ce régulateur que GI recourt à l'ExPh « `oder nich` » dont la valeur de *question rhétorique* est d'autant plus forte qu'elle est précédée par l'affirmation « `hab ich doch rEcht` ». Ainsi, l'invitation au partage d'un point de vue représente une procédure ciblant la *convergence des points de vue* au sens explicité par Ehlich ci-dessus. Parallèlement, cette convergence implique le partage du jugement négatif préalablement énoncé. D'autre part, le choix du lexème « oder » marque la prise en compte d'une possible divergence de point de vue exprimée à l'aide de « `hMM.` ». Or, la contrainte positive exercée par l'ExPh se trouve encore renforcée par l'emploi de la particule modale « doch » qui sert ici de moyen d'insistance sur le fait que GI a « quand même » raison, c'est-à-dire en dépit des réserves d'ordre moral que l'on pourrait émettre face au jugement négatif porté sur des personnes en situation de faiblesse. La valeur rhétorique peut également être relevée dans certains emplois de l'ExPh « oder » non suivie du négateur « nich(t) » :

(49) GNS_18, l. 126-143 :

```
      ((…))
      UW:   und dann ham die da ja EIne stunde gerAUcht. so.
            ne? ((…))(.) .h da hast du mit innerhalb von
            EInem mOnat ist das alles v↑oll da;
      GI:   <<en riant>jahaha>
      UW:   (                    ) rÜber. so. Alles klAr.
      GI:   ((rire)) (.) .h jA=a da- dass die: dass die sich
            selber so nich dEnken können, (.) .h (--) [HH
      UW:                                              [jA
            also die sind halt noch (.)
      GI:   die schmEIβen doch AUch ihre zigarettenkippen
→           nich vor ihre eigene hAUstür; oder? .h
      UW:   ja: das is (.) .h das is dieses
            <<angl.>smOkervolk> manchmal da: [(muss) man erst
            n büschn: (.)
      GI:                [((rire))
      ((…))
```

Dans cet exemple, l'ExPh « nich » est associée à un énoncé dont l'illocution équivaut à une condamnation sans appel d'un comportement jugé asocial. Le sémantisme propre du lexème « oder » suggérant qu'un autre point de vue serait envisageable produit un effet de contraste paradoxal par rapport à l'énoncé d'accueil, de sorte que la notion de « question rhétorique » proposée par Gülich (1970, cf. chap. 4.4.2) paraît bien adaptée à ce cas. La réaction de UW montre par ailleurs qu'il ne juge pas nécessaire de produire un signe d'approbation explicite (« `ja: das is (.) .h das is dieses <<angl.>smOkervolk> manchmal da: …` »).

Dans le corpus français, l'équivalent de l'ExPh « oder (nich) » est l'ExPh « non ». Or, les contextes d'emploi divergent en ce sens que l'ExPh « non » paraît la plupart du temps associée à des actions langagières constituant de véritables demandes de confirmation par rapport à une (pré)supposition que le locuteur est prêt à rectifier ou à modifier si cela s'avérait nécessaire (cf. sous-chap. 4.4.4) :

(50) LBFRi_11, l. 20-25 :

```
      ((…))
      C :   et puis t'as les révisIOns=hein, ((rire))
      J :   ouAI:s aussI ouais.
→     C :   .HH et c'e:st c'est en bon p↑oint nOn, ça va?
      J :   hein?
      C :   ça vA t'a:s t'as commencÉ un peu? (.) à réviser?
      J :   ouAI:s un pEU parce que ((…))
```

(51) LBFRi_09, l. 58-62 :

```
      C :   ((…)) (.) qui c'- mais c'est marie-j↑eanne qui
            m'avait dit qu'il pensait changer de travAIl (.)
→           non? (.) [ou je me trOmpe]
      F :            [c'est-à-dire que:] i- il souhaiterAIt
            (oui)[mais bOn]
      C :        [A:      ]
      ((…))
```

```
(52)  CATF_05, à partir de 12m20s :
      DA :  ((…)) il y avait [un tr↑ou (.)
      SA :                   [(il avait) cassÉE le:
      DA :  qui faisait comme çA dans le m- [prEmière vItre.
      AN :                                  [A OUI (.)
            quand même un trOU (.) [ouais d'accOrd
      SA :                         [dans la (          )
      DA :  e:t ça n'avait pAs [traver- traversé
      AN :                     [dOnc c'étai:t
      DA :  la deuxième vitre.
      AN :  et vous avez trouv↑é le project↑ile parce que: ça
→           a dû tomber entre les deux épaiss↑eurs=non
      SA :  je crOIs [qu'il y avai:t une piErre (entre)
      MA :           [de toute façon. (.) c'était [(       )
      DA :           [on a trouvé une pIErre ((…))
```

En dépit de la prédominance constatée de contextes de demandes de confirmation/ rectification, il existe également des emplois de l'ExPh « non » où la fonction d'invitation au partage d'un point de vue ou d'un jugement semble prévaloir :

```
(53)  LBFRi_20, l. 32-45 :
      ((…))
      T :   tu sOrs [un peu?]
→     S :           [t'es fâché] avec mOI non?
      T :   hein?
      S :   t'es fâché avec moi?
      T :   nO:n pourquoi?
      S :   pour la photO
            (.)
      T :   .h a ben OUI sI [(                    )]
      S :                   [ah ben tu vois?((rire))] tu
            changes d'idÉEs=hein,
      T :   OUI je l'att↑ends=hein-
      S :   je te l'envOIE
            (.)
      T :   d'AccOrd
      ((…))
```

Dans cette séquence, l'énoncé « t'es fâché… » constitue un moyen d'introduire un nouveau thème de conversation : la photo qui n'a pas encore été envoyée en dépit de la promesse que la locutrice S a fait à son cousin T. Le déroulement de la séquence montre à la fois une certaine désorientation chez l'allocutaire T (« hein? », « nO:n pourquoi? ») et, corollairement, un certain triomphalisme chez la locutrice S se réjouissant visiblement

que sa stratégie de désorientation ait été un succès (« ah ben tu vois? ((rire)) »). Ainsi, l'emploi de l'ExPh « non » n'est pas motivé par l'état d'incertitude dans lequel se trouverait S face à l'attitude de T à son égard mais bien plutôt par une envie ludique d'adopter le masque d'une personne rongée par des remords et craignant le châtiment afin de déstabiliser le partenaire d'interaction. Par conséquent, l'ExPh « non » représente une invitation adressée à l'allocutaire de *jouer le jeu* en partageant le *point de vue* de la locutrice, point de vue qui correspond à une posture plutôt qu'à une attitude 'authentique'.

Les extraits du corpus téléphonique français suivants montrent que l'invitation à partager un point de vue et/ ou un jugement se trouve fréquemment associée à des affirmations formulant une généralité :

(54) LBFRi_09, l. 4-22 :

```
      ((…))
      C :   et En fait (.) e: (en fait) qu'Est-ce que t'es en
            train de fAIre.
            (.)
      F :   pour l'instAnt je suis en train de j'étais en
            train de rEpasser [((rire))]
      C :                     [((rire))] c'est bIEn ça hein,
            [comme] comment hein,
      F :   [oui  ]
      C :   les hOmmes font tOUt dans la maison hein,
            (.)
      F :   <<pp>oui.> (--) c'est vrAI que (.) ma foi,
→     C :   éh ben il faut bIEn s'entrAIder quand même hein,
            entre: [entre cOUples hein,(.) hein,]
      F :          [<<dim>oui: oui: oui: oui:>  ]
      C :   c'est normAl ça=hein,
            (.)
      F:    <<p>si anne-marie pouvait le fAIre bon ben é e:
            ça serai:t [(    )        ]
      C :              [ça serait elle] qui le (ferait) oui,
            (.) hmm. .hh et comment elle va, Elle anne-marie,
      ((…))
```

(55) LBFRi_16, l. 37-43 :

```
      ((…))
      T :   et tOI tu aides ta mamAn je supp[Ose
      S :                                   [.hhh] be:n
            ouI=euhmh=
      T :   =un ptit pEU
      S :   un ptit pEU=oui,h=h
      T :   non(.) (voilà) e il faut bien s'occupEr quand
      →     même=hein,
      S :   =bien sÛr .h pui:s cet été on ira te vOIr
      T :   A ben [( )]
      ((…))
```

(56) CATF_05, à partir de 16m07s :

```
      MA :  ((…)) eu:::h les copIEs de::: de trois cent Un,
            (.) sont restées en deux cent un.
            (2.5)
      DA :  be::n j'a- j'avais demandé à jean-lUc de s'en
            occuper.
      MA :  a qui?
            (.)
      DA :  jean-luc delattre.
      MA :  ouI: il est parti très tÔt alors.
            (1.5)
      MA :  parce que aprÈs il y a::: (.) il y a eu=eu:h
            arnaud knittEl qui est venu nous dIre qu'il y
            avait des copIEs aprÈs il y a eu sabIne qui est
            venue (nous le dIre) et après plus personne n'est
            venu nous le dIre;
            (.)
      AN :  dOnc=euh [(        )
      DA :           [ben c'est sandrIne qui m'a dIt il faut
            que tu pArtes davId t'as pas l'air bIEn (.) alors
            [je suis (              )
      MA :  [ouAIs mais t'as jamAIs l'air bien
MA/AN/SA/RE :     ((rires))
      DA :  alors je suis allé (.) elle a dIt il faudrait
            dem[ander à jean-lUc de: de s'occupEr
      SA?:     [(                              )
      DA :  de tes copIEs
            (.)
      MA :  é bE:n c'est [(               )=
      DA :               [alors je l'ai fAIt,
      MA :  =elle s'en est (bien) occupÉE,
            (1.0)
      DA :  O là lÀ.
            (.)
      SA :  [(               ) tu peux pas
      MA :  [ben voilÀ:.
            (.)
      MA :  nOn mais les bElges.
      DA :  ((rire))
      SA :  il faut vraiment [(      )=((rire))
→     MA :                   [tu sAIs=hein, (--)
            s'ils sont pAs françAIs tu peux pAs leur faire
            confiance. [tu peux pAs (          ) ((rire))
DA/SA/AN?:       [((rires))
            (2.0)
      DA :  alOrs qu'est-ce qui leur est arrivée? [(       ?)
      MA :                                        [.Hm ils
            sont en (trois) cent soixante quInze
            (.)
      DA :  m,
      MA :  alOrs les copIEs ((…))
```

La généralité avancée dans l'extrait (54) porte sur une valeur communément partagée, à savoir le principe de la solidarité (« `il faut bien s'entrAIder quand même hein,` »). En actualisant ce principe dans son discours, la locutrice C produit un

commentaire à propos de l'information que son frère F est en train de faire le repassage tout en l'invitant, par le biais de l'ExPh « hein », à partager son point de vue. L'acquiescement emphatique de F (« oui: oui: oui: oui: ») montre par ailleurs que l'évidence d'un tel *argument* exerce une *contrainte positive* sur la réaction de l'allocutaire. La fonction argumentative de l'énoncé (« il faut bien… ») se réfère à l'évaluation positive apportée par C à l'égard de l'activité de son frère (« c'est bIEn ça hein, »), évaluation positive justifiée à l'aide du renvoi à la valeur commune du principe de solidarité et renouvelée une fois de plus après la production de la justification (« c'est normAl ça=hein, »).

Dans l'extrait suivant (55), l'énoncé « il faut bien s'occupEr quand même=hein, » représente un commentaire exposant le point de vue de la locutrice T, la tante de S, sous forme d'une formulation généralisante. La validité générale de l'affirmation est signalée par l'utilisation d'une tournure impersonnelle (« il faut ») d'une part et par l'association des marqueurs illocutoires « bien … quand même » d'autre part, soulignant l'évidence et le caractère 'inattaquable' du point de vue exposé. Par ailleurs, l'ExPh « hein » élève elle-même une « exigence de validité » par rapport à la proposition si l'on suit les explications de Settekorn (1977, cf. sous-chap. 4.4.2.2), de sorte que l'on peut parler de complémentarité fonctionnelle par rapport à l'ensemble des expressions évoquées. Ainsi, l'approbation discursive apportée par S (« bien sÛr ») est directement conditionnée par le tour initial de T au point de paraître routinière voire mécanique.

La particularité du dernier exemple (56) consiste d'une part dans le positionnement initial de l'ExPh complexe « tu sAIs=hein, » lui conférant une valeur d'annonce et, d'autre part, dans l'exploitation de sa fonction argumentative à des fins ludiques. Le placement de l'ExPh en position initiale de l'énoncé est ici lié à une stratégie du locuteur cherchant à imposer son tour dans une situation de polylogue où une autre locutrice (SA) est en train de développer un tour (cf. l'énoncé inachevé « il faut vraiment [( )=((rire)) »). La fonction appellative exercée par les ExPh grâce notamment à leur contour intonatoire spécifique fournit dans ce contexte un moyen efficace d'attirer l'attention des interlocuteurs et de la détourner ainsi du discours tenu par la 'concurrente'. Cette observation peut être rapprochée du renvoi de Settekorn à la fonction de *confirmation de rôle* par rapport aux « tournures à fonction r.a.d. » :

> « Dans la description des tournures à fonction r.a.d., on doit, en outre, prendre un autre aspect en considération, car, en plus d'une confirmation d'argument, le locuteur qui les utilise tente également de rechercher une approbation à son rôle de locuteur, c'est-à-dire une '*confirmation de rôle*'. » (Settekorn 1977 : 205)

Settekorn s'appuie par ailleurs sur Goffman (1974) qui, quant à lui, souligne la relative instabilité du statut du locuteur en raison du risque de ne pas pouvoir maintenir ses affirmations :

> « (…) C'est que poser une affirmation signifie choisir un point de vue qu'il n'est peut-être pas possible de maintenir et rend celui qui la pose dépendant d'une confirmatiion de la part du récepteur, confirmation, moins en rapport avec ce qu'il dit que bien plus avec son droit de dire ce qu'il dit. » (Goffman 1974 : 224)

Ainsi, loin de représenter des *turn exit devices* (cf. sous-chap. 3.4.2), les ExPh sont susceptibles de représenter, dans certains contextes, des moyens servant à imposer son tour face à des locuteurs 'concurrents' (*turn holding devices*). Il serait sans doute intéressant d'analyser le comportement langagier des participants impliqués dans une situation de polylogue pour voir si, en situation potentiellement concurrentielle, le recours à des ExPh est plus souvent motivé par un souci d'imposer son tour que dans des situations d'échange en face-à-face.

D'autre part, l'accolement de l'ExPh « hein » à l'ExPh « tu sais » permet de créer un effet d'emphase en mettant en relief l'expression « `sAIs` », prononcée avec une accentuation prosodique marquée et annonçant que ce qui va suivre porte sur un élément de savoir devant être partagé par tous en raison de sa validité générale. Or, la proposition de l'énoncé suivant produit un effet d'incohérence fondée sur une logique décalée : le fait d'avoir la nationalité belge semble ainsi représenter un défaut de caractère (la « *belgitude » ?*) dont seuls ceux ayant la nationalité française seraient exempts. Le rire des interlocuteurs montre que l'énoncé a bien été compris en tant que jeu de mots et non comme la preuve que le locuteur souffre d'un déficit intellectuel, de sorte que l'on peut dire que les allocutaires ont accepté d'interpréter l'ExPh « `tu sAIs=hein,` » comme une invitation à partager non un point de vue communément admis mais un point de vue délibérément loufoque. Le décalage entre le caractère loufoque de la proposition d'une part et l'exigence de validité élevée *normalement* par l'emploi d'une ExPh renforce l'effet comique produit par l'énoncé. Dans la mesure où on peut considérer le renforcement de l'effet comique comme relevant d'une procédure intentionnelle du locuteur, il convient de

distinguer un emploi *ludique* et *détourné* de l'ExPh « tu sais » par rapport à un emploi argumentatif ou explicatif *authentique*, c'est-à-dire *non ludique*.

En ce qui concerne le statut des ExPh en tant que *tournures* élevant une « exigence de validité » (Settekorn 1977, cf. ci-dessus), il convient de noter que, de même que l'ExPh « tu sais » peut introduire « une information que le destinataire peut ignorer » (cf. Davoine 1981 : 110), cette exigence ne se réfère pas nécessairement à des principes ou valeurs clairement identifiés, notamment par rapport aux contextes d'emploi où le locuteur invite son partenaire à partager un point de vue, un jugement ou une observation.

Les extraits suivants illustrent qu'aussi bien les locuteurs français que les locuteurs allemands recourent fréquemment à des ExPh dans le cadre d'énoncés évaluatifs :

(57) LBFRi_07, l. 65-68 :

((…))

AR : ouais elle est sur lyon
[elle (est allée voir sa famille)
CO : [Ah d'accord.
→ eh ben elle a bIEn raison=hein,
AR : <<p> ouais>
((…))

(58) LBFRi_11, l. 27-35 :

((…))
C : [a oui (tu)] passes des exAmens (.) mm, a ouais d'accOrd
J : donc=euh il faut quand même révisEr (et puis dans (.)) au mois de jUIn là, bEn (.)
C : ça y Est (.) c'est bOn (.)
→ J : ça (sera) bOn=hein, j'espère que je: (.) je vais avoir des points d'avAnce [(mais bon)]
C : [O O]
ben j'espère que OUI quand même (.) tu te bouges un pEU et puis tu verrAs=hein,
J : oui: [(j-)]
((…))

(59) CATF_04, à partir de 72m49s :

((…))

RE : nOus c'est (.) .h en en vIlle s'est passé bien avant,
VE ?: oui::=
RE : =ch'pense qu'en allemAgne tu as de:s .hh des dialEctes qui sont locAUx qui sont tOUte la régIOn
SA : oui [oui
RE : [tu habites à la vIlle ou à la campAgne (.) .h alors qu'lÀ ça fait <<en riant>très camp[Agne
SA : [ouI
AN : =ouAIs c'est ç↑a(=hein,)

```
        RE :  ch'crOIs qu'c'est çA qui fait que: [(           )
        SU ?:                                   [(           )
        AL :  .h hMHHH=
        SA ?: =oui
        SU ?: ouAIs=
        RE :  =et qu'on a du mal de compr[Endre ((rire))
        AL :                             [a mAIs=eu:h (.)
              ch'crOIs qu'le lorr[AIn est de lOIn le
→             pIre[.=hein,
        DA :      [ouais
        SA :      [ou↑ais
        AL :  il y a le vo:sgIEn [aussI.
        VE :                     [le vosgIEn est pAs mal aussi
        ((…))
```

Ces extraits montrent que les jugements se réfèrent directement à la subjectivité de la personne qui les émet. Leur justification paraît exprimée implicitement à travers le recours à l'ExPh « hein », qui est par ailleurs la forme la plus souvent employée dans ce contexte. Dans l'extrait (57), l'énoncé « `elle a bIEn raison=hein,` » exprime l'approbation du comportement d'une autre personne tout en invitant l'interlocutrice AR à partager ce jugement. Parallèlement, l'emploi de « hein » permet à la locutrice CO d'élever une exigence de validité par rapport à une valeur qui n'est qu'implicite. En effet, l'ExPh « hein » réfère à un principe communément partagé et approuvé, à savoir qu'*il faut se faire du bien à soi-même de temps en temps*. C'est en ce sens que Rehbein (1979) emploie la notion d'*éléments linguistiques référentiels* (cf. sous-chap. 3.5.2) qui, d'après lui, peuvent renvoyer à des *sentences,* des *règles de conduite* ou bien encore à des *maximes* (cf. ibid. :71-72). Ainsi, la locutrice CO peut espérer obtenir l'approbation de sa partenaire en vertu de la référence implicite au principe glosé ci-dessus qui, même s'il ne s'agit pas de *sentence* à proprement parler, fait néanmoins partie des valeurs partagées par les membres de la 'communauté' qui est celle du monde occidental ou du moins de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord.

Dans l'extrait (58), l'énoncé « `ça (sera) bOn=hein,` » constitue une évaluation positive anticipée par rapport à un état que J espère atteindre dans un avenir proche : celui d'être prêt pour les examens du baccalauréat. L'évaluation positive est associée à la formulation de l'espoir d' « `avoir des points d'avAnce` », révélant ainsi le caractère volontairement optimiste de cette évaluation. De ce fait, l'*invitation à partager un jugement* effectuée à l'aide de l'ExPh « hein » constitue en même temps une invitation à partager l'optimisme affiché par le locuteur, optimisme que C elle-même vient d'exprimer au tour précédent (« `ça y Est (.) c'est bOn` »). L'ExPh « hein » revêt donc une

dimension d'appel à la solidarité (all. « solidaritätsheischend », cf. Ehlich 1986a à propos d'une fonction spécifique de certaines *interjections),* comprise ici en tant que recherche de soutien moral dans une situation génératrice d'angoisse et de conflits intérieurs. D'autre part, l'utilisation de « hein » renforce l'effet d'emphase créé par ailleurs à l'aide de l'accentuation prosodique de l'expression évaluative « bOn ».

Le jugement énoncé dans l'extrait (59) comporte un indice de subjectivité explicite à travers l'expression « je crois que » (« ch'crOIs qu'le lorrAIn est de loin le pIre.=hein, »). Ainsi, l'exigence de validité élevée par l'ExPh « hein » par rapport à la proposition *l'accent lorrain est de loin le pire* sert à représenter un jugement personnel en tant qu'affirmation valable devant être communément approuvée. Parallèlement, la fonction appellative de ce « hein » attire l'attention des allocutaires sur l'élément d'information que *c'est l'accent lorrain qui est le pire* par rapport à l'ensemble des « dialEctes » qui viennent d'être évoqués dans le cadre de la séquence. Ainsi, l'ExPh « hein » joue également un rôle par rapport à l'organisation thématique du discours coproduit. Par la suite, le locuteur AL développe le thème selon le même principe de spécification en proposant de prendre également en considération l' « accent vo:sgien », trouvant en VE une *collaboratrice discursive* qui accepte l'invitation au partage du jugement de façon explicite par la production de l'énoncé confirmatif « le vosgIEn est pAs mal aussi ».

Dans le corpus allemand, ce sont les ExPh « he » et « ne » qui sont le plus fréquemment associées à l'invitation au partage d'un jugement :

(59) GNS_02, à partir de 19m30s :

```
      ((...))
      BI:   ((…)) und (dass) Ich seine hEmdn bügel; (.) och nÖ.
            (.)
      GI:   ((rire))
      BI:   ich schieb ihm dann eher noch meine blUsn unter=hehe=
      GI:   =hehehe ((rire))
      BI:   ((rire))
            (.)
      BI:   .h m, (.) ja: so ist (     ) bei uns (.) [(        )
            bügeln.
      GI:                                            [ja:
            (.)
→     GI:   ja das is voll dOOf=ne,
            (.)
      GI:   also ich [mag das
      BI:            [m=m,
      GI:   wirklich nich so [gern (.)
```

```
      BI:                    [M=M,
      GI:   is so zEItraubend; (.) .h
      BI:   m=m
      GI:   u:nd e:r kann halt nich zusammenlegn und dann meint er
            <<imitant la voix du partenaire> machst dU das,> ((…))
```

(60) GNS_18, l. 148-158:

```
      ((...))
      UW:   jA: ich hab da nur (.) jA: da warn noch mEhr vIE:l mehr
            sachen so; wo ich Echt gedacht habe O:h [(         )
      GI:                                           [erzähl mal
            ((rire))
      UW:   (             ) (.) warum ich nicht gAnz so gute lAUne
            hatte (      ) halt mAnuel so; weil der hat das halt
            schon gesch- geschnallt. äh jA hie:r (--) .h .hh wei:l
            (-)
→     GI:   der mAnuel is aber auch n: gAnz vernÜnftiger EIner; he?
            .hh
      UW:   mAnuel ist sUper erwAchsen. sowieso.
      GI:   ja.
      UW:   al[so; (.)
      GI:     [Eben.
      ((...))
```

(61) GNS_18, à partir de 14m30s:

```
      ((...))
      GI:   also: du: hast dir wieder fErtichfu:d gekauft.
            (.)
→     UW:   jA=a, (.) aber gEIln fertichfu:d=ne?=
      GI:   =jA diese viersterne- gesch[ichte da. ja.
      UW:                             [jA=a,
      ((...))
```

Dans l'extrait (59), l'ExPh « ne » est associée à un commentaire évaluatif portant sur le thème de la séquence, à savoir la corvée du repassage (« `ja das is voll dOOf=ne,` »). Ce commentaire est introduit par la particule connective[43] « ja » qui, selon Métrich et al. (1998), « exprime une réaction affective précédant l'énoncé proprement dit » (p. 138). A mon avis, cette réaction affective va de pair avec une connivence entre les partenaires d'interaction en ce sens qu'en tant que femmes vivant en couple, elles partagent un certain nombre d'expériences et de points de vue[44]. C'est pourquoi

[43] La notion de *particule connective* est définie chez Métrich et. al. (1998) de la façon suivante : « particule simple ou complexe comme *also, ja, nun, das heißt, so,* etc. jouant un rôle dans l'organisation du discours, soit au niveau du contenu de l'énoncé (elle sert alors à introduire une explicitation, un résumé, un correctif, etc.), soit au niveau de l'énonciation elle-même, qu'elle sert alors, selon le cas, à amorcer ou à clore en l'"accrochant" de diverses manières au contexte ou à la situation de communication. » (Ibid. : XXII)

[44] Cette analyse s'oppose à la caractérisation proposée par Schanen et Confais (1989) qui, quant à eux, décrivent ce « ja » en tant que « simple contactif destiné à introduire une réponse (cf. anglais *well*, français *eh bien* ou *ben*) » (cf. ibid. : 528).

l'*invitation à partager un jugement* paraît davantage rhétorique que dans des contextes où la connivence entre les interactants n'est pas au même point *préétablie*. Il est possible que ce soit pour cette raison que le régulateur confirmatif « m=m, » est produit avec un léger décalage dans le temps.

Parallèlement, la production de l'énoncé « ja das is... » permet à GI de sortir de son rôle d'allocutaire et d'adopter celui de la locutrice qui s'apprête à contribuer à son tour au développement du thème en parlant de ses expériences personnelles (« u:nd e:r kann halt nich zusammenlegn und dann meint er <<imitant la voix du partenaire> machst dU das,> ((…)) »). Ainsi, on constate que les ExPh servent souvent le but d'assurer le rôle de locuteur à la personne qui les emploie.

L'occurrence de l'ExPh « he » dans l'intervention de GI (« der mAnuel is aber auch n: gAnz vernÜnftiger EIner; he? », extrait (60)) permet de thématiser un aspect du récit fourni par UW au sujet de ses déboires avec les membres d'un groupe de musiciens hiphop, à savoir la maturité et le sens des responsabilités de l'un d'entre eux. La focalisation thématique sur cet aspect représente un détournement et une revalorisation du thème initial : ce ne sont plus le sentiment de frustration de UW et ses doléances au sujet de ses collègues musiciens qui se trouvent au centre du discours, mais la personnalité de Manuel. Ainsi, l'ExPh « he » n'invite pas uniquement le partenaire à partager l'évaluation positive (« n gAnz vernÜnftiger einer »), mais à approuver le détournement thématique initié. C'est dans ce sens que l'on peut interpréter la réponse de UW : « mAnuel ist sUper erwAchsen. sowieso. ».

Dans l'extrait (61), la production de l'énoncé « jA=a, (.) aber gEIln fertichfu:d=ne? » survient dans le cadre d'un tour réactif par rapport au reproche formulé par GI « also: du: hast dir wieder fErtichfu:d gekauft. », prononcé en plage basse avec une tonalité descendante. Dès lors, l'ExPh « ne » s'insère dans un acte d'autojustification fondé sur le jugement positif « gEIln fertichfu:d » qu'elle actualise en tant qu'argument valide tout en demandant à GI de confirmer ce jugement : « jA diese viersterne- geschichte da. ja. ». L'avantage que présente le recours à une ExPh dans le cadre d'une autojustification consiste dans l'exercice d'une contrainte positive sur le partenaire qui paraît beaucoup plus élevée que si UW ne l'avait pas employée. Ainsi, un énoncé tel que « Ja, aber das ist geiler Fertigfood. » (*Oui, mais c'est un plat préparé super bon.*) est susceptible de provoquer davantage de réactions de rejet

dans la mesure où le jugement paraît ‘trop’ subjectif. Une réponse possible pourrait alors être celle-ci : « Ja, das findest du ! Aber wir wissen ja, dass Fertigfood grundsätzlich schlechter ist, ne? » (*Oui, c’est ce que toi tu penses! Mais nous savons très bien que les plats préparés sont par principe plus mauvais, hein ?)*

Quant aux ExPh susceptibles d’être considérées en tant qu’*invitations au partage d’une observation*, la frontière par rapport au partage d’un *jugement* ou d’un *point de vue* est une fois de plus fluctuante. Comme les exemples relevés dans les corpus sont beaucoup plus clairsemés, je me contenterai de ne présenter que les extraits les moins équivoques :

(62) LBFRi_09, l. 29-34 :

```
      ((...))
      F :   a: oui=euh là: justem↑ent on arrIve quoi il y a une
            demi-h↑eure quoi [(je sais pas)]
      C :                    [a bon?       ]a ben je vous ai (prIs
→           au pOnt) alors=hein, ((rire))
      F :   [ouais (  )]
→     C :   [je vous ai] pris jUste jUste=hein?
      F :   (<<p>quoi.>) oui=oui=oui oui=oui.((...))
```

(63) LBFRi_11, l. 45-55 :

```
      ((...))
      J :   ce sOIr sI je vais à un (.) y a un concErt sur voirOn
      C :   a=a, (.) avec ta copIne?
      J :   nOn non,
      C :   ((rire))
      J :   avec dEs copines. hh
      C :   t’es sÛr que c’est pas (.) Une copIne?
      J :   h non j’ai plus↑ieurs (.)
→     C :   he éh ben dis dOnc c’est vrAI que tOI=hein, le don
→           jUAn=hein, [((rire))]
→     J :              [((rire))] j’en AI de la chAnce=hein,
      C :   A OUI O OUI h .h h
      ((...))
```

(64) GNS_13, l. 7-23 :

```
      ((...))
      UW:   ich bin aufm wehe::g [dann weißt du
      GI:                        [du bist auf
            (.)
      UW:   weißtu beschEI:d
      GI:   w- wo wo bIstn du=u? ((rire))
      UW:   ich bin aufm bAhnhof und fAhre.
            (.)
      GI:   Ach so Okee ja dann (.) ja=a. gUhu:t
      UW:   jo::?=
→     GI:   =dann bist du ja hier so gegen: nEUn dA.=he,
```

```
      (--)
UW:   ä::h so wie gEstern jA war das gEstern gegn neun?
      (1.0)
GI:   jo:: also ich denk mal kUck mal du: fährst bis hAlb
      dann kommt der bUs und dann musstu noch lAUfn:
      [dann wirstu um
UW:   [ja:=a
GI:   nEUn hier sein .HH .h
((...))
```

Dans l'échange de l'extrait (62), S énonce une observation fondée sur l'information donnée par F selon laquelle lui et sa femme viennent de rentrer d'une promenade une demi-heure auparavant. On note la faible valeur informationnelle de cette observation qui, en commentant l'information fournie par F à partir du point de vue de S, se caractérise par une forte redondance : « `a ben je vous ai prIs au pOnt alors=hein,((…)) je vous ai pris jUste jUste=hein?` ». Ainsi, l'ExPh « hein » attire l'attention du coénonciateur non sur la valeur informationnelle des énoncés en question mais sur la pertinence de l'observation en tant que telle tout en demandant l'*approbation discursive* du partenaire.

Le rire par lequel se termine la première intervention (« `… pris au pOnt alors=hein, ((rire))` ») constitue un indice montrant que l'énonciatrice entend établir une *connivence* avec son partenaire par le biais de l'invitation au partage de son observation. Ce partage est accompli interactionnellement grâce à l'approbation emphatique exprimée par le partenaire : « `oui=oui=oui oui=oui.` ». Dans l'échange suivant (63), la connivence achevée interactionnellement atteint un degré qui se rapproche davantage de la *communion phatique* malinowskienne que celle de l'exemple précédent : l'énonciataire J rejoint l'énonciatrice C dans le rire sanctionnant l'observation selon laquelle il serait un véritable « `don juAn` » et l'approuve en produisant un énoncé équivalent : « `j'en AI de la chAnce=hein,` ». L'énoncé est ratifié ensuite par la réplique « `A OUI O OUI h .h h` » dont l'emphase prosodique s'accorde parfaitement avec la tonalité quasi *théâtrale* de l'ensemble de l'échange. Le plaisir que prennent les partenaires d'interaction à jouer les rôles de l'admiratrice ébahie d'une part et du « Don Juan » narcissique d'autre part procure aux paroles échangées une allure de *futilité* loin de l'utilitarisme de la parole des transactions et les rapproche ainsi du concept du *parler pour parler, pour le simple plaisir d'échanger* théorisé par Malinowski (1972[2] ; cf. sous-chap. 1.1).

Le dernier exemple (64) illustre un fait d'une autre nature : il s'agit d'une déduction dont la sobriété est dénuée de tout aspect ludique (« dann bist du ja hier so gegen: nEUn dA.=he, »). L'association de l'ExPh « he » avec la particule modale « ja » invite le partenaire UW à se rendre à l'évidence que, compte tenu du fait qu'il se trouve actuellement à la gare, il arrivera vers neuf heures. Or, la réaction de UW montre qu'il interprète l'énoncé non comme une information pure et simple, mais comme une observation subjective qu'il convient de ratifier sous réserve de vérification : « ä::h so wie gEstern jA war das gEstern gegn neun? ».

D'autre part, la marque d'hésitation « ä:h » indique que l'échange est en train de prendre un tour inattendu voire non voulu en ce sens que l'objectif initial de son appel consistait à rassurer rapidement sa petite amie au sujet de l'imminence de son arrivée (« ich bin aufm wehe::g dann weißt du ((…)) weißtu beschEI:d ») et non d'indiquer l'heure exacte de son arrivée, ce qui risquerait de déclencher une discussion à propos de l'heure tardive à laquelle il a apparamment l'habitude d'arriver (« so wie gEstern ») . Ainsi, l'explication détaillée fournie par GI suggère qu'elle pense nécessaire de lui expliquer que les déplacements prennent un certain temps…

L'emploi d'une ExPh permet à l'énonciatrice, se trouvant jusque-là dans le rôle du récepteur, d'adopter un rôle actif dans la conversation et d'assigner à son partenaire le rôle de celui qui doit réagir en acquiescant ses paroles.

Pour conclure ce sous-chapitre, je voudrais souligner la grande diversité des contextes discursifs possibles dans lesquels les fonctions d'invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation peuvent être exercées. Corollairement, les fonctions et valeurs interactives spécifiques assurées par les différentes ExPh sont elles aussi très diverses tout en s'appuyant sur un certain nombre de qualités, de propriétés constantes qui leur sont inhérentes, à savoir :

A. <u>sur le plan procédural :</u>

- la capacité à piloter la *co-locution* (cf. sous-chap. 2.1.1) en permettant de (re)distribuer les rôles de locuteur et d'allocutaire(s) ;
- la capacité à initier une *coénonciation* (cf. ibid.) en pilotant la façon dont les thèmes seront traités ;
- la fonction appellative permettant d'attirer l'attention du/ des partenaire(s) dans le but d'obtenir une « confirmation de rôle » en tant que locuteur (cf. ci-dessus) ;

- la fonction de focalisation sur le noyau informatif d'une proposition ;
- la fonction argumentative et l'exercice d'une *contrainte positive* sur le partenaire ;
- la fonction de structuration du discours.

B. <u>sur le plan relationnel</u> :

- la capacité à renforcer les procédures de mise en place d'une connivence par le biais de l'affichage explicite d'une *convergence des points de vue ;*
- la capacité à ménager les faces au moyen de l'adoucissement d'un acte de langage potentiellement menaçant (un jugement négatif, une observation compromettante,…).

La grande variété des fonctions et valeurs interactives spécifiques exercées par telle ou telle ExPh par rapport à un contexte précis ne permet guère de comparer directement tel énoncé français à tel énoncé allemand. En revanche, on peut constater que les ExPh françaises et allemandes, et plus précisément les expressions « hein » d'un côté et « ne » ou « he » de l'autre, sont largement utilisées dans le cadre de l'*invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation*. D'autre part, on peut noter que, d'une façon générale, les énoncés allemands comportant une ExPh contiennent souvent d'autres *mots de la communication* telles que des particules modales ou connectives qui interagissent avec l'ExPh sur le plan des valeurs illocutoires et interactives d'un énoncé concret. Quant aux énoncés français, on peut noter une cooccurrence assez fréquente d'ExPh et de *mots de la communication* tels que « eh ben », « dis donc » (cf. extrait 63), « bien » et « quand même » (extraits 54 et 55).

4.4.3 L'invitation au partage d'un élément du vécu personnel

4.4.3.1 Vécu personnel et émotion

La notion de *vécu personnel* fait référence à une expérience ou un événement auquel le locuteur est associé directement ou indirectement en tant qu'individu réagissant

intellectuellement et émotionnellement à cette expérience ou à cet événement. Par *invitation au partage d'un vécu personnel,* je propose d'entendre plus spécifiquement un énoncé dans lequel le locuteur marque le caractère personnel de l'expérience présentée ou commentée en se référant explicitement à lui-même à l'aide des pronoms déictiques « je », « me » etc. En *extériorisant* ce vécu personnel par le biais du langage, le locuteur *exprime* sa subjectivité en la partageant avec son partenaire d'interaction. Ainsi, on peut établir une relation avec la *fonction expressive* de Jakobson (cf. sous-chap. 1.2) et se demander comment on pourrait préciser le rapport entre *vécu personnel* d'un côté et *fonction expressive* de l'autre par rapport à un énoncé produit dans le cadre d'une interaction verbale.

Du point de vue de l'analyse interactionniste adoptée ici, la fonction expressive est à considérer en référence à sa dimension communicative, c'est-à-dire que le locuteur n'exprime pas une *émotion* simplement pour se 'soulager' mais pour la faire partager et influer ainsi sur le déroulement de l'interaction. Dans un article intitulé *Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XX^e^ siècle*, Kerbrat-Orecchioni (2000) donne un aperçu de l'évolution de cette notion depuis l'essor de la linguistique moderne jusqu'à nos jours en montrant son intégration progressive depuis le structuralisme saussurien de Bally jusqu'aux approches les plus récentes tout en constatant le caractère « indéfinissable » d'un champ dont les recoupements notionnels et conceptuels ne permettent pas de distinguer clairement des notions telles qu'*émotion, affectivité, expressivité* (cf. p. 57). De plus, la linguiste souligne la difficulté à établir une frontière claire entre la catégorie axiologique et la catégorie affective (cf. ibid. : 41-42), de sorte qu'un énoncé tel que « `ja das is voll dOOf=ne,` », traité plus haut sous la rubrique 'invitation au partage d'un jugement' (cf. extrait 59), aurait tout aussi bien pu être traité en tant qu'invitation au partage d'une émotion. Malgré cela, la division paraît « nécessaire, mais très artificielle » entre les sentiments d'une part et les jugements et volontés d'autre part :

> « C'est une division nécessaire, mais très artificielle, que celle qui sépare les sentiments des jugements et des volontés. Le sentiment entre dans une foule de jugements, et inversement le sentiment n'exclut nullement le jugement. […] La moindre phrase met en jeu notre sensibilité. […] Or le langage reflète cet état de choses. De sorte qu'il faudrait se garder de croire qu'une démarcation rigoureuse puisse s'établir entre les choses senties et les choses pensées. Les chiffres font réfléchir dit-on. Ils font aussi battre les cœurs. » (Brunot 1926 : 539, cit. d'après Kerbrat-Orecchioni 2000 : 57)

Les discussions parfois houleuses menées par les linguistes au sujet du statut des émotions par rapport à leur domaine de recherche (cf. Kerbrat-Orecchioni 2000 : 37-38) montrent que « la réflexion sur les émotions souffre d'une problématisation insuffisante des relations existant entre les niveaux psychologique (« éprouvés »), cognitif (représentations) et linguistique (dénominations) » (ibid. : 59). Dans un souci d'apporter quelques distinctions fondamentales, Kerbrat-Orecchioni propose de différencier entre « émotion éprouvée *vs*. exprimée (…) *vs.* suscitée » (ibid. : 59). Ainsi, c'est l'émotion *exprimée* du locuteur qui peut être analysée dans la perspective du présent travail, notion qui ne correspond pas nécessairement à l'émotion *éprouvée* (cf. ibid. : 59-61). Même en admettant que « tout acte de parole comportera des éléments de pensée, de volonté et de sensibilité » de sorte que, là encore, il s'agit d'une « question de dosage »[45], on constate qu'il existe des procédés et des unités linguistiques qui sont plus spécialement associés à la fonction expressive, à savoir par exemple les interjections, les exclamations ainsi que les procédés d'emphase et de mise en relief (cf. ibid. : 46). A cela s'ajoutent les moyens d'expression paraverbaux et non verbaux comme par exemple le rire dont on a tenté de montrer le rôle par rapport à l'établissement d'une *connivence* dans le chapitre précédent (cf. notamment par rapport aux extraits 62, 63).

Tandis que les notions d'*émotion* et d'*expressivité* peuvent être associées à des situations et contextes d'interaction très diverses, celle de *vécu personnel* permet de restreindre le champ d'investigation aux contextes discursifs du récit personnel et des remarques générales portant sur l'état physique ou psychique de l'énonciateur. Ainsi, on n'exclut pas la possibilité que la fonction expressive soit exercée dans le cadre des contextes argumentatifs, explicatifs ou autres évoqués au cours des chapitres précédents, mais on suppose malgré tout que la fonction expressive des énoncés liés à ce contexte joue un rôle particulièrement important dans la mesure où les émotions sont considérées comme des « expériences à partager » :

> « […] alors que traditionnellement, on considère qu'il y a "antinomie entre l'expression et la communication"- la formule est de Bally lui-même (1935 : 80) -, l'émotion étant bien sûr du côté de l'expression, c'est-à-dire de l'expérience intime du sujet et de la parole autocentrée (fonction *émotive* de Jakobson), n'étant en quelque sorte transmise que de surcroît, dans cette nouvelle perspective au contraire, les émotions sont envisagées avant tout dans leur dimension communicative, **c'est-à-dire comme une expérience à partager, qui se localise non seulement *dans* un sujet, mais *entre* des sujets – comme une expérience *intersubjective* donc, intégrée dans des processus**

[45] Ullmann (1952), cit. d'après Kerbrat-Orecchioni 2000 : 38.

> **relationnels** (…). Corrélativement, la question des émotions va se voir appliquer toutes les idées-forces qui parcourent la littérature d'inspiration interactionniste : que l'expression des émotions implique une adaptation à l'autre, et à la situation communicative dans son ensemble ; et qu'elle engage la mise en œuvre incessante de mécanismes de régulation, d'intersynchronisation et de négociation entre les interactants… » (Kerbrat-Orecchioni 2000 : 49-50, *mise en relief par la réd.*)

L'un des objectifs des analyses suivantes consiste à s'interroger sur le rôle des ExPh par rapport au partage d'un vécu personnel et sur l'imbrication possible des fonctions phatique et expressive jakobsoniennes.

4.4.3.2 Analyse comparative de quelques extraits de séquence

La première série d'exemples montre que, dans le corpus français, on trouve fréquemment des ExPh dans le cadre d'échanges plus ou moins ritualisés autour de la question de santé. Les différentes ExPh utilisées (« tu vois » et « hein ») fonctionnent alors en tant que *ponctuants du rhème* (cf. Danon-Boileau & Morel 1998 : 94-119) et servent fréquemment d'amorce à une séquence plus spécifique, généralement narrative, portant sur les activités récentes ou en cours de l'interactant interrogé sur sa santé.

A) <u>Echanges ritualisés autour de la question de santé :</u>

(65) LBFRi_10, l.5-8 :

```
      ((…))
      C :   commEnt ça vA
→     D :   ai: ben ça va pas m↑al tu vois? (.) que: on est en
            train de brIcolEr
      C :   a vous êtes en trAvaux.
      ((…))
```

(66) LBFRi_16, l. 7-14 :

```
      ((…))
      T :   [comment ça] va
            (.)
      S :   oui, ça va et toi
→     T :   ben ma foi moi ça vA=hein,
      S :   ça va,
      T :   (tu suis) ton petit bonhomme de chemin?
            (.)
      S :   (a=)ouais, ((rire))
      ((…))
```

(67) LBFRi_20, l. 9-14 :

```
      ((…))
      T :   ça va?
      S :   oui ça va et toi?
→     T :   ouais bon on fait all↑er=hein
      S :   ouais,=
      T :   =(tant) qu'il y a le beau temps et pas écOle au moins
            ça vA?
      S :   a t'es pas en vélO aujourd'hui?
      ((…))
```

On note que, dans le corpus téléphonique français, l'association d'une ExPh à l'énoncé produit en réponse à la question de santé est relativement fréquente alors que dans le corpus téléphonique allemand, on ne trouve aucune occurrence de ce type. Or, cette observation doit être relativisée dans la mesure où la question de santé n'est que rarement posée dans les conversations téléphoniques à ma disposition, en dépit du fait qu'elle paraît faire partie des actes régulièrement accomplis dans le cadre des séquences ritualisées d'ouverture des conversations téléphoniques privées menées en langue allemande. Ainsi, Lüger (1992) intègre la question de santé (all. « WOHLERGEHENSFRAGE ») en tant qu'acte langagier constitutif dans son schéma concernant le rituel d'ouverture (cf. ibid. : 22). La raison de l'absence de cette question est due au fait que, contrairement aux interactions menées en langue française, l'objectif principal de la plupart des entretiens consiste moins souvent à simplement 'prendre des nouvelles' qu'à obtenir ou fournir une information précise (corpus GNS_08, GNS_10, GNS_11, GNS_13, GNS_14, GNS_17), même si les interactants développent souvent des activités d'échanges de 'nouvelles' plus générales par la suite.

Cependant, l'hypothèse selon laquelle le recours à une ExPh par rapport aux réponses données à la question de santé est plutôt rare voire presque inexistante n'est pas d'emblée exclue, même s'il faudrait la vérifier à partir d'un corpus plus important. Ainsi, l'emploi hypothétique d'un « ne » dans les exemples suivants n'est guère possible :

(68) GNS_18, l. 1-8 :

```
      ((…))
      GI:   ja hallo? (-) ja hallo?
      UW:   hAllo:
      GI:   hallO-o:
      UW:   na:?
      GI:   nA wie gEht's di:r
      UW:   O: kapUtt. aber sOnst alles klAr.((cf. *O:
            kapUtt.=ne,))
      GI:   A- alles klar (.) schön..h
      UW:   =und du?
      ((…))
```

(69) GNS_09, l. 1-7:

```
      ((…))
      GI:   ja hallo:?
      UW:   hAllo: Ich bi:ns
      GI:   hAllo dU bists
            (.)
      UW:   ja wie gEhets
      GI:   gUhut  ((cf. *gUhut=ne,))
      UW:   <<anglais>cOOl:> (.) warst=n schwImm heut?
      ((…))
```

En effet, l'emploi de l'ExPh « ne » est plus spécifiquement orienté vers une convergence des points de vue dans des contextes argumentatifs ou explicatifs que l'emploi de l'ExPh « hein ». L'ExPh « ne » est alors fréquemment associée à l'expression d'un sentiment tel que celui de la frustration ou du mécontentement comme dans les contextes suivants :

(70) GNS_18, l. 18-24 :

```
      ((…))
      UW:   hast du auf mein anruf gewArtet,
      GI:   jA; son bIsschen natÜrlich,.h
      UW:   kU:l.
      GI:   ((rire))
      UW:   (ich da so jA ich habe überlEg eijenlich) scho spÄt,
            und
→           so jA. hat Echt lAnge gedauert ne?
      GI:   jOA; aber (.) war spAβig bestimmt oder nich? (.) oder
            n- nErvich. .h
      ((…))
```

(71) GNS_02, à partir de 16m58s:

```
      ((…))
      GI:   .HH ja und dann frAg ich mich, so weil ole um- und vera
            Unbedingt nUr diese eine wohnung haben wolltn und
            [kEIne andere
      BI:   [ehe
      GI:   .hh warUm wir dann nich einfach bis <<en riant>oktOber
            gewartet habm.>
      BI:   ja. das frAg ich mich dann auch ((rire))=
      GI:   =((rire))
      BI:   wenn mans nich Abwarten kann;
      GI:   jA; Ebn drUm
      BI:   hast du denn jetz das gEld von sarah gekricht,
      GI:   nEE. (.) noch nich. also das hÄngt immer noch bei u-
            bei uns beim adeeatsE fest. .hm .hm
            (.)
→     GI:   jhAha. ne, ((rire))
      BI:   MMhh;=
      GI:   =H=H (.) .H=
      BI:   =oje:
```

```
      (.)
GI:   Ebm drUm. also von dAher hätt ich mir d- diesn
      zwIschnstopp auch spArn könn weil [ich
BI:                                     [m=m,
GI:   krig mein geld ja Eh erst;
      (.)
BI:   Ebm.
GI:   ((rire))
((…))
```

Dans les énoncés relevés ci-dessus, la référence au vécu personnel des énonciateurs respectifs sert d'arrière-plan à un commentaire (extrait 70) et à une argumentation (extrait 71). Dans l'extrait (70), l'ExPh « ne » ponctue le rhème « `hat Echt lAnge gedauert` » en invitant l'interlocutrice GI à partager un jugement qui représente en même temps l'expression d'un sentiment de frustration éprouvé par UW à l'égard de la durée de la manifestation à laquelle il vient de participer. La valeur interlocutoire *expressive* de l'énoncé se trouve renforcée à travers l'emploi de l'adverbe intensif « echt » dont la prononciation accentuée (« `Echt` ») connote un sentiment de 'ras-le-bol'. Comme UW (pré)suppose que GI a attendu que la manifestation soit terminée et qu'il l'appelle ensuite (cf. « `hast du auf mein anruf gewArtet,` »), la valeur interactionnelle de l'énoncé « `so jA hat Echt…` » ne consiste pas à informer GI simplement sur la durée de la manifestation mais à l'inviter à partager son point de vue et ses émotions par rapport au vécu personnel en question. La réplique donnée par la partenaire d'interaction se conforme à ce double appel en enchaînant selon une logique de *convergence des points de vue* en relation avec une référence explicite à la dimension émotionnelle du vécu personnel : « `jOA; aber (.) war spAβig bestimmt oder nich? (.) oder n-nErvich. .h` ».

L'énoncé de l'extrait (71) (« `jhAha. ne,` ») s'insère dans un contexte argumentatif justifiant la critique que GI vient d'émettre au sujet de son ancienne colocataire Sarah : « `ja und dann frAg ich mich, so weil ole um- und sarah Unbedingt nUr diese eine wohnung haben wolltn und kEIne andere ((…)) .hh warUm wir dann nich einfach bis <<en riant>oktOber gewartet habm.>` » pouvant être glosée ainsi : *Vu les circonstances, la décision prise par Sarah de déménager avant le mois d'octobre est complètement incompréhensible/ est aberrante.* Le rire accompagnant une partie de l'énoncé marque la dimension émotionnelle d'un constat affectant directement le vécu personnel de GI qui, suite à la décision prise par Sarah, s'est vue

contrainte à rechercher un nouveau logement provisoire en vue de trouver, à moyen terme, un logement qu'elle partagerait avec son petit ami UW. La valeur interactionnelle de ce rire consiste à communiquer une sensation d'amertume indiquant que la décision prise par Sarah lui a apporté bien des ennuis. C'est par ailleurs ce même rire qui marque l'énoncé « jhAha. ne, » en associant ainsi à l'invitation au partage d'un point de vue relatif à un élément du vécu personnel une valeur expressive et donc émotive induisant un jugement négatif.

On peut se demander quelle est la portée exacte de ce « ne » associé à l'énoncé confirmatif « jhAha. » renforçant un jugement négatif. En d'autres termes, quel est le *common ground* (cf. sous-chap. 4.4.1, 4.4.2) auquel renvoie l'ExPh « ne » dans ce contexte précis ? Il ne s'agit pas ici d'étayer une argumentation justifiant une proposition telle que *la décision de Sarah a été aberrante* par le biais d'un raisonnement plus ou moins 'logique' fondé sur des principes communément partagés, mais d'inviter la partenaire d'interaction BI à confirmer la *cruauté* qu'implique cette décision à l'égard de GI dont la situation devrait susciter un sentiment de *pitié*. Ainsi, les régulateurs produits par BI revêtent une valeur expressive de mécontentement et/ou de désapprobation profonds (« MMhh; ») voire d'apitoiement (« oje: »). Le *common ground* que l'on pourrait reconstruire renvoie ainsi à un 'principe' dont la validité repose sur des critères d'ordre davantage émotionnel que rationnel : *celui/ celle qui souffre a raison et celui/ celle qui fait souffrir a forcément tort*. La perspective du jugement est donc radicalement subjective en ce sens qu'elle est centrée sur le point de vue de GI déplorant les conséquences subies : « Ebm drUm. also von dAher hätt ich mir d- diesn zwIschnstopp auch spArn könn weil ich ((…))krig mein geld ja Eh erst; ». La *convergence des points de vue* suscitée par l'ExPh « ne » indique ainsi une *convergence des émotions* conférant un haut degré de subjectivité aux jugements émis.

En revenant sur le contexte interactif des échanges ritualisés d'ouverture, on peut à présent tenter de vérifier l'hypothèse selon laquelle l'emploi de l'ExPh « ne » n'est pas susceptible d'apparaître dans des énoncés répondant à la question de santé en raison du haut degré d'engagement émotionnel qu'elle implique chez le partenaire d'interaction ainsi qu'en raison du fait que « ne » requiert nécessairement une réponse approuvant ou confirmant les propos du locuteur. Comme le caractère rituel de la séquence d'ouverture dépasse le contenu strictement propositionnel d'un énoncé en acquérant une *plus-value*

symbolique renvoyant au système de règles et de valeurs régissant les interactions des membres d'une communauté donnée (cf. Lüger 1992 : 23), l'ExPh paraît trop 'spécifique' à cause de la subjectivité de la perspective qu'elle induit (cf. ci-dessus). En revanche, l'ExPh « weißt du » est concevable dans les contextes traités en (68) et (69) :

```
•     GI:   nA wie gEht's di:r
      UW:   O: kapUtt. aber sOnst alles klAr.
→     ((cf. O: kapUtt. weißt du, aber sOnst alles klAr.))
•     UW:   ja wie gEhets
      GI:   gUhut
→     ((cf. gUhut weißt du,)
```

Par ailleurs, on note par rapport aux extraits du corpus français l'absence de régulateurs ratifiant les énoncés comportant une ExPh. Dans les extraits (66) et (67), les « tours » produits à la suite de ces énoncés reposent sur des *continuateurs* invitant le locuteur à poursuivre son discours (cf. « T : ben ma foi moi ça vA=hein; S :ça va, ;T :(tu suis) ton petit bonhomme de chemin? »/ « T : ouais bon on fait all↑er=hein ; S : ouais,= ;T : =(tant) qu'il y a le beau temps et pas écOle ((…)) »). Le fonctionnement particulier des séquences ritualisées entraîne donc visiblement un fonctionnement particulier des ExPh.

B) Séquences narratives

Dans le corpus français, les ExPh relevées par rapport à l'*invitation à partager un élément du vécu personnel* sont les ExPh « hein », « tu vois » et « tu sais » :

(72) LBFRi_14, l. 7-19 :

```
      ((…))
      J :   ça va?
      V :   ça vA: tout doucement.=j'ai été vAchement malade trEs
            malade,
      J :   ah bon?
            (---)
      V :   j'ai [eu une] otite.
      J :        [qu'est-ce que t'as eu
      V :   Ah d'accO:rd
            (.)
→     J :   .h <<voix plaintive>le mal d'orEIlles tu sais?>
      V :   ah ben là ça fait très mAl tu [t'es fait soigner?
      J :                                 [(    )]
            ben chui allée chez un premier médecin (.)
            [qui m'a donné des médicaments
      ((…))
```

(73) LBFRi_06, l. 33-54 :

```
      ((…))
```

G : ( ) à midi et demie il est venu me chercher à la: gare,(.)
J : ouais,
→ G : hein,=impeccAble; c'était une semaine supEr il faisait pas [mauvais
J : [il pleuvait?
G : il pleuvait pAs mais il a f- il a fait frOId
→ <<all>tu vois,=donc>
(.)
J : ah oui il a fait froid, ouais un peu=eu:h
G : la semaine dernière il a fait froid (donc)
[( )]
J : [<<voix basse et *morose*>ouais ouais nous aussI pas le beau tEmps=hein,>
→ G : hein, [ce que j'ai ( )]
J : [et là il fait] sUper bEAU là.(.)
[hier et aujourd'hui]
G : [( )]
J : magnifique
G : ah nous aussi tout bleu: magni[fIque (et là)]
J : [ouAI::s]
G : je bOsse=je fais la salle de bains là.
J : O:h génial.
G : ouais (.) euh (.) olàlà. (.) et toi ça va alors euh (maman et tout) ça va?
((…))

(74) LBFRi_03, l. 120-144 :

((…))
JA : [oh be::n chai p↑as t'as pas [mal,
JO : [<<f> n↑On nOn> j'ai rien non, pas de douleurs, non j'attEnds parce que mon
→ placenta s'est décrochÉ un peu tu vois,
JA : hein=hein,
JO : alors j'ai demandé une perf et t↑out mais bon=euh j'attends=euh j'attEnds quoi. (.)
JA : mais t'es inquIÈte t'es comment [( )
JO : [ah OUI j'ai la pétOche quoi (.) <<all> oui il me faudrait être couchE et tOUt si je voulais le sauver alors piquUres et tout le tralala:: (.) .h j'ai dit oh non=non=non=non=non c'est pas pour mOI moi j'ai une famille et tOUt non=non=non c'est pas la pEIne>(-).h j'en ai pas besOIn j'peux te dire>(.) .h alors on verra, ils m'ont dit eh ben écoute faites votre vie comme d'habit↑ude et puis s'Il tient (-) il tient, s'il tient pas, eh ben voilA quoi
JA : <<pp> ah ouais> d'accord
(.)
JO : mais bon il faut que ça s'fasse v↑ite parce que bon ça fout la pétOche parce que je suis à la dOUzième
→ semaine alors ça commence à être grOs tu vois,
JA : ah ouais d'accord
(.)
JO : <<p> et voilà> (.) .hh[h <<f> et comment et Monique
JA : [EU:h sinon ça va?
((…))

Les extraits (72) et (74) portent sur l'état de santé physique des locutrices respectives alors que l'extrait (73) porte sur le récit d'un voyage à Paris dont une partie a déjà fait l'objet d'un commentaire dans le sous-chapitre 4.4.1. Dans le premier échange, l'ExPh « tu sais » est membre d'un énoncé apportant une sorte d'explicitation vulgarisée à l'énoncé précédent « `j'ai eu une otite` ». Ainsi, le choix de la forme verbale « tu sais » semble directement motivé par l'intention de la locutrice J d'attirer l'attention de son interlocutrice V sur l'élément de savoir communément partagé que la notion « otite » est un synonyme de « mal d'oreille ». Outre cette fonction d'*invitation à partager un élément de savoir* (cf. sous-chap. 4.4.2.1), le contexte discursif montre que la locutrice J cherche à partager un élément de son vécu personnel avec son amie V : son discours est énoncé avec une voix plaintive (cf. commentaire dans la transcription) renforçant l'effet d'emphase produit par ailleurs à l'aide des adverbes intensifs « `vachement` » et « `trÈs` » qui, en lien avec l'adjectif prédicatif « malade » *connotent* l'expérience d'une grande souffrance.

Dans ce contexte, il convient de préciser la notion de *connotation* qui joue un rôle clé par rapport à l'exercice de la fonction expressive traitée dans une perspective interactionniste. Dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Dubois et al. (1994), on trouve la définition suivante :

> « […] En linguistique, la *connotation* désigne un ensemble de significations secondes provoquées par l'utilisation d'un matériau linguistique particulier et qui viennent s'ajouter au sens conceptuel ou cognitif, fondamental et stable, objet du consensus de la communauté linguistique, qui constitue la *dénotation*. […] Il faut noter que les mots ne constituent pas à eux seuls le matériau linguistique susceptible d'entraîner des connotations ; il peut s'agir d'une prononciation particulière, de la construction des phrases ou de l'organisation du discours ; autrement dit, les unités de connotation ne coïncident pas nécessairement avec les unités de dénotation. […]. » (Dubois et al. 1994 : 111)

En adoptant cette définition, on se rend compte que la méthodologie d'analyse pluridimensionnelle, telle qu'elle a été présentée notamment dans la troisième partie, entretient un lien fort avec une conception de la connotation en tant que signification émanant d'une configuration caractéristique d'indices linguistiques et paralinguistiques dans un contexte interactif concret. Or, l'opposition entre la *dénotation* d'une part et la *connotation* d'autre part pose plusieurs problèmes, notamment celui de savoir ce que l'on peut considérer comme *proprement linguistique* est ce qui ne l'est apparemment pas. Ainsi, du point de vue de la linguistique saussurienne du signe, « l'étude de la connotation

échappe à la linguistique » et relève de la sémiotique en tant que « science générale des signes » (cf. Dubois et al. 1994 : 112). A ce propos, Kerbrat-Orecchioni (2000) montre qu'aujourd'hui, la façon de considérer la *connotation*, par ailleurs souvent assimilée à la *valeur affective*[46], dépend de la manière dont sont valorisées les trois composantes dans la langue, pouvant être décrites en tant que *idéation*, *volition* et *émotion* :

> « […] les avis divergent quant à *l'importance relative de ces trois composantes dans la langue*, et corrélativement, quant à la question de savoir si la linguistique doit ou non s'intéresser à la composante affective – [….]. » (Ibid. : 37)

On peut ainsi distinguer « quatre camps » (cf. ibid.) dont celui représenté par Jakobson qui me semble être celui qu'il faudrait défendre dans ce contexte :

> « Le langage doit être étudié dans toute la variété de ses fonctions. […] Si on analyse le langage du point de vue de l'information qu'il véhicule, on n'a pas le droit de restreindre la notion d'information à l'aspect cognitif du langage. […]. » (Jakobson 1963 : 215)

Le deuxième problème posé par la définition proposée par Dubois et al. concerne l'idée que les « significations secondes » portées par la connotation représentent plutôt des significations *individuelles* opposées aux significations communément partagées. Or, la connotation en tant qu'*indexation affective* « peut être sociale et conventionnelle ou individuelle et idiosyncrasique » (Cosnier 1994, cit. d'après Kerbrat-Orecchioni 2000 : 40-41) :

> « […] si l'association de *rouge* et de *danger* est une connotation (pour autant qu'elle ne participe pas à la dénotation du terme), on remarquera cependant que cette valeur est reconnue par tout locuteur français. Les connotations peuvent être liées à l'expérience de la communauté linguistique toute entière (…) ou bien à celle d'un groupe particulier (…), ou bien à celle d'un individu ; […]. » (Dubois et al. 1994 : 111)

Par la suite, je reprends la distinction proposée par Kerbrat-Orecchioni (2000) entre l'émotion *dénotée* (à l'aide d'un 'terme de sentiment' comme par exemple dans « je suis heureux » ou bien dans « ça me dégoûte ») et l'émotion *connotée* exprimée par d'autres moyens comme celui évoqué par rapport à l'extrait (72) (« `j'ai été vAchement malade trÈs malade,` »).

La réplique donnée par V à la 'plainte' exprimée par J (« `<<voix plaintive>le mal d'orEIlles tu sais?>` ») montre que l'ExPh « tu sais » a été interprétée davantage

[46] Cf. Kerbrat-Orecchioni 2000 : 40 ; Dubois et al. (1994) parlent de « sens affectif ou émotif » et de « contenu émotionnel », cf. p. 111.

en tant qu'invitation au partage d'un élément du vécu personnel de J qu'en tant qu'invitation au partage d'un élément du savoir : « ah ben là ça fait très mAl tu t'es fait soigner? ». Ainsi, on peut être tenté d'apercevoir dans l'expression « tu sais » une dimension sémantique renvoyant moins à un savoir cognitif qu'à un savoir d'ordre plus *corporel* fondé sur l'ensemble des expériences physiques douloureuses accumulées par les êtres humains au cours de leur existence et 'stockées' dans une sorte de *mémoire collective de la douleur*. L'affirmation « là ça fait très mAl » constitue le *régulateur* discursif ratifiant le 'savoir' qu'avoir mal aux oreilles représente une expérience douloureuse. Elle paraît de ce fait directement *pilotée* par l'ExPh « tu sais ». Parallèlement, la coénonciatrice V marque un mouvement d'empathie à l'aide des marqueurs « ah ben là » initiant son tour en lui conférant une valeur expressive voire exclamative (« ah ») reproduisant de façon quasi-mimétique l'expression de la douleur éprouvée auparavant par sa partenaire d'interaction.

L'utilisation de la première occurrence de l'ExPh « hein » dans l'extrait (73) a été préalablement interprétée en tant que moyen de scansion permettant d'expliciter l'organisation discursive (cf. sous-chap. 4.4.1) revêtant en même temps une « fonction de création ou de réactualisation d'un lien psychoaffectif » (cf. ibid.). A présent, cette deuxième fonction peut être précisée à l'aide du concept d'*invitation au partage d'un vécu personnel* dont la 'validité' repose sur la connotation émotionnelle positive exprimée à l'aide de l'expression évaluative « impeccAble ». Il s'agit ici par ailleurs d'un bon exemple illustrant le mélange souvent inextricable entre la valeur axiologique et la valeur affective d'une expression (voir à ce propos Kerbrat-Orecchioni 2000 : 41-43). La visée explicative que confère l'ExPh « tu vois » à l'énoncé suivant (« il pleuvait pAs mais il a f- il a fait frOId <<all>tu vois,=donc> ») peut surprendre en raison de la contradiction qu'elle établit entre la connotation négative de l'affirmation « il a fait froid » et le 'jugement' positif « impeccable » énoncé juste avant. En effet, la locutrice G poursuit une stratégie double : elle 'rassure' son amie J à propos du succès de son voyage tout en lui apportant la 'consolation' que le bonheur n'a pas été parfait afin de lui épargner le sentiment peu *flatteur* de la jalousie. La locutrice G installe cette double stratégie dès le début de la séquence :

(75) LBFRi_06, l. 22-32 :
((…))

```
J :   et tOI  raconte-moi parI:s
G :   ouais bien chouette ouais [ouais ( )]
J :                             [c'était] bien ?
G :   =ouais ouais
J :   t'es rentrée quand?
G :   c'était le paradIs et lÀ c'est la rentrée oui.(<<bas>tu
      vois,>) h
J :   =ah 'ouais pourquoi?
G :   =ophh je suis rentrée et tout le monde faisait la
      gUEU:le
J :   o::h
G :   =je suis rentrée (seulement) samedi ↑après-midI
J :   ah ouais d'accord
((…))
```

On peut dire que, sur le plan de l'expression affective, la locutrice souffle le chaud et le froid en produisant à la fois des énoncés connotant une émotion fortement positive (« `bien chouette ouais` », « `c'était le paradIs` ») et des énoncés connotés négativement (« `et lÀ c'est la rentrée oui.(<<bas>tu vois,>) h` », « `et tout le monde faisait la gUEU:le` »). Il est concevable que cette stratégie constitue une forme spécifique du *ménagement des faces* en visant à la fois la préservation de la face positive de la locutrice risquant de paraître trop 'triomphante' et 'm'as-tu-vu(e)' en ne parlant du voyage à Paris qu'en des termes dithyrambiques ainsi que la préservation de la face positive de son amie risquant de se retrouver dans le rôle de la 'provinciale' admirative mais ignorante de la *grande vie*. D'autre part, il s'agit sans doute de ménager les sentiments d'une amie enceinte et cantonnée à la maison en raison de ses soucis de santé (cf. la transcription en annexe). Dans la mesure où la face représente un 'objet' investi toujours plus ou moins émotionnellement, il ne saurait être question de distinguer *ménagement des faces* d'une part et *ménagement des émotions* d'autre part :

> « Face is something that is emotionally invested, […] and must be constantly attended to in interaction. » (Brown & Levinson 1987 : 61, cit. d'après Kerbrat-Orecchioni 2000 : 51)

La réplique donnée par J à l'énoncé « `il pleuvait pAs mais il a f- il a fait frOId <<all>tu vois,=donc>` » montre que l'*invitation au partage* a été interprétée en référence au « froid » en tant que *vécu* : « `ah oui il a fait froid, ouais un peu=eu:h` ». Le caractère confirmatif de l'énoncé peut surprendre puisque J ne s'est pas rendue à Paris et ne peut donc pas 'savoir' s'il a fait froid. La *logique* de l'énoncé repose sur le principe du partage du vécu personnel régissant l'ensemble de la séquence. En d'autres termes, la dimension relationnelle du discours l'emporte ici sur la

dimension informationnelle strictu sensu. De cette manière, le sens lexical du verbe « voir » impliqué dans l'ExPh « tu vois » est entièrement abandonné au profit de la valeur interactionnelle du partage d'un vécu. Dans l'extrait (73), ce partage semble soumis au principe d'une parfaite symétrie non seulement des émotions mais aussi de l'organisation discursive. Ainsi, le ton *morose* et la symétrie sur le plan du choix des expressions indiquent une *communion phatique* émotionnelle et discursive presque parfaite :

- J : [<<voix basse et *morose*>ouais ouais nous aussI pas le beau tEmps=hein,>
- G : hein, [ce que j'ai ( )]

Or, la suite de l'échange montre qu'une telle logique, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, risque de déboucher sur des échanges dont le non-sens crée un effet absurde voire comique :

```
J :         [et là il fait] sUper bEAU là.(.)
      [hier et aujourd'hui]
G :   [(           )]
J :   magnifique
G :   ah nous aussi tout bleu: magni[fIque (et là)]
J :                                 [ouAI::s      ]
G :   je bOsse=je fais la salle de bains là.
J :   O:h génial.
G :   ouais (.) euh (.) olàlà. (.) et toi ça va alors euh
      (maman et tout) ça va?
((...))
```

L'assertion « `O:h génial.` » prononcé sur un ton d'euphorie paraît tellement en décalage par rapport à la connotation plutôt négative de la proposition « `et là je bOsse` » que l'on croit détecter l'expression d'une certaine gêne à travers les marqueurs « `ouais (.) euh (.) olàlà. (.)` » produits ensuite par l'interlocutrice à la recherche d'un nouveau thème.

Dans le dernier extrait de la série (extrait 74), l'ExPh « tu vois » apparaît deux fois au sein d'une séquence narrative portant sur les 'négociations' de la locutrice JO avec le corps médical au sujet de la meilleure façon de gérer un décollement partiel du placenta. Les énoncés ponctués par l'ExPh « tu vois » se trouvent soit au début soit à la fin de la séquence, de sorte qu'ils créent un effet d'encadrement thématique. Les deux énoncés paraissent complémentaires à la fois sur le plan thématique et sur celui de la construction. Les ExPh « tu vois » sont à chaque fois associées à une proposition causale introduite par

« parce que », ce qui leur confère d'emblée une valeur cognitive par rapport à une tentative marquée de *faire comprendre* par le biais d'une explication.

Or, le thème traité est chargé d'émotions fondées sur l'angoisse de la locutrice de perdre son bébé, exprimée directement à deux reprises : « `ah OUI j'ai la pétOche quoi` », « `ça fout la pétOche` ». Dès lors, le recours aux ExPh « tu vois » constitue une invitation à partager le regard de la locutrice *en tenant compte de la situation extrêmement préoccupante dans laquelle elle se trouve*. En ponctuant les rhèmes « `le placenta s'est décrochÉ un peu` » et « `ça commence à être grOs` », l'ExPh « tu vois » attire le regard du partenaire sur des éléments très précis du vécu personnel de la locutrice, ceux qui se trouvent à l'origine de l'angoisse exprimée. La précision de ces éléments associée à l'effet de mise en relief procuré par les ExPh confère une plasticité 'dramatique' au discours, invitant le partenaire d'interaction à partager ce vécu 'comme s'il y était'. L'absence de régulateurs davantage 'marqués' émotionnellement est sans doute due au caractère partiellement *intime* du sujet traité, exigeant une certaine retenue de la part de l'interlocuteur, d'autant plus que celui-ci est un homme dont la capacité à partager le vécu de la locutrice est malgré tout limitée.

Les deux extraits du corpus allemand suivants montrent que le rôle de *scanseurs* du discours attribué fréquemment aux ExPh surgissant à des intervalles réguliers au cours d'une séquence narrative se trouve souvent doublé d'une fonction d'*invitation au partage d'un vécu personnel* lorsque les énoncés revêtent une connotation affective :

(76) GNS_18, l. 25-65:

```
((…))
UW:   MMM (-) natÜrlich war schOn irgendwie spAβig. ist doch
      klA:r. (.) ich mein die jungs sind ja eijendlich alle
      ganz locker drAUf; aber (-) also Anstrengend war's
      schOn und äh (.).h jHA also also hIp hop so: is ja nich
      gAnz so meine musIk. muss ich ganz ehrlich sagn
      (-)
GI:   [((rire))
UW:   [((rire)) .h
      also: (.) das muss zumin- auf die dAUer was rÜberkomm
      kOhlemäβig; ansOnstn äh mach ich lIEbe:r n (top
      fauligen) job; äh
GI:   ((rire))
UW:   Echt wAhr; das is sO st!U!mpf teilweise, (--) .h also
      ich bewUndere ja leute die irgen(d)wie sowat spIEln
      könn so rIchtig gUt; (ne=)abe:r .h <<sur le ton d'un
      soupir>H=ich find das teilweise Echt stUmpf>; also
      nIch, .h nIch jetz dass me- das zu stUmpf is so (deren)
```

bEAt so <<angl.>straight> spieln, (.) .h (-) aber (.)
das tEmpo is so stUmpf. (.)
→ das is ja nUr son kOpfnickertempo. weiβt du?
GI: jA [(i-)
UW: [(das geht ja nich) EInmal rIchtig Ab. (-) .h
GI: ((rire))
UW: =da kAnn man: (.) spIEln was man w!I!ll; sElbst wenn
man's (.) d!O!ppelt so schnell spielt als das tEmpo
eigndlich Is; (.) .h dann Is das trOtzdem immer noch,
→ (0.5) n- n tEmpo was irgndwie (.) l!O!cker is so weiβt
du?
GI: jA;
(.)
UW: A:::(.) nErv; (-) .h naja gUt; aber gEht schon klAr.
(.) ((renifle))
GI: ([ )
UW: [( )Andern sachen ( )
wei:l (.) bIschn (.) .h manIErn beibringn muss, was
prOberäume angeht, (.) .h
GI: <<en riant>wiesohoho?> .h was hAm die getA:n,
(.)
UW: ja: also telefoniert habm dass die da rUmgerannt sind
→ so: zum bEIspiel; weiβt du:?
GI: in der wErkstatt?
UW: ja in der wErkstatt; die habm beim pApa im bürO
telefoniert. und da rEnn die dann in der wErkstatt rum
→ und sUchen mich und so; weiβt du?
GI: ja.
(-)
UW: gEht nich. (.) das kÖnn die nich brIngn.
(.)
GI: nEE.
((…))

(77) CATA_04, l. 189-238 :

((…))
IR: ((…))<<f>naja es=es gIbt so AUfgaben; die du EIgentlich
nIE gErne mA:chst.> .h aber dIE konnte sie immer
wUnderbar delegIE- also so: (.) .h dass sie dann
EInfach was Anderes macht und=und dEnn (.) AUtomatisch
greift man zU und mAcht das und (.) .h ich hab immer
Abgetrocknet, die oma hat Immer abgewaschen und (.) .h
so a- auch mit dem (.) .h dann gings dadrum nämlich
auch mit dem: m- ä: ich sEh schon herberts skeptisches
sicht- gesicht ja dOch aber ich habs halt s↑o .h gesEhn
und empfundn .h ä:m (---) um dis EInmachen. (.) und
dann hatt ich (nur so) aufgeworfen ja: ob sichs
wirklich lOhnt wenn man:
→ EInmacht denn sie hat es gekAUft ne? für sich. (.) .h
→ nich, und=und erzählt da so (bei) öm ich hab das (mit
irgendwelchen) AUch mal gemacht; (.) Erdbeern gekau:ft
und .HH Ä nee=nee=nee; Eben; die musst ich plfÜcken.(.)
und hatte AUch schon (.) dann: musst ich sie ja dann
(.) trotzdem noch kaufen, (.) selber, und dann
EInmachen und diese ganze zEI:t und=und dass(.)
letztlich kricht man dann son glAs für .H eins zwanzig

```
→          nachgeworfen ne, (.) (man) kricht das dann so: (   ) jA
           und dann sachte sie aber Ach mir macht das spAβ. (.)
           .hh und dann hatte Ich gesacht hAA nÖÖ also also mIr
→          macht dis (.) mIr macht dis gAr kein spaβ. nich, (.)
           ich hab an den sachn (.)kein spaβ; und=(und) Ach ich
           nehm lieber n bu:ch (.) .hh und dann mErkt ich ja; und
           dann hatte sie die ganzen gläser, und die sie dann (.)
           eigentlich (.) <<en riant>hatte ich das gefühl sie
           wollte mir die gern geben dass ich schon (.) die glÄser
           dann abwasche> (.) .h aber ich (.) hatte vorher nur
           gesacht a:, ich nehm mein bu:ch, und geh raus. und das
           war son (.) .H hat ich plötzlich son (.) h↑uch (.) son
           bisschen son gefühl jA. (.) jetzt hätt ich ihr
           eigentlich hElfen müssen aber (-) dachte och nö. (.)
           ich hab ja gesagt mir macht das kein spaβ, .H also dass
           sie (.) auf sone gAnz (1.0) doch (.) ä du kUckst so
           herbert (.) .h es giebt doch sone a:rt (.) leute zu(m)
           mIthelfen zu: .h (.) m Ohne dass man das dann
           motiv[ieren, ↑ohne dass man das sAcht;
     HE :       [ja:: (.) sie hat ja AUch geholfen;
→    IR :  .h dis .h ja? [ä:; (.) ne,
     HE :                [wenn Ich da jekOcht habe da warn se doch
           AUch immer gleich was (kann) ich denn jetz mAchen; und
           hIEr jetz ä:; ((inaudible))
     IR :  nEIn; das ist dieses (.).h diese art Andere: doch zum:
           mIthelfen (.) .hh hhm ja ich will nich sagen (.)
           zwIngen abe:r (.) auf ne (ar-) wEIse indem mans eben
           nIch sa:gt,
→          aber (-) huff .h (-) doch bedEUtet, (.) [ne,
     SA :                                          [m=m,
     IR :  dass der andere (---) .hh hatt ich denn dis dass denn
           der andere nun dOch (.) was auch was <<en riant>tuhut;>
           .hh aber da hatt ich ja nu EIndeutig vOhrher schon
           gesacht (.) ach nÖ: also [dIs macht mir
     SA :                           [((rire))
     IR:   .h und dis lOhnt sich ja gar nich <<pp>dis is ja fh>
           (.)
     SA :  und was hast du da fürn bUch gelesen?
     ((...))
```

L'absence fréquente de régulateurs verbaux dans la deuxième transcription est sans doute due à la possibilité qu'avaient les participants de recourir à des régulateurs non verbaux puisqu'il s'agit d'une interaction en face-à-face dont il n'existe cependant qu'un enregistrement limité au canal auditif. C'est pourquoi les renvois explicites de la locutrice IR aux réactions non verbales de l'un des deux interlocuteurs représentent des indices précieux quant à l'interprétation de la situation d'interaction et de son déroulement en temps réel (« `ich sEh schon herberts skeptisches sicht- gesicht` », « `ä du kUckst so herbert` »).

La position en fin de tour des quatre occurrences de l'ExPh « weißt du » dans l'extrait (76) renforce leur fonction démarcative en tant qu'actes initiant une alternance

sous forme d'*appel à réaction* sans pour autant que le locuteur UW fournisse le moindre signe de vouloir terminer sa *tirade* contre ses camarades musiciens hip-hop. Ainsi, l'ExPh « weißt du », comme par ailleurs la plupart des ExPh, n'incite pas véritablement l'interlocutrice à développer le thème, mais représente bien plutôt une *invitation à partager son vécu personnel* afin de s'assurer de sa coopération discursive par rapport au développement et à la forme spécifique de son discours pouvant être qualifié de *tirade*. Les signes d'expressivité sont nombreux et concernent aussi bien le choix des expressions sur le plan lexical que la construction des énoncés et la prosodie. Voici une liste non exhaustive des signes d'expressivité relevés dans l'extrait (76) :

- « Anstrengend war's schon ((…)) » ;
- « jHA (also hIp hop ….) » ;
- *rires* (!) ;
- « ((…))ansOnsten äh mach ich lIEber n (top fauligen) job; äh » ;
- « Echt wAhr; das is sO st!U!mpf teilweise, ((…)) » ;
- « das is ja nUr son kOpfnickertempo. weißt du? » ;
- « da kAnn man: (.) spIEln was man w!I!ll; ((…)) » ;
- « n- n tEmpo was irgndwie (.) l!O!cker is so weißt du? » ;
- « A::: (.) nErv; » ;
- *renifle (!)* ;
- « ((…)) dass die da rUmgerannt sind so: zum bEIspiel; weißt du? »;
- « und da rEnn die dann in der wErkstatt rum und sUchen mich und so; weißt du? »;
- « gEht nich. (.) das kÖnn die nich brIngn. ».

En appliquant les notions d'*émotion dénotée* et d'*émotion connotée* proposées par Kerbrat-Orecchioni (2000, cf. ci-dessus), on constate que seules les expressions « spaßig », « Anstrengend » et « nErv. » dénotent des émotions alors que les autres les communiquent à travers leurs connotations. Le caractère négatif des émotions est lié aux jugements négatifs émis au début de la séquence (« Anstrengend » et « is ja nich gAnz so meine musIk. muss ich ganz ehrlich sagn »). Le degré d'expressivité d'un énoncé est par ailleurs fortement lié à l'usage des moyens d'expression non- et paraverbaux tels que le rire, le reniflement, une accentuation prosodique marquée (cf. « st!U!mpf », « l!O!cker ») ainsi que les expirations à l'intérieur ou en début d'un mot (« jHA », « H=ich find das ((…)) »). D'autre part, l'usage d'interjections et d'exclamations telles que « A::: (.) nErv; », « Echt wAhr; », « gEht nich. » permet au locuteur de se *décharger* de son affect négatif tout en créant un *lien direct* avec le

partenaire permettant un *pilotage* (all. *Lenkung*) de l'interaction dans le cadre de la *procédure expéditive* décrite par Ehlich (1986a ; cf. chap. 3.2, 3.2.1). Finalement, certains choix effectués par rapport aux formes lexicales (« kOpfnickertempo », « rUmgerannt »), des structures morphosyntaxiques (« nErv. ») et des locutions et éléments de construction préfabriqués (« ansOnstn äh mach ich lIEbe:r ((…)) », « da kann man : ((…)) was man w!I!ll ((…)) », « bIschn ((…)) manIErn beibringn ») connotent une négativité qui joue sur les deux plans émotionnel et axiologique.

La *collaboration discursive* de la coénonciatrice GI marque une prise en compte des deux plans psychoaffectif et propositionnel du discours élaboré par UW en alternant le rire, la production de régulateurs (« ja ») et des demandes de précisions (« <<en riant>wiesohoho?> .h was hAm die getA:n, », « in der wErkstatt? »). Sur les quatre occurrences de l'ExPh « weißt du », trois d'entre elles sont suivies de la formule d'acquiescement « ja » alors que la quatrième donne lieu à une demande de spécification par rapport à l'information « dass die da rUmgerannt sind » actualisée à l'aide de « weißt du » en tant qu'élément du savoir à prendre en compte pour comprendre le message. Ainsi, l'ExPh « weißt du » fonctionne de la même façon que l'ExPh « tu sais » dans l'extrait (72) en exerçant à la fois les fonctions d'*invitation au partage d'un élément du savoir* et d'*invitation au partage du vécu personnel*. On pourrait dire que le signe « ja » produit par GI *dénote* un acquiescement sur le plan procédural de l'interaction (elle dit « oui » à la façon dont UW assure l'intercompréhension par le biais de procédés de construction et de formulation spécifiques) en même temps qu'il *connote* une sorte d'acquiescement empathique de la coénonciatrice à l'égard de l'énonciateur sur le plan relationnel (elle dit « oui » à la façon dont UW *évalue*/'ressent' son vécu personnel). Ainsi, le « ja » produit à la suite de la dernière occurrence de l'ExPh « weißt du » est suivi d'un « nEE. » emphatique reproduisant de façon analogue le ressentiment exprimé par UW et en témoignant ainsi de sa partialité (« gEht nich. (.) das kÖnn die nich brIngn. »).

La séquence présentée dans l'extrait (77) représente un véritable petit discours argumentatif fondé sur l'émission d'une thèse initiale défendue ensuite à l'aide d'une série de justifications débouchant sur une réaffirmation de la thèse initiale par le biais d'un argument général. La 'thèse initiale' repose sur un jugement émis à propos d'une

personne absente considérée par la locutrice IR comme quelqu'un sachant se débarrasser des tâches pénibles en exploitant les autres (« ((…)) es gIbt so AUfgaben; die du EIgentlich nIE gErne mA:chst. .h aber dIE konnte sie immer wUnderbar delegIE- also so: (.) .h dass sie dann EInfach was Anderes macht und=und dEnn (.) AUtomatisch greift man zU und mAcht das und ((…)) »). La réaction négative de l'un des deux autres participants à l'interaction (herbert) déclenche un développement argumentatif à partir d'une affirmation soulignant la validité de l'affirmation initiale à la fois sur le plan cognitif et sur le plan affectif :

« aber ich habs halt s↑o .h gesEhn und empfundn ».

En reformulant les propositions correspondantes à l'aide de gloses, on pourrait représenter la trame argumentative de ce discours comme ceci :

Figure 16 : structure d'un discours argumentatif (extrait de transcription 77)

Thèse initiale
X se débarrasse des tâches pénibles en exploitant les autres

Justification 1
argument : validité générale de l'affirmation
'ich hab's so gesehn und empfunden'

Illustration (récit)
X a acheté des fraises pour faire de la compote et a essayé d' « exploiter » la locutrice pour l'aider à accomplir cette tâche ***malgré*** *le fait que celle-ci venait d'assurer qu'elle n'entendait pas s'associer à un travail jugé superflu ;*
(« ob sichs wirklich lOhnt ((…)) »)
X exploite le sentiment d'une obligation morale envers les autres en essayant de donner mauvaise conscience à ceux qui refusent de 'collaborer'
(« son bisschen son gefühl ((…)) jetzt hätt ich ihr eigentlich hElfen müssen »)

Justification 2
affirmation : *il existe une façon indirecte d'amener les gens à faire ce que l'on voudrait qu'ils fassent (la manipulation existe)*
(« indem mans eben nIch sa:gt, aber ((…)) doch bedEUtet »)

En examinant les 'arguments' censés corroborer la thèse que *X se débarrasse des tâches pénibles en exploitant les autres,* on constate qu'ils s'insèrent dans un récit centré sur la subjectivité du regard de la locutrice IR mettant en avant le sentiment de culpabilité qu'elle avait éprouvée en refusant de 'collaborer' (cf. ci-dessus). La justification 2 déplace l'argumentation vers une justification d'un présupposé de la thèse initiale, à savoir que la manipulation des autres constitue une pratique connue. Or, ce déplacement

camoufle l'existence d'une divergence entre IR et HE située non au niveau des présupposés mais au niveau de l'ensemble du jugement émis à propos de X. Ainsi, les répliques de HE montrent qu'il interprète la 'thèse initiale' de IR en tant qu'agression vis-à-vis de X dont il convient de prendre la défense (« ja:: (.) sie hat ja Auch geholfen; », « wenn Ich da gekOcht habe da warn se doch AUch immer gleich ((….)) »).

Du point de vue de la *narratrice* IR, c'est le vécu personnel, c'est-à-dire sa façon personnelle de *voir* et de *ressentir* (cf. *sehen und empfinden*) les événements qui motivent et justifient l'évaluation négative du comportement observé chez X. Dès lors, l'argumentation comporte nécessairement une composante subjective voire émotionnelle qui se répercute sur le fonctionnement des ExPh employées au cours de cette séquence. Au lieu de dresser à nouveau une liste d'éléments linguistiques et paralinguistiques revêtant une fonction expressive dans le discours, je me contenterai à présent de renvoyer à l'existence d'un réseau de connotations affectives tissé à l'aide de moyens communicatifs divers dont le 'dosage' d'expressivité varie selon la forme spécifique de tel ou tel moyen. Ainsi, la forme « ich fand das wirklich tOll » dénote clairement l'émotion de la locutrice alors que l'expressivité obtenue grâce à une combinaison de moyens différents tels que le discours rapporté direct, l'accentuation prosodique de certains éléments, l'emploi d'une particule connective prononcée d'une façon particulière et le détachement à droite d'un élément du discours se dérobe à la tentative d'une qualification univoque : « ja: ob sichs wirklich lOhnt wenn man: EInmacht denn sie hat es gekAUft ne? für sich. ».

La particularité de l'énoncé cité ci-dessus consiste dans le mélange de discours rapporté (style direct) et de commentaire adressé aux coénonciateurs SA et HE. L'incertitude quant à la question de savoir à qui s'adresse l'explication « denn sie hat es gekAUft » est partiellement levée grâce à l'emploi de l'ExPh « ne » marquant le fait que X a acheté les fruits en tant qu'argument valide justifiant l'affirmation, présentée indirectement, selon laquelle *cela ne vaut pas la peine de faire de la compote* (« ob sichs wirklich lOhnt »). On pourrait gloser l'argumentation proposée par IR de la façon suivante : *comme X a acheté les fruits, cela ne vaut évidemment pas la peine d'en faire de la compote.* L'*évidence* de cet argument repose sur le fonctionnement spécifique de « ne » dans le cadre d'une *invitation au partage d'un jugement* (cf. sous-chap. 4.4.2.2).

Or, comme il s'agit parallèlement d'un argument présenté au niveau de la *diégèse* du récit en ce sens que IR l'avait préalablement présenté à X, l'argument acquiert un statut de *vécu personnel* dont IR souhaite faire part à ses coénonciateurs. Grâce à sa fonction d'appel, l'ExPh « ne » fonctionne ici d'une manière comparable aux deux occurrences de l'ExPh « tu vois » dans l'extrait (74) en créant un effet d'emphase dramatique qui 'fait vivre' aux allocutaires la justification « `denn sie hat es gekAUft ne?` » en tant qu'expression liée au vécu personnel de la locutrice (cf. le commentaire à propos de (74)).

L'occurrence de l'ExPh « nich » employée par la suite ne fait que renforcer cette double fonctionnalité argumentative et 'dramatique', et l'occurrence suivante de l'ExPh « ne » exerce de nouveau les mêmes fonctions que le premier « ne » (« `letztlich kricht man dann son glAs für .H eins zwanzig nachgeworfen ne,` »).

Le fonctionnement spécifique d'une ExPh au sein du discours rapporté direct se révèle particulièrement bien à travers l'énoncé comportant la deuxième occurrence de « nich » : « `und dann hatte Ich gesacht hAA nÖÖ also also mIr macht dis (.) mIr macht dis gAr kein spaβ. nich, (.) ich hab an den sachn (.)kein spaβ;` ». Dans cette partie du tour composé de deux UCT, le statut de *récit d'un vécu personnel* est clairement marqué par les marqueurs de structuration narrative « und dann » suivis d'un verbe du dire (« `hatte ich gesacht` ») signalant le début d'un passage de discours rapporté. L'ExPh « nich » marque la fin de la première UCT dont l'achèvement se trouve parallèlement indiqué par la micropause qui la suit. L'énoncé de l'UCT suivante (« `ich hab an den sachn (.) kein spaß;` ») représente une reformulation de l'énoncé précédent en des termes partiellement identiques, de sorte que l'on peut le considérer comme une répétition marquant l'importance que la locutrice accorde à la proposition. L'absence de régulateur verbal ne permet pas d'apprécier la *phaticité* de l'ExPh « nich » avec précision, mais il est possible que le fait que IR continue son tour en reformulant l'énoncé qu'elle vient de produire représente un indice corroborant l'hypothèse selon laquelle l'absence de régulateur verbal est perçue comme un manque de collaboration discursive qu'elle cherche à compenser par le biais de l'effet d'insistance supplémentaire obtenu grâce à la répétition. D'autre part, l'ExPh « nich » occupe une position pivot entre le niveau diégétique du récit représenté par le discours rapporté au style direct d'un côté (« `hAA nÖÖ also mIr macht dis (.) mIr macht dis gAr kein spaß.` ») et le commentaire adressé aux allocutaires SA et IR de l'autre (« `ich hab an den sachn (.)`

kein spaß; »). Ainsi, la répétition de l'énoncé confère un statut de *déclaration* à la proposition pouvant être interprétée comme une sorte de *dévoilement de soi* dans le sens employé dans la partie précédente (sous-chap. 3.3.3). La position pivot de l'ExPh « nich » permet de marquer clairement le passage d'un niveau de discours à un autre et peut être comparée aux observations faites à propos de la fonction démarcative des ExPh en début d'incise (cf. chap. 2.3 ; 4.4.1).

La dénotation de la locution verbale « mIr macht dis gAr kein spaß », c'est-à-dire l'absence de plaisir qu'éprouve la locutrice IR à la pensée d'avoir à faire de la compote, confère une expressivité négative à l'énoncé. Comme l'énoncé ne porte pas sur l'état psychoaffectif actuel de la *narratrice* mais sert à expliquer son comportement dans le passé, la frontière entre l'émotion *dénotée* et l'émotion *connotée* paraît difficile à tracer. En tout état de cause, l'ExPh « nich » ne représente pas simplement une *invitation à partager un point de vue* permettant de mieux comprendre les justifications apportées sur un plan purement cognitif, mais également une *invitation à partager le vécu personnel* de la locutrice dans la mesure où l'énoncé s'insère dans un contexte exhibant ses émotions négatives dont l'émotion la plus intense est la mauvaise conscience qui perdure : « und das war son (.) .H hat ich plötzlich son (.) h↑uch (.) son bisschen son gefühl jA. (.) jetzt hätt ich ihr eigentlich hElfen müssen ».

Les trois dernières occurrences d'ExPh dans l'extrait en question montrent le rôle que jouent les ExPh en tant que *procédés de réparation* auto-initiée. Il s'agit d'une fonction constatée à plusieurs reprises au cours des analyses précédentes par rapport aux difficultés de formulation révélées à travers une accumulation de marques d'hésitation et de micropauses (cf. par exemple sous-chap. 4.4.1 ; 4.4.2.1). Le lien entre cette fonction et l'expression « ne » a été établi en premier par Harren (2001) dans le cadre de son mémoire de fin d'études secondaires (pp. 32-35). Harren note que « ne » est employé après l'initiation d'une réparation marquée par l'occurrence de rallongement de sons, de pauses et de répétitions et renvoie au positionnement de « ne » *avant* l'atteinte d'un *point de transition possible* (PTP) (ibid. : 33). Ainsi, les ExPh « ja » et « ne » sont produites juste après l'expression anaphorique « dis » :

- IR: ((…)) .H also dass sie (.) auf sone gAnz (1.0) doch (.) ä du kUckst so herbert (.) .h es giebt doch sone a:rt (.) leute zu(m) mIthelfen zu: .h (.) m Ohne dass man das dann
motiv[ieren, ↑ohne dass man das sAcht;

```
      HE :       [ja:: (.) sie hat ja AUch geholfen;
→     IR :  .h dis .h ja? [ä:; (.) ne,
      HE :                [wenn Ich da jekOcht habe da warn se doch
           AUch immer gleich was (kann) ich denn jetz mAchen; und
           hIEr jetz ä:; ((inaudible))
      ((…))
```

On note que, dans le contexte de cet échange, les difficultés de formulation sont en partie dues au refus ostensible de HE de collaborer sur le plan de la coénonciation (« `ä du kUckst so herbert` » ; « `ja:: (.) sie hat ja Auch geholfen;` »), créant ainsi une *perturbation* au niveau du *flux* de la parole. Le chevauchement entre les tours produits par IR et HE relève d'une véritable 'interruption' puisque HE n'a pas attendu un PTP dans le tour de IR pour commencer. L'ExPh « ne » est produite alors que HE vient d'entamer son tour et marque ainsi la volonté de la locutrice de ne pas céder le sien. Cette volonté affichée de garder ou d'imposer son tour que marque l'emploi d'une ExPh a été notée préalablement à propos de l'ExPh complexe « tu sais hein » et caractérise plus particulièrement les situations de polylogue (cf. sous-chap. 4.4.2.2). Ainsi, il est probable que IR défende son tour contre HE pour être entendue et 'comprise' par l'allocutaire SA, qui, contrairement à HE, collabore tout au long de la conversation (cf. transcription en annexe).

A propos du fonctionnement de « ne » dans le contexte d'une réparation auto-initiée, Harren note que le coénonciateur « déduit » la partie manquante du discours et que, de ce fait, l'expression « ne » constitue vraisemblablement un signal indiquant que le coénonciateur peut comprendre par lui-même le sens communicatif de l'UCT entamée :

> « Der Gesprächspartner erschließt den fehlenden Teil. Wahrscheinlich fungiert *ne* in dieser Position als eine Art Hinweis, dass der Gesprächspartner sich den Sinn der begonnenen TKE schon selbst denken kann. » (Harren 2001 : 34)

Les concepts du *common ground* et de la *présupposition du locuteur* exposés dans les chapitres précédents (cf. surtout 4.4.2) permettent de préciser cette observation. En se référant au rhème de l'énoncé produit en amont (« `es giebt doch sone a:rt (.) leute zum mIthelfen zu: .h (.) m Ohne dass man das dann motivieren, ↑ohne dass man das sAcht;` »), les ExPh « ja » et « ne » actualisent le 'savoir' que la manipulation constitue un schéma d'action connu et couramment appliqué. Ce 'savoir' est moins un savoir 'intellectuel' qu'un savoir fondé sur l'expérience sociale du *vivre ensemble*, c'est-à-dire que la présupposition de la locutrice ne représente pas une valeur 'neutre' mais une valeur connotée négativement en raison des émotions négatives

engendrées par rapport à ce type particulier d'expérience sociale. La dernière occurrence de l'ExPh « ne » dans cette séquence représente une tentative ultime d'expliciter la présupposition à laquelle les deux ExPh précédentes font référence : « `das ist dieses (.) .h diese art Andere: doch zum mIthelfen (.) ((…)) auf ne (ar-) wEIse indem manse ben nIch sa:gt, aber (-) huff .h (-) doch bedEUtet, (.) ne,` »).

Les analyses de ce chapitre montrent l'extrême complexité de la notion de *vécu personnel* rattaché à l'émotion conçue en tant qu' « expérience intersubjective » (cf. cit. Kerbrat-Orecchioni 2000, sous-chap. 4.4.3.1). La fonction d'invitation au partage d'un vécu personnel peut être relevée en fonction des *signes d'expressivité* tels qu'ils se manifestent à travers les émotions dénotées et/ ou connotées du contexte discursif spécifique. Comme les ExPh, contrairement aux interjections, constituent de « petits actes » (cf. Dostie 2004, chap. 2.3) actualisant le rhème d'un énoncé d'accueil, elles sont toujours associées au *contenu* d'un message, de sorte que la fonction d'invitation au partage d'un vécu personnel représente une fonction systématiquement rattachée à l'une des fonctions plus spécifiquement liées au contenu du message, à savoir à l'invitation au partage d'un élément de savoir, d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation. C'est pourquoi il ne saurait être question d'attribuer une ExPh exclusivement à la fonction d'invitation au partage d'un vécu personnel, car le vécu personnel est toujours présenté d'une certaine manière, c'est-à-dire soit en tant qu'élément de savoir, en tant que point de vue ou bien encore en tant que jugement.

S'agit-il dès lors d'une fonction secondaire par rapport à ces dernières ? Si l'on considère la fonction d'appel à la solidarité ou bien encore la fonction d'emphase créant un lien direct avec l'interlocuteur comme aussi importantes que par exemple les fonctions démarcative ou argumentative, il faudrait nuancer cette hypothèse en précisant que la notion de fonction *secondaire* n'implique pas une importance communicative moindre mais indique simplement qu'il s'agit d'une fonction qui peut s'ajouter à l'une des autres fonctions évoquées. Or, il paraît extrêmement difficile de repérer des différences d'emploi par rapport aux différentes formes d'ExPh à ce niveau d'analyse. En quoi est-ce que « tu vois » se distingue de « hein » ou bien « weißt du » de « ne » par rapport à l*'invitation au partage d'un vécu personnel* ? Il est plus aisé d'établir un lien entre le sémantisme spécifique de « tu sais » d'une part et l'invitation au partage d'un élément de savoir d'autre part que de décrire les spécificités d'emploi de ces mêmes expressions par rapport

à l'invitation au partage d'un vécu personnel. Le sémantisme extrêmement réduit de formes telles que « hein » en français et « he » en allemand les prédestine à des emplois davantage axés sur le vécu personnel, mais les analyses précédentes montrent que « tu sais », « tu vois » ou « weißt du » peuvent tout aussi bien exercer une fonction dans ce domaine que les ExPh « hein » et « he ». Il me semble que ces difficultés relèvent du même ordre que les difficultés que rencontrent les chercheurs s'intéressant à la dimension émotionnelle et intersubjective du discours. Sans doute faudra-t-il attendre l'élaboration d'outils d'analyse et de description plus spécifiques avant de pouvoir décrire et comparer les ExPh de façon plus détaillée dans ce domaine.

Quant à la relation des fonctions phatique et expressive jakobsoniennes, l'analyse montre leur étroite imbrication dans la mesure où la mise en relief d'une partie de l'énoncé obtenu à l'aide d'une ExPh produit, dans un contexte marqué par l'expression du vécu personnel, un effet d'emphase pouvant être qualifié de 'dramatique' par rapport à un certain nombre d'exemples. Parallèlement, la fonction *conative* ((cf.) la fonction d'appel bühlérienne) prend un sens particulier dans ce contexte : l'*appel à réaction* que constitue toute ExPh dans la mesure où elle sollicite une co-construction discursive devient ici un appel à partager les émotions du locuteur. Or, l'expression émotionnelle déclenche des mécanismes de contrôle émotionnel destinés à éviter les 'débordements' susceptibles de mettre mal à l'aise les participants d'une interaction. Ce sont ces mécanismes qui expliquent sans doute en partie pourquoi les régulateurs produits à la suite d'une ExPh paraissent souvent étonamment 'neutres' sur le plan de l'expressivité émotionnelle, de sorte qu'ils semblent destinés à *tempérer* l'émotion (cf. extraits (70) : « `jOA` », (71) « `MMHh.` » ; (72) « `ah ben là ça fait…` » ; « `ah oui ((…)) ouais un peu=euh` » ; (74) *continuateur* « `hein=hein,` » ; (76) *demande de précision* « `in der werkstatt?` »). Il est possible que ces réactions soient conditionnées par la spécificité de la culture occidentale en tant que culture favorisant l'inhibition émotionnelle et qu'il s'agisse dès lors de procédures liées à la préservation des faces. En nuançant l'analyse proposée à propos de l'emphase dramatique de l'ExPh « tu vois » dans l'extrait (74), on pourrait ainsi avancer l'hypothèse que l'association fréquente de cette ExPh à des contextes discursifs argumentatifs et donc 'raisonnés' permet à la locutrice d'adoucir le FTA d'un *trop-plein d'émotion* susceptible de porter atteinte à la fois à sa propre face positive ainsi qu'à la face

négative de son interlocuteur. Ainsi, si l'on remplaçait cette expression par l'ExPh « hein », l'effet produit ne paraît pas le même :

- « j'attEnds parce que mon placenta s'est décrochÉ un peu hein, »
- « ça fout la pétOche parce que je suis à la dOUzième semaine alors ça
  commence à être grOs hein,

Dans ce contexte, l'emploi de l'ExPh « hein » semble afficher un degré de connivence trop élevé par rapport au caractère intime du sujet et risque d'être d'autant plus 'embarrassant' que l'interlocuteur est un homme qui ne partage qu'indirectement l'expérience des différentes étapes de la grossesse, présupposée par l'emploi de l'ExPh « hein ». De façon analogue, il est probable que l'emploi de l'ExPh « weißt du » dans l'extrait (76) adoucit le degré d'expressivité émotionnelle des énoncés produits par le locuteur UW qui, en employant « weißt du » plutôt que « ne », exploite le potentiel explicatif et/ ou instructif de cette expression pour ainsi *se voiler pour mieux se dévoiler* (cf. sous-chap. 3.3.2). Ainsi, la fonction d'invitation au partage d'un vécu personnel s'avère contradictoire : d'un côté, l'emphase que le recours à des ExPh permet de produire connote des émotions, de l'autre côté, le choix d'une forme verbale plutôt que d'une forme réduite comme « hein » ou « ne » atténue l'expressivité du signe employé en visant la préservation des faces.

4.4.4 La demande de confirmation et la demande d'accord

La notion de *demande de confirmation* se distingue de la notion d'*invitation* utilisée dans le cadre des analyses précédentes en ce sens qu'elle implique un degré d'incertitude plus élevé chez le locuteur quant à l'acceptabilité de ses « affirmations ». Ainsi, il s'agit moins d' « affirmer » un savoir, un point de vue, un jugement etc., que de le « proposer ». Lorsque la locutrice S demande confirmation par rapport à l' « affirmation » « t'es fâché avec mOI non? » (LBFRi_20, l. 32 ; cf. extrait 53), elle propose à son interlocuteur de s'accorder avec elle sur ce point de vue. A ce sujet, il convient de noter que l'incertitude affichée par la locutrice quant à l'acceptabilité de sa *proposition* relève souvent d'une *posture* interactionnelle permettant d'attirer le partenaire sur son terrain tout

en lui proposant le rôle du *pilote* de la coénonciation. Par conséquent, les tours développés en réaction à ces *propositions* sont généralement plus complexes que les tours produits en réaction à une *invitation* : souvent, le coénonciateur ne se contente pas d'énoncer un simple régulateur du type « oui » ou « non », mais adopte le rôle de *locuteur principal* ou bien de *pilote du discours*, si l'on veut développer l'image du *pilotage*. La *demande de confirmation* au sens de « seeking confirmation » (cf. sous-chap. 4.2.2) correspond fréquemment à une stratégie de l'énonciateur cherchant à s'assurer de la sympathie du coénonciateur par le biais d'un FFA. En effet, en sollicitant une confirmation de son partenaire, il lui confère un rôle de juge ou d'arbitre qui est flatteuse à l'égard de sa face positive.

Parmi les ExPh employées fréquemment dans ce contexte, on trouve essentiellement les ExPh « non » en français et « oder » en allemand, situées au pôle de degré de contrainte positive minimale par rapport aux schémas proposés dans les sous-chapitres 4.2.1 et 4.2.2. Comme un certain nombre d'occurrences de « oder » et « non » ont déjà été traitées dans le sous-chapitre consacré à l'invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation (cf. 4.4.2.2), je me contenterai d'un petit nombre d'exemples fondés sur les expressions « c'est vrai », « c'est bon », « hein » en français et « oder so », « und so », « ne » en allemand.

(78) LBFRi_02, l. 7-17 :

```
      ((…))
      J :   ecOUte j'ai un problÈme (.).h je voudrais te demander
            u:n une favEUr=euh (.) <<all> c'est-à-dire> moi, je
            devrais faire une visIte au médecin, tu pourrais pAs me
            remplacEr au travail .h [ça te pose pas un ]
      M :                           [non=non pAs de pAs]
      J :   problème,
      M :   pAs de problème
→     J :   pas de problÈme c'est vrai,
      M :   pas problème ch't'ai dis oui=oui,
      J :   a:  écOUte tu m'enlèveras un poids parce que j't'avais
            pas j'osais pAs te demander, .h pas d'problème alors
      M :   pas d'problème.
      ((…))
```

(79) LBFRi_19, l. 8-13 :

```
      ((…))
      C :        [je fais la salAde et c'est bOn=hein, pour
            midI=euh c'est tou::t [c'est tOUt prêt.]
      S :                         [c'est tout prêt] (.) okee alors
            dans j'arrive da:ns dix minUtes un quart d'hEUre (.)
→           c'est bon?
```

```
      C :   O c'est bon. je [t'attends alors]
      S :                   [à tout à l'heure]
      ((…))
```

(80) LBFRi_06, l. 59-65 :

```
      G :   ((…)) mais oui tu peux pas faire le ménage
            [et rien quoi]
      J :   [be:n        ]j'fais atten↑ion quoi
→     G :   tu fais pas les gros trUcs hEIn, avec le:s (.) marcher
            beaucoup quoi [( ) tu] veux quoi.
      J :                 [phhh  ]
            be:n ouais mais bOn=euh (.) qu'est-ce que tu veux que
            j'y fasse [j'ai pas quoi fAIre quoi. c'est]
      G :             [a-làlà::: me:rde.             ]
      J :   pénIble ↓oui.
      ((…))
```

Dans le premier exemple, l'énonciatrice J demande un service à son amie M, action langagière qui requiert d'emblée un recours à des stratégies énonciatives destinées à *amadouer* et à flatter la personne à laquelle on demande ce service. J met ainsi en valeur l'importance qu'elle accorde au service à rendre (« écOUte tu m'enlèveras un poids ») et exprime son respect vis-à-vis de M qu'elle « ose » importuner de telle façon (« j'osais pAs te demander »). L'ExPh « c'est vrai » se réfère à l'affirmation selon laquelle ce service ne pose « pas de problème » traitée en tant que proposition dont il convient de solliciter une confirmation. Or, M vient d'apporter une confirmation dans les mêmes termes, de sorte que la fonction spécifique de l'ExPh « c'est vrai » ne consiste pas à vérifier la véracité de l'affirmation sur le plan propositionnel du discours mais à *amadouer* la partenaire d'interaction sur le plan relationnel. En insistant sur le caractère incertain de la proposition, J met ainsi en valeur la générosité de son amie qui aurait eu 'tout à fait raison' de refuser.

La fonction de l'ExPh « c'est bon » dans l'extrait suivant[47] ressemble à celle de « c'est vrai » en ce sens que S se trouve dans une position nécessitant une stratégie de *facework* à l'égard de sa mère C : S demande en effet à C de patienter avec le repas jusqu'à son retour. La demande de confirmation par rapport à la proposition selon laquelle « dix minUtes un quart d'hEUre » représentent un délai d'attente acceptable pour C constitue en même temps une proposition d'un accord dans le cadre de la séquence de préclôture. Ainsi, l'échange débouche directement sur la clôture de l'interaction :

[47] Cf. par ailleurs le commentaire du même extrait dans le sous-chap. 4.4.2.1 (extrait 40).

(81) LBFRi_19, l. 12-15 :

```
((…))
C :   O c'est bon. je [t'attends alors]
S :                   [à tout à l'heure]
C :   à bientôt au rev↑oir
S :   au revOIr
```

De cette façon, l'ExPh « c'est bon » s'insère dans le cadre de la négociation d'un accord en tant qu'activité interactionnelle constitutive de la séquence de préclôture (cf. Sacks & Schegloff 1973).

Dans le troisième extrait, la locutrice G exprime sa préoccupation à l'égard de l'état de santé de son amie J en lui demandant confirmation qu'elle ne fait pas « les gros trUcs hEIn, ». Dans ce contexte, la confirmation n'est pas seulement sollicitée (au sens de *seeking confirmation*) mais constitue en même temps un appel à accepter la proposition d'éviter les travaux physiques trop importants. La réplique de J (« be:n ouais mais bOn=euh (.) qu'est-ce que tu veux que j'y fasse j'ai pas quoi fAIre quoi. ») montre qu'elle a interprété l'énoncé de G en tant qu'appel auquel elle refuse de donner son accord. L'expression émotive « phhh » marque non seulement la contrariété qu'éprouve J face au dilemme dans lequel elle se retrouve (devoir prendre soin d'elle tout en continuant d'assumer ses tâches quotidiennes), mais encore la résistance face à la contrainte positive exercée par l'ExPh « hein » et l'impossibilité de répondre par une simple affirmative. On constate ainsi qu'une demande de confirmation formulée à l'aide de l'ExPh « hein » exerce une contrainte positive plus forte que les ExPh « c'est bon » et « c'est vrai ».

L'ordre de présentation des extraits suivants correspond à un degré de certitude de plus en plus élevé par rapport aux expressions « oder so », « und so » et « ne » :

(82) GNS_18 : à partir de 9m31s :

```
((…))
UW:   Erdnüsse machen glÜcklich.
      (.)
GI:   jA? (.)↑M[=M;
UW:            [mm,
      da=is so:n fEttstoff drinn den man hier (-) der
      irgendwie glÜckshormone, (.) anregt, oder irgendwie
      sowat, oder (.)
GI:   ja.(=hab) kEIne Ahnung. (--) [n fEttstoff? hehe,
UW:                               [ja, (       )
      (.) wAs denn?
GI:   n fEttstoff?
      (--)
```

→ UW: ich mein schOn. oder proteIne oder so?
(.)
GI: n proteIn is=n Eiweiß. (.)
UW: ja,=jA. aber (.) es war kEIn (2.0) es war es war sonst (.) also wEIß nich; (.) irgendwie sowas wAr das. (.) äh was is=n da sonst so drInn außer fEtt und ei- und büschn Eiweiß und kOhlenhydrate irgendwie=n büschn. (.) mEhr Is=es doch eigndlich [nich;
GI: [bAllaststoffe, (.) keine <<en riant>Ahnung> .H
((…))

(83) GNS_18, à partir de 19m03s:

UW: ((…)) aber ansOnsten, würd ich ja sAgn dass ich dich dass ich dich (da) Anruf, wenn wir da im bUnker soweit am tÜdeln da sind, (--).hm und dann mAchn wir=ne zEIt aus, und dann (.) hol ich dich Entweder aus Oldenburg ab oder vom bAhnhof.
(.)
GI: j↑A; (.) [das=is
UW: [ja:?
GI: in Ordnung. ja;
(.)
→ UW: dann essn wir abends schön, und so?
(.)
GI: .H jA aber (.) Is dis dann wieder so, dass wir wieder nur den Abend mitenander verbringn?
(2.5)
UW: Ö: (1.0) o- oder wIE?
((…))

(84) GNS_18 (même extrait, quelques secondes plus tard):

UW: und=ob das w- und ob wir prObm oder nich da wEIß ich jetz nich; aber wenn sich keiner mEldet, dann: is dat für mich (also) sowieso schon gestOrbm. (-) ä:h (1.0) dann klÄr ich aber ( ) morgen Ab. (.) okEE [mAch ich.
GI: [jA ansonstn könn wir ja auch (-) f- frEItach. heut is
→ doch mIttwoch. nE? ((rire))=
UW: =mm,
GI: sollt ich=n tAg verlorn habm (.) ((rire))
UW: ((rire))
((…))

Dans le premier extrait, le locuteur UW emploie l'ExPh « oder so » pour marquer une proposition alternative par rapport à la première proposition, remise en question par son interlocutrice GI, selon laquelle les *hormones du bonheur* contenues dans les cacahuètes seraient des lipides (« fEttstoff »). Le sémantisme du vague liée à l'expression « oder so » marque d'emblée l'incertitude du locuteur en renvoyant à une série non spécifiée de propositions alternatives. Parallèlement, l'intonation montante marque la valeur de question de l'énoncé, constituant ainsi une demande de confirmation.

La réplique de GI (« n proteIn is=n Eiweiß. ») montre qu'elle interprète l'ExPh « oder so » en tant qu'appel à vérifier si l'explication proposée est acceptable, c'est-à-dire si elle peut donner son accord.

On peut se poser la question de savoir si l'énoncé aurait été interprété différemment si l'ExPh « oder so » n'avait pas été employée. Dans quelle mesure est-ce que « oder so » *augmente,* pour adopter la terminologie de Rehbein (1979 ; cf. sous-chap. 3.5.2), l'action langagière PROPOSER UNE EXPLICATION ? Hormis le fait que l'ExPh « oder so » sert à renforcer la valeur de DEMANDE DE CONFIRMATION contenue dans l'énoncé par le biais de la fonction d'appel, il convient de noter que la *valeur ajoutée* apportée par cette ExPh concerne surtout la dimension relationnelle de l'interaction. L'appel formulé à l'aide de « oder so? » (intonation montante) marque l'ouverture vers la coénonciatrice en tant que personne compétente dans la matière (GI aime souligner qu'elle est une « scientifique » dans le domaine des sciences naturelles [« Naturwissenschaftlerin »]). Vu sous cet angle, l'ExPh « oder so » constitue un acte flatteur vis-à-vis de la face positive de la partenaire tout en préservant la face du locuteur UW qui, en dépit d'un manque de compétence apparent, ose avancer des affirmations toutes gratuites.

La situation de l'extrait suivant ressemble à la situation décrite par rapport à l'extrait (83) : les partenaires d'interaction se mettent d'accord sur où et/ ou quand ils vont se rencontrer. Une telle activité suppose des négociations impliquant la préservation des faces des uns et des autres en vue d'empêcher que le partenaire ne se sente 'bousculé'. Après avoir produit une première demande de confirmation à l'aide de l'ExPh « ja » (UW : ja:? - GI : in Ordnung. ja;) « imposant » un accord (*eliciting agreement,* cf. figure 11, sous-chap. 4.2.2), UW enchaîne sur une deuxième demande de confirmation : « dann essn wir abends schön, und so? ». La réaction de GI montre à la fois la contrainte positive exercée par la demande à travers la production du régulateur « jA » et la possibilité de présenter sa propre 'vision des choses' après que UW vient de présenter la sienne : « aber (.) Is dis dann wieder so, dass wir wieder nur den Abend mitenander verbringn? ». Le sémantisme vague de l'ExPh « und so » indique à GI que la proposition formulée par UW est en principe ouverte à d'autres propositions *allant dans le même sens*. En effet, le sémantisme additif de « und », contrairement à « oder », n'admet pas une conception alternative de la façon dont devrait se dérouler la prochaine rencontre. Or, GI y oppose son propre point de vue en suggérant qu'une rencontre entre

elle et lui ne devrait pas se résumer à un rendez-vous en soirée. Le caractère inattendu de cette objection devient manifeste à travers la réaction de UW dont la réplique est marquée par l'hésitation et la perplexité : « ö: (1.0) o- oder wIE? ». Ainsi, on peut considérer que l'inadéquation entre l'effet attendu et l'effet produit prouve *a contrario* la stratégie consensuelle dans laquelle s'inscrit l'emploi de l'ExPh « und so ». En se laissant surprendre par la réaction inattendue de sa partenaire, c'est-à-dire le refus de confirmer son point de vue, UW se voit retirer son rôle de *pilote* de la coénonciation pour se retrouver dans celui du *copilote* (c'est-à-dire de la personne *pilotée*) qui réagit aux propositions énoncées par GI.

Le dernier extrait de la série constitue la suite des négociations menées entre UW et GI : suite au souhait formulé par GI de vouloir rencontrer UW une fois en journée, UW avance des propositions tout en exposant les difficultés qu'un tel arrangement lui pose sur le plan organisationnel (cf. première intervention de l'extrait). Par la suite, GI demande à UW de lever son incertitude à propos du jour de la semaine : « heut is doch mIttwoch. nE? ((rire)) ». Le rire accompagnant cette demande confère un aspect (ré)conciliant à l'énoncé en affichant une certaine autodérision : GI paraît se moquer d'elle-même du fait de ne pas savoir quel jour ils sont. Ce rire atténue l'atteinte à sa propre face en anticipant sur la réaction moqueuse que sa demande pourrait provoquer chez UW. Par ailleurs, le rire produit par UW en écho représente une confirmation vocale non de la crainte de GI de se voir ainsi ridiculisée, mais de l'analyse de la situation proposée par GI : *je me suis ridiculisée et je te propose d'en rire avec moi*. L'ExPh « ne » est associée à la demande de confirmer que 'nous sommes mercredi' et provoque la production du régulateur affirmatif « mm, » par UW. Comme le sémantisme de l'ExPh « ne » ne permet pas de connaître le degré d'incertitude chez la locutrice, elle emploie la particule modale « doch » afin d'indiquer qu'elle est 'tout de même' relativement sûre qu'ils sont 'bien' mercredi. Voici l'analyse de « doch » proposée par Métrich et al. (1995, t. II) par rapport à son placement en « interrogative globale à V2 » :

> « *doch* marque que le locuteur attend une réponse dans le sens suggéré par la question, dont le contenu est présenté comme virtuellement acquis ; l'interrogative vaut donc demande de confirmation ; […] » (Métrich et al. 1995 : 130)

Il est intéressant de constater que parmi la liste d'équivalents français possibles que proposent Métrich et al., on retrouve un certain nombre d'ExPh françaises, notamment les

ExPh « non », « n'est-ce pas » et « hein ». Par ailleurs, on note que, parmi les exemples de phrases allemandes fournis par les auteurs, plusieurs ExPh allemandes apparaissent en cooccurrence avec la particule « doch », notamment l'ExPh « oder » (5 fois), l'ExPh « nicht wahr » (1 fois), l'ExPh « nicht » (1 fois) (cf. ibid. : 130-132). Ainsi, la particule modale « doch » exerce une fonction complémentaire aux ExPh employées dans le cadre des demandes de confirmation. En mettant un certain nombre d'ExPh entre parenthèses, les auteurs cherchent à signaler la nature optionnelle voire peut-être secondaire de celles-ci par rapport à la particule modale « doch ». D'autre part, deux phrases ne comportant pas d'ExPh sont traduites en français en recourant aux ExPh « hein » et « non » (cf. ibid. : 131). Ceci suggère qu'un locuteur français a plus fréquemment recours à une ExPh dans le cadre d'une demande de confirmation qu'un locuteur allemand. Cette hypothèse ne peut être vérifiée qu'en mettant en relation le nombre total de demandes de confirmation comportant une ExPh avec le nombre total de demandes de confirmation sans ExPh afin de voir s'il y a une différence significative entre les deux langues. Or, l'examen sommaire des données à ma disposition ne permet pas d'effectuer cette mise en relation. En effet, on constate que, lorsque les locuteurs demandent une confirmation, ils ont fréquemment recours à des ExPh aussi bien en français qu'en allemand. Par ailleurs, un décompte rapide du nombre d'occurrences dans ce contexte aboutit à un nombre presque égal dans les deux corpus. Il faudrait donc élargir le corpus afin de pouvoir effectuer des analyses davantage ciblées.

Concernant la différence entre les notions de *demande de confirmation* et de *demande d'accord*, la frontière entre les deux n'est pas simple à tracer. Ainsi, lorsque la locutrice S demande « `j'arrive da:ns dix minUtes un quart d'hEUre (.) c'est bon?` » (cf. extrait 79 ci-dessus), elle demande l'accord de sa mère C alors qu'elle n'est pas absolument certaine que sa proposition soit acceptable. C'est en ce sens que l'on peut considérer que l'énoncé représente en même temps une demande de confirmation. Cependant, il convient de prendre en compte la position de l'expression « c'est bon » à l'intérieur de la séquence de préclôture et le rôle spécifique qu'elle joue par rapport à la négociation interactionnelle de la clôture telle qu'elle a été premièrement décrite par Sacks et Schegloff (1973). On note ainsi que l'emploi de cette ExPh est associé à une UCT initiée par la construction « okee alors… » (cf. extrait 79 ci-dessus) qui ressemble au « *dann*-turn » décrit par Harren et Raitaniemi dans un article portant sur la structure

séquentielle des clôtures téléphoniques en allemand (*The sequential structure of German telephone closings*, à paraître). Selon Harren et Raitaniemi, l'expression « dann » apparaît très fréquemment juste au début de la phase de clôture et peut être considéré comme comme un *outil spécifique* de la clôture (« a specifically closing targeted tool », p. 7 du doc. à paraître). Or, il est probable que la construction initiée par « alors » en français remplit une fonction comparable au « *dann*-turn ». Même si davantage d'analyses paraissent nécessaires avant de pouvoir corroborer cette hypothèse, ce constat démontre du moins la nécessité d'assigner un statut spécifique aux ExPh surgissant dans les séquences de (pré-)clôture. C'est pourquoi je propose de définir la *demande d'accord* en tant qu'action langagière ritualisée au sein des séquences de préclôture. Le « statut spécifique » de ces ExPh est par ailleurs marqué prosodiquement : ainsi, on note que leur courbe intonative est généralement plus montante que celle des autres ExPh (impression auditive) et qu'elles sont presque systématiquement détachées de l'UCT précédente soit par une simple micropause (comme dans l'extrait 79) voire par une alternance de tour conduisant à ce que Harren (2001) appelle *entire-turn-position* (cf. ibid. : 37, sous-chap. 4.3).

La comparaison des ExPh françaises et allemandes employées dans le cadre des *demandes d'accord* aboutit à un tableau assez homogène opposant les ExPh « d'accord » et « okee » d'une part et les ExPh « ja » et « okee » d'autre part. Alors que les ressemblances à la fois séquentielles, positionnelles et interactionnelles entre le « okee » français (parfois prononcé */okɛ/*) et le « okee » (pafois prononcé 'à l'anglaise') allemand paraissent évidentes, on peut se poser la question de savoir si « d'accord » et « ja » représentent des équivalents. Les deux extraits suivants montrent qu'elles peuvent apparaître dans des contextes séquentiels tout à fait similaires :

(85) LBFRi_18 :, l. 41-50 :

```
      ((…))
      J :   bOn ben d'accOrd j'te remErcIE
            (-)
      A :   ch't'En prIE [(    )]
      J :                [j't'embrAsse,] embrasse ta mamAn,
            (.)
      A :   okE: [(à bientôt (     ))]
→     J :        [d'accord?]
            au revOIr
      A :   au revOIr et grOs bisOUs
      J :   =au revOIr (.) grOs bisOUs
      ((bruit))
```

(86) GNS_09, l. 135-150 :

```
      ((…))
      UW:   dann grüß mal sArah von mir,
            (.)
      GI:   .h jA. [mach ich
→     UW:          [ja?
            (.)
      UW:   .h auf dAss die denn dann dOch kommt;
      GI:   ((rire)) ja:. schAUn wa mal ne? .h [<<petit rire>hE.>
      UW:                                      [(       zum
            veräppeln       .)
      GI:   also bin ich so gegen: halb nEUn am bahnhof.
      UW:   genA=[O::
      GI:        [um das nochmal
            fEstzuhalten. g!U!t.
      UW:   okee::
      GI:   .h bis dEnn
      UW:   bisch dann du tschÜh[üs
      GI:                       [tschA=O ((bisous))
```

Aussi bien le locuteur employant l'ExPh « d'accord » que celui employant « ja » demandent à leurs partenaires respectifs de saluer une autre personne de sa part (« `embrasse ta mamAn,` » ; « `grüß mal sArah von mir,` »). Dans les deux cas, l'ExPh se trouve en position détachée par rapport à l'énoncé auquel elle se réfère. De plus, on observe que les ExPh sont produites en chevauchement avec le tour réactif du partenaire et que le locuteur continue ensuite son tour (« `d'accord? au revOIr` » ; « `ja? (.) .h auf dass die denn dann dOch kommt.` »). Le chevauchement marque sinon une certaine impatience du moins une volonté d'accélérer le rythme de l'échange, phénomène que l'on observe assez fréquemment à l'occasion des phases de clôture d'une interaction. Comme le locuteur n'attend pas réellement une réplique à la production de l'ExPh, la valeur communicative de celle-ci est réduite à sa fonction rituelle de *demande d'accord* en fin d'interaction. Les échanges se déroulent comme si un refus d'accord serait impensable à ce stade de l'interaction, de sorte que les ExPh employées représentent des formules de routine dont la phaticité s'inscrit dans la négociation de la *phatic communion* décrite par Laver (1975, 1981, cf. sous-chap. 1.4 ; 3.3). Ainsi, on peut avancer l'hypothèse que les ExPh « d'accord » et « ja » représentent des équivalents dans le cadre de la demande d'accord.

La raison pour laquelle la demande de confirmation et la demande d'accord ont été traitées au sein d'un même sous-chapitre réside dans le fait que les ExPh relevant de ces catégories paraissent davantage *spécialisées* et donc davantage *univoques* par rapport à

l'interprétation de leur sens interactionnel. Alors que les actions langagières impliquées dans les catégories de l'*invitation au partage d'une présupposition* (sous-chap. 4.4.2) et de l'*invitation au partage d'un élément du vécu personnel* (sous-chap. 4.4.3) sont multiples (par exemple COMMENTER, EXPLIQUER, EVALUER), celles impliquées dans la *demande de confirmation* et la *demande d'accord* sont d'emblée précisées par la dénomination même de ces catégories (DEMANDE DE CONFIRMATION ; DEMANDE D'ACCORD). On peut se poser la question de savoir s'il s'agit encore d'ExPh au sens défini préalablement, c'est-à-dire de procédés destinés à « *assurer la compréhension* » dans le cadre du pilotage de la coénonciation (cf. sous-chap. 2.1.2). En effet, les expressions « oder (nicht) », « non », « okee », « d'accord » etc. ne permettent pas au locuteur de mettre en relief tel ou tel élément de son discours et de guider ainsi l'interprétation de son 'message'. A la différence du COMMENTAIRE, de l'EXPLICATION ou de l'EVALUATION, les actions spécifiques de la DEMANDE DE CONFIRMATION et de la DEMANDE D'ACCORD ritualisée ne peuvent pas être intégrées dans une activité argumentative. D'autre part, le statut des ExPh en question par rapport aux énoncés auxquels elles sont associées ressemble davantage à celui des particules modales dont on dit qu'elles *situent ce qui est dit dans le contexte du discours* (« das Gesagte im Kontext der Rede […] situieren », cf. Hentschel & Weydt 1994), c'est-à-dire qu'elles ne constituent pas de « petits actes » distincts de l'énoncé *d'accueil* (cf. sous-chap. 2.3 ; 3.4.1) mais qu'elles se confondent directement avec l'illocution en la contextualisant par rapport à la situation d'interaction concrète. Ainsi, l'expression « ne » dans la demande de confirmation formulée par GI « `heut is doch mIttwoch. nE?` » ne fait que préciser que l'illocution de l'énoncé en tant que DEMANDE DE CONFIRMATION implique un appel à réaction (*Reaktionsaufforderung,* Kehrein & Rabanus 2001) alors que l'ExPh « ne » dans l'énoncé « `ja das is voll dOOf=ne,` » (cf. extrait 59, sous-chap. 4.4.2.2) ajoute à l'action langagière COMMENTER/ EVALUER l'invitation à partager le point de vue énoncé tout en lui conférant une valeur d'argument 'valide' (cf. sous-chap. 4.4.2.1).

La décision de qualifier malgré tout l'ensemble des expressions surgissant dans les contextes de la demande de confirmation et de la demande d'accord en tant qu'ExPh est motivée par le fait qu'elles partagent avec les autres expressions l'ensemble des propriétés attribuées aux ExPh dans le sous-chapitre 2.3. En attribuant un sens large à la notion de

compréhension incluant le concept de la *bonne entente* sur le plan relationnel de l'interaction tout en conférant un statut non exclusif à la fonction argumentative, on parvient à récupérer les expressions traitées dans ce sous-chapitre.

4.5 BILAN

Les analyses menées dans ce chapitre ont montré la possibilité de décrire l'ensemble des ExPh repérées dans les corpus selon les catégories de description *invitation au partage d'un élément de savoir, invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation, invitation au partage d'un élément du vécu personnel* ainsi que les catégories plus spécifiques de la *demande de confirmation* et de la *demande d'accord*. Dans la mesure où ces catégories ont permis de saisir le fonctionnement des différentes ExPh en tenant compte du caractère pluridimensionnel du discours-en-interaction, on peut les considérer en tant que « fonctions » *universelles* par rapport à la communication humaine. Dès lors, la comparaison entre les ExPh françaises et les ExPh allemandes ne porte pas sur ces « fonctions » générales mais sur les fonctions spécifiques que telle ExPh peut exercer dans le cadre de telle « fonction » générale. En effet, l*'invitation au partage d'un élément de savoir,* l*'invitation au partage d'un point de vue,* etc. représentent des catégories descriptives qui ne font que préciser différents aspects fonctionnels du *pilotage du coénonciateur* par rapport au système de synchronisation interactionnelle (cf. sous-chap. 3.5). Ainsi, on peut dire que l'énonciateur pilote le coénonciateur *en l'invitant à partager un élément de savoir, en l'invitant à partager un point de vue*, etc. D'autre part, ces catégories renvoient aux actions langagières auxquelles les ExPh sont associées. La liste suivante reprécise les actions impliquées dans les différentes catégories :

Tableau 12 : actions langagières associées aux différentes catégories descriptives du pilotage du coénonciateur

Catégorie	Actions langagières

L'invitation à partager un élément de savoir	DECRIRE, RACONTER, EXPLIQUER, COMMENTER, RENSEIGNER/ SIGNALER
L'invitation au partage d'un point de vue, d'un jugement ou d'une observation	EVALUER, JUGER, COMMENTER, (DEMANDER CONFIRMATION par rapport à un JUGEMENT)
L'invitation au partage d'un élément du vécu personnel	RACONTER, (RENSEIGNER SUR SON ETAT DE SANTE : en français), COMMENTER, EXPLIQUER, DECRIRE
La *demande de confirmation*	DEMANDE DE CONFIRMATION
L*'appel d'accord*	(APPEL D'ACCORD en tant qu'action liée aux *rites de clôture* d'une séquence ou d'une interaction)

L'apparition de la même action langagière dans plusieurs rubriques montre que les frontières entre les différents *types* d'actions sont généralement fluctuantes. Comme la description d'une action langagière implique nécessairement une réduction de la complexité des actes communicatifs respectifs et de la multifonctionnalité des moyens d'expression utilisés, il n'est pas toujours possible de trancher entre différentes interprétations d'un même énoncé, même en prenant en compte les réactions du partenaire d'interaction et le positionnement séquentiel du tour concerné. D'autre part, la manière et le degré auxquels une ExPh particulière *augmente* l'illocution d'une action langagière spécifique est variable selon les contextes concrets d'interaction. Ainsi, l'ExPh « non », généralement utilisée dans le cadre d'une DEMANDE DE CONFIRMATION, peut apparaître dans des contextes où l'incertitude du locuteur à propos de ce qu'il affirme relève plutôt d'une *stratégie rhétorique* destinée à s'assurer de la collaboration du partenaire dans le cadre d'un JUGEMENT (cf. catégorie *invitation au partage d'un jugement*), alors que, dans d'autres contextes, « non » marque prioritairement l'incertitude du locuteur tout en renforçant la fonction d'appel à confirmer ou à rectifier l'affirmation énoncée (cf. catégorie *demande de confirmation*).

Le rôle des ExPh utilisées dans les demandes de confirmation ou de l'*appel d'accord* en tant qu'acte ritualisé diverge du rôle des ExPh relevant des autres catégories en ce sens qu'il est réduit aux fonctions d'appel à réaction et du *facework* renvoyant à l'aspect relationnel de l'intercompréhension. C'est pourquoi la terminologie des deux

dernières « catégories » du tableau ci-dessus pose un problème en ce sens qu'elle ne permet pas de préciser le fonctionnement particulier des ExPh par rapport aux actions langagières en question. Autrement dit, le fait de paraphraser le fonctionnement des ExPh concernées à l'aide de l'expression *demande de confirmation* par rapport à l'action langagière DEMANDE DE CONFIRMATION crée une redondance terminologique gênante. Or, les deux dernières catégories du tableau se situent sur un autre niveau conceptuel que les précédentes. En effet, les trois premières catégories relèvent du niveau d'analyse des stratégies discursives d'un locuteur visant à *prendre à partie* son interlocuteur dans le cadre de *l'élaboration collaborative d'un thème* alors que le deux dernières catégories portent sur des actes communicatifs spécifiques n'affectant pas directement le plan thématique mais le plan organisationnel du discours et de l'interaction. Si l'on voulait préciser le fonctionnement des ExPh par rapport à ces actes, il faudrait se reporter à deux caractéristiques principales des ExPh, à savoir celle de constituer un appel à réaction sous forme de ratification discursive ainsi que celle de créer une proximité psychoaffective entre les partenaires d'interaction (cf. définition provisoire sous-chap. 2.1.2). Ainsi, les ExPh employées dans le cadre d'une DEMANDE DE CONFIRMATION ou d'un APPEL D'ACCORD *augmentent* ces actions langagières en renforçant leur valeur d'appel tout en ménageant les faces (cf. sous-chap. 4.4.4). Dans la mesure où il s'agit d'une procédure du locuteur visant à parvenir à ses fins interactionnels, il s'agit d'une *prise à partie* de l'interlocuteur au même titre que l'emploi davantage rhétorique des ExPh évoqué ci-dessus. Comme la notion de *prise à partie* peut justifier en soi la caractérisation d'un moyen langagier comme « phatique » (cf. Davoine 1981[48]), les propriétés d'accentuation/ de renforcement d'une part et de prise à parti d'autre part paraissent suffisantes pour définir le fonctionnement de l'*expression phatique* en tant que procédé communicatif.

La définition suivante représente une version condensée de la définition provisoire proposée dans le sous-chapitre 2.1.2 en mettant l'accent sur les notions *renforcement/ accentuation* et *prise à partie* de l'interlocuteur :

L'expression phatique est un procédé communicatif verbo-vocal employé dans le cadre de la synchronisation interactionnelle des discours coproduits en situation d'interaction en face-à-face (ou 'oreille-à-oreille'). Ses propriétés prosodiques,

[48] « Pour ce qui est du caractère phatique, nous avons déjà fait remarquer que les connecteurs formés sur une base verbale à la 2ème personne, […] sont tous phatiques en eux-mêmes du fait qu'ils prennent à partie l'interlocuteur. » (Davoine 1981 : 112)

positionnelles, lexicales, morphosyntaxiques et pragmasémantiques permettent au locuteur d'accentuer/ de renforcer un élément de son discours et de prendre à partie son partenaire en vue d'assurer l'intercompréhension à la fois sur le plan propositionnel et psychoaffectif.

Les notions d'*accentuation/ renforcement* et *prise à partie* sont suffisamment larges pour permettre de distinguer différentes formes d'accentuation, de renforcement et de prise à partie en fonction des différentes propriétés de l'ExPh. Or, la définition ne saisit pas le fonctionnement spécifique de l'ExPh en tant qu'*outil* permettant de garder le canal de communication ouvert en projetant une alternance constante des tours. C'est pourquoi il paraît nécessaire de la compléter par le renvoi à la fonction d'appel à réaction de l'ExPh. En effet, c'est cette fonction qui distingue les ExPh d'autres ressources verbales et non verbales exerçant des fonctions analogues ou complémentaires dans le cadre de la synchronisation interactionnelle et apparaissant souvent en cooccurrence.

Les propriétés spécifiques de l'ExPh peuvent être décrites en référence aux deux notions clefs de la définition. Ainsi, son contour intonatoire stylisé attirant l'attention de l'allocutaire et suscitant une réaction (fonction d'appel à réaction) permet de rythmer l'échange en *accentuant* certaines parties du discours par des 'pics' prosodiques provoquant une alternance des *voix* contribuant à la coénonciation ; parallèlement, la valeur interactionnelle du contour intonatoire montant *marque* et *renforce* la posture de l*'ouverture vers l'autre,* contribuant ainsi au *ménagement des faces* et à la création de liens psychoaffectifs permettant la *prise à partie* de l'interlocuteur ; ensuite, sa position fréquente en fin d'UCT permet de *marquer* les *points possibles de transition* , de sorte que la cohérence thématico-syntaxique et prosodique de ces UCT est *renforcée* en vue d'assurer une meilleure compréhension ; enfin, sa propriété pragmasémantique d'*augmenter* les actions langagières auxquelles elle est associée permet de *renforcer* une affirmation et de *prendre à partie* le partenaire dans le cadre d'une argumentation.

La comparaison des ExPh françaises et allemandes par rapport aux différentes actions langagières auxquelles elles sont associées ne montre aucune différence d'emploi majeure, hormis peut-être le recours assez fréquent par le locuteur français à des ExPh lorsqu'il est amené à répondre à la 'question de santé' « comment vas-tu ? » (cf. sous-chap. 4.4.3.2). Ainsi, l'ensemble des actions langagières nommées ci-dessus représente

des contextes discursifs susceptibles d'être associés à une ExPh aussi bien en français qu'en allemand.

Les tableaux récapitulatifs suivants présentent d'abord les différentes possibilités d'association d'une ExPh spécifique à telle ou telle action langagière et ensuite leur utilisation par rapport à un certain nombre de fonctions spécifiques présentées au cours des analyses précédentes, à savoir : la fonction démarcative, la fonction d'outil de réparation par rapport à ce que Fernandez appelle le « piétinement syntaxique » (1994 : 177-189), la fonction argumentative, la fonction d*'adoucisseur* dans le cadre d'un FTA.

Tableaux 12 et 13 : cf. page suivante

Tableau 12 : possibilités de combinaison entre différentes ExPh françaises et allemandes avec différentes actions langagières

	hein ?	*tu vois ?*	*tu sais ?*	*oui ?*	*non ?*	*okee ?/ d'accord ?*	*ne(ich) ?*	*weißt du ?*	*he ?*	*ja ?*	*oder ?*	*okee ?*
DECRIRE	X	X	X			(X)	X	X		X		(X)
RACONTER	X	X	X				X	X		X		
COMMENTER	X	X	X				X	X	X			
EXPLIQUER	X	X	X				X	X	X			
RENSEIGNER	X	X	X			(X)	X	X		X		(X)
EVALUER/JUGER	X	X	X		X	(X)	X	X	X		X	(X)
DEMANDER CONFIRMATION	X			X	X		X + *doch*		(X)	X	X + *doch*	
DEMANDE D'ACCORD	X					X	X			X		X

Tableau 13 : l'exercice de fonctions spécifiques par les ExPh françaises et allemandes relevées dans le corpus

	hein ?	*tu vois ?*	*tu sais ?*	*oui ?*	*non ?*	*okee ?/ d'accord ?*	*ne(ich) ?*	*weißt du ?*	*he ?*	*ja ?*	*oder ?*	*okee ?*
démarcation	X	X	X			(X)	X	X		X		(X)
réparation	X	X	X				X	X		(X)		
argumenter/ justifier	X	X	X				X + ja (part.)	X	X			
adoucir un FTA	X	X	X	(X)	X	X	X	X	(X)	X	X	X

Commentaire : les croix entre parenthèses indiquent que tel emploi/ telle fonction d'une ExPh particulière n'a pas pu être relevé(e) dans le corpus mais que des exemples correspondants peuvent être *construits* par le locuteur compétent. Ainsi, le locuteur peut construire un contexte dans lequel l'ExPh « okee » sert à démarquer les différentes étapes d'une DESCRIPTION, comme dans « `X se décompose en trois éléments. okee, et chaque élément est à son tour composé de trois parties. okee, ((...))` ». L'analyse de ces tableaux permet de résumer les analyses et observations faites au cours de ce chapitre en termes de ressemblances et de divergences d'emploi par rapport aux langues française et allemande.

(1) *Les ressemblances :*

Tout d'abord, on constate que les deux séries d'ExPh françaises d'une part et d'ExPh allemandes d'autre part recouvrent chacune l'ensemble des actions langagières et des fonctions spécifiques relevées au cours des analyses. Dès lors, on peut supposer que les actions et fonctions en question peuvent être systématiquement associées aux ExPh en tant que procédés de pilotage du coénonciateur. D'autre part, on observe des ressemblances entre certaines ExPh françaises et allemandes suggérant la possibilité de les considérer en tant que plus ou moins équivalentes. Ainsi, les ExPh « hein » et « ne » constituent les seules ExPh à couvrir l'ensemble des catégories en s'avérant ainsi comme quasi 'universelles' sur le plan fonctionnel. De même, les ExPh « tu vois », « tu sais » d'un côté et « weiβt du » de l'autre côté recouvrent chacune les mêmes catégories, de sorte que l'on pourrait de nouveau se poser la question de leur équivalence. Or, les analyses *en contexte* ont montré qu'elles ne sont pas toujours interchangeables en raison notamment du sémantisme propre à chaque lexème. A ce sujet, on peut noter que les ExPh « hein » d'une part et « he » d'autre part paraissent revêtir le degré de désémantisation le plus élevé au sein des séries respectives. Cependant, le statut soi-disant *désémantisé* d'une unité linguistique n'implique pas nécessairement l'*universalité fonctionnelle* : en effet, l'ExPh « he » ne paraît pas utilisable en tant que moyen de scansion ni non plus en tant qu'*opérateur d'implicite* dans le cadre d'une *reformulation paraphrastique* (cf. Fernandez 1994 : 174-176 ; Gülich & Kotschi 1983), contrairement à l'ExPh « hein ». Les spécificités d'emploi de chaque ExPh par rapport aux contextes d'utilisation concrets empêchent de les poser d'emblée comme équivalentes. En ce qui concerne la dimension relationnelle des interactions, il convient de noter que l'ensemble des ExPh est susceptible

de jouer un rôle d'*adoucisseur* dans le cadre de la *figuration*. Cette propriété est sans doute due davantage à la valeur interactionnelle de leur contour intonatoire montant qu'à leurs propriétés aux niveaux lexical et pragmasémantique.

(2) Les différences :

La première différence que l'on note concerne les emplois différents des ExPh « oui » d'un côté et « ja » de l'autre. En dépit d'un sens lexical quasi identique, les différences d'emploi montrent que leur sens pragmatiques divergent fortement : tandis que l'ExPh « oui » n'apparaît que dans les contextes de demande de confirmation, l'ExPh « ja » peut être employée également en tant *scanseur* ou encore en tant que *formule* de demande d'accord dans les séquences de clôture d'une interaction. Cette différence d'emploi devrait certainement être prise en compte dans le cadre de l'enseignement de l'allemand en tant que langue étrangère. De même, l'équivalence fonctionnelle entre les ExPh « non » et « oder » en dépit de leur différence lexicale devrait être soulignée dans ce contexte. La cooccurrence fréquente d'ExPh et de particules modales dans certains contextes en allemand indique la possibilité que l'utilisation d'une ExPh seule ne paraisse pas toujours satisfaire l'intention communicative du locuteur allemand. Ainsi, on note surtout la fréquence avec laquelle on relève une association de l'ExPh « ne » avec les particules modales « doch » (DEMANDE DE CONFIRMATION) et « ja » (ARGUMENTER/ JUSTIFIER). L'utilisation de la combinaison « ja » + « ne » dans le cadre d'une action langagière remplissant une fonction argumentative m'avait conduite à supposer une équivalence avec l'emploi de l'ExPh « tu vois » dans des contextes comparables (cf. sous-chap. 4.4.2.1). En considérant que l'association d'une ExPh avec une particule modale ne permet non seulement au locuteur de rendre plus explicite le sens communicatif de l'énoncé produit mais également de *renforcer l'impact* de ses propos chez l'interlocuteur, on peut dire qu'elle est *emphatique*. Selon la définition du *PETIT ROBERT* (1987), ce mot « marque une certaine intensité ou énergie dans l'expression ». On peut noter que la visée consensuelle de l'ExPh « ne », motivée par son sémantisme ayant préservé au moins partiellement la valeur sémantique de la locution particulaire « nicht wahr », manque parfois de poids dans des contextes où le locuteur cherche à imposer son point de vue auprès de son partenaire. Cette hypothèse est d'autant plus séduisante qu'elle jette une lumière nouvelle sur l'emploi de l'ExPh « hein » en français. En effet, celle-ci est d'emblée perçue comme moyen d'expression *emphatique renforçant* le discours (cf.

notamment sous-chap. 4.2.1). Ce sont ses qualités emphatiques (et phoniques) qui rendent possibles des emplois spécifiques en tant que DEMANDE DE REFORMULATION (cf. sous-chap. 2.3) ou bien encore en tant que moyen d'interpeller quelqu'un. Ainsi, MA interpelle VE à propos de ses « gosses » :

ben ils sont où. (.) **hEIn?** (CATF_04, à partir de 1h33m49s)

La visée consensuelle de l'ExPh « ne » ne permet pas l'utilisation dans de tels contextes. En revanche, il est possible de construire des énoncés comparables à celui cité ci-dessus en employant l'ExPh « he », dont le statut davantage désémantisé n'empêche pas la combinaison avec une action langagière pouvant être décrite en tant qu'APPEL A REACTION :

ja wo sInd se denn. (.) **hE?** (exemple construit)

En essayant de préciser la différence fonctionnelle entre l'ExPh « ne » d'une part et l'ExPh « hein » d'autre part, je propose de considérer « ne » comme *marqueur de connivence* impliquant une proximité psychoaffective entre les participants alors que « hein » représente plutôt un « marqueur de convergence » (cf. André 2006 : 392) ou un *marqueur de recherche d'adhésion* dont André (2006) a montré qu'il apparaît « fréquemment dans des discours collaboratifs mais non coopératifs et non consensuels » (cf. ibid. : 392).

D'autre part, on avait noté la fréquence d'emploi nettement plus élevée de l'ExPh « hein » par rapport à l'ExPh « ne » (cf. sous-chap. 4.3 ; 4.4.2.1). A ce propos, je voudrais renvoyer à mes réflexions menées au sujet de l'*accentuation* en français et en allemand dans un sous-chapitre précédent (cf. 4.1.2). En effet, il est possible que les moyens relativement limités dont dispose un locuteur français cherchant à accentuer un élément de son discours soient partiellement compensés par l'accolement fréquent du *son* « hein » à une syllabe qui est de ce fait dédoublée et accentuée. Or, il faudra laisser le soin aux chercheurs davantage spécialisés dans les domaines de la prosodie et de l'accentuation de vérifier le bien-fondé d'une telle supposition.

CONCLUSION

En essayant de mettre en perspective les réflexions et analyses menées dans le cadre de cette thèse, il paraît important de revenir sur la décision d'appréhender la notion d'*expression de la fonction phatique* en tant que concept renvoyant à une conception *dynamique* du langage. En effet, la définition jakobsonienne de la *fonction phatique* implique une analyse du langage non en tant que *produit* statique mais en tant que *production* liée aux procédures communicatives spécifiques de la gestion du canal et des rapports humains sur le plan relationnel. D'autre part, comme le *parler phatique* suppose l'échange direct entre au moins deux interlocuteurs, l'analyse de conversations telles qu'elles se déroulent de façon spontanée et en temps réel s'est d'emblée imposée. Ainsi, le pas vers une *grammaire-pour-l'interaction* (cf. Mondada 2000) a été franchi avant même de s'être interrogée sur le statut grammatical de ce que j'ai choisi d'appeler *expression phatique*. Or, cette catégorie comprend des unités linguistiques qui ont préalablément été attribuées à la *classe* traditionnelle des *interjections* dont une majorité de linguistes s'accorde à affirmer le caractère problématique (cf. sous-chap. 3.2.1). La *théorie des champs de langage* développée par Ehlich (1986) entraîne une dissolution de cette classe par le biais de son intégration au *champ expéditif* du langage, catégorie fondée sur une analyse pragmatique et fonctionnelle des ressources langagières conçues en tant que « moyens » (« sprachliche Mittel ») (cf. sous-chap. 3.2). Cependant, comme les ExPh ne représentent pas des *actes de langage* indépendants au même titre qu'une « interjection » telle que « he » (prononcé */hē/*) en allemand ou « hé » en français, l'attribution des ExPh au champ expéditif du langage pose problème (cf. sous-chap. 3.2.1). Si l'on considère que les ExPh représentent des formes *émergeantes* des stratégies et procédures mises en œuvre dans le cadre du « système de pilotage conversationnel » (cf. Cosnier 1987 : 312), il est possible de les concevoir en tant que formes d'expression linguistique soumises à un processus d'évolution constante. En recourant aux concepts de la *grammaticalisation* et de la *pragmaticalisation* des marqueurs discursifs présentés par Dostie (2004 ; cf. sous-chap. 2.4), on peut supposer qu'il existe, par rapport à une forme précise, plusieurs degrés de *grammaticalisation/ pragmaticalisation* en synchronie (cf.

ibid. : 38, sous-chap. 4.2.1). Ainsi, il est probable que l'emploi *interjectif* de l'expression « hein » tel qu'il a été décrit dans le dernier sous-chapitre représente un stade de pragmaticalisation antérieur à l'emploi de « hein » en tant que procédé renvoyant au *common ground* et exerçant une fonction argumentative (cf. sous-chap. 4.4.2 à 4.4.3). Alors que le « hein » *interjectif* peut aisément être attribué au champ expéditif du langage, le « hein » *argumentatif* échappe à cette catégorie en raison du caractère *indirect* de son fonctionnement.

En effet, les ExPh décrites dans les sous-chapitres 4.4.1 à 4.4.3 inclus ne relèvent pas directement d'une procédure *expéditive* en ce sens qu'elles ne pilotent pas l'interaction par le biais d'une simple transmission d'information ou d'une simple expression de rapports sociaux, mais qu'elles renvoient aux *présuppositions* que le locuteur souhaite partager avec son partenaire. Ainsi, Jucker et Smith (1996, 1998) défendent l'hypothèse selon laquelle les marqueurs discursifs (angl. *discourse markers*) représentent des *outils stratégiques* (angl. *strategic device,* cf. Jucker & Smith 1998 : 196) servant à *négocier* le *common ground* (cf. ibid. : 170, 172, 197) :

> « We will argue that it appears to be the presumptions that are being put into focus by discourse markers rather than the information itself. That is, they may be connected with the information given directly, but they appear to deal mainly with the presuppositions or implications of the information, […]. » (Ibid.: 173)

C'est en ce sens que les ExPh peuvent être qualifiées d'*opérateurs d'ancrage de l'implicite* (cf. Fernandez 1994 : 189, sous-chap. 4.4.1).

Le fait de privilégier une vision dynamique du langage et de l'intégrer à un modèle de pilotage de la coénonciation permet également de mieux appréhender le rôle des ExPh dans le cadre de la *construction collaborative* des tours (cf. Mondada 2001 : 10). En employant une ExPh au *point possible de transition* d'une UCT, le locuteur 'invite' l'allocutaire à produire un tour ratifiant son discours en même temps qu'il cherche à obtenir une *confirmation de rôle* quant à son activité en tant que locuteur principal (cf. Settekorn 1977 : 205, sous-chap. 4.4.2.2). Ainsi, la notion de *collaboration* ne porte pas uniquement sur l'élaboration d'un thème mais renvoie aux ExPh en tant que procédés à l'aide desquels le locuteur invite son partenaire à *collaborer* en acceptant de jouer le rôle de *copilote de la coénonciation*. Or, plusieurs exemples traités au cours des analyses précédentes montrent qu'en dépit de la *contrainte positive* exercée par les ExPh, le coénonciateur peut choisir de ne pas se laisser *piloter*. Dans ce cas, il n'est pas rare qu'en

proposant un nouveau thème ou bien en modifiant le thème préalablement développé, le partenaire d'interaction emploie à son tour une ExPh, assignant ainsi à son partenaire le rôle de coénonciateur (cf. sous-chap. 4.4.4, extrait 83; 4.4.2.2 extrait 64). Ainsi, le sens interactionnel d'une ExPh est interprétable en tant qu'*achèvement interactionnel* du discours (angl. *interactional achievement,* cf. Schegloff 1982). Dès lors, la négociabilité du sens, c'est-à-dire son caractère *indéterminé*, représente une caractéristique propre des ExPh *exhibant* (angl. *make accountable*) les méthodes utilisées par les participants cherchant à établir une *communion phatique*.

L'analyse contrastive des ExPh françaises et allemandes a montré que, sur le plan de la négociation interactionnelle du sens, les ExPh peuvent exercer des fonctions spécifiques similaires voire identiques dans les deux langues et que les *variations* affectent essentiellement la façon dont les différentes ExPh se sont 'spécialisées' par rapport à telle ou telle fonction spécifique (cf. bilan). Cependant, les résultats obtenus suscitent de nouvelles interrogations concernant notamment la façon dont les ExPh entrent en concurrence et en coopération avec d'autres moyens de communication jouant des rôles comparables ou complémentaires sur le plan de la synchronisation interactionnelle. L'aspect multimodal de la communication joue un rôle d'autant plus important par rapport aux ExPh que leur caractère *indirect* et *implicite* indique une affinité avec les moyens d'expression para- et nonverbaux. Ainsi, en employant la terminologie de Rehbein (1979), on peut dire qu'une ExPh *augmente* l'énoncé auquel elle est associée d'une part de *non dit*, tout comme, à l'inverse, un regard ou un geste peuvent *en dire long* sur ce que veut dire réellement mon partenaire.

Or, dans le cadre de la synchronisation interactionnelle, il ne s'agit pas de faire des allusions plus ou moins vagues ou d'*insinuer* des choses, mais de *clarifier* l'état de connaissances, les points de vue respectifs des interlocuteurs en vue d'assurer l'intercompréhension. Le caractère *indéterminé* des ExPh et des moyens d'expression para- et non verbaux procure la marge nécessaire à l'obtention d'un *compromis* entre les interactants conscients du fait que le langage est « imparfait » (cf. sous-chap. 1.2.1). En tant que moyen qui, grâce à son contour intonatoire stylisée, indique une *ouverture vers l'autre*, l'ExPh maintient le *canal* ouvert et assure ainsi l'alternance des tours indispensable à la réalisation des procédures d'ajustement et de réajustement discursifs. Dès lors, il s'agit d'un élément qui dynamise la communication en l'inscrivant dans une

logique dialogique du langage. Le statut grammatical de l'ExPh serait ainsi celui d'un opérateur de synchronisation au sein d'une grammaire plaçant le langage dans le cadre d'une théorie de la communication fondée sur l'analyse multimodale des interactions.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie non exhaustive présente en priorité les ouvrages effectivement consultés dans le cadre de mes recherches et s'oriente vers normes du style APA (Manual of the American Psychological Association, 5ème éd. 2001).

ANDRÉ, V. (2006). *Construction collaborative du discours au sein de réunions de travail en entreprise : de l'analyse micro-linguistique à l'analyse socio-interactionnelle. Le cas d'un Parc départemental de l'Equipement.* (Thèse soutenue à l'université de Nancy 2.)

ANTOS, G., BRINKER, K., HEINEMANN, W., SAGER, S. F. (éds.) (2000). *Text- und Gesprächslinguistik. Linguistics of Text and Conversation. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung.* (HSK; 16). [2 tomes.] t. 1 : *Textlinguistik*. Berlin, New York : de Gruyter.

ANTOS, G., BRINKER, K., HEINEMANN, W., SAGER, S. F. (éds.) (2001). *Text- und Gesprächslinguistik. Linguistics of Text and Conversation. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung.* (HSK; 16). [2 tomes.] t. 2 : *Gesprächslinguistik.* Berlin/ New York : De Gruyter.

AUCHLIN, A. (1990). Analyse du discours et bonheur conversationnel. *Cahiers de Linguistique Française* 11, 311-328.

AUCHLIN, A. (1991), «Le bonheur conversationnel : fondements, enjeux et domaines», *Cahiers de Linguistique Française* 12, 103-126.

AUCHLIN, A., MOESCHLER, J. (éds.) (1993). *Lexique et pragmatique. Actes du Vème colloque de Pragmatique de Genève (1 – 3 avril 1993).* Genève : Cahiers de Linguistique Française (14).

AUCHLIN, A., BURGER, M., ROSSARI, C. (éds.) (1994). *Des mots et des discours : études contrastives et perspectives.* Genève : Cahiers de Linguistique Française (15).

AUER, P. (1996). On the prosody and syntax of turn-continuations. In E. Couper-Kuhlen, M. Selting (éds.), *Prosody in conversation: interactional studies* (pp. 57-100). Cambridge : Cambridge University Press.

AUER, P., SELTING, M. (2001). Der Beitrag der Prosodie zur Gesprächsorganisation. In K. Brinker, G. Antons, W. Heinemann, S. F. Sager (éds.), *Text- und Gesprächslinguistik* (pp. 1122-1131). Berlin/ New York : de Gruyter.

AUSTIN, J. L. (1970). *Quand dire, c'est faire.* Paris : Seuil.

BAKHTINE, M. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Minuit.

BAKER, M. J. (1994). Argumentation, Explication et Négociation : analyse d'un corpus de dialogues en langue naturelle écrite dans le domaine de la médecine. In Modélisation d'explications sur un corpus de dialogues : Actes de l'atelier de recherche (pp. 1-26). Rapport de Télécom Paris, N¡. 94-S-003. Edité par le groupe GENE du PRC-IA (resp. M. BAKER). [Doc. pdf téléchargeable sur : http://www.vjf.cnrs.fr/umr8606/FichExt/mbaker/publications/ArticlesBakerPDF/1994/1994b.pdf]

BARDEN, B., ELSTERMANN, M., FIEHLER, R. (2001). Operator-Skopus-Strukturen in gesprochener Sprache. In: F. Liedtke, F. Hundsnurscher (éds.), *Pragmatische*

Syntax (pp. 197-233). Tübingen: Niemeyer.[doc. pdf téléchargeable à partir du site: http://www.doku.net/artikel/operator-s.htm]
BASSO, K. H. (1975) *To give up on words*: Silence in Western Apache Culture. In P. Giglioli (éd.), *Language and Social Contex*t (pp. 67-86). Middlesex : Penguin.
BAYLON, C., FABRE, P. (1975). *Initiation à la linguistique.* Paris : Nathan.
BEHAGEL, O. (1927 [1899]). Geschriebenes Deutsch und gesprochenes Deutsch. In O. Behagel, *Von deutscher Sprache. Aufsätze, Vorträge und Plaudereien* (pp. 11-34). Lahr.
BERTRAND, Y. (1980). Que faire des interjections ? In *Linguistica Palatina* 29, 1-43.
BLANCHE-BENVENISTE, C., ROUGET, C., SABION, F. (éds.) (2002). *Choix de textes de français parlé: 36 extraits*. Paris : Champion.
BOYLE, R. (2000). You've worked with Elizabeth Taylor ! Phatic functions and implicit. *Applied Linguistics* 21, 26-46.
BRÉMOND, C. (2002). *Les petites marques du discours. Le cas du marqueur méta-discursif « bon » en français.* (Thèse soutenue à l'université Aix-Marseille I - Université de Provence).
BRÉMOND, C. (2004). La petite marque *bon*, l'indice d'un accord en cours de négociation. In *Travaux de linguistique* 48, 1, 7-19.
BRINKER, K., SAGER, S. F. (1989). *Linguistische Gesprächsanalyse. Eine Einführung.* Berlin : Erich Schmidt.
BROWN, G., YULE, G. (1983). *Discourse Analysis*, Cambridge : Cambridge University Press.
BRUXELLES, S., TRAVERSO, V. (2001). *Ben :* apport de la description d'un « petit mot » du discours à l'étude des polylogues. *Marges linguistiques* 2*,* 38-55. [http://www.marges-linguistiques.com - M. L. M. S., éditeur - 13250 Saint-Chamas]
BUBLITZ, W. (1988). *Fellow-Speakers and Cooperative Conversations.* Amsterdam/ Philadelphie : Benjamins.
BÜHLER, K. (1934, rééd. 1965). *Sprachtheorie.* Jena : Fischer.
BUβMANN, H. (éd.) (2002). *Lexikon der Sprachwissenschaft.* Stuttgart : Kröner.
BURKHARDT, A. (1982). Gesprächswörter. Ihre lexikologische Bedeutung und lexikographische Beschreibung. In W. Mentrup (éd.), *Konzepte zur Lexikographie. Studien zur Bedeutungserklärung in einsprachigen Wörterbüchern* (pp. 138-171). Tübingen : Niemeyer.
BROWN, P., LEVINSON, S. (1987). *Politeness.* Cambridge : CUP.
CARON, R. (n.d.). Comment citer un document électronique?. In Université Laval. Bibliothèque. *Site de la Bibliothèque de l'Université Laval*, [En ligne]. http://www.bibl.ulaval.ca/doelec/citedoce.html (Page consultée le 13 octobre 2006)
CHANET, C. (2004). Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé : quelques problèmes de méthodologie. In *Autour du corpus de référence du français parlé. Publications de l'Université de Provence,* 82-106.
CHARAUDEAU, P., MAINGUENEAU, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours.* Paris : Seuil.
CHOMSKY, N. (1977). On Wh-Movement. In P. Culicover, T. Wasow et A. Akmajian (éds.), *Formal Syntax* (pp. 71-132). Academic Press : New York.
COSNIER, J., BROSSARD, A. (1984). Communication non-verbale : co-texte ou contexte ? In J. Cosnier, A. Brossard (éds.), *La communication non-verbale* (pp. 1-29). Neuchâtel/ Paris : Delachaux & Niestlé.

COSNIER, J. (1987). Ethologie du dialogue. In J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni (éds.), *Décrire la conversation* (pp. 290-315). Lyon : PUL.
COSNIER, J., KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1987). *Décrire la conversation.* Lyon : PUL.
COULMAS, F. (éd.) (1981). *Conversational Routine.* La Haye : Mouton.
COULON, A. (1985). Indexicalités de l'indexicalité [fragment d'un texte inédit]. *Pratiques de formation* (Université de Paris VIII) 11-12. [Doc. téléchargé à partir du site http://vadeker.club.fr/corpus/fp-sommaire.html]
COUPER-KUHLEN, E., SELTING, M. (1996). Towards an interactional perspective on prosody and a prosodic perspective on interaction,. In E. Couper-Kuhlen, M. Selting (éds.), *Prosody in conversation. Interactional studies* (pp. 11-56). Cambridge : Cambridge University Press.
COUPER-KUHLEN, E., C. E. FORD (2004). *Sound Patterns in Interaction. Cross-linguistic studies from conversation.* Amsterdam/ Philadelphie : Benjamins.
COUPLAND, J., COUPLAND, D., ROBINSON, J. D. (1992). « How are you? » Negotiating phatic communion. *Language in Society*, 21-2. 207-230.
COUPLAND, J. (éd.) (2000). Small Talk. Harlow : Longman.
CRYSTAL, D. (1987). *The Cambridge Encyclopedia of Language.* Cambridge : Cambridge University Press.
CRYSTAL, D. (1980, 1985, 1991). *A dictionary of linguistics and phonetics.* Oxford, Cambridge, Massachusetts : Blackwell.
DAUSENDSCHÖN-GAY, U., KRAFFT, U. (2001). La multidimensionalité de l'interaction. Textes, gestes et le sens des actions sociales. *Marges linguistiques,* 2, Novembre 2001, 120-139. [http://www.marges-linguistiques.com]
DANON-BOILEAU, L., MOREL, M.-A. (1998). *Grammaire de L'intonation : L'exemple du français*. [Bibliothèque de Faits de Langues]. Paris : Ophrys.
DAVOINE, J. P. (1980). Des connecteurs phatiques. In Centre de recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon (éd.), *Le Discours polémique* (pp. 83-107). Lyon : Presses universitaires de Lyon.
DAVOINE, J. P. (1981). *Tu sais ! C'est pas facile.* In *L'argumentation. Linguistique et Sémiologie*, 109-124.
DE GAULMYN (1987). Les régulateurs verbaux : le contrôle des récepteurs. In J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni (éds.), *Décrire la conversation* (pp. 203-223). Lyon : PUL.
DEGELMAN, D., HARRIS, M. L. (2000 – 2006). *APA Style Essentials.* Page consultée le 13 octobre 2006, Vanguard University, site du Department of Psychology : https://www.vanguard.edu/uploadedfiles/faculty/ddegelman/apastyle.pdf
DELOMIER D. (1999) *Hein*, particule désémantisée ou indice de consensualité ? *Faits de Langues* 13, Oral-Ecrit : Formes et théories, Paris-Gap, Ophrys : 137-149.
DEPPERMANN, A. (1999). *Gespräche analysieren. Eine Einführung in konversationsanalytische Methoden*. Opladen : Leske & Budrich.
DOSTIE, G. (2004). *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : Duculot.
DREISCHER, A. (2000). « Sie brauchen mich nicht immer zu streicheln… » : *Eine diskursanalytische Untersuchung zu den Funktionen von Berührungen in medialen Gesprächen.* Francfort sur-le-Main/ Berlin/ Berne/ Bruxelles/ New York/ Oxford/ Vienne : Peter Lang.

DREW, P., CHILTON, K. (2000). Calling just to keep in touch : Regular and habitualised telephone calls as an environment for small talk. In J. Coupland (éd.), *Small Talk* (pp. 137-162). Harlow : Longman.
DUBOIS, J., DUBOIS-CHARLIER, F. (collab.) (1979). *Dictionnaire du français langue étrangère. Niveau 2*. Paris : Larousse.
DUBOIS, J., GIACOMO, M., GUESPIN, L., MARCELLESI, C., MARCELLESI, J.-B., MÉVEL, J.-P. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage.* Paris : Larousse.
DUCROT, O., TODOROV, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage.* Paris : Seuil.
DUCROT, O., SCHAEFFER, J.-M. (1995). *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, avec la collaboration de Marielle Abrioux, Dominique Bassano, Georges Boulakia, Michel de Fornel, Philippe Roussin et Tzvetan Todorov.* Paris : Seuil.
DUDEN (1995). *Grammatik der deutschen Gegenwartssprache*. Sous la dir. de G. Drosdowski en collaboration avec P. Eisenberg et al. Mannheim, Leipzig, Vienne, Zürich : Dudenverlag.
DUGOWSON, S. (2007). Les frontières dialectiques. *Math. & Sci. hum. / Mathematical Social Sciences* 177,. 87–152.
DURANTI, A. (1997). *Linguistic Anthropology*. Cambridge : Cambridge University Press.
EHLICH, K. (1979). Formen und Funktionen von HM. Eine phonologisch-pragmatische Analyse In H. Weydt, (éd.), *Die Partikeln der deutschen Sprache* (pp. 503-517). Berlin : de Gruyter.
EHLICH, K. (1985). The Language of Pain. *Theoretical Medicine* 6, 2, 177-187.
EHLICH, K. (1986a). *Interjektionen.* Tübingen : Niemeyer.
EHLICH, K. (1986b) Funktional-pragmatische Kommunikationsanalyse - Ziele und Verfahren. In W.-D. Harrtung (éd.) *Untersuchungen zur Kommunikation* (pp.15-40). Berlin : Akademie der Wissenschaften der DDR Zentralinstitut für Sprachwissenschaft. Linguistische Studien.
EHRICH, V., SAILE, G. (1972). Über nicht-direkte-Sprechakte. In D. Wunderlich (éd.), *Linguistische Pragmatik.* Francfort sur-le-Main : Athenäum.
EQUIPE DELIC (2004). Présentation du *Corpus de référence du français parlé. Recherches sur le français parlé, 18*, 11-42.
FAUCHER, E. (2000). *Qui a peur de l'anthropologie culturelle ?* Nancy : P. U. N. [collection *Persuasion et Propagandes*]
FERNANDEZ, J. (1994). *Les particules énonciatives.* Paris : PUF.
FERNANDEZ-VEST, J. (2004). Mnémème, Antitopic: le post-Rhème, de l'énoncé au texte. In J. Fernandez-Vest, S. Carter-Thomas (éds.), *Structure Informationnelle et Particules Enonciatives : Essai de typologie* (pp. 63-99). Paris : L'Harmattan.
FETZER, A. (2004). *Recontextualizing Context. Grammaticality meets appropriateness.* Amsterdam/ Philadelphie : Benjamins.
FISCHER, K. (2000a). *From Cognitive Semantics to Lexical Pragmatics: The Functional Polysemy of Discourse Particles.* Berlin/ New York : De Gruyter.
FISCHER, K. (2000b). Discourse particles, turn-taking, and the semantics-pragmatics interface. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 8, 111-137. [http://nats-www.informatik.uni-hamburg.de/~fischer/rspfischer.pdf]

FONTANEY, B. (1987). L'intonation et la régulation de l'interaction. In J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni (éds.), *Décrire la conversation* (pp. 225-267). Lyon : PUL.
FOOLEN, A. (1997). Pragmatic Particles. In J. Verschueren *et al.* (éds.), *Handbook of Pragmatics* (pp. 1-24). Amsterdam, Philadelphie : Benjamins.
FRANCK, D. (1985). Das Gespräch im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit. In E. Gülich, Th. Kotschi (éds.), *Grammatik, Konversation, Interaktion. Beiträge zum Romanistentag 1983* (pp. 19-41). Tübingen : Niemeyer.
FRASER, B. (1999). What are Discourse Markers ? *Journal of Pragmatics*, 31, 931-952.
GADET, F. (1989): *Le français ordinaire*, Paris : Colin.
GARFINKEL, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology.* New Jersey : Englewood Cliffs.
GIBBON, D., SASSEN, C. (1997). Prosody-particle pairs as discourse control signs. *EUROSPEECH 97 (Proc. 5th European Conference on Speech Communication and Technology, t. 1, G. Kokkinakis et al., éds., Patras* : *U Patras).* http://citeseer.ist.psu.edu/cache/papers/cs/31740/http:zSzzSzwww.techfak.uni-bielefeld.dezSzGK256zSz.zSzpaperszSzA0933.pdf/gibbon97prosodyparticle.pdf
GLÜCK, H. (éd.) (2000). *Metzler Lexikon Sprache. Deuxième édition, revue et élargie.* Stuttgart, Weimar : Metzler.
GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne.* T. 2 : *Les relations en public.* Paris : Minuit.
GOFFMAN, E. (1974). *Les rites d'interaction.* Paris : Minuit.
GRAEFEN, G. (2000). Ein Beitrag zur Partikelanalyse - Beispiel *doch. Linguistik online* 6/2 00. [http://www.linguistik-online.com/2_00/graefen.html]
GREIMAS, A. J., COURTÉS, J. (1979). *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Tome I.* Paris : Hachette.
GREVISSE, M. (1975[10]). *Le bon usage. Grammaire française avec remarques sur la langue française d'aujourd'hui.* Gembloux : Duculot.
GRICE, H. P. (1975). Logic and Conversation. In P. Cole, J. L. Morgan (éds.), *Speech Acts* (pp. 41-58). New York : Academic Press.
GRICE, H. P. (1979). Logique et conversation. *Communications* 30, 57-72.
GÜLICH, E. (1970). *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch.* München : Fink.
GÜLICH, E., MONDADA, L. (2001). Konversationsanalyse. Analyse conversationnelle. In G. Holthus, M. Metzeltin, Chr. Schmitt (éds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik (LRL)* (pp. 196-250). Tübingen : Niemeyer.
GUMPERZ, J. (1971). The Speech Community. In J. Gumperz (éd.), *Language in Social Groups* (pp. 114-128). Stanford.
GUMPERZ, J. (1982). *Discourse strategies.* Cambridge : Cambridge University Press.
GUMPERZ, J. (1992). Contextualization and understanding. In: A. Duranti, A. , C. Goodwin (éds.), *Rethinking context: language as an interactive phenomenon* (pp. 229-252). Cambridge : Cambridge University Press.
HABERMAS, J. (1981). *Theorie des kommunikativen Handelns* (2 tomes). Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp.
HALLIDAY, M.A.K. (1970) . Ideational structure and language function. In J. Lyons (éd.), *New Horizons in Linguistics* (pp. 140-165). Harmondsworth : Penguin.
HANNAPPEL, H., MELENK, H. (1979). *Alltagssprache. Semantische Grundbegriffe und Analysebeispiele.* Munich : Fink.

HARREN, I. (2001). *'ne' in Alltagsgesprächen : Interaktive Funktionen und Positionierungen in Turn und Sequenz.* (Mémoire de fin d'études secondaires, Oldenbourg [Allemagne]).
HARREN, I., RAITANIEMI, M. (article à paraître). The sequential structure of German telephone closings.
HEINEMANN, W., VIEHWEGER, D. (1991). *Textlinguistik. Eine Einführung*. Tübingen : Niemeyer.
HENNE, H. (1978). Gesprächswörter. Für eine Erweiterung der Wortarten. In H. Henne, W. Mentrup, D. Möhn, H. Weinrich (éds.), *Interdisziplinäres Wörterbuch in der Diskussion (*pp. 42-47). Düsseldorf : Schwann.
HENNE, H., Rehbock; H. (1979). *Einführung in die Gesprächsanalyse*. Berlin, New York : de Gruyter.
HENTSCHEL, E., WEYDT, H. (1994). *Handbuch der deutschen Grammatik*. Berlin : de Gruyter.
HOFFMANN, L. (2000). Anapher im Text. In G. Antos/K. Brinker et al. (éds.), *Text- und Gesprächslinguistik* (pp. 295-305). T.1. HSK 16.1. Berlin/New York : de Gruyter,
HOLMES, J. (2000). Doing collegiality and keeping control at work: Small talk in government departments. In J. Coupland (éd.) *Small Talk* (pp. 32-61). Londres : Longman.
HOLMES, J. (doc. édité sur internet par N. Daly). Small Talk at work. Based on an original article entitled *Doing Collegiality and Keeping Control at Work: Small Talk in Government Départments* by Janet Holmes. [Doc. téléchargé le 12-02-07 à p. du site: http://www.vuw.ac.nz/lals/research/lwp/resources/short-pubs.aspx – Victoria University of Wellington – New Zealand]
JAKOBSON, R. (1960). Concluding Statement : Linguistics and Poetics. In T. A. Sebeok (éd.), *Style in Language* (pp. 350-377). Cambridge, Mass. : MIT Press.
JAKOBSON, R. (1963). *Essais de linguistique générale.* Trad. fr. Paris : Seuil.
JEANNERET, J. (2001). Vers une respécification de la notion de *coénonciation :* pertinence de la notion de *genre*. In *Marges linguistiques* 2, 81-94.[http://marges-linguistiques.com]
JEFFERSON, G. (1980). The abominable *Ne?* An Exploration of post-response pursuit of response. In: P. Schröder, H. Steger (éds.), *Dialogforschung. Jahrbuch 1980 des Instituts für deutsche Sprache* (pp. 53-88). Düsseldorf : Pädagogischer Verlag Schwann.
JUCKER, A., SMITH, S. (1996). Explicit and implicit ways of enhancing common ground in conversations. *Pragmatics* 6 (1), 1-18.
JUCKER, A., SMITH, S. (1998). *And people just you know like 'wow'*. Discourse Markers as Negotiating Strategies. In A. Jucker, Y. Ziv (éds.), *Discourse Markers. Descriptions and Theory* (pp. 171-201). Amsterdam, Philadelphie : John Benjamins.
JUCKER, A., ZIV, Y. (1998). *Discourse Markers. Descriptions and Theory. (Pragmatics & Beyond New Series 57).* Amsterdam, Philadelphie : John Benjamins.
KEHREIN, R., RABANUS, S. (2001). Ein Modell zur funktionalen Beschreibung von Diskurspartikeln. In J. E. Schmidt (éd.), *Neue Wege der Intonationsforschung* (pp. 33-50). Hildesheim/ Zürich/ New York : Olms.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980). *L'Énonciation*. Paris : A. Colin.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1990-1992-1994). *Les interactions verbales. Tomes I, II, III*. Paris : A. Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1995). La construction de la relation interpersonnelle : quelques remarques sur cette dimension du dialogue. *Cahiers de Linguistique Française* 16, 69-87.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1996). *La conversation.* Paris : Seuil.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2000). Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XX^{e} siècle ? Remarques et aperçus. In M. Doury, C. Plantin, V. Traverso (éds.), *Les émotions dans les interactions* (pp. 33-74). Lyon : P. U. L.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2001). *Les actes de langage dans le discours : Théorie et fonctionnement.* Paris : Nathan.
KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2005). *Le discours en interaction.* Paris : Colin.
KILANI-SCHOCH, M. (1992). *Il fait beau aujourd'hui*. Contribution à l'approche linguistique des malentendus interculturels. In *Cahiers de l'ISL* 2, 127-154.
KLEIBER, G. (1990). *La sémantique du prototype. Catégorie et sens lexical.* Paris : PUF.
LACHERET-DUJOUR, A., VICTORRI, B. (2002). La période intonative comme unité d'analyse en français : modélisation prosodique et enjeux linguistiques. In M. Charolles (éd.), *Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ?*, *Verbum* no. spécial (pp. 55-72). Nancy : PUN.
LAVER, J. (1975). Communicative functions of phatic communion. In A. Kendon, R. M. Harris, M. R. Key (éds.), *Organisation of Behavior in Face-to-Face Interaction* (pp. 215-238). La Hague/ Paris : Mouton.
LAVER, J. (1981). Linguistic routines and politeness in greeting and parting. In F. Coulmas (éd.), *Conversational routine* (pp. 289-384). La Hague : Mouton.
LE PETIT ROBERT (1987). *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.* Sous la direction de A. Rey et J. Rey-Debove. Dictionnaires Le Robert : Paris.
LE NOUVEAU PETIT ROBERT (1993). *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.* Sous la direction de A. Rey et J. Rey-Debove. Dictionnaires Le Robert : Paris.
LEECH, G. (1983). *The Principles of Pragmatics***.** Londres : Longman.
LINEL, P. (1998). *Approaching dialogue: Talk, interaction and contexts in dialogical perspectives.* Amsterdam: John Benjamins.
LEWANDOWSKI, Th. (1990^{5}). *Linguistisches Wörterbuch* (3 tomes). Heidelberg, Wiesbaden : Quelle & Meyer.
LOCAL, J. K., KELLY, J., WELLS, W. H. G. (1986a). Some phonetic aspects of turn-delimitation in the speech of Urban Tynesiders. *Journal of Linguistics*, 22 , 411-437.
LOCAL, J. K., WELLS, W. H. G., SEBBA, M. (1986b). Phonetic aspects of turn delimitation in London Jamaican. Journal of Pragmatics 9, 309–330.
LOCAL, J., WALKER, G. (2005). Methodological Imperatives for Investigating the Phonetic Organization and Phonological Structures of Spontaneous Speech. *Phonetica* 62, 120-130.
LÜGER, H.-H. (1992). *Sprachliche Routinen und Rituale*. Francfort sur-le-Main, Berne, New York, Paris : Peter Lang.
LÜGER, H.-H. (éd.) (2001). *Höflichkeitsstile*. Francfort sur-le-Main, Berlin, Berne, Bruxelles, New York, Oxford, Vienne : Peter Lang.
LUZZATI, D. (1985). Analyse périodique du discours. *Langue française* 65, 62-73.
MAINGUENEAU, D. (1996). *Les termes clés de l'analyse du discours.* Paris : Seuil.

MALINOWSKI, B. (1923). The problem of meaning in primitive languages. In C. K. Ogden, I. A. Richards, (éds.), *The meaning of meaning* (pp. 296-336). Londres : Routledge and Kegan Paul.
MARANDIN, J.-M. (2006). Présupposition du locuteur. In D. Godard, L. Roussarie, F. Corbin (éds.), *Sémanticlopédie: dictionnaire de sémantique*, GDR Sémantique & Modélisation, CNRS, http://www.semantique-gdr.net/dico/.
MAURER, S., SCHMITT, R. (1994). *Small Talk, Klatsch und aggressive Spiele. Ein Textband zum kommunikativen Tagesgeschehen an einem Kiosk.* Tübingen : Narr.
MAURY-ROUAN, C. (2001). Le flou des marques du discourse est-il un inconvenient ? Vers la notion de « leurre discursif ». *Marges linguistiques* 2, 163-176. [http://www.marges-linguistiques.com]
METRICH, R. (1997a). De la traduction des 'mots de la communication' dans le couple allemand - français. *Cahier de Recherche Linguistique* 7 (39p.)
METRICH, R. (1997b). De la *non* traduction des 'mots de la communication' de l'allemand en français. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 2, 143-172.
METRICH, R. (1998). Cinq traducteurs en quête d'équivalents. Remarques sur la traduction des particules modales dans Franz Kafka, *La métamorphose*. Communication au colloque international sur *Les lexèmes figés dans le texte*. Colloque de l'URA 1035 - LANDISCO tenu à Saverne du 03-05.XII.98.
METRICH, R. (2001). Kommunikative Funktionswörter im Übersetzungsvergleich. Eine Untersuchung anhand der Comics-Reihe *Les Frustrés/ Die Frustrierten* von Claire Bretécher. In W. Heinrich, C. Heiss (éds.), *Modalità e Substandard*, Atti del convegno internazionale *Modalità e Substandard/ Abtönung und Substandard*, Forli, 26-27 ottobre 2000 (pp. 215-260). Bologna : Cooperativa Libraria Universitaria Editrice Bologna.
METRICH, R., FAUCHER, E., COURDIER, G. (1992-1995-1998-2002). *Les invariables difficiles. Dictionnaire allemand - français des particules, connecteurs, interjections et autres "mots de la communication".* Tomes I, II, III, IV. Nancy : Association des Nouveaux Cahiers d'Allemand.
MOESCHLER, J. (1993). Lexique et pragmatique. Les données du problème. *Cahiers de Linguistique Française* 14, 7-35.
MOESCHLER, J. (1996). *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle.* Paris : Colin.
MONDADA, L. (2000). Grammaire-pour-l'interaction et analyse conversationnelle. In A.-C. Berthoud, L. Mondada (éds.), *Modèles du discours en confrontation* (pp. 23-42). Berne : Lang.
MONDADA, L. (2001). Pour une linguistique interactionnelle. *Marges linguistiques*, 1-21. [http://marges-linguistiques.com]
MONDADA, L. (2007). Multimodal resources for turn-taking. *Discourse Studies* 9 (2), 194-225.
MOUNIN, G. (1972). *La Linguistique du XXe siècle*. Paris : Presses Universitaires de France.
NAVARRO, A. H. (1999). Procédures de démarcation dans l'alternance des prises de parole : interaction, syntaxe et prosodie. *Faits de Langues* 13, Oral-Ecrit : Formes et théories, Paris-Gap, Ophrys, 110-124.
NEVEU, F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage.* Paris : Colin.

OGDEN, R., ROUTARINNE, S. (2005). The Communicative Functions of Final Rises in Finnish Intonation. *Phonetica 62*, 160-175.
OKSAAR, E. (1977). *Spracherwerb im Vorschulalter. Einführung in die Pädolinguistik.* Stuttgart : Kohlhammer.
OKSAAR, E. (1979). Zur Analyse der kommunikativen Akte. *Wirkendes Wort* 29 (6), 391–404.
OKSAAR, E. (1983). Zum Stand der Dialogforschung, insbesondere im Bereich der Kindersprachforschung. In D. Boueke, W. Klein (éds.), *Untersuchungen zur Dialogfähigkeit von Kindern* (pp. 9-27). Tübingen : Niemeyer.
ÖRESTRÖM, B. (1983). Turn−taking in English conversation. *Lund Studies in English 66*, Lund : Gleerup.
ÖSTMAN, J.-O. (1981). *You know. A discourse-functional approach*. Amsterdam : Benjamins.
ÖSTMAN, J.-O. (1995). Pragmatic Particles Twenty Years After. In B.Wårvik et al. (éds.), *Organization in Discourse. Proceedings from the Turku Conference* (pp. 95-108). Turku : Painosalama.
PAVLIDOU, T. (1998). Greek and German telephone closings: Patterns of confirmation and agreement. *Pragmatics* 8 : 79-94.
PLANTIN, C., DOURY, M., TRAVERSO, V. (éds.) (2000). *Les émotions dans les interactions.* Lyon : Presses universitaires de Lyon.
PLANTIN, C. (2005). *L'argumentation.* Paris : Presses universitaires françaises.
POTTIER, B. (éd.) (1973). *Le langage.* Paris: Centre d'Etude et de Promotion de la Lecture.
QUILIS, A., et al. (éds.) (1993). El grupo fónico y el grupo de entonación en español hablado, *Revista de Filología Española* 73, p. 55-64.
REBOUL, A. (1996). Faut-il continuer à faire de l'analyse du discours? *Hermes* 16, 61-92.
REBOUL, A. MOESCHLER, J. (1995). Le dialogue n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente. *Cahiers de Linguistique française* 17, 229-248.
REDDER, A. (1994). « Bergungsunternehmen » - Prozeduren des Malfeldes beim Erzählen. In G. Brünner, G. Graefen (éds.), *Texte und Diskurse* (pp. 238-264). Opladen : Westdeutscher Verlag.
REDDER, A . (2006). Wortarten oder sprachliche Felder, Wortartenwechsel oder Feldtransposition ? In C. Knobloch, B. Schaeder (éds.), *Wortarten und Grammatikalisierung. Perspektiven in System und Erwerb* (pp. 43-66). Berlin/ New York : de Gruyter.
REHBEIN, J. (1979). Sprechhandlungsaugmente. Zur Organisation der Hörersteuerung. In H. Weydt (éd.), *Die Partikeln der deutschen Sprache*, (pp.58-74). Berlin : de Gruyter.
RILEY, P. (2001), *Allô je parle à qui ?* Salutations, communion phatique et négociation d'identités sociales. In F. Carton (éd.), *Oral : variabilité et apprentissages,* coll. *Le français dans le monde* (numéro spécial), 87-96.
ROULET, E., AUCHLIN, A., MOESCHLER, J., RUBATTEL, C., SCHELLING, M. (1987[2]). *L'articulation du discours en français contemporain.* Berne, New York, Francfort sur-le-Main : Lang.
ROULET, E., FILLIETATZ, L., GROBET, A. (2001). *Un modèle et un instrument d'analyse du discours.* Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort sur-le-Main, New York, Oxford, Vienne : Lang.

ROUSSARIE, L. (2006). Contexte. In D. Godard, L. Roussarie, F. Corblin (éds.), *Sémanticlopédie: dictionnaire de sémantique*, GDR Sémantique & Modélisation, CNRS, http://www.semantique-gdr.net/dico/.
RUBATTEL, C. (1993). Le potentiel énonciatif des unités lexicales. In *Cahiers de Linguistique Française* 14, 189-196.
RUDOLPH, E. (1989). Partikeln in der Textorganisation. In H. Weydt (éd.), *Sprechen mit Partikeln* (pp. 498-510). Berlin, New York : de Gruyter.
SACKS, H., SCHEGLOFF, E. A. (1973). Opening up closings. *Semiotica* 8, 289-327.
SACKS,H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G. (1974). A simplest systematics for the organisation of turn-taking for conversation. *Language*, 50, 696-735. – *également publié dans:*
SACKS,H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G (1978 [1974]). A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. In J. Schenkein (éd.), *Studies in the organization of conversational interaction* (pp. 7-55). New York : Academic Press.
SACKS, H. (1992). *Lectures on Conversation.* Oxford : Blackwell.
SADOK, J. (2004). Speech Acts. In L. Horn, G. Ward (éds.), *The handbook of pragmatics* (pp. 53-73). Malden, Oxford, Carlton : Blackwell.
SANDIG, B. (1986). *Stilistik der deutschen Sprache.* Berlin, New York : de Gruyter.
SCHANEN, F., CONFAIS, J.-P. (1989). *Grammaire de l'allemand. Formes et fonctions.* Paris : Nathan.
SCHEGLOFF, E. A. (1982). Discourse as an interactional achievement: some uses of *uh huh* and other things that come between sentences. In D. Tannen (éd.), *Analyzing Discourse: Text and Talk* (pp. 71-93). Washington D. C.: Georgetown University Press.
SCHMALE, G. (1996). *Intercompréhension en communication téléphonique : une étude conversationnelle de conversations téléphoniques allemandes et françaises.* Thèse de doctorat nouveau régime. Université Lumière Lyon 2.
SCHMALE, G. (2007). *Communications téléphoniques I: Conversations privées. Un corpus de transcriptions.* Landau : Verlag Empirische Pädagogik.
SCHMIDT, J. E. (éd.) (2001). *Neue Wege der Intonationsforschung.* Hildesheim, Zürich, New York : Olms.
SCHMIDT, J. E. (2001). Bausteine der Intonation? In J. E. Schmidt (éd.), *Neue Wege der Intonationsforschung* (pp. 9-32). Hildesheim, Zürich, New York: Olms.
SCHNEIDER, K. P. (1988). *Small Talk. Analysing Phatic Discourse.* Marburg : Hitzeroth.
SCHRÖDER, P. (2006). Das Vorvorfeldkonzept aus gesprächsanalytischer Sicht - Plädoyer für eine handlungsorientierte Einheitenbeschreibung in einer Grammatik der gesprochenen Sprache. In A. Deppermann, R. Fiehler, T. Spranz-Fogasy (éds.), *Grammatik und Interaktion* (pp. 203-243). Radolfzell : Verlag für Gesprächsforschung.
SCHWITALLA, J. (2003 [1997]). *Gesprochenes Deutsch. Eine Einführung.* Berlin : Erich Schmidt Verlag.
SEARLE, J. R. (1972). *Les actes de langage.* Paris : Hermann.
SEARLE, J. R. (1969). *Speech acts: An essay in the philosophy of language.* Cambridge : Cambridge University Press.
SEARLE, J. (1979). *Expression and meaning: Studies in the theory of speech acts*. Cambridge : Cambridge University Press.

SEARLE, J. R. (1982). *Sens et expression.* Paris : Minuit.
SELTING, M. (1992): Intonation as a contextualization device: Case studies on the role of prosody, especially intonation, in contextualizing story telling in conversation. In P. Auer, A. Di Luzio (éds.), *The Contextualization of Language* (pp. 233-258). Amsterdam : Benjamins.
SELTING, M. (1995). *Prosodie im Gespräch: Aspekte einer interaktionalen Phonologie der Konversation*. Tübingen : Niemeyer.
SELTING, M., AUER, P., BARDEN, B., BERGMANN, J., COUPER-KUHLEN, E., GÜNTHNER, S., MEIER, Ch., QUASTHOFF, U., SCHLOBINSKI, P., UHMANN, S. (1998). Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem (GAT). In: *Linguistische Berichte* 173, 91-122. [doc. pdf téléchargeable à partir du site : http://www.uni-potsdam.de/u/slavistik/vc/rlmprcht/textling/comment/gat.pdf]
SELTING, M. (2000). TCUs and TRPs : The Construction of Units in Conversational Talk. *InLiSt (Interaction and Linguistic Structures)* [doc. pdf téléchargeable à partir du site http://www.ub.uni-konstanz.de/kops/volltexte/2000/472/]
SETTEKORN, W. (1977). Pragmatique et rhétorique discursive. *Journal of Pragmatics* 1, 195-210.
SMITH, A. (*sous presse*). *Small Talk* et 'dévoilement de soi' : réflexions sur deux notions clefs de l'interaction verbale ». In C. Kerbrat-Orecchioni, V. Traverso (éds.), *La confidence et le dévoilement de soi dans l'interaction*, Tübingen : Niemeyer.
SPERBER, D., WILSON, D. (1986). *Relevance*: *Communication and Cognition*. Blackwell : Oxford.
SUN, H. (2000). Framing Interactions and Defining Relationships: Phatic Talk in Chinese Telephone Conversations. *Texas Linguistic Forum* 44(1), 163-178.
TANAKA, H. (2000). The particle *ne* as a turn-management device in Japanese conversation. *Journal of Pragmatics* 32, 1135-1176.
TOMA, A. (2005). L'organisation informationnelle du discours de vulgarisation scientifique. *Marges linguistiques* 9, 176-194. [http://marges-linguistiques.com]
TRAVERSO, V. (1996). *La conversation familière: Analyse pragmatique des interactions.* Lyon : PUL.
TRAVERSO, V. (1999). *L'analyse des conversations.* Paris : Nathan.
ULLMANN, S. (1952). *Précis de sémantique française.* Berne : Francke.
VAILLANT, P. (1999). *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris : Honoré Champion.[*Glossaire de sémiotique* en ligne : http://www.vaillant.nom.fr/pascal/glossaire.html#vaillant99]
VERSCHUEREN, J., ÖSTMAN, J.-O., BLOMMAERT, J. (éds.) (1995). *Handbook of Pragmatics. Manual.* Amsterdam, Philadelphie : Benjamins.
VINCENT, D. (1993). *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*. Québec :Nuit Blanche.
VION, R. (1992, 2000). *La communication verbale : analyse des interactions.* Paris : Hachette.
WATZLAWICK, P., BEAVIN, J., JACKSON, D., (1967). *Pragmatics of Human Communication.* New York : Norton.
WEINRICH, H. (1989). *Grammaire textuelle du français.* Trad. G. Dalgalian, D.. Malbert. Paris : Didier.
WEINRICH, H. (1989). Le contact dans le dialogue. In ibid., *Grammaire textuelle du français* (pp. 490-503). Paris : Didier/ Hatier.

WEYDT, H. (éd.) (1979). *Die Partikeln der deutschen Sprache.* Berlin : de Gruyter.
WEYDT, H. (éd.) (1986). *Sprechen mit Partikeln.* Berlin : de Gruyter.
WIERZBICKA, A. (1991). *Cross-Cultural Pragmatics. The Semantics of Human Interaction.* Berlin, New York : De Gruyter.
YNGVE, V. H. (1970). On getting a word in edgewise. In *Chicago Linguistic Society 6*, 567-577.
ZÜGER, K. (1998). « Säg öppis! » – Phatische Sprachverwendung. Eine linguistische Untersuchung anhand von schweizerdeutschen Gesprächen in öffentlichen Verkehrsmitteln. Bern : Peter Lang.